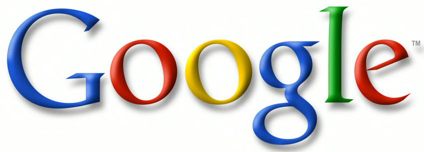
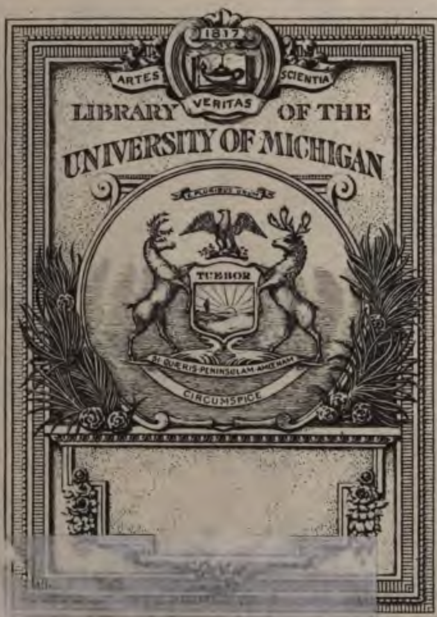





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



L'ÉCOLE
DES MŒURS.

TOME PREMIER.

L'ÉCOLE
DES MŒURS,
OU
RÉFLEXIONS
MORALES ET HISTORIQUES
SUR
LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

OUVRAGE utile aux jeunes gens et autres personnes, pour se bien conduire dans le monde.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée avec soin, et augmentée de plusieurs nouveaux traits d'Histoire.

Par M. BLANCHARD.

TOME PREMIER.

A LYON,

De l'Imprimerie de J. B. KINDELEM.

1812.

[redacted]

Les Exemplaires exigés par le Décret du 5 février 1810 ont été déposés.



PRÉFACE.



Le but que nous nous étions proposé en donnant ce recueil au public, a été rempli, puisqu'on a trouvé l'ouvrage utile. Nous avons tâché, dans cette dernière édition, de le rendre encore plus digne des suffrages des personnes de goût. Persuadés que les retranchemens ne contribuent pas moins et concourent quelquefois même plus que les additions à la perfection d'un ouvrage, nous avons supprimé quelques traits d'histoire moins intéressans ou trop multipliés, resserré plusieurs articles de morale trop étendus, et re-

tranché des répétitions inutiles. Le *Portrait du Sage*, que nous avons mis à la fin des Réflexions, a paru aussi trop long à quelques personnes, et par là même ne pouvoir produire qu'un effet assez froid et languissant : nous l'avons beaucoup abrégé. Nous n'en avons conservé que les plus grands traits, qui, plus rapprochés et plus vifs, n'en frapperont que davantage.

On nous a aussi conseillé de changer le titre de *Poète des Mœurs*, que nous avions d'abord donné à notre ouvrage. Il sembloit, en effet, annoncer plutôt un recueil de poésies destinés à former les mœurs, que des réflexions en prose sur un petit poème moral, connu sous le nom de *Maximes de la Sagesse*, et communément

attribué à l'illustre auteur du Télémaque.

Ceux qui connoissent déjà ces maximes, s'apercevront facilement que nous y avons fait des changemens et des additions considérables. Nous avons tâché d'y faire entrer tout ce qu'il y a de plus propre à former les mœurs. Comme ces maximes sont en vers, elles se graveront plus aisément dans la mémoire des jeunes gens, et y demeureront toujours. Ils se les rappelleront dans l'occasion; et si alors elles les portent à la vertu, ou les détournent du vice, n'auront-ils pas lieu de s'applaudir de les avoir apprises?

Ces préceptes étant courts, selon le génie de la poésie, et

L'ÉCOLE

DES MŒURS.

TOME PREMIER.

même, cessoit d'en être un, et dont le public lui savoit gré, parce que son travail étoit utile (1). Comme ce sage écrivain, nous n'avons pas toujours cité les moralistes, dont les pensées et les maximes nous ont paru propres à enrichir les nôtres, parce que nous nous sommes réservé le droit d'y faire tous les changemens, les additions et les corrections même, convenables ou nécessaires. En employant le travail des autres, nous y avons ajouté le nôtre.

---

(1) *Je ne me suis pas fait une peine*, dit-il à la fin de plusieurs de ses préfaces, *de prendre quelquefois dans de bons ouvrages ce que j'ai cru convenir à celui-ci : je cherchois à être utile.* Ce mot, qui faisoit sa justification, fait aussi la nôtre.

Si, selon même un des auteurs les plus originaux qu'ait produit le dernier siècle (1), le choix des pensées est invention, quand il est bon, juste, éclairé et judicieux; si on loue un architecte qui, avec des matériaux qu'il a su choisir et rassembler, est venu à bout d'en composer un édifice régulier, où l'utile se trouve réuni avec l'agréable; peut-être aussi ne refusera-t-on pas à notre ouvrage quelque espèce de mérite et de gloire. Mais nous avons porté notre vue plus haut, et nous avons agi pour une fin plus relevée: nous nous sommes proposé de former les mœurs de la jeunesse,

(1) *La Bruyère.*

par le temps et par les années, qu'il faut le dresser, le conduire : c'est lorsqu'il est encore tendre et flexible. Qu'il nous soit donc permis de recommander ici aux parens et à tous ceux qui sont chargés de l'emploi important d'élever la jeunesse, de lui inspirer dès les premières années les bonnes mœurs et la vertu. Une toile neuve reçoit mieux et conserve plus long-temps les premières couleurs qu'on lui donne. Nous avons ouï raconter qu'une dame de mérite avoit un neveu, jeune homme de beaucoup d'espérance, qui venoit souvent la voir. Elle tâchoit de lui inspirer la vertu par ses leçons; mais pour mieux l'insinuer, elle choisit un livre où les instructions étoient habilement

mêlées d'exemples agréables. Elle laissa ce livre seul sur sa table, comme sans aucun dessein. Quand son neveu venoit lui rendre visite, elle prétextoit quelque occupation, et lui disoit de lire quelque chose en attendant. Les premières fois il prit ce livre, l'ouvrit et le referma presque aussitôt. Peu à peu il y prit goût; il le lut tout entier, et avec tant de fruit, qu'ayant été mis dans les troupes, il devint l'exemple de son régiment, par la régularité de sa conduite : ce qu'il devoit, comme il le reconnoissoit lui-même, au bon livre de sa tante.

Puisse cet ouvrage produire d'aussi heureux fruits dans l'esprit des jeunes gens qui le liront! ils y trouveront les préceptes et les

exemples les plus propres à former leurs mœurs. On pourra leur en faire rendre compte, et surtout des traits d'histoire, qu'ils retiendront encore plus facilement que la morale. Par là, ils s'accoutumeront à réfléchir sur leurs lectures, à raconter avec grâce et avec aisance une histoire, une anecdote, un bon mot : ce qui fait honneur et plaît infiniment.

Nous connoissons des pères de beaucoup d'esprit, qui se sont servi avec succès de ce recueil, en suivant cette méthode : car les parens eux-mêmes peuvent ici, sans peine, servir d'instituteurs. Et quelle plus noble fonction, quelle occupation plus louable, que celle d'un père ou d'une mère de famille, qui, ne croyant pas

remplir suffisamment le titre si estimable dont la nature les a honorés, s'ils ne s'appliquent à former eux-mêmes le cœur et l'esprit de leurs enfans, s'en chargent seuls, ou partagent avec des maîtres ce glorieux emploi !

Quoique la jeunesse ait été le principal objet de cet ouvrage, il ne sera peut-être pas inutile aux autres personnes, et il leur plaira certainement davantage, parce qu'elles ont l'esprit plus formé. L'enfance n'aime guère que l'amusement, la jeunesse ne cherche que le plaisir, l'âge mûr préfère le solide et l'utile.

Mais si l'on veut plaire longtemps et mériter tous les suffrages, il faut à l'utile mêler l'agrément. Nous avons donc cru devoir

égayer la sagesse. Nous avons tempéré sa gravité austère, pour la rendre plus aimable, pour lui concilier plus de cœurs. La vertu sans attrait, est un hameçon sans appât.

Les préceptes seuls auroient bientôt ennuyé : les exemples fréquens que nous y avons mêlés, attacheront. Une morale trop continue fatigue : des traits frappans, semés de distance en distance, délassent l'esprit et le raniment. On oublie d'ailleurs les plus sages conseils, mais les beaux exemples ne s'effacent point : ils se gravent profondément dans l'esprit, y impriment avec eux les maximes, et les rappellent.

C'est ce qui nous avoit engagés, dans les premières éditions,

à multiplier les traits d'histoire ; mais nous n'y avions pas toujours mis assez de choix. Dans un recueil de bons mots et dans la conversation, on souffre le médiocre : dans un ouvrage de goût, on ne doit trouver que l'excellent. Cette judicieuse réflexion, que des amis nous ont fait faire, nous a déterminé à retrancher plusieurs traits, qui n'étoient pas assez ingénieux ou assez intéressans. Nous les avons remplacés par d'autres, qui rendront l'ouvrage plus piquant. Il est rare qu'une première édition soit parfaite : ce n'est même assez souvent qu'une ébauche, à laquelle on donne ensuite plus de perfection ; ou, si l'on veut, ce sont des tableaux travaillés avec soin, mais qui, exposés aux yeux des

amateurs, leur laissent apercevoir des défauts, qu'une touche plus fine et plus légère fait bientôt disparoître.

On avoit trouvé aussi que nous avions traité avec trop peu d'étendue l'importante matière de la religion, quoiqu'elle soit le plus solide fondement des mœurs. Nous avons eu soin de réparer cette faute. Il auroit été difficile et dangereux peut-être, de vouloir donner du nouveau sur un sujet qui a tant de fois été manié et approfondi par les plus beaux et les plus grands génies que la religion a la gloire de compter parmi ses apologistes et ses défenseurs.

Tout ce que nous avons cru devoir faire, c'est de choisir les preuves les plus claires, les plus

sensibles, et les plus faciles à saisir par les jeunes gens même. Ce sera pour eux une espèce de théologie aisée et naturelle, qui les instruira suffisamment et sans étude, de ce qui leur est si essentiel de savoir.

Sans entrer dans les discussions polémiques, qui n'étoient pas de notre ressort, et laissant à part tous les vains sophismes des incrédules, qui ont été cent fois victorieusement réfutés, nous avons seulement voulu établir les principes fondamentaux de la religion, et présenter les grands traits qui attestent sa divinité, afin de prévenir tous les doutes qui pourroient dans la suite s'élever dans l'esprit, ou que l'impiété chercheroit à y faire naître. Puissent

ces secours que nous offrons à la jeunesse, la prémunir contre les séductions de l'incrédulité ! Et dans quel siècle furent-ils jamais plus nécessaires que dans le nôtre, où l'irréligion a fait tant de funestes progrès ! Dieu le permettant ainsi, pour rendre le triomphe de la religion plus glorieux, pour éprouver notre foi et nous en faire mieux sentir le prix, par le malheur de ceux qui la perdent.



RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR L'ÉDUCATION.

Nous ne nous proposons pas de donner ici un nouveau plan d'éducation. Assez d'autres l'ont fait dans ce siècle, et ont imaginé de brillans systèmes, moins propres peut-être à éclairer et à instruire qu'à séduire et à égarer. Plus réservés et plus circonspects sur un objet aussi essentiel, nous voulons seulement exposer quelques réflexions particulières, que nous tirerons principalement de notre propre expérience et de celle des autres. Ce que nous avons à dire sur cette importante matière étant trop étendu pour entrer dans le corps de l'Ouvrage, nous avons cru plus convenable de le placer au commencement, parce qu'il doit naturellement précéder les leçons que nous donnons dans tout notre Recueil à des jeunes gens qu'on suppose avoir déjà reçu la première

éducation. L'homme étant composé d'un corps et d'une ame, il y a nécessairement deux parties dans la bonne éducation : l'une qui regarde le corps, et l'autre qui a l'ame pour objet. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur la première, parce qu'elle n'entre qu'indirectement dans le plan de notre Ouvrage, spécialement destiné à former les mœurs. Cependant nous ne pouvons nous dispenser d'en dire ici quelque chose, parce que l'ame étant, comme on sait, unie au corps par les liens les plus étroits et les plus dépendans, la culture de l'un influe beaucoup sur celle de l'autre.

DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE.

A l'égard du corps, dit avec nos plus sages instituteurs l'auteur du *Comte de Valmont* (1), lorsqu'il est bien constitué, la nature ne nous donne presque qu'un précepte, et il suffit : *C'est de permettre qu'elle agisse, qu'elle se développe en liberté, et de la laisser de bonne heure s'accoutumer à tout.* Elle est bien plus sûre dans ses opérations, et bien plus éclairée, que tout l'art par lequel nous prétendons la contraindre pour la mieux diriger.

---

(1) Cet Ouvrage de M. l'abbé *Gerard* est excellent et très-bien écrit : nous ne saurions trop en recommander la lecture aux jeunes gens qui ont l'esprit formé. On lit avec plaisir tout ce qu'il dit sur l'éducation, parce qu'il est intéressant et utile. Nous ferons quelquefois usage de ce qui nous a paru de meilleur.

Avouons-le à la gloire du siècle : on commence enfin à ouvrir les yeux sur les inconvéniens des bandes, des maillots, qui par les efforts que font les enfans pour s'en débarrasser, sont plus capables de déranger l'assemblage de leur corps, que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre s'ils étoient en liberté. M. de *Buffon* condamne également ces corps de baleine et tous ces vêtemens douloureux qui, sous le vain prétexte de former la taille, gênent la respiration, empêchent le sang de circuler dans les veines, et causent aux enfans plus d'incommodités et de difformités qu'ils n'en préviennent. Comme un tendre arbrisseau dont on a lié le tronc et arrêté la sève, ils languissent et ne profitent que foiblement : leurs muscles n'acquièrent point cette agilité, cette force et cette vigueur, qui distinguent si heureusement ceux dans lesquels l'art n'a point étouffé la nature. Si ces cruelles inventions ne servent le plus souvent qu'à les empêcher de profiter et de croître, pourquoi les faire souffrir ?

Plus sage que tant d'autres, ne donnez à vos enfans que des habillemens larges, aisés, commodes ; et vous les verrez avec joie grandir et se développer. Nous en avons eu sous les yeux plus d'une expérience. Mais si vous voulez préparer votre fils à une santé forte et robuste, aussi bien qu'à des mœurs pures et innocentes, gardez-vous sur-tout de l'élever trop délicatement et avec trop d'indulgence et de mollesse.

O parens vraiment tendres et courageux, faites, non pas ce qu'une aveugle foiblesse inspire à bien des mères, mais ce qu'un amour éclairé vous prescrit; et en évitant la dureté et l'excès, suivez ce que dit *Montagne*. « Endurcissez votre enfant : ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout. »

Si une mère trop indulgente élève autrement son fils, ce n'est pas son bien qu'elle veut, c'est sa propre satisfaction qu'elle recherche. Pour de petites douceurs qu'elle lui prodigue dans son enfance, elle lui prépare mille maux et mille peines dans tout le cours de sa vie. Sa tendresse pour le présent est une véritable cruauté pour l'avenir. Elle le rend foible, délicat, sensible à l'excès, incapable de supporter le poids de la fatigue et des maladies. Elle augmente sa sensibilité et sa foiblesse naturelle, par une puérile compassion pour les petits accidens qui lui arrivent; elle oublie qu'il doit être un homme. Cette molle éducation, qui, à force de délicatesse et de soins, efféмine un enfant, le dispose à l'indolence, à l'inapplication, à la légèreté, qui n'en font dans la suite qu'un être méprisable et inutile.

Les vicissitudes de l'air étant la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est essentiel d'armer l'homme contre ces ennemis inévitables. Les Sauvages qui vont presque nus, sont d'une santé vigoureuse. L'honnêteté publique prescrit sans doute de se vêtir; mais il faut se couvrir, il n'est pas

nécessaire de se charger. Vous ne voulez pas que votre enfant souffre du froid : vous l'habillez chaudement. Ignorez-vous que les enfans, étant dans une agitation continuelle, et ayant le sang fort chaud, n'ont jamais froid qu'aux extrémités du corps ? vos soins mal entendus ne servent qu'à attendrir celui que l'habitude auroit endurci et rendu presque insensible. Le philosophe Scythe, qui alloit nu au milieu des neiges, répondoit à ceux qui en étoient surpris : *Je suis tout visage.* Dans un champ de bataille qu'a vu le célèbre historien Grec *Hérodote*, les crânes des Perses aisés à percer, et ceux des Egyptiens plus durs que les pierres avec lesquelles ils étoient mêlés, montroient la mollesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres.

Fortifiez le tempérament de votre fils par l'exercice. Que son corps s'exerce en liberté, et pour cela laissez-le agir. On sait que les enfans se plaisent à être toujours en mouvement. On a beau les menacer s'ils ne restent tranquilles : vainement les fait-on ressouvenir qu'ils se sont blessés en courant, ils ne peuvent demeurer en place. Si on les y oblige, ils souffrent plus de cette contrainte que de toute autre peine. Aussi est-ce une très-forte punition des fautes qu'ils commettent, que de les obliger à rester assis ou dans un même endroit, bien entendu qu'ils y remueront.

Hors de là, que le vôtre soit rarement assis : qu'il coure, qu'il saute, qu'il danse, qu'il se

roule sur le gazon ou travaille dans le jardin, et tout cela sous vos yeux. Il faut vous prêter à ses amusemens, à son bruit, à son tapage. C'est une prétention impossible, une leçon ridicule que celle qu'on donne quelquefois aux enfans : *Imitez notre exemple ; nous voyez-vous courir à chaque instant çà et là ! Ne pouvez-vous comme nous être tranquilles !* Non, ils ne le peuvent : ils ont un besoin continuel d'agir, ils le sentent parfaitement, parce que c'est la nature, infaillible dans sa marche, qui les en avertit.

Veillez dans les premières années à faire à l'enfant un sang doux, par le choix des alimens et par un régime de vie simple. Les enfans d'ordinaire sont gourmands, friands, attachés à leur ventre. Appliquez-vous à corriger ce défaut dans le vôtre, et accoutumez-le à la sobriété : elle est le principe de la santé, et il est facile d'en remarquer les bons effets dans les enfans même. Voyez l'agilité, la vivacité, la gaieté, la force, le sommeil doux dont ils jouissent après avoir mangé sobrement. Comparez cet état avec l'appesantissement, l'ennui, la mauvaise humeur, la foiblesse, le sommeil inquiet qu'ils éprouvent après avoir trop mangé ; et vous comprendrez facilement quels effets ce dernier état souvent répété doit produire sur la santé d'un enfant.

Ne le laissez donc pas manger continuellement. Les enfans ont ou croient toujours avoir faim : mais c'est moins besoin que

gourmandise. Réglez ses repas, et qu'il mange toujours à-peu-près aux mêmes heures. Qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger plus qu'il ne doit, et qui le dégoûte des alimens les plus convenables à sa santé. Un célèbre philosophe Anglois (1), qui avoit fait une étude particulière de la médecine, interdit sévèrement aux enfans les ragoûts recherchés, les pâtisseries, les sucreries, les liqueurs, ainsi que les drogues et les médecines qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Il ne voudroit pas non plus qu'on donnât du vin. Mais M. de *Buffon* n'est pas tout-à-fait de son avis, et ses raisons paroissent meilleures. « En permettant aux enfans, dit-il, de boire de temps en temps un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais effets que causent les vers. Car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération : elles contiennent fort peu de parties organiques et nutritives ; et c'est principalement par son action sur les solides, que le vin donne des forces : il nourrit moins le corps qu'il ne le fortifie. »

Nous espérons qu'on voudra bien nous pardonner le détail dans lequel nous venons d'entrer : la santé et la vie des enfans sont le premier devoir des parens. De quelle importance aussi n'est-il pas pour les familles et pour l'État, d'avoir des hommes forts et bien constitués qui puissent un jour servir

(1) *Locke*, dans son Traité sur l'Éducation.

utilement leur patrie, et suffire aux devoirs pénibles que souvent elle impose ? Il ne faut pas non plus négliger de procurer au corps les autres qualités qu'il doit avoir, par des exercices qui tendent à rendre un enfant mieux fait et plus rempli de grâces. Mais l'éducation morale étant d'une toute autre conséquence et bien plus difficile, on doit y apporter encore plus de soin. Que seroit-ce après tout, qu'un corps sain, robuste et bien fait, sans un esprit juste et raisonnable, sans un cœur pur et vertueux ? C'est donc à former, à perfectionner leur ame, que les parens et tous les instituteurs doivent principalement s'attacher ; et c'est pour les aider à remplir ce devoir important, que nous allons traiter cette matière avec quelque étendue. Nous joindrons nos réflexions à celles des autres, et nous tâcherons de ne rien dire que d'utile.



DE L'ÉDUCATION MORALE.

I. *La Raison.*

Le développement de la *raison* doit être un des premiers soins. Elle est dans un enfant comme une tendre fleur qui, bien cultivée, s'élève insensiblement, s'ouvre de jour en jour, et acquiert enfin toute sa perfection. Si c'est une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumières, de supposer leurs enfans raisonnables presque dès leur naissance, et de leur parler comme à des hommes avant qu'ils sachent parler ; c'en est une aussi, et plus grande encore, de différer trop à développer le germe de raison qui est en eux, et d'attendre l'âge où ils devroient être raisonnables, pour leur apprendre à le devenir.

On est quelquefois étonné de leurs réponses ingénieuses, de certaines remarques fines et sensées qu'ils font sur ce qu'ils voient ou qu'ils entendent. Mais cela même devroit convaincre que la raison est déjà éclose en eux, et qu'elle est par conséquent susceptible de soins et de culture.

Cultivez donc la raison de votre fils dès ses premières années ; et pour le faire avec succès, ne laissez entrer dans son esprit, autant qu'il sera possible, aucune idée fausse, aucune idée obscure ou confuse ; donnez-lui toujours des connoissances exactes des chose

qui sont à sa portée ; rectifiez ses mauvais jugemens, ses raisonnemens vicieux, et surtout ne lui dites jamais rien qui ne soit raisonnable. Il faut pétrir le pain des enfans avec le levain de la raison, et les accoutumer à la sentir et à la goûter. On ne sauroit aimer trop tôt ce qu'on doit aimer toute sa vie.

Madame de *Maintenon* en avoit usé ainsi à l'égard du jeune Duc du Maine, dont elle étoit gouvernante. Elle eut la satisfaction de voir son élève y répondre, et d'en recueillir les heureux fruits pour elle-même. Car Louis XIV, qui aimoit beaucoup ce jeune Prince, et qui, comme un bon père, ne dédaignoit pas de jouer quelquefois avec lui, étant un jour extrêmement satisfait du bon sens qu'il mettoit jusque dans ses jeux, et de la manière sensée dont il répondoit à ses questions : *Vous êtes bien raisonnable*, lui dit-il. *Eh! comment ne le serois-je pas*, répondit le petit Prince ? *j'ai une gouvernante qui est la raison même.* Allez lui dire, reprit le Roi, que vous lui donnerez cent mille francs pour ses dragées. Ce fut là le commencement de la brillante fortune à laquelle elle parvint dans la suite par son esprit et par son mérite.

Comme elle, parlez toujours raison à votre élève. Qu'il ne voie, qu'il n'entende jamais rien, s'il est possible, qui ne porte les caractères de la justesse et du bon sens. Mais n'arrive-t-il pas ordinairement tout le contraire ? Si un enfant fait des questions, on le trompe et l'on rit de ses erreurs. Veut-on l'amuser,

on lui dit des absurdités. S'il parle à tort et à travers, on applaudit. Pourroit-on mieux s'y prendre, si l'on avoit dessein de lui déranger la tête, ou de ne la remplir que des plus fausses idées, et d'étouffer dès leur naissance tous ses premiers germes de raison ?

Ainsi sont élevés, je ne dis pas les enfans des simples particuliers, dont la mauvaise éducation est bien moins dangereuse pour eux et moins importante pour la société, mais les enfans des Grands et des riches, c'est-à-dire, ceux qui devroient être la plus belle espérance de la Nation, et qui par leur fortune et leur rang influeront beaucoup dans la suite sur les mœurs des autres citoyens, et peut-être sur la destinée de l'Etat.

Mais ce qui est pis encore, c'est qu'on ne songe presque jamais à leur donner les premières notions de la *Morale*, dont on ne sauroit pourtant jeter trop tôt les précieuses semences dans les cœurs qu'on veut former à la sagesse, puisque c'est elle qui nous instruit de nos devoirs, règle nos actions, et nous inspire les sentimens vertueux. Et ne croyez pas que cette science si nécessaire n'ait rien qui soit à la portée des enfans. Ils en ont, pour ainsi dire, les premiers principes déjà gravés dans leur cœur : principes si simples, si clairs, si lumineux, qu'ils s'annoncent presque d'eux-mêmes avec les premières étincelles de la raison (1).

(1) Tels sont entr'autres ceux-ci : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît : faites-leur*

Puisque cette science doit être d'une pratique familière à tous les hommes et régler nos mœurs, ne doit-on pas se hâter d'en donner les premiers élémens ? et y aura-t-il un âge plus propre à les imprimer profondément, que celui de la candeur et de l'innocence ? Commencez, dit l'auteur des *Conseils de la Sagesse*, à vous appliquer à l'instruction de vos enfans, dès qu'ils peuvent vous écouter ; et n'oubliez pas que l'éducation doit suivre de près la naissance, puisque la corruption et l'inclination au mal viennent avec elle. Tandis que la nature est flexible et molle, il faut la manier et lui donner le premier pli des habitudes louables qu'elle doit avoir au temps de sa force. Il faut que votre enfant pratique le bien avant qu'il le connoisse : il faut qu'il s'y accoutume par obéissance ou par nécessité, avant qu'il le choisisse par jugement ; et que sans savoir ce qu'il fait, il ne fasse rien que selon les règles de la raison et de l'honnêteté. L'enfant heureux et bien élevé est celui dans qui les passions se trouvent si bien domptées et si obéissantes, que la raison, quand elle viendra pour prendre possession de son empire, n'ait plus qu'à régner en paix, et à jouir de la victoire que l'éducation a remportée. . .

---

ce que vous voudriez raisonnablement qui vous fût fait à vous-même. Aimez Dieu, aimez vos semblables, aimez davantage ceux qui ont plus de droit à votre amour, tels que tous vos bienfaiteurs, et sur-tout vos parens.

II. *La Religion.*

MAIS pour que vos instructions jettent de profondes racines, et qu'elles portent des fruits dans leur temps, il faut qu'elles soient nourries et fécondées par la *Religion*. Y a-t-il même une vraie morale sans elle ? Et qu'est-ce que la vertu qui ne l'a pas pour appui ?

Quoi, la Religion ! s'écrie ici un de nos philosophes, dont les idées sont quelquefois plus singulières que raisonnables (1) : *est-ce bien à un enfant qu'on doit en parler, et est-il capable de concevoir même l'idée de Dieu ?* Nos sublimes génies ont une trop grande opinion d'eux-mêmes, et une trop petite opinion des autres. Ils ne savent pas, ou ils ont oublié ce que l'esprit d'un enfant peut faire, comme le montre tous les jours l'expérience, sur-tout quand on l'aide à faire des réflexions qui développent ses idées et le mettent en état de les produire. Pourquoi ne pourroit-on pas lui faire comprendre l'existence de la Divinité par l'excellence et la magnificence de ses ouvrages, et le faire lire, comme *Rousseau* le dit lui-même, dans le grand livre de la nature, où les perfections

---

(1) *J. J. Rousseau*, dont son *Emile*, qui a été justement flétri par les puissances ecclésiastiques et séculières. On peut voir ses absurdes paradoxes victorieusement réfutés dans les *Lettres d'une mère à son fils*. Cet Ouvrage tont on vient de donner une nouvelle édition, est très-bien écrit, et mérite d'être placé dans la bibliothèque des jeunes gens qu'on veut prémunir contre les erreurs du moderne philosophisme.

de Dieu, et sur-tout sa grandeur, sa puissance et sa bonté brillent avec tant d'éclat, que les plus simples même ne peuvent s'empêcher de les y reconnoître ? Les premières lueurs de la raison suffisent pour découvrir l'existence d'un Etre suprême dans la structure et l'ordre admirables de l'univers.

C'est aux instituteurs de la jeunesse à seconder cette lumière, à la faire éclore de plus en plus, et à profiter pour cela de toutes les occasions. Tantôt ils montreront à leur élève, durant une belle nuit d'été, le ciel parsemé d'étoiles qui éteincellent de tous leurs feux. Tantôt le menant avant l'aurore dans une vaste campagne ou sur un coteau, ils lui feront voir le plus bel astre de l'univers, se dégageant peu-à-peu des montagnes qui le déroboient à nos yeux, montrant enfin son globe enflammé, s'avançant dans le ciel avec une majesté qui attire sur lui tous les regards, et répandant par l'éclat et la vivacité de ses rayons, la joie et le mouvement dans toute la nature.

A la vue d'un spectacle si magnifique, leur sera-t-il bien difficile de lui faire comprendre que toutes ces merveilles sont l'ouvrage de l'Auteur tout-puissant de l'univers, comme une belle maison, un riant jardin sont les ouvrages des hommes ? « Ce souverain Etre, lui dira-t-on, semblable à votre ame, qui pense, qui raisonne, qui fait mouvoir tous les membres de votre corps, et que vous ne voyez pas, ne peut s'appercevoir par

les yeux, et ne nous est sensible que par ses ouvrages (1). Cet Etre est ce que nous nommons *Dieu*, le plus grand de tous les êtres, et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec le plus profond respect, celui qui est la cause de tout, et qui vous a formé vous-même. De combien de dons n'a-t-il pas accompagné le premier de tous ses dons, celui de notre existence ? »

Il sera facile, à mesure que l'esprit s'ouvrira, de lui en faire le détail, à peu près comme nous l'avons fait dans nos réflexions sur la première maxime de la sagesse. Et n'en doutons pas, pour peu que l'enfant soit capable de sentiment et de réflexion, on verra bientôt les heureux effets de ces leçons importantes, qu'on aura soin de lui répéter de temps en temps et à propos. Les enfans ont l'esprit plus réfléchissant, et sont plus capables qu'on ne pense de comprendre les grandes vérités de la religion. L'auteur du *Dictionnaire d'Anecdotes*, rapporte qu'un ecclésiastique, interrogeant un jeune garçon sur son catéchisme, lui demandoit : *Où est Dieu ? Je vous répondrai*, repartit l'enfant, *quand vous m'aurez dit où il n'est pas*.

Bien loin qu'on ne doive donner aux enfans aucune instruction sur la religion, on ne peut au contraire s'appliquer trop soigneusement à leur en donner une bonne, à leur inspirer

(1) *Quoique nous ne voyions pas Dieu, cependant à ses œuvres nous connoissons qu'il existe*, dit Cicéron, en qui l'on voit que les lumières de la raison étoient bien plus pures qu'en certains de nos prétendus philosophes modernes, qui, à force d'esprit, obscurcissent le sens commun.

la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Faut-il attendre que le torrent des passions soit débordé, pour y mettre une digue ? Est-ce bien le temps de commencer à parler à un jeune homme d'une morale sévère, lorsqu'il aura pris l'habitude d'écarter tout ce qui pourroit le contraindre; à lui donner un maître austère, lorsqu'il s'applaudira de n'en avoir plus; et à tenter de lui mettre des chaînes, lorsqu'il goûtera le plaisir de les avoir rompues ? Dans l'effervescence et la fougue de la jeunesse, la voix tumultueuse des passions empêcheroit d'entendre la voix paisible de la raison. Ne croyez pas qu'on puisse en un moment former l'homme à la sagesse; ce doit être l'ouvrage de toute la vie.

« Non-seulement, dit l'auteur du *Comte de Valmont*, il importe qu'on apprenne la religion aux enfans, mais je suis convaincu qu'il faut de bonne heure la leur faire apprendre par principes, en la mêlant aux traits historiques; leur en faire connoître par degrés les preuves et les fondemens; et prévenir par-là pour un âge plus avancé les dangers de la séduction, ou les suites presque également funestes d'une foi languissante et peu éclairée. C'est là le seul moyen de préserver la jeunesse des égaremens insensés où elle se précipite aujourd'hui (1). »

(1) Outre le *Catéchisme historique* de M. Fleury, que les personnes qui ont du respect pour les décisions de l'Eglise, ne feront lire à leurs élèves, qu'après y avoir corrigé ou fait corriger quelques erreurs condamnées, on peut se servir d'un excellent ouvrage de M. de Beauzée, qui a pour

Qu'on cultive la mémoire des jeunes gens par l'étude des langues ; qu'on orne leur esprit de belles et d'utiles connoissances : mais préférablement à tout, qu'on s'applique à leur donner la science des mœurs. O vous, que trop souvent la paresse ou l'incapacité des parens appelle pour remplir un devoir qui devoit leur être aussi cher que sacré, songez, lorsque vous exercez cette fonction importante, que vous devez non-seulement des hommes à l'Etat et à leur famille, mais aussi des chrétiens à la Religion. Songez que vous êtes les plus

---

titre : *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion chrétienne*, ou du *Catéchisme de l'âge mûr*, par M. Alletz. Peut-être ce que nous dirons à ce sujet dans notre second volume pourroit tenir lieu de ces deux derniers : mais nous aimons aussi à indiquer les bons ouvrages qu'on peut mettre avec fruit entre les mains des jeunes gens.

Nous venons de dire qu'il y a quelques erreurs dans le *Catéchisme historique* de M. Fleury ; comme elles sont en petit nombre et faciles à corriger, nous allons rapporter les principales. Tome 1, Partie 1, Leçon 23 : *Qui ne s'obtient que par la foi en Jesus-Christ* : mettez, *que par les mérites de Jesus-Christ.* Partie 2, Leçon 6 : *Et quand ce plaisir l'emporte* : il faut mettre ici un carton et sur tout le reste, jusqu'aux demandes. Leçon 11 : D. *Comment sa volonté s'accomplit-elle sur la terre ?* mettez pour réponse : *Lorsque nous gardons ses commandemens.*

Tome 2, Part. 1, Leçon 3 : *Incapables de faire aucun bien* : ajoutez, *pour le Ciel.* Part. 2, Leçon 2 : *Et quand ce plaisir, etc.* cartonner jusqu'à *La charité est fondée.* Leçon 37 : *Nous choisissons toujours* ; mettez, *souvent le mal, et nous n'avons point de liberté pour faire le bien surnaturel.* Ibid. : *Mais nous n'avons pas la force de l'accomplir, parce que notre concupiscence* ; mettez, *mais notre concupiscence.* Ibid. : *Elles sont toujours* ; mettez, *presque toujours.* Ibid. : *Il est impossible* ; mettez, *il est difficile.*

On a donné à Bruxelles, en 1778, une édition orthodoxe de ce Catéchisme.

coupables des hommes, si vous négligez les moyens de rendre vos élèves également éclairés et vertueux. Faites-leur donc des leçons courtes mais fréquentes sur la morale et sur la religion. Apprenez-leur le culte qu'on doit à Dieu, et les prières qu'il faut lui adresser. Pour leur donner l'exemple, priez avec eux, et mettez-vous dans la posture où ils doivent être : ce n'est qu'en parlant à leurs yeux, que vous parlerez à leur esprit. A commencer du moment que vous les aurez instruits, ne permettez jamais qu'ils oublient de prier, ni qu'ils prient dans une posture peu décente, à moins qu'ils ne soient malades : alors au lieu de leurs prières ordinaires, qu'ils en fassent une courte, et qu'ils n'y manquent jamais. Il y a peu de personnes, il est vrai, qui n'inspirent ce devoir aux enfans, par préférence même aux besoins de la vie ; mais on ne le leur fait pas toujours remplir avec assez de piété, et l'on n'a pas assez soin de leur en donner l'exemple.

Convaincu que les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne doivent pas seulement être appris par mémoire ni expliqués superficiellement, vous aurez soin que vos élèves les comprennent, autant que le permettra la capacité de leur âge, et qu'ils s'en pénètrent. C'est par la douceur et par l'insinuation, bien plus que par les reproches et les châtimens, que vous réussirez à leur inspirer la piété et la vertu. Les pratiques de la religion, commandées avec

rigueur, exigées avec sévérité, faites par contrainte et avec ennui, sont le premier joug dont un jeune homme se décharge en entrant dans le monde ; ou s'il en conserve encore quelques-unes, à la manière dont il s'en acquitte, on croiroit volontiers qu'il ne les regarde que comme une espèce de devoir d'usage, qu'il rend par habitude à la Divinité.

La célèbre Madame *de Maintenon* est un exemple bien propre à faire voir ce que peut la douceur pour inspirer aux enfans les sentimens de religion. Elle avait été élevée dans le calvinisme. Madame de Neuillant sa parente la prit chez elle, dans le dessein de la rendre catholique ; mais obstinée dans ses premiers principes, cette jeune personne ferma son cœur aux nouvelles instructions. Madame de Neuillant crut la faire changer en la punissant par des humiliations, et elle la réduisit même à garder des dindons. Dans cet état d'abaissement, un jeune paysan étant devenu amoureux de Mademoiselle d'Aubigné, Madame de Neuillant la mit au couvent des Ursulines de Niort, petite ville du Poitou. La jeune pensionnaire eut le bonheur d'y trouver une vieille Religieuse, qui sut s'en faire aimer, et qui la convertit par ses instructions douces et raisonnées.

III. *Le Caractère.*

En travaillant à former la raison d'un enfant, à lui donner les premières notions de la religion et de la morale, il ne faut pas

apporter moins de soin à façonner, pour ainsi dire, en même temps son *caractère*. C'est de là sur-tout que dépend le bonheur de sa vie, et celui des personnes qui auront à vivre avec lui.

Pour y mieux réussir, il faut commencer par le rendre docile. L'obéissance doit être la base de toute éducation : sans elle il est impossible de rien faire d'un enfant. Elle doit être établie dans son cœur, avant même qu'il sache ce que c'est qu'obéir. Les enfans ne sont désobéissans qu'autant qu'on veut bien qu'ils le soient. Il n'en est aucun qui ose résister, soit à ce qu'on lui ordonne, soit à ce qu'on lui défend, quand il est sûr d'en être châtié. Il ne faut pas qu'il balance : la plus légère désobéissance doit être punie. Pliez sa volonté dans toutes les occasions, et accoutumez-le même doucement à être refusé, à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il apprenne à modérer ses désirs. Cela est d'une grande conséquence pour la suite.

C'est ce que ne comprennent pas ces mères idolâtres, qui veulent qu'on obéisse en tout à leur enfant, et même qu'on aille au-devant de ses moindres fantaisies. Qu'arrive-t-il ? ses caprices augmentent à proportion de l'empressement qu'on a pour les satisfaire ; il exige des choses impossibles ; il veut tout-à-la-fois et ne veut pas ; il marque son dépit par toutes les violences dont son âge est capable ; il frappe, il bat tout ce qui lui résiste.

Savez-vous, dit le Philosophe de Genève,

quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable ? c'est de l'accoutumer à tout obtenir. Car ses désirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir à un refus, et ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourmens que la privation même de ce qu'il désire. D'abord il voudra la canne que vous tenez, bientôt il voudra votre montre, ensuite il voudra l'oiseau qui vole, il voudra tout ce qu'il verra. A moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous ? On a vu des enfans élevés de cette manière, qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir, à leur donner même des choses qu'il étoit impossible de leur accorder.

L'auteur du *Dictionnaire historique d'Éducation* rapporte à ce sujet un trait plus propre à corriger bien des mères que toutes les leçons qu'on pourroit leur faire. Une Dame avoit un fils, et craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, et entroit en fureur à la moindre résistance qu'on osoit faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ses parens, ses amis lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri : tout était inutile. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleuroit dans la cour. Il s'égratignoit le visage de fureur, parce que le domestique lui refusoit une chose qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à

cet enfant ce qu'il demande : obéissez-lui tout-à-l'heure. *Par ma foi*, *Madame*, répondit le valet, *il pourroit bien crier jusqu'à demain, qu'il ne l'auroit pas.* A ces mots, la Dame devint furieuse et prête à tomber en convulsion. Elle court, et passant dans une salle où étoit son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari, qui étoit aussi foible pour sa femme qu'elle l'étoit pour son fils, la suit en levant les épaules ; et la compagnie se mit à la fenêtre pour voir de quoi il étoit question. Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande ? *En vérité*, *Monsieur*, dit le valet, *Madame n'a qu'à le lui donner elle-même. Il y a un quart-d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne.* A ces paroles le mari et toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire. La Dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi. Elle fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire. Combien de mères, ajoute l'auteur, auroient besoin d'une pareille aventure !

Les mères sur-tout doivent se défier de leur tendresse. Si elles ne la portent pas toutes jusqu'à l'idolâtrie, toutes sont foibles, toutes sont capables de certain aveuglement, contre lequel elles ne sauroient être trop en garde.

Elles craignent, en gênant un enfant, de troubler son bonheur et d'altérer sa santé. Il est cependant certain que celui qui est élevé dans la soumission est, pour le présent même, mille fois plus heureux que l'enfant le plus gâté. Qu'on examine l'un et l'autre, on verra l'enfant soumis être gai, content et tranquille : tout l'amusera, tout sera plaisir pour lui. L'autre au contraire est inquiet, inégal et colère, à proportion qu'il a été plus flatté. Toujours chagrin, il se fait entourer de tous les jouets, et ne s'amuse jamais : rien ne lui plaît, parce qu'il est rassasié de tout : la plus petite contradiction l'irrite : toujours grondeur, toujours mutin, toujours furieux, il passe les jours à crier, à se plaindre. Est-ce là un être bien fortuné ? Croit-on que ces mouvemens violens dont il est sans cesse agité, ne puissent pas influer sur son tempérament ? Croit-on que l'inquiétude de son esprit et le désordre de ses idées ne soient pas capables d'altérer les fibres délicates de son cerveau ? Qu'on y prenne garde : il n'y a guère eu d'enfans gâtés, qui dans leurs premières années, n'aient eu des symptômes de vertiges ; et lorsqu'ils sont devenus grands, on peut juger par leur conduite si leur tête est bien saine.

Il est fort dangereux aussi que les enfans qu'on a gâtés, n'aient dans la suite point ou presque point de religion. Les pratiques et les sentimens religieux demandent de la contrainte. Des personnes accoutumées dès l'enfance à ne se gêner en rien, ne voudront pas se

contraindre, même pour Dieu, ni pour les devoirs qu'il commande. Qu'il est à craindre, qu'après avoir été malheureuses en cette vie, elles ne le soient encore plus dans l'autre !

Parens aveugles, vous vous trompez grossièrement : vous vous croyez tendres, vous n'êtes que foibles. Ce n'est pas vos enfans que vous aimez, c'est vous seuls, c'est le plaisir que vous avez à les caresser, à les flatter. Le ciel vous les a-t-il donc confiés pour être les objets d'une passion folle, ou pour vous servir d'amusement ? Ignorez-vous que c'est un dépôt dont vous lui rendrez compte, que vous en êtes responsables à l'état, à la postérité, à eux-mêmes ? Un jour viendra que vous payerez bien cher les foibles plaisirs que leur enfance vous donne. Quelle sera votre douleur, quand vous verrez l'objet de toutes vos affections devenu celui du mépris public ; quand ce fils, rendu dénaturé par l'excès de vos tendresses, sera le premier à vous reprocher tous ses vices, comme étant votre ouvrage ; quand ses mauvaises façons à votre égard deviendront le salaire de vos molles complaisances ! Alors vous répandrez des larmes de sang ; vous accuserez la gouvernante, le précepteur, tout l'univers. Parens injustes, vous n'aurez à vous plaindre que de vous. N'auriez-vous pas dû savoir, et une infinité d'exemples ne vous avoient-ils pas assez instruits, que les enfans gâtés sont toujours ingrats, et que celui qui néglige la correction de son fils, nourrit son ennemi ? *La verge et la*

correction

correction, dit l'Écriture, *donnent la sagesse; mais l'enfant qui est abandonné à sa volonté, couvrira sa mère de confusion* (1).

Marie de Médicis l'éprouva. Vous avez pleuré, lui disoit Henri IV, de ce que je fouettois votre fils avec un peu de sévérité : mais quelque jour vous pleurerez beaucoup plus du mal qu'il aura, ou de celui que vous aurez vous-même. C'est en effet ce qui arriva après la mort de ce Prince. *Louis XIII*, devenu majeur, ôta à la Reine sa mère les personnes qui avoient sa confiance. On lui défendit de sortir de son appartement, dont on fit murer les portes, à l'exception d'une seule, et l'on insulta cette Princesse jusqu'à venir fouiller dans sa chambre et dans son cabinet. Un traitement aussi dur détermina Marie de Médicis à demander elle-même son éloignement. On ne lui laissa pas le choix du lieu de sa retraite, qui fut fixé à Blois. On lui accorda seulement la consolation de voir son fils avant de partir, mais on avoit réglé jusqu'aux termes dont elle devoit se servir pour faire ses adieux au Roi. Ils furent fort tendres de la part de la Reine, qui fondoit en larmes. Pour son fils, dès qu'il sut que sa mère alloit monter en carrosse, il alla sur son balcon pour la voir partir; et lorsqu'elle fut sortie du Louvre, il courut à sa galerie pour la voir

(1) *Virga atque correctio tribuit sapientiam : puer autem qui dimittitur voluntati suæ, confundit matrem suam.* Prov. 29.

passer encore sur le Pont-neuf. Il sembloit que ce Prince se fît un plaisir barbare de repaître ses yeux d'un spectacle qui auroit dû déchirer son cœur. Cette infortunée Princesse, ayant tronvé le moyen de s'échapper de l'espèce de prison où on la tenoit renfermée, erra de pays en pays, et se vit enfin obligée de se retirer à Cologne. Les chagrins multipliés et les humiliations en tout genre qu'avoit reçu cette Princesse, avoient tellement flétri son ame, qu'elle en étoit devenue stupide. Elle mourut comme une bourgeoise obscure, sans être plaint dans son infortune, à laquelle il faut convenir qu'elle avoit donné lieu, et qu'elle auroit mérité de la part de tout autre que d'un fils.

Quelqu'un a fort bien dit :

Pères, n'écoutez pas une aveugle tendresse :
Corrigez vos enfans, lorsque dans leur jeunesse
Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier.

FABLES D'ÉSOPE.

On s'imagine qu'il ne faut point contraindre les enfans dans leurs premières années. On ne fait pas attention que les contradictions qu'on appréhende ne sont rien, et que celles qu'on leur prépare seront terribles. Car ils ne trouveront pas toujours des personnes disposées à faire toutes leurs volontés ; ils trouveront souvent au contraire des concurrens ou des ennemis qui leur feront éprouver des chagrins d'autant plus sensibles et plus amers, qu'ils auront été plus flattés dans leur enfance.

C'est ce qui arriva à un jeune homme dont parle l'auteur du *Comte de Valmont*. Il avoit été élevé, ainsi que sa sœur, le plus mal du monde, par une mère idolâtre de ses enfans, et qui toujours en opposition avec le père dans le peu qu'il osoit leur dire, étoit souvent en contradiction avec elle-même. Tantôt elle les grondoit, les maltraitoit dans des accès d'impatience ; le moment d'après elle les apaisoit, les caressoit, et par tout ce manége leur apprenoit tout à la fois, et à se révolter contre les châtimens, et à dédaigner les caresses, ne gagnant auprès d'eux d'un côté que pour perdre encore plus de l'autre, ne les portant à céder pour le moment que de manière à les rendre bien plus opiniâtres et plus volontaires par la suite. Aussi l'étoient-ils devenus au point que rien ne pouvoit plus les apaiser ni les satisfaire. La mère, toujours aux expédiens pour les faire obéir, ne savoit les animer, les récompenser ou les punir que par tout ce qui pouvoit intéresser en eux la vanité, la gourmandise, l'amour du luxe et de la parure ; ce qui avoit donné au fils beaucoup de suffisance, et à la fille un amour excessif des ajustemens, qui fut bientôt suivi d'une envie démesurée de plaire. Une si mauvaise éducation eut l'effet qu'on devoit en attendre. La fille déshonora sa famille, et alla cacher sa honte dans un couvent. Le fils trouva dans le monde bien des contradictions et des peines au sein même de ses plaisirs : il mangea en peu de temps tout son bien, et

n'eut d'autre ressource pour subsister que la compassion d'un de ses proches, après avoir vu mourir sa mère de chagrin et de douleur. Parens foibles, aveugles, insensés, qu'il est juste que vous payiez cher un jour des écarts que vous ne pouvez imputer qu'à vous-mêmes !

On se propose de plier un enfant lorsqu'il sera grand; pourquoi ne veut-on pas voir qu'il seroit plus facile d'y réussir lorsqu'il est foible ? Ne sait-on pas qu'un jeune arbre se plie comme on veut ? quand il est fort, on le romproit plutôt que de le redresser. Un cheval qu'on néglige et qu'on ne dompte pas de bonne heure, devient intraitable : il en est de même, dit le *Sage*, du fils qu'on abandonne à sa liberté : il deviendra incorrigible, et se précipitera dans les plus grands désordres. Ne le rendez point maître de lui-même dans sa jeunesse, ajoute-t-il, et ne négligez point ce qu'il fait ni ce qu'il pense. Courbez lui le cou pendant qu'il est jeune (1), de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne veuille plus vous obéir, et que votre ame ne soit percée de douleur.

N'attendez donc pas que le vôtre commette de grands crimes, pour le corriger. La malice croît avec l'âge, et elle arrive enfin à un terme et à un excès où le châtiment est non-seulement très-inutile, mais aussi très-dangereux. L'Histoire ancienne nous en a conservé un exemple qui doit faire trembler tous les parens.

---

(1) *Equus indomitus evadit durus, et filius remissus evadit præceps, etc.* Eccli. 30.

Denis le Tyran ayant en son pouvoir le fils de *Dion* son ennemi, imagina contre le père une vengeance singulière, et d'autant plus cruelle qu'elle paroissoit plus douce. Au lieu de faire mourir cet enfant ou de le mettre dans une dure prison, il se proposa de corrompre en lui toutes les bonnes qualités de l'ame. Dans ce dessein, il lui permit tout, l'abandonna entièrement à ses fantaisies, et ordonna qu'on lui laissât faire toutes ses volontés. Le jeune homme, emporté par l'amour des plaisirs, donna dans la plus affreuse débauche. Personne n'avoit l'œil sur sa conduite, ni n'arrêtoit le torrent de ses passions. On contentoit tous ses désirs, on louoit toutes ses fautes, ce qui acheva de le corrompre et de le précipiter dans toutes sortes de crimes. Lorsque le Tyran le vit tel qu'il désiroit, il le rendit à son père. On le mit entre les mains de Gouverneurs qui n'oublièrent rien pour le faire changer; mais tout fut inutile : car plutôt que de se corriger, il se jeta du haut de la maison et se cassa la tête (1).

C'est donc une erreur bien aveugle et bien funeste, que de croire qu'il faut attendre qu'un enfant ait cessé de l'être, pour travailler à former son caractère et à le rendre docile. Si dès la première enfance on ne l'accoutume point à suivre la raison d'autrui, on peut être sûr qu'il ne suivra pas la sienne quand il sera plus avancé en âge.

---

(1) *Corn. Nep*. Dans la vie de Dion.

Tant que l'enfant se portera bien, qu'on ne lui passe ni volonté ni impatience; quand même il seroit indisposé, il ne faudroit pas s'écarter de cette règle. Un mois de maladie, durant lequel on n'auroit cherché qu'à le flatter et à lui obéir, nuiroit plus à son éducation qu'une année de soins n'auroit pu l'avancer. Ce n'est pas la maladie qui rend impatient, c'est l'habitude d'être impatient qui fait qu'on l'est davantage quand on souffre; et c'est la foible et timide complaisance des parens, qui fait qu'alors un enfant le devient à l'excès.

Les premières volontés d'un enfant sont toujours foibles; c'est un germe qui se développe, mais que la moindre résistance arrête. Elles resteront foibles tant qu'elles lui réussiront mal. S'il demande quelque chose avec impatience, on lui dira avec beaucoup de douceur qu'on est bien fâché de le refuser, mais qu'on n'accorde point aux enfans ce qu'ils demandent avec impatience. Peut-être il n'entendra pas ce discours, mais il remarquera l'air et le ton; il verra qu'on ne lui donne point ce qu'il a demandé : surpris de ne rien obtenir, ou las de crier inutilement, il suspendra ses larmes : qu'on profite de cet intervalle pour le satisfaire. Mais ne lui accordez jamais ce qu'il demande en pleurant. Il s'apercevroit bientôt que les larmes sont le moyen d'obtenir, et il ne manqueroit pas de l'employer, souvent même pour avoir des choses qu'on ne pourroit lui donner.

Comme nous sommes convaincus que c'est

dans les pleurs d'un enfant, bien ou mal compris, bien ou mal dirigé par la tendresse des mères, que consiste presque tout l'art et toute la difficulté de la première éducation ; nous ajouterons ici quelques réflexions judicieuses que fait à ce sujet M. *Rousseau* dans son *Émile*, où parmi un grand nombre d'erreurs très-pernicieuses se trouvent des vérités utiles. « Les premières pleurs (1) des enfans, dit-il, sont des prières : si l'on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres. Ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir.

» Si l'enfant ne pleure que quand il souffre, c'est un très-grand avantage : car alors on sait quand il a besoin de secours, et l'on ne doit pas tarder un moment à les lui donner, s'il est possible : il importe même qu'on le prévienne, et qu'on ne se laisse pas avertir de ses besoins par ses cris. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille sans le flatter pour l'apaiser : vos caresses ne guériront pas sa colique ; cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, et s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître, tout est perdu.

» Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade, et qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude et d'obstination : ils ne sont point l'ouvrage de

(1) Il falloit dire : *Les premiers pleurs.*

la nature, mais de la nourrice qui, pour n'en savoir endurer l'importunité, les multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage. Le seul moyen de guérir ou de prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention : personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives : mais si vous avez plus de constance qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent, et n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, et qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force.

» Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer est de les distraire par quelque objet agréable et frappant qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art ; et, bien ménagé, il est très-utile : mais il est de la dernière importance que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or voilà sur quoi toutes les nourrices sont mal-adroites. Il ne faut quelquefois aux enfans, pour pleurer tout un jour, que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Le pis est que l'obstination qu'ils contractent tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui les rend criards à trois ans, les rend mutins à douze, querelleurs à vingt, impérieux à trente, et insupportables toute leur vie. »

Dès qu'un enfant donne les premiers signes

de connoissance, il est donc essentiel de prévenir en lui toute obstination et toute indocilité. L'opiniâtreté est le défaut de la plupart des enfans; mais on peut dire qu'ils le doivent en grande partie à la première éducation. On défère à toutes leurs fantaisies. Ce qu'on a refusé à leurs prières, on l'accorde à leur importunité, à leurs pleurs, à leurs violences. On les porte même à se venger, à frapper. « J'ai vu, dit encore l'auteur d'*Émile*, d'imprudentes gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, et rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, et que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand. »

Comment un enfant craindra-t-il ses parens, quand ils ne lui feront pas reconnoître leur autorité, et qu'ils ne seront quelquefois que ses premiers serviteurs? Abandonné au dérèglement de ses goûts et au désordre de ses idées, il s'élèvera lui-même le plus doucement et le plus mal qu'il lui sera possible. Devenu absolu et volontaire, il prendra l'habitude de ne plus écouter que son caprice et sa volonté.

Voulez-vous que cela n'arrive pas : prenez une façon d'agir toute différente. Observez de ne le caresser que lorsqu'il sera tranquille, et de cesser les caresses, ou même de prendre un air plus sérieux dès qu'il sera opiniâtre ou impatient. Cette conduite n'a rien de dur ni de cruel. L'enfant remarquera bientôt qu'i

ne soit entièrement conforme aux règles de la vérité et de la sagesse ; que vos enfans voient peu d'étrangers, et par votre exemple apprenez à ceux qu'ils seront forcés de voir, à respecter leur enfance. Car vous ne devez jamais oublier vous-même qu'une des plus belles maximes de l'éducation est celle que la raison a dictée à un ancien (1), et après lui à un moderne :

On imite aisément le mal que l'on voit faire,
Et le mauvais exemple aux humains est fatal.
Je répète après Juvenal
Cette maxime salutaire :
A vos enfans, dit-il, *vous devez des égards :*
Si vous avez quelque foiblesse,
Cachez-la, fuyez leurs regards,
Respectez leur tendre jeunesse.

RICHER.

Bien des parens aiment assez à donner à leurs enfans des leçons de vertu et de probité ; on se fait honneur même de leur répéter les maximes les plus exactes et les plus sévères de la sagesse : mais souvent la conduite domestique soutient mal ces belles instructions. Aussi, bien loin de leur inspirer des sentimens de vertu par ces leçons que des mœurs opposées démentent, on les accoutume à croire que la vertu n'est qu'un nom, et que les maximes qu'on en débite ne sont qu'un langage dont on est le maître de penser tout ce qu'on veut. Il est donc plus essentiel encore de leur donner de beaux exemples que de

---

(1) *Maxima debetur puero reverentia.* JUV.

belles leçons : l'un et l'autre sont un devoir pour les parens, dont l'exemple, ainsi que l'autorité, est toujours plus puissant.

Mais gardez vous sur-tout d'adopter jamais pour régle cette maxime pernicieuse, que nous avons souvent entendu répéter à des personnes du monde peu réfléchies : *Qu'il faut tout dire aux enfans, et les instruire du mal même, afin qu'ils sachent l'éviter et se tenir sur leurs gardes*. Parler ainsi, ce n'est pas connoître la nature humaine, ni la prompte et presque invincible disposition des enfans à faire tout ce qui les frappe et les attire. La raison croissant avec la connoissance successive du mal, sert dans la suite de rempart contre les impressions du vice : mais elle est trop foible encore dans les enfans pour les défendre contre les attraits séducteurs du mal, et contre les sollicitations pressantes de cette curiosité expérimentale qui fait le caractère de leur âge.

Qu'on les laisse donc ignorer le mal, et même les vérités physiques ou morales dont ils pourroient abuser. Ils les connoîtront bien assez dans la suite par la lecture et par l'usage de la société. Mais ils seront alors armés et fortifiés contre les premières impressions du vice, par le sentiment de la vertu et par les grands motifs de la religion, si l'on a eu la précaution de les graver bien avant dans leur esprit. Faites leur seulement des leçons générales sur la décence et la pudeur : donnez leur des avis sérieux lorsqu'ils s'échappent le plus légèrement du monde, ne fût-ce qu'en se

permettant un mot peu honnête ou peu décent. Par cette conduite, en les éloignant de l'apparence même du mal, on les éloignera encore plus de la réalité ; et en les tenant en garde contre les paroles, ils le seront encore davantage contre les faits.

A mesure qu'un instituteur attentif s'apercevra que la connoissance du mal se développe dans son élève, il redoublera d'activité et de prudence, pour le prémunir par des leçons, des motifs, des exemples propres à le tenir attaché à la vertu. Il lui tracera avec discrétion des tableaux nuancés et comme de profil des vices les plus dangereux qui régnent dans le commerce de la société. Par-là, en entrant dans le monde, le jeune homme ne sera plus frappé de rien, parce qu'il est averti suffisamment, et qu'en voyant le mal, il est parfaitement instruit de la manière dont il faut l'envisager. Cette connoissance générale et nécessaire suffira pour le préserver de l'impression subite et profonde, si voisine du vice, qu'il recevroit infailliblement, s'il venoit à se produire dans les sociétés avec une ame pour ainsi dire toute neuve, et ne connoissant encore que l'innocence.

Comme les enfans sont enclins à imiter tout ce qu'ils voient, ils sont sur-tout, par leur enjouement naturel, portés à contrefaire les personnes dont le ton de voix ou les façons leur paroissent ridicules. Au lieu d'en rire, comme font tant d'autres, il faut les en reprendre sévèrement. Outre que ces manières

mimiques ont quelque chose de bas et de contraire aux sentimens honnêtes, il est à craindre qu'ils n'en contractent l'habitude, et qu'ils ne deviennent eux-mêmes aussi ridicules que ceux qu'ils ont ridiculisés.

Il faut bien plutôt profiter de cette pente qu'ils ont à être imitateurs, pour les porter à ce qui est vertueux et louable. C'est-là le grand art et la magie de l'éducation. Qu'ils n'aient sous les yeux que des modèles de vertu, ils ne seront jamais vicieux.

Mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses qui sont mal, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines gens vicieux et déraisonnables, sur la réputation desquels il n'y a rien à ménager. Il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est malheureux, quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne suit point sa raison. Il ne faut pas même, dit M. *de Fénélon*, s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foiblesses de personnes qu'ils doivent respecter : car on ne doit pas espérer qu'ils les ignoreront toujours, et ils ne les remarqueront que trop vîte. Mais quoiqu'on doive leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter le mal qu'ils ont nécessairement devant les yeux, il faut pourtant réserver de telles instructions pour l'extrémité, et les instruire en même temps qu'ils sont

obligés de dissimuler, d'excuser, de supporter les défauts des autres, et sur-tout de leurs parens ; qu'ils doivent les couvrir en quelque sorte, comme les vertueux fils de Noé, du manteau du respect, et n'arrêter leurs regards que sur leurs bonnes qualités.

On seroit bien rarement dans la triste nécessité de prendre toutes ces précautions à l'égard des parens mêmes, s'ils avoient un peu plus de prudence et de discrétion. Mais au lieu de cacher avec soin à leurs enfans tous leurs défauts, il semble que la plupart affectent de les leur montrer, et quelquefois de les leur donner. On ne se contente pas d'être vicieux ou libertin : on fait de ses enfans, par ses leçons et par ses exemples, une succession et une génération de libertins. On n'est leur père que pour leur transmettre ses vices, que pour leur faire sucer avec le lait ses maximes impies ou scandaleuses. Semblable à ces parens cruels, qu'une superstition barbare portoit à immoler leurs propres enfans au démon de l'idolâtrie, on les sacrifie déjà en quelque sorte au démon de l'orgueil, de l'ambition, de la vengeance, de l'amour impur, dont on leur inspire, souvent pour toute leur vie, les premiers et pernicieux sentimens. Si l'Evangile prononce le plus terrible anathême contre celui qui scandalise et porte au mal les petits et les foibles, s'il déclare qu'il vaudroit mieux pour lui qu'on lui attachât une meule au cou, et qu'on le précipitât dans la mer ; combien un père n'est-il pas criminel ! et combien ne

doit-il pas redouter les effets de la vengeance divine, lorsqu'il cause la perte éternelle de ses enfans en corrompant leur cœur !

Un autre mal aussi grand, et dont nous n'avons été nous-mêmes que trop souvent témoins, c'est que des parens, n'étant plus dans le cas ou dans l'âge de donner certains mauvais exemples, les renouvellent souvent et les perpétuent, pour ainsi dire, en regrettant les plaisirs de leur jeunesse, en racontant avec une sorte de complaisance et de satisfaction la vieille histoire de leurs inclinations, de leurs foiblesses, de leurs vices, de mille choses dont ils ne devroient se souvenir que pour en gémir et en rougir. Ils croient suffisamment réparer le tout et prévenir le mal, en recommandant de ne pas faire comme eux. Mais quelle force peuvent avoir de telles leçons, que l'exemple a déjà détruit par avance.

V. *L'autorité et le respect.*

Des parens veulent que leurs enfans aient de l'estime et du respect pour eux, et ils ont raison ; car ces deux sentimens si justes, et si honorables pour les uns et pour les autres, sont en même temps si nécessaires et si essentiels, que sans cela il ne sera jamais possible de faire aucun bien. Mais ils ne devroient pas du moins être les premiers à les anéantir. Comment veulent-ils que leurs enfans les estiment et les respectent, s'ils se montrent à leurs yeux ridicules ou méprisables ?

Pour vous, que des parens trop occupés

ou trop indolens chargent de les remplacer, tâchez de vous faire toujours estimer et respecter de vos élèves, en veillant sur vous-mêmes pour ne leur rien laisser voir qui ne soit estimable. Leur respect étant le premier sentiment que vous devez exiger d'eux, ne souffrez jamais qu'ils le perdent impunément. Mais pour cela il faut que les parens vous appuient; et n'est-il pas de leur plus grand intérêt de le faire, puisque vous tenez leur place, et que s'ils laissent affoiblir votre autorité, ils perdront infailliblement beaucoup de la leur ? Ils ne peuvent se faire respecter eux-mêmes, qu'en imprimant à votre emploi toute la considération et toute la dignité convenables.

L'Empereur *Théodose-le-Grand* ayant fait venir de Rome à Constantinople un homme de mérite, nommé *Arsène*, pour le charger de l'instruction du jeune Arcadius, qu'il venoit de déclarer Auguste, il lui donna toute l'autorité qu'il avoit sur son fils, et lui dit ces belles paroles : *Vous serez désormais son père plus que je ne le suis moi-même.* Étant un jour entré dans la chambre où Arsène instruisoit Arcadius, il vit le maître debout, tandis que le disciple étoit assis. Il en témoigna de l'indignation, et fit même des reproches au maître de ce qu'il ne conservoit pas assez sa supériorité. Arsène s'excusa sur ce qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'un Prince revêtu de la pourpre, restât debout devant lui. Théodose qui vouloit inspirer à son fils un grand respect

pour son maître, lui fit quitter aussitôt les marques impériales, et lui ordonna de se tenir debout, la tête découverte, devant son précepteur assis.

Quelque chose qui puisse arriver de la part des parens ou du précepteur, il faut qu'il paroisse y avoir toujours une parfaite harmonie entr'eux et lui. Ils doivent le soutenir de toute leur autorité, et sur-tout prendre garde à ne jamais lui faire perdre la sienne, en parlant de ses défauts en présence de son élève, ou en blâmant sa conduite. Un maître peut manquer, et des parens doivent quelquefois l'en avertir, mais avec honnêteté et politesse, et toujours en particulier.

L'instituteur de son côté ne doit jamais parler à son élève de ses parens qu'avec estime et respect. Il doit lui apprendre et lui répéter souvent, que son bonheur ou son malheur est dans leurs mains; qu'il tient de leur bonté tout ce qu'il a; qu'ils sont pour lui l'image de la Divinité; que Dieu leur a donné, par rapport à lui, une partie de sa puissance, de sa bonté, de sa justice; qu'il ordonne de les aimer et de les respecter; et que le bonheur de cette vie et de l'autre n'est promis qu'aux enfans qui honorent leur père et leur mère.

Que les parens cachent à leurs enfans toute la tendresse qu'ils ont pour eux: ils en abuseroient. Le premier soin d'un enfant est de trouver l'endroit foible de ses maîtres et de tous ceux à qui il est soumis. Dès qu'il

a pu les entamer, il prend sur eux un ascendant qu'il ne perd plus. Êtes-vous jaloux de conserver l'autorité et le respect, qui vous sont si nécessaires pour le bien même des vos enfans : ne badinez jamais avec eux d'une manière indécente, comme avec un perroquet ou une poupée. Quand on est père, peut-on ne pas sentir le respect qu'on doit à son fils et qu'on se doit à soi-même : *Flattez votre fils*, dit l'Ecclésiastique, *et il vous causera de grandes frayeurs : jouez avec lui, et il vous donnera beaucoup de chagrins. Ne vous amusez pas à rire avec lui, de peur que vous n'en ayez de la douleur, et qu'à la fin vous n'en recueillez des fruits amers qui vous feront grincer les dents* (1).

L'âge le plus tendre, il est vrai, a besoin de quelque indulgence et de quelques caresses : mais aussitôt que l'esprit d'un enfant commence à se former, le père ne doit plus s'amuser à rire et à jouer avec lui, parce que cette familiarité le porteroit bientôt à traiter d'égal celui à qui il doit toujours être soumis avec le plus grand respect, et dont il doit craindre les moindres paroles. Si vous continuez à jouer avec lui, vous perdrez beaucoup à ce jeu-là. Votre familiarité sera récompensée d'un mépris qui remplira votre vie de chagrins et d'amertumes.

« Trois choses, dit l'auteur des *Conseils*

---

(1) *Lacta filium, et paventem te faciet : lude cum eo, et contristabit te. Non corrideas illi, ne doleas ; et in novissimo obstupescent dentes tui.* Eccli. 30.

de la Sagesse, vous feront perdre nécessairement l'autorité sur votre fils : rire avec lui et vous rendre trop familier, souffrir et dissimuler ses fautes, lui donner de mauvais exemples et faire paroître devant lui vos foiblesses et vos passions. Ce sont-là les trois indiscrétions qui lui ôtent le respect, et qui l'accoutument à vous mépriser. Évitez-les soigneusement : car dès que vous verrez votre autorité perdue, assurez-vous que votre fils est perdu lui-même.

» Les enfans viennent en un âge, où il ne leur faut plus ni de lait, ni de caresses, ni de ris, ni de familiarité. Il faut toujours de l'amour ; mais en cet âge, c'est à votre fils de deviner que vous l'aimez ; ce n'est pas à vous de le lui dire. Ayez une retenue et un silence qui fassent tout, qui le louent quand il fait bien, et qui le corrigent quand il manque. Ne lui épargnez pas les louanges ni les corrections : mais faites en sorte, s'il est possible, que les unes et les autres ne se donnent que par les yeux. Quand il a bien fait, qu'il soit ravi de vous voir, et qu'il prenne cela pour sa récompense. Quand il a mal fait, que votre présence et votre tristesse soient tout son supplice. »

VI. *Les Punitions.*

Votre élève fera des fautes ; il est de l'enfance, de l'humanité même d'en faire ; mais si vous êtes attentif, il en fera peu. Les enfans ne sont presque jamais punissables,

qu'il n'y ait plus de la faute de ceux qui les conduisent que de la leur. Plus votre conduite sera égale et soutenue, moins il osera s'écarter de ce que vous lui prescrirez. Plus vous mettrez de douceur, d'affection et de bonté dans vos leçons et dans vos remontrances, plus il lui sera facile de s'y conformer. Plus vous l'avertirez de ses devoirs, moins il sera en danger d'y manquer.

Soyez doux, mais ferme. Ne faites point de menaces inutiles ou infructueuses : l'enfant s'y accoutumeroit, et les fausses menaces lui feroient mépriser les véritables. Une punition oubliée ou négligée le rendroit plus hardi par l'espoir de l'impunité. Soyez donc exact à lui tenir parole lorsqu'il a osé faire ce que vous lui aviez défendu sous peine d'être puni : mais ne le soyez pas moins à lui donner les récompenses que vous lui avez promises, et ne lui promettez jamais que ce que vous voulez lui donner. On perd toute confiance dans l'esprit des enfans, quand on leur manque de parole; et c'est leur apprendre par son exemple à faire ce qui n'est permis à l'égard de personne. Ils sont naturellement sincères et vrais. Si l'on ne veut pas leur faire perdre cette qualité précieuse, toutes les paroles qu'on leur dit, doivent servir à leur faire aimer la vérité. Il ne faut donc jamais, quelques petits qu'ils soient, employer aucune feinte pour les apaiser, ou pour leur persuader ce qu'on désire. Les enfans sont plus pénétrans qu'on ne croit; et dès qu'ils ont aperçu quelque duplicité

dans ceux qui les gouvernent, non-seulement ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles, mais ils apprennent l'artifice qu'ils n'oublieront jamais. Le mensonge bientôt offrira son secours à la dissimulation : il leur aura malheureusement réussi une fois, ce sera pour eux un motif d'en continuer et d'en multiplier l'usage. Voilà des enfans devenus cachés, dissimulés, menteurs ; et tout cela est l'ouvrage d'une imprudence.

Ne punissez jamais un enfant des fautes qu'il n'a point faites, ou sévèrement de celles qui sont légères. Les enfans savent aussi bien que personne ce qu'ils méritent ; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines injustes que par l'impunité.

Dans vos réprimandes et dans vos punitions possédez vous toujours, et tâchez d'être assez maître de vous-même pour ne laisser paroître aucune passion, aucune humeur. « Fouetter les enfans, et les châtier étant en colère, dit *Montagne*, ce n'est plus correction, c'est vengeance. Les châtimens qui se font avec poids et discrétion, se reçoivent bien mieux et avec plus de fruit de celui qui les souffre. Nous ne devrions jamais mettre la main sur ceux qui doivent nous obéir, tandis que la colère dure. Pendant que le pouls nous bat, et que nous sentons l'émotion, remettons la partie : car c'est la passion qui commande alors, ce n'est pas nous. »

La colère jointe à la correction, est un

poison mêlé dans une excellente médecine. Si vous donnez l'un avec l'autre, vous perdrez votre fils, en croyant remédier à son mal et le guérir. Soyez sévère en paroles et en actions quand il faut l'être; témoignez de l'indignation, quand les fautes le méritent : *La tristesse du visage corrige le coupable* (1). Mais sachez être redoutable sans être en fureur, ferme et inflexible sans être dur et violent : ayez l'air d'un juge, et le cœur d'un père : que l'amour dicte vos paroles et conduise votre main.

Si vous voulez que votre correction soit utile, observez aussi de ne jamais punir lorsque l'enfant est dans quelque fougue ou dans le fort de l'entêtement : attendez que l'agitation de son ame soit calmée. Les enfans sont des espèces de fous, aux caprices desquels il faut quelquefois se prêter : si l'on s'obstinoit à se roidir contre eux, ils s'obstineroient peut-être de leur côté, se révolteroient ou s'endurciroient aux châtimens, et fermeroient ainsi toutes les voies de les corriger. La précipitation à les punir paraît avoir un air de vengeance, qui produit en eux des sentimens tout contraires à ceux qu'on veut leur inspirer.

Ne punissez donc jamais un enfant ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude,

(1) *Per tristitiam vultûs corrigitur animus delinquentis.* Eccli. 7.

et

et non par raison et par amitié : vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le corrigez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion et pour sentir l'importance de vos avis : c'est même l'exposer à perdre le respect qu'il vous doit, à dire ou faire de nouvelles sottises. Le Duc de *Berry*, petit-fils de Louis XIV, étant encore fort jeune, faisoit souvent de petites fredaines, et le Roi lui ordonnoit les arrêts dans sa chambre. Un jour son sous-gouverneur fit fermer les fenêtres, disant que les prisonniers ne devoient pas voir le jour. *Vous me faites bien plaisir*, lui dit le jeune Prince, *puisque vous me garantissez par-là d'une vision aussi désagréable que la vôtre.* Après cela, il se mit à battre du tambour avec ses doigts sur une table. Le sous-gouverneur trouva encore cela mauvais, et pria le Prince de ne point toucher à cette table, puisqu'elle ne lui appartenoit pas, et que tous les meubles étoient au Roi. *Oh ! pour le coup*, repartit le petit Prince dépité, *vous ne me disputerez pas que ceci ne soit à moi.* En même temps il se mit à battre sur ses fesses. Le sous-gouverneur prit sagement le parti d'en rester là.

Il faut, pour punir les enfans avec fruit, beaucoup de modération, de prudence et d'adresse. La manière dont M. de *Fénelon* corrigeoit le jeune Duc de Bourgogne, étoit excellente. Lorsque ce Prince tomboit dans un de ces emportemens ordinaires à l'enfance, son

sage instituteur laissoit passer ce moment d'orage où la raison n'auroit pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchoit avoit ordre de le servir en silence, et de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étoient suspendus. Il sembloit que personne n'osât plus communiquer avec lui, et qu'on ne le crût plus digne de parler avec les hommes. Bientôt le jeune Prince épouvanté de sa solitude, troublé de l'effroi qu'il inspiroit, ne pouvant plus vivre ni avec lui ni avec les autres, venoit demander grâce. L'habile maître alors, profitant de ses avantages, faisoit sentir au Prince toute la honte de ses fureurs : sa voix paternelle pénétroit dans un cœur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosoient ses mains.

On ne peut rien lire de plus sage ni de plus judicieux, que ce qu'il dit lui-même dans son Traité de l'*Éducation des filles*, sur la manière de conduire et de corriger les enfans. Les réflexions qu'il a faites à ce sujet, ainsi que la plupart des nôtres, peuvent également servir aux deux sexes.

« Ne prenez jamais, dit-il, sans une extrême nécessité, un air austère et impérieux qui les fait trembler : vous leur fermeriez le cœur et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux. Qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent pas de vous laisser voir leurs défauts. Soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez

ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations ; au contraire, compâtissez à leurs foiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse. D'ailleurs l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes. Mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie, et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, et de les connoître à fond : autrement on en fait des hypocrites, et on les dégoûte du bien, dont on doit chercher uniquement à leur inspirer l'amour.

» Les enfans ont la tête foible, et leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir. Il ne faut donc pas demander d'eux une exactitude et un sérieux, dont souvent ceux qui l'exigent seroient incapables. Outre qu'il est à craindre qu'on ne fasse par-là une dangereuse impression de tristesse et d'ennui sur leur tempérament, on obscurcit leur esprit, on abat leur courage. S'ils sont vifs, on les irrite ; s'ils sont mous, on les rend stupides. La contrainte trop grande jette un enfant dans la timidité et dans la crainte, passions affoiblissantes qui détruisent les forces et la vigueur.

» Quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours

qu'après avoir éprouvé tous les autres remèdes. La crainte est comme les remèdes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes : ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes. Une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. Il ne faut donc en venir là, que quand on ne sauroit faire autrement.

» Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtimens, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords. Montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité.

» Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire. Car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. »

Il faut passer aux enfans tout ce qui ne mène point au mal, et les en avertir seulement sans les en punir. Cette douceur n'est point perdue. Ils sont si aises de trouver de l'indulgence où il craignoient de la sévérité, qu'ils en deviennent beaucoup plus dociles et plus disposés à se laisser conduire dans les choses importantes. La trop grande sévérité fait perdre l'amour, et ce n'est pas conserver son autorité que de la trop faire sentir ; au contraire, il faudroit tâcher de ne la point rendre incommode ni odieuse, afin qu'on ne cherchât pas à s'y soustraire.

Votre élève fera des fautes par ignorance : il oubliera ce que vous lui aurez dit, parce qu'on l'aura distrait. Il brisera ou renversera quelque chose par étourderie : il ménagera peu ses vêtemens. Ces bagatelles viennent de l'âge, et ne tirent point à conséquence pour l'avenir. Il faut l'en avertir ; mais il ne faut pas l'en punir, à moins qu'il n'y eût mauvaise intention. Ce sont pourtant ces bagatelles que des parens intéressés puniront plus que ce qui mériteroit bien davantage de l'être.

Une désobéissance, un trait d'humeur, un mensonge, une parole malhonnête, un coup donné par colère, une dispute avec ses frères ou sœurs, tout ce qui peut être le germe d'un vice, tout ce qui annonce de la bassesse dans les sentimens, de la jalousie, de la gourmandise, de l'insensibilité : voilà des fautes punissables. Ces mêmes fautes deviendront des crimes du premier ordre, quand il y aura intention marquée, récidive ou habitude : car il faut considérer les fautes d'un enfant, moins parce qu'elles sont, que par leur principe et par les suites qu'elles peuvent avoir.

La punition des fautes légères, ce sera de le mettre quelque temps aux arrêts, avec la menace, s'il y retombe, de les lui reprocher devant tout le monde. Il vous priera de n'en rien faire. Après lui avoir pardonné une fois ou deux, soyez inexorable. Bien loin de dissimuler les fautes ou de les excuser, il faut en parler avec force, afin de frapper l'enfant et l'humilier davantage.

défauts, si toutefois ils en corrigent par leur effet ordinaire est d'endurcir à-force de frapper.

VII. *Les Sentimens.*

LA meilleure éducation est celle où l'on n'inspire rien que par le canal de la raison et de l'honneur. Ménagez la sensibilité de votre élève, et vous aurez mille moyens de le récompenser ou de le punir. Qu'il craigne plus que tout le reste de perdre votre amitié : faites-la lui valoir. J'ai vu des enfans fort jeunes, plus charmés d'être les amis de leur maître que de toutes les autres choses : c'est qu'on les élevoit ainsi.

Accoutumez le vôtre à penser noblement ; cela n'est pas si difficile qu'on le croit : le principe de l'honneur est dans les enfans comme dans les hommes faits, puisque l'amour de soi-même et de l'estime des autres y est ; il n'est question que de le bien diriger, et de l'attacher invariablement à ce qui est honnête et vraiment digne d'éloge.

Les enfans ne jugent des choses que par le prix qu'on y met. Mettez à un haut prix celles que vous voudrez que le vôtre estime, et vous verrez qu'il les estimera. Faites-lui faire une chose louable, pour mériter d'en faire une autre : c'est une excellente pratique qui tournera toute entière au profit de la vertu.

Accordez-lui les choses de son âge, parce qu'elles sont nécessaires à sa foiblesse et qu'elles l'amusent ; mais ne les lui proposez point comme des récompenses dignes de lui. Cher-

chez ces récompenses dans des objets qu'il doive aimer, et dont il doive faire cas toute sa vie : placez-les dans les caresses et dans l'amitié de ses parens, dans quelque devoir de religion qu'il n'ait point encore rempli, dans quelqu'acte de bienfaisance envers des malheureux, dans l'acquisition de quelques beaux livres, de quelques cartes utiles qu'on lui aura fait désirer, dans le plaisir d'apprendre quelque chose qu'il ignore. Qu'il ait une noble envie de faire mieux que les autres, et de mériter d'être loué. On n'est guère sensible au blâme, quand on ne l'est pas à l'éloge.

C'est ainsi qu'on peut élever son ame au-dessus des sentimens de son âge. Echauffée par l'émulation et par l'amour de la gloire, elle s'ouvrira d'elle-même à toutes les semences de raison et de vertu que vous voudrez y répandre. Toute l'activité qui l'auroit entraînée vers le mal, la portera vers le bien. A mesure que vous y verrez croître ces semences précieuses que vous y aurez versées, cultivez-les par les mêmes moyens que vous les aurez fait naître. Caressez, louez, applaudissez. Dès que de son propre mouvement il aura fait ou pensé quelque chose digne d'éloge, ne manquez pas de l'en féliciter aussitôt : que tout le monde vienne lui faire compliment avec un air de considération. Nous avons dit que les parens devoient être ménagers de leurs caresses ; mais ceci est un cas à part, c'est le seul où il leur soit permis de laisser éclater toute leur tendresse. Puisque l'enfant a été capable d'un

sentiment vertueux, il faut pour l'instant le regarder comme un homme fait, et lui rendre l'hommage qu'on doit à la sagesse et à la vertu.

La Rochefoucault dit que l'éducation qu'on donne d'ordinaire aux enfans, est un second amour-propre qu'on leur inspire. Il semble en effet qu'on ne sache les louer que sur leur esprit, leur figure, leurs habillemens ? Sont-ce là les objets qu'il faut leur présenter comme estimables ? veut-on les rendre fats, présomptueux, frivoles ? C'est pourtant tout ce que peuvent produire ces ridicules et méprisables louanges. Ce qu'il faut louer devant eux, ce sont les choses véritablement louables. Ce qu'on doit louer en eux, c'est leur douceur, leur obéissance, leur exactitude à remplir leurs devoirs, leur respect et leur attachement pour les personnes qu'ils doivent respecter et aimer.

Dites à votre élève, que lorsqu'on loue un enfant sur sa figure ou sur ses habits, c'est qu'on ne voit rien autre chose en lui qui mérite d'être loué. Qu'il réponde à ceux qui le loueront de la sorte, que ce n'est pas là ce qui fait le mérite de l'homme, mais la bonne conduite et la sagesse. Si votre fils, et plus encore, si votre fille est belle, et qu'elle ne l'ignore pas, répétez-lui souvent que la beauté sans le caractère n'est rien; faites-lui sans cesse l'éloge de la vertu et du bon esprit; dites-lui que ce sont là les premiers agrémens et les seuls qui soient durables (1).

Il faut sans doute qu'un enfant ait des sen-

(1) On peut se servir des mêmes moyens pour consoler celle qui auroit le malheur d'être laide.

timens ; mais on doit prendre garde qu'ils n'aillent trop loin, et qu'ils ne dégénèrent en fierté. Dans l'homme le vice est si près de la vertu ! Elevez le vôtre dans la modestie. Si vous lui inspirez de la hauteur et de l'orgueil, vous en seriez la première victime.

Au lieu de nourrir la vanité d'un enfant de condition, en portant ses regards sur les avantages de sa naissance et de son rang, ou sur les grandes richesses dont il doit être un jour possesseur, détournez-le avec soin de ces objets que la flatterie se plaît à lui offrir, et fixez-le sur son état présent. Faites-lui voir qu'il est dépourvu de tout ce qui mérite l'estime des hommes ; qu'il n'a presque encore ni science, ni raison, ni vertus ; qu'il ne peut rien par lui-même, qu'il a besoin des autres, et que personne n'a besoin de lui. On ne sauroit trop faire sentir aux enfans leur foiblesse et leur dépendance.

Induits dès leur naissance, par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens de qualité entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts et de déplaisirs.

Epargnez à votre élève cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion de lui-même et des autres. Apprenez-lui, lorsqu'il sera

capable de recevoir cette instruction, que l'amour de soi, sage et bien ordonné, ne cherche à nous rendre heureux qu'en agissant de manière que tous les autres le soient avec nous; au lieu que l'amour-propre, toujours injuste et exclusif, cherche son bonheur aux dépens des autres, et ne le trouve jamais.

Pour confondre l'orgueil qui vient de la naissance, des titres, du faste et des richesses, éclairez-le au flambeau de la raison sur tous ces objets : faites-lui en voir le néant et le préjugé. Instruisez-le à peser les mérites plus que les richesses, à compter les vertus plus que les titres. *Louis*, Dauphin, père du Roi Louis XVI, donna une belle instruction à ses trois fils contre l'orgueil qu'inspire la naissance. Lorsqu'on leur eut suppléé les cérémonies du Baptême, il leur fit observer que leurs noms étoient inscrits sur les registres de l'Eglise avec ceux des autres enfans qui avoient été baptisés avant eux. Vous voyez, leur dit-il, que vos noms sont ici mêlés et confondus avec ceux du peuple. Cela doit vous apprendre que les distinctions dont vous jouissez, ne viennent pas de la nature, qui a fait tous les hommes égaux : il n'y a que la vertu qui mette entr'eux une véritable différence ; et peut-être que l'enfant d'un pauvre, dont le nom précède le vôtre, sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples.

Ne donnez point de titres à votre élève, et ne souffrez pas qu'on lui en donne ; s'il en a, il suffira qu'il les connoisse quand il entrera

dans le monde. Mais souvent la vanité des pères, et des mères encore plus, aime à prévenir ce temps, et on les voit appeler eux-mêmes leurs fils, *Monsieur le Marquis*, *le Comte*, *le Chevalier*, ou simplement *Monsieur*, comme s'il y avoit au monde un titre plus beau, plus honorable et plus doux que celui de la nature.

Que votre élève soit attentif et poli. Qu'il reçoive avec reconnoissance les bontés qu'on aura pour lui. Que personne ne soit son complaisant ni son adulateur. Le grand Dauphin, dit Madame de Sévigné, étant jeune, s'amusoit à tirer au blanc, et tiroit fort loin du but. Le duc de *Mautausier* son gouverneur, se moqua de lui, et dit au Marquis de Créqui, qui étoit fort adroit, de tirer. Mais ce jeune Seigneur qui cherchoit déjà à faire sa cour, tira un pied plus loin que le Dauphin. *Ah ! petit corrompu*, s'écria M. de Montausier, *il faudroit vous étrangler*. Il ne lui permit plus de jouer avec son élève. Faites de même à l'égard du vôtre : éloignez de lui tous les flatteurs. Si son rang ne vous permet pas de le garantir de certains respects, qu'il sache que c'est à ses parens qu'ils s'adressent, et que ces distinctions sont le prix de leurs bienfaits et de leurs vertus, encore plus que de leur naissance ou de leurs dignités.

Qu'il ne commande à personne : qu'il demande avec douceur ; qu'il remercie avec politesse. S'il commande, que tout le monde soit sourd, et que le mot *je veux*, s'il sort de sa bouche, soit un arrêt de refus prononcé par

votre élève au bien par des exhortations touchantes, par des exemples frappans : car c'est par la persuasion et par des images sensibles, bien plus que par des leçons sèches ou des châtimens, qu'on peut faire naître dans son jeune cœur l'amour des vertus dont il aura besoin pour son bonheur et pour celui des autres hommes.

VIII. *Le temps et la manière d'instruire.*

Si vous voulez retirer du fruit de vos instructions, choisissez votre temps. Ce n'est pas quand l'enfant est dissipé, que les choses sensées qu'on lui dit peuvent faire impression sur lui ; c'est dans le particulier, quand son ame est tranquille et son esprit recueilli.

Ne négligez néanmoins aucune occasion de l'instruire, tout en jouant avec lui, mais en peu de mots et comme en passant : les sermons trop longs ou trop multipliés ennuient et rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. J'ai été jeune autrefois, dit, *Salomon*, tendrement aimé de mon père, et gouverné par ma mère qui me tenoit toujours auprès d'elle, pour y recevoir autant d'instructions que j'y recevois de caresses. Je n'y perdois point le temps, même durant le jeu : car, tandis que je prenois les divertissemens de mon âge, elle vouloit que j'eusse toujours l'esprit attentif et le cœur ouvert pour écouter, parce qu'elle avoit toujours quelque bonne parole à me dire. Son discours le plus ordinaire étoit : Mon fils, aimez la sagesse et la vertu plus que

tous les biens du monde : le reste n'est que vanité. Il n'y a de vrai bien que ce qui vous rendra honnête homme, ni de vraie grandeur que ce que Dieu estimera dans vous. Observez sa loi, et obéissez à ses volontés (1).

Que la sagesse, ajoute un de ses meilleurs Interprètes (2), a de grandes inventions en de petites choses ! qu'elle a une politique sublime et relevée en la conduite d'un enfant qui sort du berceau ! que voici de beaux et d'admirables conseils dans un illustre exemple.! Aimer un enfant tendrement, sans gâter la fleur de son âge, ni flétrir la candeur de son innocence et de sa simplicité ; l'arrêter auprès de soi, sans le gêner ; le tenir dans la crainte et dans le devoir, sans lui ôter la liberté ; faites en sorte qu'il ne perde ni le respect durant les familiarités, ni l'amour dans les corrections, ni le temps durant le jeu, qu'il apprenne toujours quelque chose qui l'aide à devenir sage, et que sur chaque accident qui arrive on lui fasse une utile leçon. Qu'il est beau de voir une mère faire sucer à son fils, avec le lait, les premières douceurs de la sagesse, et imprimer de bonne heure en son ame cette maxime : *Qu'il n'y a point sur la terre d'autre félicité que de vivre selon les lois de la raison et de la justice ;* lui redire souvent la même chose en

(1) *Nam et ego filius fui patris mei, tenellus et unigenitus coram matre meâ ; et docebat me atque dicebat : Suscipiat verba mea cor tuum : posside sapientiam, etc.* Prov. 4.

(2) Le P. *Boutaut*, jésuite, auteur des *Conseils de la Sagesse :* le premier volume, à quelques défauts de style près, est excellent.

est un peu lent à comprendre, ne le reprenez point rudement, vous le rendriez encore plus stupide. Commencez par les choses les plus aisées et les plus faciles. C'est pour cela qu'une excellente méthode, et qui nous a réussi à nous-même, est de faire, avant l'étude de la grammaire latine, précéder celle de la *grammaire française*. Un des grands avantages de cette pratique est d'épargner bien des peines et des impatiences aux maîtres, bien des réprimandes et des châtimens aux enfans, en leur rendant la tâche plus agréable et moins difficile. Ils apprendront plus volontiers ce qu'ils comprendront mieux; et quand ils sauront bien les règles de leur propre langue, ils auront beaucoup d'avance et de facilité pour apprendre celles de la langue des anciens Romains (1).

M. *Fleury*, dans son *Traité sur les études*, approuve cette méthode, qui paroît préférable à celle de faire apprendre le latin aux enfans

(1) M. *de Wailly* a fait dans cette vue un abrégé de sa Grammaire françoise; il est de beaucoup préférable à celui de *Restaut*. Quoiqu'on puisse encore le perfectionner, c'est ce que nous connoissons de mieux en ce genre. On pourroit en même temps, pour exercer et cultiver la mémoire des enfans, leur faire apprendre par cœur les plus belles fables des meilleurs fabulistes Français, et sur-tout de *La Fontaine*, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre d'une simplicité ingénieuse. Mais comme elles ne sont pas toutes, à beaucoup près, de la même beauté, et qu'il y en a même qu'il ne seroit pas à propos de faire lire aux enfans, il faut se borner à leur faire apprendre et déclamer les plus belles et les plus riantes. Les vers sont excellens pour commencer à exercer la mémoire; ils ont sur la prose l'avantage d'entrer plus facilement dans le dépôt de nos connoissances : leur cadence et leur harmonie triomphent de la mémoire la plus dure et la plus obstinée.

de l'âge de cinq ou six ans, comme on le fait souvent en France. C'est forcer leurs fibres tendres et délicates, c'est les exposer à concevoir du dégoût pour l'étude, qui est la source des plus belles et des plus utiles connoissances. Les enfans aiment l'histoire. Ne seroit-il pas plus à propos de commencer par-là ? On les instruiroit en les amusant, on les accoutumeroit insensiblement et agréablement au travail, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans que l'on pourroit commencer les premiers principes de la langue latine ; ils y feroient des progrès beaucoup plus rapides, parce qu'ils auroient l'esprit plus ouvert et le jugement plus formé.

Le père du célèbre *Pascal*, qui étoit Président à la cour des Aides de Clermont en Auvergne, homme très-savant, et qui fut lui-même le précepteur de son fils, ne lui apprit le latin qu'à l'âge de douze ans, et qu'après lui avoir rempli l'esprit d'autres connoissances utiles, telles que celles de la religion, de la géographie, de l'histoire sacrée et profane, de la mythologie. Mais il ne faut pas néanmoins vouloir trop les accumuler ; et quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire. Il est dangereux que ces études prématurées ne le remplissent de vanité et de présomption, et ne soient pas moins funestes au tempérament. Les médecins observent que dans un enfant trop appliqué les nerfs agissent très-peu sur le corps, et comme leur action est absolument nécessaire à l'augmentation de

ses forces, obliger un enfant délicat à s'appliquer beaucoup, c'est achever de détruire sa santé, jeter chez lui le germe de tous les maux de nerfs, et lui préparer une vie douloureuse.

Un célèbre Médecin de ce siècle avoit depuis long-temps entendu parler avec admiration des vastes connoissances que possédoit un enfant dans l'âge le plus tendre. L'occasion se présenta de le voir et de l'entretenir : il en profita pour lui faire des questions sur l'histoire, la physique, l'anatomie, la géométrie, l'astronomie et les mathématiques. La justesse des réponses que lui fit l'enfant sur toutes ces matières, et la subtilité avec laquelle il leva les doutes que le Médecin lui proposa, le remplirent d'étonnement. Mais ayant jeté un coup d'œil sur la structure de son corps, sur la longueur de ses cheveux, et sur l'expression des muscles de son visage, il comprit que l'irritation qu'on avoit faite aux fibres du cerveau, avoit déterminé les sucs nourriciers à se porter vers la tête. Et comme il est de la dernière importance que ces sucs se distribuent également dans toutes les parties du corps pour leur développement, il crut devoir conseiller au père de cet enfant de discontinuer, au moins pour quelques années, une éducation si précoce. C'est, lui dit-il, un grand mal d'appliquer l'esprit à des choses abstraites dès qu'il commence à s'ouvrir; on dessèche les fibres du cerveau, on les met dans un état de tension qui les gêne, on les empêche de se fortifier. La nature qui ne devroit être occupée qu'à prendre des forces,

en est détournée par la perte des esprits animaux qu'on lui fait faire. Il suit de là que les enfans restent foibles et délicats pendant toute leur vie. D'ailleurs, ajoutoit-il, ils ne jouissent pas toujours fort long-temps des connoissances qu'on s'est efforcé de leur inculquer ainsi : j'en ai vu plusieurs qui, après avoir fait l'étonnement des gens d'esprit dans leur jeune âge, étoient devenus stupides et hébêtés par la suite.

Si le cerveau mou et humide des enfans est propre à y graver des images, ce qui fait qu'ils ont d'ordinaire beaucoup de mémoire et d'imagination, il faut convenir que cet âge l'est moins au raisonnement, parce que l'agitation continuelle de leur esprit empêche toute application suivie (1). Ainsi il faut ménager avec soin les organes jusqu'à ce qu'ils se soient affermis. Faites seulement dans la mémoire un amas de bons matériaux : le temps viendra où ces matériaux s'assembleront d'eux-mêmes, et que le jugement les liera ensemble. En attendant, bornez-vous à redresser doucement l'esprit de l'enfant, quand il ne raisonnera pas juste. Instruisez-le peu à peu, et le plus souvent en causant avec lui. Comme les enfans ignorent bien des choses, ils ont beaucoup de questions

(1) La substance du cerveau dans les enfans étant extrêmement molle et humide, cette mollesse et cette humidité, jointes à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continuel. C'est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent, et dont la lumière vacille toujours. De là vient cette agitation des enfans, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, ni leur corps en aucun lieu.

à faire : aussi en font-ils beaucoup. Leur curiosité est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction : ce sont des ouvertures qu'elle offre. Ne manquez pas d'en profiter, pour apprendre au vôtre mille choses dont il est bon qu'il soit instruit. Ne dédaignez pas de satisfaire à ses questions, quelque puériles qu'elles soient ; rendez-lui raison de tout ce qui en est susceptible ; répondez-lui précisément et nettement ; et ajoutez quelquefois certaines petites comparaisons, pour rendre plus sensibles les éclaircissemens que vous lui donnez. Ne paroissez jamais importuné de ses demandes; au contraire, témoignez y prendre plaisir.

S'il lui échappe des absurdités ou des contradictions, faites-les lui sentir avec douceur. Ne lui donnez jamais que de bonnes raisons, pour l'accoutumer à la justesse et à la vérité. Soyez toujours vrai et simple avec lui : c'est l'unique moyen de l'encourager et d'acquérir sa confiance. Si vous riez d'une objection singulière qu'il vous fera, si vous vous moquez de sa simplicité, ou, ce qui est pis encore, si vous la traitez de bêtise, vous le déconcerterez, vous l'humilierez; et pour n'être plus exposé à cette sorte de mortification, il se gardera désormais de vous proposer ses doutes. En vain tâcherez-vous de le faire revenir : sa confiance est évanouie ; il va apprendre à dissimuler vis-à-vis de vous. Vous aurez beau vouloir éclairer son esprit, il vous dira toujours qu'il comprend, et la plupart du temps il n'en sera rien. On

oblige

oblige un enfant à se renfermer en lui-même, dit M. *Formey*, on lui ôte toute envie de s'ouvrir, dès qu'on pèse scrupuleusement toutes les syllabes, et que d'un ton magistral on lui demande les raisons de ce qu'il a avancé. Il faut s'y prendre avec beaucoup moins d'art, ou plutôt avec un art bien plus délicat.

S'il demande des explications qui soient au-dessus de son âge, il faut le lui faire observer, et lui dire qu'on les lui donnera quand il aura l'esprit plus formé. Car il ne faut pas trop raisonner avec les enfans, de peur de les rendre trop raisonneurs, ni vouloir leur rendre compte de tout. Lorsqu'on s'est fait une loi de leur expliquer les choses même qu'ils ne sont pas en état de comprendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, celle de Dieu même, si-tôt qu'elle est au-dessus de leur portée.

Si le vôtre juge de quelque chose sans le bien savoir, il faut l'embarrasser par quelque question nouvelle, pour lui faire sentir sa faute, sans le confondre rudement. On peut aussi lui faire remarquer à cette occasion combien ses jugemens sont encore imparfaits, par ceux qu'il a portés de certaines choses il y a un an ou deux. Témoignez lui que vous l'approuvez bien plus quand il doute et qu'il demande ce qu'il ne sait pas, que quand il décide le mieux. C'est le vrai moyen de le prémunir contre la présomption et la précipitation dans les jugemens, source ordinaire d'une infinité d'erreurs ; et de mettre dans son esprit, avec beaucoup de

dont ils sembloient tout émerveillés: *Messieurs*, leur dis-je assez froidement, *je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort folies choses : mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes; et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien.* Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenoit pas, il ne leur vient plus de compère; et ils en valent sensiblement mieux.»

Prenez donc soin de vos enfans, sans leur laisser voir que vous pensez beaucoup à eux. Faites leur entendre que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentifs à leurs discours et à leurs actions, et non point par l'admiration de leur esprit.

Ne permettez pas non plus qu'on leur fasse, et ne leur faites pas vous-même, dans la vue de les faire briller, trop de questions de suite: au bout de quelques minutes, l'attention des enfans se lasse, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, et ne répondent plus qu'au hasard.

IX. *Modèle d'Éducation.*

Pour finir ce qui concerne la première éducation, c'est-à-dire, celle qui doit être encore plus l'objet des soins d'un père ou d'une mère que d'un précepteur ou d'un gouverneur, nous allons rapporter ici la manière dont Madame *de Veymur* éleva son fils et sa fille. Ce sera comme une récapitulation de tout ce que nous

avons dit jusqu'à présent sur cet important sujet, un supplément instructif à ce que nous avons omis, et un parfait modèle de la plus excellente éducation. Il y a sur cette matière des choses si essentielles, qu'on ne sauroit trop les remettre sous les yeux et en trop de façons.

Persuadée que des premières impressions que reçoit un enfant, dépendent ses premiers penchans, ses premières habitudes, et de là souvent pour la suite les qualités ou les défauts de son esprit, et presque toujours les vertus ou les vices de son cœur, Madame de Veymur se fit une loi de n'offrir aux premiers regards de ses enfans rien qui pût leur faire prendre une inclination vicieuse. Leurs jouets étoient simples, leurs vêtemens propres, mais sans être recherchés; leurs moindres meubles tout ordinaires. Si quelquefois, toujours en sa présence, ils se trouvoient mêlés avec d'autres enfans, elle vouloit que, sans distinction, sans choix, ils fissent tous usage des mêmes choses, pour leur inspirer les premiers sentimens de l'humanité et d'une bienveillance universelle.

De tous les soins qui concernoient ses enfans, elle ne laissoit aux autres que ceux qu'elle ne pouvoit prendre elle même. Quelques domestiques, ceux seulement dont elle ne pouvoit se passer, sembloient les aider plutôt que les servir: ils leur donnoient, comme en les obligeant et par bonté, le nécessaire, et avoient ordre de se refuser à leurs caprices.

Ce petit nombre de domestiques qui les

environnoient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenoient sans effort le ton de la sagesse et de la raison qu'elle leur inspiroit; et il n'y en avoit aucun parmi eux, dont elle ne voulût être sûre comme d'elle-même.

Madame de Veymur avoit bien raison. Corrompus et en même temps corrupteurs, la plupart des domestiques communiquent la contagion dont ils sont infectés, aux enfans qui les fréquentent. Par leurs discours, par leurs lâches flatteries, et par leurs pernicieux exemples, ils gâtent ces esprits flexibles, pervertissent ces ames pures et innocentes, et leur apprennent souvent ce qu'il faudroit toujours ignorer.

Sans cesse Madame de Veymur observoit ceux qu'elle avoit mis auprès de ses enfans; sans cesse elle s'observoit elle-même. Elle n'ignoroit pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent; combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions pour agir d'après le modèle qu'on lui présente; avec quel soin il étudie leurs affections et leur langage, pour se passionner d'après eux, pour aimer et pour haïr à leur exemple: mais sur-tout elle savoit avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts, avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur foible pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect et de confiance envers ceux qui le lui laissent apercevoir. Aussi, d'après ces lumières, elle portoit jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenoit à surmonter

devant ses enfans ses moindres foiblesses, afin de ne rien perdre sur leur esprit de tout le crédit qu'elle vouloit y conserver.

Naturellement vive, elle se contraignoit jusqu'à ne laisser paroître aucun signe d'altération sur son visage, et d'impatience dans ses discours. Elle avoit pour principe de ne jamais les reprendre dans le moment où elle se sentoit trop affectée de ce qu'ils avoient fait de mal; et elle aimoit mieux mettre quelque intervalle entre la faute et la réprimande, que de s'exposer, par trop d'empressement, à leur donner lieu de croire qu'elle ne les reprenoit que par passion ou par humeur.

Souvent elle leur faisoit faire le reproche par d'autres que par elle, afin de les accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle leur vînt; et elle avoit soin alors de leur faire regarder comme un service important l'avis qu'on vouloit bien leur donner.

Mais autant elle s'intéressoit à ce qu'on les reprît avec bonté, et à ce que l'on mortifiât leurs fantaisies, autant s'opposoit-elle en secret à ce qu'on les contrariât dans ce qui étoit raisonnable, pour ne pas leur donneur l'exemple contagieux des fantaisies des autres, et ne pas altérer le caractère de douceur et de bonté qu'elle vouloit former en eux.

Le même esprit de raison et de sagesse présidoit à toutes les lois qu'elle leur prescrivoit. Avant que de rien commander, elle observoit si elle ne pouvoit pas le suggérer. Elle se conduisoit de manière qu'ils paroissoient s'y porter

comme d'eux-mêmes. Elle faisoit si bien, que ce qui lui plaisoit leur plaisoit aussi. Si cependant la chose devoit être pénible, si elle avoit besoin d'être commandée, elle commençoit par essayer leurs forces, pour ne pas compromettre son autorité. Aussi ne fit-elle jamais un commandement inutile; et lorsqu'enfin elle venoit à donner un ordre, ou à faire une défense, elle ne les révoquoit sous aucun prétexte, tant que les circonstances étoient les mêmes, pour ne pas se montrer foible ou ne pas paroître déraisonnable.

Ce ton de fermeté lui assuroit leur respect et leur obéissance. Elle avoit également réussi à gagner leur amour par celui qu'elle leur témoignoit, leur confiance par la persuasion où elle les avoit mis, qu'elle ne faisoit et n'exigeoit rien d'eux qui ne fût pour leur bonheur; par-là même elle les avoit amenés au point de lui confier leurs secrets, de lui exposer leurs désirs, de lui révéler leurs fautes, et de les faire convenir intérieurement qu'ils remportoient toujours quelque avantage de leur sincérité. Leur crainte de lui déplaire étoit si grande, qu'un air froid de sa part les glaçoit.

Mais elle cherchoit encore plus à leur faire aimer leur devoir et à le leur rendre agréable. Jamais elle n'employoit, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l'envie, de la gourmandise, et de toutes ces passions funestes dont on ne corrige l'une qu'en nourrissant l'autre, et qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un grand vice.

Elle n'ignoroit pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, et que les combattre l'une par l'autre, n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes.

C'est donc une très-mauvaise méthode qu'ont la plupart de ceux qui gouvernent les enfans. Ils semblent n'avoir d'autre moyen de les porter au bien qu'en leur inspirant des passions qui sont la source de toutes les autres. Ils flattent et augmentent leur orgueil, leur avarice, leur gourmandise, leur amour des plaisirs, leur paresse, en leur promettant de beaux habits, de l'argent, des friandises, des divertissemens, l'exemption du travail. Il faudroit leur faire estimer les choses qu'on leur promet ou qu'on leur accorde, moins par ce qu'elles valent ou ce qu'elles sont en elles-mêmes, que par ce qui les leur a méritées, et comme étant la récompense de leur sagesse et de leur conduite.

Revenons à Madame de Veymur. Elle animoit, elle vivifioit toutes ses instructions par l'esprit de cette religion sainte, qu'elle se plaisoit à faire connoître à ses enfans. Elle les accoutumoit à tirer de ses dogmes les plus grandes leçons pour les mœurs. Elle les environnoit sans cesse de la majesté de l'Être-Suprême, et leur faisoit voir Dieu par-tout, plus soigneusement que les nourrices et la plupart des mères ne font voir par-tout à leurs enfans des spectres et des lutins (1).

(1) La pratique si commune d'épouvanter les enfans,

Madame de Veymur ne négligeoit pas les autres moyens de détourner ses enfans du mal, dont elle cherchoit à leur inspirer la honte par l'idée du mal même. Elle avoit mis dans leur ame une très-grande délicatesse sur tout ce qui s'offroit à eux sous cette idée, qu'elle leur montroit toujours accompagnée de confusion et d'horreur. Elle leur apprenoit à haïr le péché plus que la mort, et elle leur avoit tout dit quand elle avoit dit : *cela est mal.*

Tantôt elle les prenoit par les sentimens honnêtes et par la raison : *Être né raisonnable*, leur disoit-elle quelquefois, *et agir ainsi !* Tantôt elle les encourageoit, en les comparant à eux-mêmes. *Je suis contente, mes enfans*, leur répétoit-elle souvent, *voilà le point où vous étiez il y a tel temps, voilà celui où vous êtes arrivés : vous avez crû de tant de degrés en mérite et en sagesse. Je compte que vous serez dans un an encore une fois plus grands que vous n'êtes.*

Son gouvernement et sa conduite à leur égard étoient une sévère douceur. Très-indulgente sur ce qui ne provenoit que de l'âge, elle ne punissoit dans eux que la mauvaise volonté et l'entêtement. Une faute avouée étoit presque toujours une faute pardonnée ; et si l'aveu n'étoit pas suivi toutes les fois d'un

---

poûr les empêcher de pleurer ou de faire quelque autre chose, est très-pernicieuse par les impressions de frayeurs qu'elle laisse souvent pour toute la vie. On devroit au contraire s'appliquer plutôt à les enhardir, en les familiarisant peu-à-peu avec les objets qui les ont effrayés.

pardon entier, parce qu'il seroit devenu un jeu, il ne manquoit jamais de diminuer la punition.

Elle alloit à la source du mal ; elle l'arrêtoit dans son commencement, pour en empêcher les progrès : elle punissoit d'abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la leur le sentiment ne suffisoit pas, elle les traitoit alors comme des malades dans l'accès de la fièvre et du délire : elle les éloignoit de sa table, elle les envoyoit coucher, elle venoit ensuite les veiller elle-même, et les réduisoit à l'ennui de ne pouvoir rien faire, et au déplaisir d'être traités comme quelqu'un qui a perdu la santé ou la raison.

Une fois elle punit son fils pour un mensonge, mais d'une autre manière. Elle regardoit cette faute comme capitale, persuadée que ce vice tient à tous les autres, et que la même bassesse d'ame qui porte à celui-là rend aisément capable des plus grands. Elle voulut donc que tout se réunît pour lui en faire honte et pour l'en punir. Elle lui montra une défiance qu'elle n'avoit jamais eue : tout le monde à son exemple sembloit se défier de lui : on révoquoit en doute ses sentimens les plus naturels. Tandis qu'un mot dans la bouche de sa sœur avoit tout le poids de la vérité, des assurances réitérées de sa part ne paroissoient encore aux autres qu'un mensonge. Ce châtiment, pris dans la nature même de la chose, et qui de la manière dont il fut conduit, lui parut un supplice, le corrigea pour toujours.

DU PRÉCEPTEUR, OU GOUVERNEUR.

Si vous êtes assez habile pour servir vous-même de maître à votre fils, faites vous-en un plaisir et un devoir. La négligence des uns et les affaires des autres, ont introduit la coutume de confier à des étrangers l'instruction de ses enfans. Ce n'est pas ce que prétendoit la nature. Lorsqu'elle donnoit du lait et des tendresses à la mère, de l'intelligence et de la prudence au père, son dessein étoit de remplir la gloire de leur fécondité, et de les rendre père et mère d'un fils qui fût entièrement leur fils, et qui ne dût sa nourriture et sa sagesse qu'à leur peine et qu'à leur instruction. Nul homme n'est parfaitement heureux d'avoir un fils, et ne peut se glorifier de ses belles actions, que celui qui lui a donné la vie, la science et la vertu.

Que votre fils, s'il est possible, reçoive tout cela de vous. Formez le vous-même à la politesse, à la douceur, à la bonté, à l'amour de l'étude et du travail. Dirigez ses premiers sentimens vers le bien; réprimez ses passions naissantes; pliez son caractère; apprenez-lui à détester le vice et le mensonge, à aimer son devoir, à avoir beaucoup de religion et une probité à toute épreuve. *Instruisez votre fils*, dit Salomon, *il vous consolera, et il deviendra les délices de votre ame* (1).

(1) *Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ.* Prov. 29.

Si vous ne vous sentez pas la capacité convenable pour élever vous-même vos enfans, comme vous désirez qu'ils le soient; ou si vos affaires et vos occupations ne vous permettent pas de donner tous vos soins à une chose qui exige d'être suivie de si près, n'épargnez rien pour y suppléer, et pour confier en des mains sûres un dépôt si précieux.

Pline ne connoissoit rien de plus important qu'un tel choix. *Philippe*, roi de Macédoine, écrivit le jour même de la naissance d'Alexandre au plus grand génie qu'il eût dans ses états. « Il vient de me naître un fils. Je remercie les dieux de ce qu'ils me l'ont donné, mais beaucoup plus de ce qu'il est né de votre temps. Élevé par un homme tel que vous, il sera digne de nous et de l'empire qui lui est destiné. » Cette lettre, aussi honorable au prince qu'au philosophe, montre le cas que Philippe faisoit d'un bon maître. Mais il y a long-temps que les gens de mérite ne reçoivent plus de pareilles lettres. Le plus souvent on confie l'éducation de ce qu'on a de plus cher à un homme qui est lui-même sans éducation, et qui, dépourvu de talens et d'expérience, n'a aucune élévation dans les sentimens, ni aucune politesse dans les manières. Le bon marché fait tout prendre. Un père vouloit mettre son fils entre les mains d'*Aristippe*. Étonné du prix que lui demandoit ce philosophe, il s'écria qu'avec cet argent il pourroit avoir un esclave : *Hé bien, achète-le*, reprit le philosophe, *et tu en auras deux*.

On ne sauroit acheter trop cher le bonheur

de ses enfans, et il ne peuvent trouver ce bonheur que dans la science et dans la vertu, fruits précieux d'une sage éducation. Il est vrai qu'une personne assez habile pour la donner, seroit en droit d'attendre des égards particuliers. Mais pourquoi les marques de considération seroient-elles refusées à un homme qui les mériteroit par de belles qualités ? Seroit-ce sa condition qui empêcheroit de les lui donner ? Mais autant qu'elle est utile au public, autant est-elle honorable quand on s'y conduit par des principes d'honneur et de religion. La profession d'instruire la jeunesse n'a été avilie et dégradée, que par la faute de ceux qui l'ont exercée, par leur ignorance, par leur bassesse, par la corruption de leurs mœurs. Mettez à leur place un homme de mérite, seul digne qu'on lui confie l'éducation. Comme il sentira la noblesse de son emploi, il le respectera le premier et le rendra respectable.

Mais quand un instituteur n'auroit pas absolument tout le mérite qu'il seroit à désirer qu'il eût, on devroit toujours des égards et des distinctions au service essentiel qu'il rend et au poste même qu'il occupe. On veut que des enfans respectent ceux qui les instruisent, et on les traite soi-même d'une manière qui n'inspire pour eux que du mépris. On compte pour rien qu'ils déchargent les parens d'un pénible fardeau. On ne pèse que l'argent qu'on leur donne ; on n'estime ni leur gêne ni leurs désagrémens ; et au lieu de chercher à les adoucir, par des marques de considé-

tation et de confiance, on les augmente souvent soi-même.

Madame de *Veymur* étoit bien éloignée de penser et d'agir ainsi. Après avoir donné par elle-même à son fils la première et belle éducation que nous avons vue, elle sentit qu'elle avoit besoin d'une personne sur qui elle pût se reposer de ce qu'elle ne pouvoit plus faire par ses propres soins. Il lui falloit quelqu'un qui pût veiller sur lui, et le guider dans les exercices convenables à son sexe, à son âge, aux différens devoirs qu'il auroit à remplir ; qui pût le produire dans le monde, le familiariser avec lui sans danger, l'aider à le connoître sans l'exposer au risque d'en être séduit ; et qui fût pour lui un guide, un ami, le supplément d'un père, si toutefois un père peut se suppléer ; un homme enfin qui méritât assez son estime pour lui confier le dépôt le plus cher, celui de son fils, et qui eût toutes les qualités qu'elle désiroit trouver un jour dans son élève.

Elle n'ignoroit pas qu'un tel homme ne se paye point ; mais elle savoit aussi qu'il y a des hommes qui, avec beaucoup de mérite et de sentimens, n'ont pas de bien, et n'en sont quelquefois que plus propres à conduire d'autres hommes. Elle croyoit qu'en partageant avec l'un d'eux sa propre fortune, elle faisoit celle de son fils. Elle se proposoit de lui procurer tous les agrémens d'une société honnête, et de l'honorer assez pour qu'il fût digne lui-même de lui faire honneur et à son fils. Elle eut le bonheur de rencontrer un ami tel qu'elle le

désiroit et qu'elle méritoit. Elle mit en lui toute sa confiance. Leurs principes furent toujours les mêmes, leur concert étoit parfait. Jamais aucune parole, aucune action de l'un ne contredisoit les discours ni la conduite de l'autre, et ils s'observoient tous deux au point de ne rien dire et de ne rien faire, qui ne fût pour leur élève une leçon et un modèle de sagesse et de vertu. Elle laissoit sur son fils au gouverneur une autorité souveraine, et ne se réservoit que le droit de la soutenir de toute la sienne, s'il en étoit besoin.

Le jeune homme ne s'aperçut qu'il avoit un maître de plus, qu'aux nouvelles douceurs que sa société lui procuroit, et aux connoissances plus étendues dont il lui donnoit le goût en même temps qu'il les lui faisoit acquérir conjointement avec des maîtres : (car on n'en épargna aucun pour son éducation, et l'on n'avoit pas imaginé que son instituteur dût être un homme universel.

Au reste, la manière dont il s'y prit pour achever de former et de perfectionner son élève, mérite d'être connue de tous ceux qui ont à remplir la même fonction. On peut en voir tout le détail dans le *Comte de Valmont*. Nous dirons seulement, en faveur de ceux qui sont bien aises de trouver ici tout ce qu'il y a de plus nécessaire à savoir pour une parfaite éducation, que cet ami fidèle n'abandonnoit pas un instant le jeune homme dont il étoit chargé. Il étoit de toutes ses études, pour les éclairer, pour les aplanir, pour étudier en

quelque sorte avec lui. Il étoit de tous ses plaisirs, pour les régler, pour les épurer, pour les lui rendre plus agréables encore par l'assaisonnement qu'il y savoit mettre. Il étoit de toutes ses sociétés, pour lui apprendre à les choisir, pour en écarter les périls, pour l'éloigner adroitement de celles qui ne lui convenoient pas. Il étoit sur toutes choses de ses pratiques de religion et de vertu, pour les diriger, pour les lui faire aimer, pour les lui persuader par son exemple bien plus que par ses discours.

Ils alloient ensemble s'attendrir sur les misères humaines, pleurer sur les malheureux, et les consoler en leur procurant tous les secours dont ils avoient besoin. De la manière dont il s'y prenoit, c'étoit une des plus grandes récompenses de son élève que de pouvoir faire du bien ; et son gouverneur l'avoit sévèrement puni, toutes les fois que, mécontent de lui, il ne lui avoit pas laissé la liberté d'en faire.

Pour qu'il pût satisfaire aisément cette passion si belle qu'il avoit excité en lui, il le rendoit sagement économe dans tous les achats qu'ils faisoient ensemble des choses qui lui étoient nécessaires. Il lui en offroit ordinairement de plusieurs qualités et de différens prix : *Ceci*, lui disoit-il, *suffit à vos besoins, à la bienséance, et n'est point au-dessous de votre état : ceci lui convient encore, et n'est point au-dessus, mais il coûte davantage, et vous laissera moins de bien à faire.* L'examen étoit court, et le choix bientôt fait.

Il ne s'appliquoit pas seulement à rendre son

élève plus humain, plus bienfaisant, mais aussi plus éclairé, plus juste appréciateur des choses. Il l'instruisoit à ne mettre dans la poursuite de ce qu'on appelle des biens, qu'un degré de chaleur proportionné à leur prix : ce qui en prévenoit la passion, et souvent même en éteignoit le désir. Il lui enseignoit à ne pas confondre le bonheur avec l'opulence, la grandeur avec les dignités et les titres, la vertu avec son masque, et l'homme avec son habit. Mais pour ne pas lui former un esprit caustique et un caractère méchant, les leçons étoient générales, et l'on ne faisoit aucune application sur personne en particulier, à moins que les vices ne fussent manifestes ; encore lui faisoit-on de leur spectacle une école de vertu. On lui apprenoit à séparer toujours l'homme de ses défauts, à respecter sa nature, à gémir de ses erreurs en même temps qu'on détestoit ses vices.

Telles étoient les leçons que lui donnoit son guide ; mais elles ne suffisoient point à sa sagesse. Il vouloit encore former en lui une ame forte, et la remplir de courage, non-seulement à l'égard des événemens et des revers, mais sur-tout à l'égard des hommes et de leurs jugemens. Il l'instruisoit à braver le ridicule en faveur du devoir, à mépriser les plaisanteries des gens sans mœurs, et à triompher, par le sentiment du véritable honneur, de la lâcheté du respect humain.

Ce n'est pas qu'il prétendît par là lui faire contracter le caractère d'une vertu rude et farouche : il vouloit au contraire qu'il se pliât

à tout ce qui n'étoit point un mal et qui ne pouvoit pas le devenir ; et que sans gêne, sans grimaces, sans feinte, il fût, s'il étoit possible, le plus poli de tous les hommes.

C'est ainsi que le fils de Madame de Veymur étoit instruit et formé par son sage Mentor. Heureux les parens qui peuvent avoir de tels instituteurs, de tels pères en second pour leurs enfans! Si vous avez eu le bonheur d'en trouver un semblable, vous pouvez vous décharger sur lui de l'éducation des vôtres, ou plutôt y travailler de concert avec lui : car rien ne peut vous dispenser, autant que vous le pourrez, d'y travailler aussi vous-même. Quelques leçons données à propos dans vos momens libres feront beaucoup d'impression, si vous savez vous faire aimer et respecter.

Avez-vous eu le malheur de donner, sans le savoir, un mauvais maître à vos enfans : hâtez-vous de le renvoyer. En le gardant, vous vous rendriez coupable de tout le mal qu'il ne manqueroit pas de faire à ses élèves. On raconte que sous le règne du célèbre Kang-hi, empereur de la Chine, un riche inspecteur des manufactures de ce vaste empire, étant sur le point de faire une longue tournée, donna un gouverneur à ses deux fils. Tous deux annonçoient d'heureuses dispositions. Le père fut à peine parti, que le gouverneur, abusant de l'autorité qu'on lui avoit confiée, devint le tyran de la maison. Il éloigna les honnêtes gens qui pouvoient éclairer ses démarches, et fit chasser ceux d'entre les domestiques qui avoient le plus à

cœur les intérêts de leur maître absent. On eut beau instruire le père de ce désordre, il n'en voulut rien croire, parce qu'ayant une belle ame, il n'imaginoit pas qu'on pût jamais en agir ainsi. Ce mal n'auroit pas été sans remède, si ce méchant pédagogue eût pu donner à ses élèves quelques vertus et des talens. Mais comme il en manquoit lui-même, il n'en fit que des enfans grossiers, impérieux, faux, libertins, ignorans. Après cinq années de courses, l'inspecteur de retour vit enfin la vérité, mais trop tard; et sans autrement punir celui qui avoit abusé de sa confiance, il se contenta de le renvoyer. Ce mauvais gouverneur eut l'imprudence de citer l'inspecteur au tribunal d'un Mandarin, pour qu'on eût à lui payer la pension qu'on lui avoit promise. *Je la payerois très-volontiers, et même double*, répondit le père en présence du juge, *si ce malheureux m'avoit rendu mes enfans tels que je devois naturellement l'espérer. Les voici*, poursuivit-il en s'adressant à l'homme de la loi, *examinez-les et prononcez*. En effet, après les avoir interrogés, et après avoir entendu toutes leurs inepties, le Mandarin porta cette sentence: *Je condamne cet éducateur à la mort comme homicide de ses élèves, et leur père à l'amende de trois livres de poudre d'or, non pour l'avoir choisi mauvais, car on peut se tromper, mais pour avoir eu la foiblesse de le conserver si long-temps. Il faut qu'un homme*, ajouta-t-il, *ait la force d'en perdre un autre, quand il le mérite, et sur-tout si le bien de plusieurs l'exige.*

On sera rarement dans ce cas là, si l'on apporte toutes les précautions qu'on doit à un choix de cette importance, et si l'on a moins égard au bon marché qu'au mérite. Pères de famille, vous mettez dans vos affaires le bon ordre et l'arrangement, vous arrondissez votre fortune et celle de vos enfans : mais vous négligez l'essentiel. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils compenser une acquisition qui substitueroit le mérite dans les familles, et pourroit ouvrir les portes des emplois et des honneurs ? Sans éducation on ne sera jamais estimé.

Vous donc qui aspirez à l'approbation des hommes, et qui voulez bien sérieusement vous perfectionner, recueillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuse que vous donne un père tendre, connoisseur et attentif. La peine est courte, et les avantages durent toujours. Faites valoir au centuple l'argent de votre père, amassez du mérite. Entrez courageusement dans le sentier qui mène à la vraie gloire. Songez que rien n'est plus beau ni plus utile pour vous, que de vous rendre estimable. Tôt ou tard les qualités et les talens ont leur part à la distribution des grâces, et l'honnête homme ne veut devoir sa fortune qu'au mérite. Un ministre avoit élevé une personne à une place éminente. Celle-ci vint pour l'en remercier : *Vous n'avez*, lui dit le ministre, *aucunes grâces à me rendre ; je n'ai eu en vue que l'utilité publique, et vous n'auriez point eu mon choix, si j'avois trouvé quelqu'un qui en fût plus digne que vous.*

Lorsqu'on a négligé dans la jeunesse de faire provision de science et de connoissances utiles, on s'en repent toujours dans la suite. On se trouve souvent sans état, sans fortune et dans la misère, soit parce qu'on a manqué de conduite, fruit ordinaire d'une éducation négligée, ou parce que, faute de capacité, on ne peut parvenir à des emplois qui auroient fourni aux besoins et aux commodités de la vie. L'oisiveté a toujours été la mère de l'indigence, et l'ignorance la fille de la paresse.

Les momens sont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes dans cet âge heureux où l'esprit commence à penser, et où le cœur est pur et tranquille. C'est peut-être à présent le seul temps que vous pourrez employer à vous instruire. Bientôt le goût des amusemens, l'amour des plaisirs emportera tous vos momens; ou le soin des affaires domestiques, les relations nécessaires à un état que vous embrasserez, les infirmités qui peuvent survenir, ne vous permettront pas d'acquérir les connoissances qui font honneur. Et quand même, convaincu de leur grande utilité, vous voudriez alors vous y appliquer sincèrement, le dégoût que vous éprouveriez vous empêcheroit d'y faire de grands progrès; parce que votre esprit n'ayant plus alors cette flexibilité, qui est le partage de la jeunesse, il vous faudroit acheter par un travail pénible ce que vous pouvez apprendre aujourd'hui avec une grande facilité. Mettez donc, je vous le répète, à profit l'aurore de votre vie; et tâchez de vous garantir de l'igno-

rance qui, indépendamment, de la honte qui l'accompagne, est toujours un défaut de plus et un mérite de moins. On ne recueille point ce qu'on n'a pas semé.



DES EXERCICES PROPRES

A PERFECTIONNER L'ÉDUCATION.

BIEN des parens bornent l'éducation à l'étude du latin ; et quand les classes sont faites, ils croient que tout est fait. Ceux qui pensent mieux n'ont garde de s'en tenir à si peu de chose. Ils s'appliquent à orner l'esprit des connoissances nécessaires dans la société, et à former le corps par tous les exercices qui conviennent. On ne verroit pas tant de fainéans, de libertins, d'hommes grossiers et inutiles, qui surchargent la terre du poids de leur existence, ou la déshonorent par leurs vices, si l'on savoit mieux employer cet âge fortuné qui se trouve entre la fin des classes et le choix d'un état. C'est le défaut d'études et d'occupations qui précipite d'ordinaire la jeunesse dans les plus honteux égaremens. A peine hors du collége ou des mains d'un précepteur, des jeunes gens souvent aussi remplis de vanité que vides de science, renoncent à toutes les études et se trouvent libres. Tout l'emploi qu'ils font de leur temps se réduit à monter à cheval, à faire des armes, à promener en tous lieux un plumet ou un uniforme, à s'associer à une troupe de petits-maîtres, et peut-être de jeunes

débauchés qui n'ont nul respect pour les bien-séances, à fréquenter les spectacles, les prome-nades publiques, les cafés, les lieux de jeu. E comment veut-on que des jeunes gens, accou-tumés de si bonne heure à ne savoir que faire à ne rien faire, ne fassent pas mal, et ne finisser par se dégrader ?

Dès qu'un jeune homme a fini ses études c'est alors qu'un père judicieux, et curieux d la perfection de son fils, doit redoubler ses soin son attention et sa dépense. Le moment es venu de travailler à faire concourir tout ce qu peut le perfectionner. Il doit lui donner un pe plus de liberté, sans lui lâcher les rênes, lu confier de l'argent, mais ni trop ni trop peu et s'en faire rendre compte pour éviter l'abu Il faut encore le bien persuader que c'est asse d'être mis proprement, mais modestement le convaincre qu'il doit éviter l'oisiveté et l dissipation, et partager son temps entre l lecture de livres choisis, ses exercices, et le plaisirs innocens de son âge.

A l'égard des exercices, il doit s'applique avec un très-grand soin à tous ceux qui, pro-pres à son tempérament et à sa condition peuvent le fortifier, le dresser, corriger ce qu' y a de grossier dans ses mouvemens, et leu faire prendre une attitude convenable. C'est e particulier ce que procure un bon maître d'*ar-mes*. Sans vouloir faire le métier méprisable d gladiateur, il est utile de savoir faire des arme On peut se trouver dans le cas d'être obligé d de ie contre un brutal ou des assassin

Je sais qu'un jeune homme, fier de bien manier l'épée, peut en abuser, ainsi que des meilleures choses; mais s'il a été bien élevé, il ne le fera jamais.

Le manége est absolument nécessaire; mais un an, c'est assez. On ne s'en occupe plus long-temps que par amusement, ou pour remplir le vide du temps qu'on ne sait pas mieux employer.

Le *dessin* est très-utile : il apprend à bien juger d'un tableau, à dessiner un plan, à crayonner un point de vue; mais on doit en demeurer là, à moins qu'on ne soit destiné au génie et aux fortifications. Pour la peinture, il faut s'y appliquer beaucoup moins : sans quoi l'on contracte un goût dangereux; on se ruine en originaux, et l'on reste souvent un original.

Pour la *danse*, c'est un ornement qu'il est bon de se procurer. Car ce seroit porter le rigorisme trop loin, que d'interdire absolument la danse aux personnes du monde, et l'on ne peut en condamner que les abus. Elle est dans la classe des exercices propres aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Elle apprend à se présenter de bonne grâce, à marcher de bon air, à bien placer la tête et le corps. Mais à trente ans on ne danse plus, et alors c'est le plus petit mérite du monde d'être bon danseur, sur-tout quand on n'est guère que cela. Une dame, plus spirituelle que polie, dit à un petit homme qui n'avoit pour tout mérite que de bien chanter et de bien danser :

Petit homme, chantez ; petit homme, dansez; petit homme, allez-vous en.

Il n'en est pas de même de la *musique* : c'est une ressource pour toute la vie. Celui qui n'a pas appris la musique ne sauroit en sentir toute la beauté. C'est le plus honnête et le plus pur de tous les plaisirs : il est de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de presque tous les goûts. Mille gens grossiers d'ailleurs, aiment la musique ; et l'on ne trouvera pas un homme délicat qui ne l'aime. On peut en jouir aux dépens d'autrui, sans être importun, et l'on peut s'en amuser seul : elle fournit souvent l'occasion d'amuser les autres. Elle délasse l'esprit, prévient l'ennui, dissipe l'humeur sombre, inspire la joie et les sentimens agréables. Elle sauve les mœurs, et les conserve. Combien de jeunes gens se sont préservés de parties de débauches par des parties de musique ! Il ne faut pourtant pas en faire sa principale occupation, ni faire dire de soi ce qu'on disoit d'un habile joueur d'instrument, *qu'il avoit tant d'esprit au bout des doigts et dans l'oreille, qu'il ne lui en restoit que fort peu dans la tête.* Dès qu'on sait déchiffrer un air et faire sa partie, c'en est assez.

Procurez la plupart de ces ornemens à votre fils : ils sont gracieux, ils font honneur au père et à son élève. Mais préférablement à tout, attachez-vous aux connoissances de l'esprit. Formez-lui une *bibliothèque* des meilleurs dictionnaires, des plus excellens

historiens, des plus habiles orateurs, des poètes les plus renommés et des principaux ouvrages de religion et de morale. Enrichissez-la tous les ans, non de ces brochures éphémères qu'on ne lit qu'une fois, et qu'on est souvent fâché d'avoir lues, mais de ces livres précieux qui ont mérité une approbation générale, et qu'on ne cesse de relire. Inspirez-lui le goût et l'amour de la bonne lecture; elle achèvera de lui étendre et de lui perfectionner l'esprit.

Qu'il apprenne l'*histoire ancienne et moderne :* ignorer ce qui s'est passé avant sa naissance, c'est rester toujours enfant. Mais sur-tout qu'il s'attache à bien savoir l'histoire de sa patrie, et qu'il l'apprenne avec quelque étendue : il suffit de jeter une vue plus générale sur les autres nations.

Qu'il s'applique aussi à la pureté et à la délicatesse de sa *langue*. Tout terme impropre et toute construction vicieuse gâtent la conversation la plus brillante; et s'il y a peu de gloire à bien parler sa langue, il y a beaucoup de honte à la parler mal. Les bons dictionnaires et les meilleures grammaires apprennent l'orthographe, qui fait partie et preuve d'une éducation cultivée.

S'il a beaucoup de loisir, qu'il étudie l'*histoire naturelle* et la *physique*. Ces connoissances, qui piquent la curiosité et l'amusent, sont dignes de l'homme. Il convient de connoître le séjour qu'on habite.

Il est bon aussi d'avoir quelques principes

de *philosophie :* ils forment l'esprit et éclairent la raison. Mais il doit principalement s'attacher à cette partie de la *logique* qui a pour but de nous apprendre à raisonner juste. On n'est pas obligé de savoir l'histoire, la géométrie, les langues; mais on doit toujours juger sainement, et raisonner avec justesse sur tout ce qui regarde la vie civile. Il y a là-dessus d'excellentes choses dans la *Logique de Port-Royal*. Il lira cet ouvrage avec fruit, s'il a pour guide et pour interprète un maître habile, qui sache en retrancher les inutilités et quelques erreurs.

Il est si facile d'apprendre les règles de la *versification française*, qu'il est presque inexcusable et honteux de les ignorer. Il est d'ailleurs agréable et utile de les savoir, pour lire les vers avec plus de plaisir, et pour en composer quelques-uns dans l'occasion; mais si l'on est sage, on laissera faire le métier de poète à d'autres. Les Espagnols disent en proverbe, qu'il faut être sot pour ne pas faire deux vers, et fou pour en faire quatre. L'abbé *Régnier*, qui a fait quelques jolies pièces de vers, a dit aussi :

Qu'un honnête homme, une fois en sa vie,
Fasse un sonnet, une ode, une élégie,
Je le crois bien.
Mais que l'on ait la tête bien rassise,
Quand on en fait métier et marchandise,
Je n'en crois rien.

Si pour achever l'éducation d'un jeune homme, on le fait *voyager*, qu'il ne ressemble pas à ces jeunes fous, qui ont couru

tout le monde et n'ont rien vu. Qu'il examine, étudie les mœurs et les caractères, et sur-tout qu'il se compose un mérite de celui de toutes les autres nations.

Ce plan bien exécuté, nous osons annoncer au père de famille qu'il fera de son fils un sujet excellent, l'honneur de sa maison, la joie de sa vieillesse et la consolation de toute sa vie. Car si l'éducation la plus soignée n'a pas toujours un heureux succès, c'est une exception rare, et qui n'arrive encore le plus souvent que parce qu'on a pris trop peu de précautions pour en conserver et en assurer les fruits.

Quel bonheur et quels avantages pour les enfans, quel honneur et quelle satisfation ne se préparent pas pour eux-mêmes les pères et mères qui, convaincus que le plus important de leurs devoirs est celui de l'éducation de leur famille, s'appliquent à le remplir dans toute son étendue! Mais qu'ils sont doux ces devoirs que la nature leur impose! En prenant soin de sa famille, on substitue des plaisirs vrais et légitimes à des plaisirs faux et dangereux, des occupations honnêtes à des amusemens frivoles : on rend sa maison vivante et agréable pour soi-même. Un vrai père reçoit avec transport les caresses ingénues de ses enfans, les témoignages respectueux de leur amour, et cultive avec joie ces jeunes plantes; une véritable mère veille sur leur santé, préside à leurs jeux, à leurs plaisirs innocens, et s'en amuse. Tous deux resserrant à l'envi les nœuds qu'ils ont formés, et dont ils voient les heu-

reux gages croître et se perfectionner sous leurs yeux, se tiennent lieu de l'univers. Cependant le public les loue, les estime; et si, par une éducation sage et exempte de foiblesse, ils apprennent à leurs enfans à les respecter, à leur être soumis, à leur rendre ce culte filial qu'on doit à ceux qui nous ont donné le jour; s'ils leur font aimer par la persuasion et par l'exemple, les vertus qu'ils leur enseignent, que leur manque-t-il pour être heureux?





LES MAXIMES
DE
L'HONNÊTE HOMME
OU
DE LA SAGESSE.

I.

CRAIGNEZ un Dieu vengeur et tout ce qui le blesse :
C'est là le premier pas qui mène à la sagesse.

II.

Ne plaisantez jamais ni de Dieu ni des Saints :
Laissez ce vil plaisir aux jeunes libertins.

III.

Que votre piété soit sincère et solide,
Et qu'à tous vos discours la vérité préside.

IV.

Tenez votre parole inviolablement ;
Mais ne la donnez pas inconsidérément.

V.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Poli, d'humeur égale, et vous serez aimable.

V I.

Du pauvre qui vous doit n'augmentez point les maux.
Payez à l'ouvrier le prix de ses travaux.

V I I.

Bon père, bon époux, bon maître sans foiblesse;
Honorez vos parens, sur-tout dans leur vieillesse.

V I I I.

Du bien qu'on vous a fait soyez reconnoissant;
Montrez-vous généreux, humain et bienfaisant.

I X.

Donnez de bonne grace : une belle manière
Ajoute un nouveau prix au présent qu'on veut faire.

X.

Rappelez rarement un service rendu :
Le bienfait qu'on reproche est un bienfait perdu.

X I.

Ne publiez jamais les grâces que vous faites;
Il faut les mettre au rang des affaires secrètes.

XII.

Prêtez avec plaisir, mais avec jugement.
S'il faut récompenser, faites-le dignement.

XIII.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie.
N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

XIV.

Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.

XV.

A la religion soyez toujours fidelle :
On ne sera jamais honnête homme sans elle.

XVI.

Détestez et l'impie et ses dogmes trompeurs :
Ils séduisent l'esprit, ils corrompent les mœurs.

XVII.

Ne rejetez pas moins tout principe hérétique :
C'est peu d'être chrétien si l'on n'est catholique.

XVIII.

Aimez le doux plaisir de faire des heureux,
Et soulagez sur-tout le pauvre vertueux.

XIX.

Soyez homme d'honneur, et ne trompez personne;
A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

XX.

Aimez à vous venger par beaucoup de bienfaits;
Parlez peu, pensez bien, et gardez vos secrets.

XXI.

Ne vous informez pas des affaires des autres;
Sans air mystérieux dissimulez les vôtres.

XXII.

N'ayez point de fierté. Ne vous louez jamais;
Soyez humble et modeste au milieu des succès.

XXIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne;
Ne faites rejaillir vos peines sur personne.

XXIV.

Supportez les humeurs et les défauts d'autrui;
Soyez des malheureux le plus solide appui.

XXV.

Reprenez sans aigreur; louez sans flatterie.
Ne méprisez personne; entendez raillerie.

XXVI.

Fuyez les libertins, les fats et les pédans ;
Choisissez vos amis, voyez d'honnêtes gens.

XXVII.

Jamais ne parlez mal des personnes absentes.
Badinez prudemment les personnes présentes.

XXVIII.

Consultez volontiers. Évitez les procès.
Où la discorde règne, apportez-y la paix.

XXIX.

Avec les inconnus usez de défiance ;
Avec vos amis même ayez de la prudence.

XXX.

Point de folles amours, ni de vin, ni de jeux :
Ce sont là trois écueils en naufrages fameux.

XXXI.

Sobre pour le travail, le sommeil et la table,
Vous aurez l'esprit libre et la santé durable.

XXXII.

Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.
Sans prodigalité dépensez prudemment.

XXXIII.

Ne perdez point le temps à des choses frivoles :
Le sage est ménager du temps et des paroles.

XXXIV.

Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs ;
Et pour vous rendre heureux, modérez vos désirs.

XXXV.

Ne demandez à Dieu ni grandeur ni richesse ;
Mais pour vous gouverner demandez la sagesse.





L'ÉCOLE
DES MŒURS,
OU
RÉFLEXIONS
MORALES ET HISTORIQUES
SUR
LES MAXIMES DE L'HONNÊTE HOMME.

I.

Craignez un Dieu vengeur, et tout ce qui le blesse :
C'est là le premier pas qui mène à la sagesse.

De toutes les connaissances nécessaires à l'homme, la première et la plus importante est celle de l'existence d'un Être suprême. La persuasion de cette existence est la base fixe et invariable sur laquelle reposent les mœurs, la vertu, la probité, et toute la société humaine. Otez-la du cœur des hommes, que

deviendra le monde, ou plutôt quel théâtre d'horreurs ne deviendra-t-il pas ?

Oui, il est un Dieu ; et nous ne pouvons le concevoir que sous l'idée d'un Être tout-puissant, souverain protecteur de l'ordre, vengeur du crime, et rémunérateur de la vertu. Essentiellement infini dans toutes ses perfections, il cesseroit d'être Dieu, s'il laissoit la vertu sans récompense, ou le vice impuni.

Il n'exerce pas toujours dans cette vie les droits de sa justice, pour des raisons dignes de sa sagesse : car qui oseroit prétendre qu'il n'en peut avoir ? Et quand nous ne les connoîtrions pas, qui de nous a l'œil assez pénétrant pour découvrir toute la profondeur de sa conduite sur les enfans des hommes, et pour la juger ? S'il récompensoit toutes les bonnes actions sur-le-champ, et s'il punissoit le crime aussitôt qu'il est commis, ne gêneroit-il pas cette liberté, qui est le principe des vertus, des récompenses méritées, en même temps qu'elle nous fait rendre à Dieu un hommage digne de lui ? Car, s'il lui a plu de nous laisser durant le court espace de cette vie entre les mains de notre conseil, c'est parce qu'il lui est plus glorieux d'être servi et adoré par des créatures libres et raisonnables, que par des êtres qui, soumis à la nécessité, ne seroient ni plus vertueux ni plus vicieux que le soleil qui mûrit nos moissons, et la grêle qui les dévaste.

Mais si pour un temps il souffre l'abus de la liberté, il sait toujours tirer le bien du mal même. Tandis que la vertu gémissante se

purifie et s'éprouve, qu'elle augmente ses mérites et ses récompenses; le méchant, qui triomphe et qui prospère, a tout le temps du repentir, et ne peut imputer qu'à lui-même les horribles malheurs qui l'attendent, si en s'obstinant, malgré les cris de sa conscience, à mettre le comble à ses crimes, il force enfin la Justice divine à les punir. Et ne doutons pas qu'elle ne le fasse d'une manière digne d'elle, et proportionnée aux attentats. *Eh quoi!* disoit-on à un impie qui se railloit de l'enfer, *les hommes auront des prisons, des cachots, des roues et des feux pour punir les crimes de lèse-majesté humaine; et Dieu ne se sera rien réservé pour venger sa majesté divine, si souvent et si indignement outragée par de vils mortels, qu'il avoit comblés de ses bienfaits!*

Que deviendroient sa justice et sa sainteté suprême, s'il regardoit du même œil le bien et le mal, et s'il laissoit le scélérat dormir à côté de l'homme de bien dans la nuit paisible du tombeau? Heureux dans son iniquité, environné de richesses et de plaisirs, il auroit opprimé l'innocence, épuisé tous les crimes, et terminé en paix ses jours abominables; pendant que le juste, victime de ses violences, auroit passé et fini les siens dans l'infortune et dans les larmes. Et Dieu qui en auroit été le témoin, qui se seroit vu lui-même infiniment offensé dans les persécutions faites à la vertu, garderoit un éternel silence! et il n'y aura pas une autre vie où sa justice rétablira l'ordre,

changera les destinées, et rendra à chacun selon ses œuvres ! Oui, sans doute, il se lèvera enfin, jugera lui-même sa cause, et se vengera en maître justement irrité. Il n'est si lent à punir, il ne laisse échapper avec tant de peine les traits de sa colère, que parce qu'il a une éternité toute entière pour frapper les coupables. En vain l'impie se flatte-t-il d'être anéanti : celui qui l'a tiré du néant, l'en tireroit une seconde fois, s'il le falloit, pour exercer sur lui ses vengeances, et lui faire boire jusqu'à la lie le calice de sa fureur.

Dieu ne nous a pas créés, il est vrai, pour nous perdre et nous rendre éternellement malheureux; mais aussi il ne nous a pas créés pour l'offenser et l'outrager. Nous le faisons cependant, nous changeons toutes les vues qu'il avoit sur nous : faut-il nous étonner qu'il change à notre égard tout l'ordre de sa providence ? Si nous abusons de sa bonté et de ses bienfaits dans le temps de sa clémence, ne doit-il pas punir les outrages sans nombre faits à sa souveraine majesté, lorsque le temps de sa justice sera venu ?

Plus ses châtimens seront terribles, plus nous devons les redouter, et craindre un maître aussi puissant qu'il est juste. Mais, quelque triste qu'il soit de le dire, la plupart des hommes n'ont jamais fait là-dessus aucune réflexion profonde, et ils vivent, sur ce qu'il y eut jamais de plus important pour eux, dans une indifférence étonnante, qu'ils n'auroient pas pour leurs affaires d'une bien moindre consé-

quence. Tandis que l'impie, qui désire que Dieu ne soit point, s'efforce de se le persuader, et se fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu; beaucoup d'autres, à qui une impiété ferme et déclarée feroit horreur, aiment mieux n'y point penser, ou rester dans une indécision, qui, à la bien définir, n'est qu'une espèce d'athéisme, moins révoltante et plus tranquille.

Déchirons le bandeau fatal qui les aveugle et ne les excuse pas. Montrons aux yeux et à l'esprit l'existence du souverain Etre, imprimée sur toutes les créatures en caractères si ineffaçables et si éclatans, que les hommes même les plus simples et les plus grossiers ne sauroient la méconnoître. Apprenons sur-tout à l'âge qui réfléchit si peu, à faire sur ce qu'il voit tous les jours sans attention, des réflexions aussi agréables et aussi nouvelles pour lui, qu'utiles et satisfaisantes. Découvrons-lui dans les principales merveilles de la nature l'Auteur de l'univers et le sien. Trop grand, trop parfait pour tomber sous les sens, peut-on ne pas l'apercevoir et ne pas le reconnoître dans ses ouvrages?

En effet, quand je vois un bel édifice, je me dis à moi-même: ce superbe bâtiment ne s'est pas formé seul avec tant d'ordre et de régularité: un architecte habile en a tracé le dessin, et des ouvriers intelligens l'ont executé. Je rirois de celui qui viendroit me dire sérieusement qu'il est l'ouvrage du hasard: cause aveugle qui même n'en est pas une, puisque ce n'est rien. Ainsi, lorsque je contemple l'admirable

spectacle de l'univers, ces globes lumineux, qui roulent si majestueusement au-dessus de nos têtes, depuis un si grand nombre de siècles, avec des révolutions si justes et si constantes ; lorsque je considère la prodigieuse fécondité de la terre, que le temps n'a point épuisée, et qui nous paye tous les ans avec le même ordre et une si régulière exactitude, le tribut précieux de tant de fruits et de plantes dont la variété est infinie ; lorsque je promène mes regards étonnés sur l'immense étendue de la mer, que je pénètre dans ses abîmes profonds où se jouent tant de monstres d'une énorme grandeur, où se reproduisent sans cesse tant d'autres poissons, dont plusieurs ont reçu pour nous une fécondité inépuisable ; lorsque j'examine enfin la construction merveilleuse du corps humain, qui est un chef-d'œuvre de mécanisme ; à la vue de tant de belles choses, plein d'une religieuse admiration, je m'écrie : Assurément tous ces prodiges annoncent un souverain Maître, qui a créé le monde par sa toute-puissance, le conserve par sa bonté, et le gouverne par sa sagesse infinie. Quel autre en effet pourroit les avoir produits ? Si en voyant une belle machine, personne ne doute qu'elle ne sorte des mains d'un ouvrier industrieux ; en considérant les beautés de la nature, qui peut douter (1) qu'elles ne soient l'ouvrage d'un Dieu créateur et maître absolu de l'univers !

---

(1) Je suis persuadé, dit M. *de Voltaire*, qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu. *Lettre à la suite de sa Métaphysique.*

Mais parce que ces grandes et magnifiques preuves de l'existence d'un Dieu, pour faire des impressions plus profondes et plus durables, doivent être présentées avec quelque étendue ; nous invitons les jeunes gens à vouloir bien nous suivre dans le développement que nous allons en faire pour leur instruction. Nous ne leur offrirons que des tableaux agréables et intéressans.

Non sans doute, nous n'avons pas besoin de recherches pénibles pour apprendre qu'il existe un Être suprême, et pour en concevoir la plus haute idée : nous n'avons qu'à lever les yeux vers le *Ciel*, nous verrons que tout y annonce à l'univers son existence et sa grandeur.

Qui a dit au soleil : *Sortez du néant et présidez au jour* ; et à la lune : *Paroissez et soyez le flambeau de la nuit !* Qui a donné l'être à cette multitude d'étoiles qui décorent le firmament, et dont le nombre, ainsi que l'éclat, a vraiment de quoi nous étonner et nous surprendre (1) ?

Si, suivant la sage réflexion d'un des plus célèbres auteurs païens, quelqu'un eût été élevé dès l'enfance dans des lieux sous terre, et qu'il en sortît tout d'un coup, pendant une de ces nuits brillantes où mille astres étincellent de toutes parts, quel seroit son étonnement !

(1) On compte 1400 étoiles à la simple vue; mais avec le télescope on en découvre bien davantage. La seule voie lactée est, selon l'opinion commune des savans, un amas infini d'étoiles, qui ne paroissent dans le télescope même, à cause de leur prodigieux éloignement, que comme une fourmilière de points lumineux.

Ne chercheroit-il pas à connoître l'auteur d'une décoration si magnifique ? et quelle idée ne se formeroit-il pas de sa puissance ? Quelque accoutumés que soient nos yeux à un si beau spectacle, pouvons-nous en jouir nous-mêmes sans en être frappés, et ne pas nous écrier quelquefois : Quelle magnificence et quelle attention, d'avoir élevé si haut de tels lustres dans toute la voûte des cieux, pour embellir durant la nuit notre séjour sans en troubler le repos, pour guider nos pas dans les ténèbres, et pour diriger au milieu des ondes nos hardis navigateurs ! Tous ces astres qui nous paroissent si petits, et qui sont autant de soleils immenses, n'ont sans doute été placés si loin de nous que pour nous garantir de leurs feux, sans nous priver de la jouissance de leur lumière.

Comme il n'y a que celui qui a fait les étoiles qui puisse en compter le nombre, lui seul aussi peut en mesurer la grandeur. Elle doit être prodigieuse, puisqu'on les aperçoit encore, quoiqu'elles soient la plupart beaucoup plus éloignées de la terre que le soleil lui-même dont la distance nous étonne (1).

---

(1) On sait que les plus habiles mathématiciens assurent qu'il est un million de fois plus gros que la terre, et qu'il est éloigné de nous de plus de 30 millions de lieues. Les étoiles fixes sont encore infiniment plus éloignées ; la plus voisine de la terre, selon M. *Huygens*, l'un des plus grands mathématiciens et des plus célèbres astronomes du dernier siècle, en est 27 mille 604 fois plus éloignée que le soleil : ainsi elle est à 910 milliards 932 millions de lieues de la terre, en supposant, selon l'opinion commune, le soleil à 33 millions de lieues de nous.

Sans entrer ici dans les calculs astronomiques, qui ne sont pas de notre ressort, ce qui est certain, et ce qui nous intéresse bien davantage, c'est que la Sagesse divine a mis, ainsi que les étoiles, l'astre du jour dans la juste distance qui nous convenoit. Placé plus loin ou plus près, il nous eût été inutile ou nuisible; il n'auroit pu rendre la terre féconde par sa douce chaleur, ou il l'auroit brûlée de ses feux.

Si quelques-uns de ces astres innombrables qui brillent au-dessus de nos têtes, venoient à se déplacer, tout l'univers seroit dans la confusion : le moindre choc d'une de ces sphères terribles pourroit mettre notre globe en morceaux. Cependant malgré leur multitude, malgré les efforts et la rapidité de leurs mouvemens, depuis six mille ans elles se meuvent toujours l'une auprès de l'autre, dans le même ordre et sans aucun embarras : le jeu en est également facile et constant. Elles sont donc toutes sorties d'une même main, et marchent sous les lois d'un seul Maître. Et qu'il est grand, ce Maître! qu'il est puissant! Le ciel est rempli de sa gloire : on y voit par-tout les traits de sa sagesse et de sa grandeur profondément gravés.

Si au spectacle magnifique du ciel, nous joignons celui de la *mer*, quelle sublime idée n'aurons-nous pas de la puissance de Dieu! Ne peut-on pas même dire que la mer nous offre, à bien des égards, une image sensible de la Divinité? Son immensité nous peint en quelque sorte celle de Dieu; sa profondeur, qu'on ne

sauroit atteindre, l'abîme impénétrable des desseins éternels. Son calme nous représente la clémence divine, et son courroux la colère terrible d'un Dieu irrité. Les mugissemens affreux de ses flots remplissent d'effroi les plus intrépides; et en les voyant s'élever presque jusqu'aux nues avec tant de grandeur et de majesté, celui qui pense ne peut s'empêcher de reconnoître avec le Roi-Prophète, que c'est là vraiment une des choses les plus admirables de l'univers, et un des témoignages les plus convaincans de la toute-puissance divine (1).

On croiroit que ce vaste et fier élément, dans la fureur qui le transporte, va quitter son lit et inonder les terres. Mais la même main qui élève ses vagues comme des montagnes vers la haute mer, lui a prescrit des lois qui les répriment du côté de la terre. Quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire en mugissant, et courbe ses flots respectueux, comme pour adorer l'ordre souverain qu'elle y trouve écrit. Les savans de tous les siècles ont cherché à découvrir ce qui retenoit ainsi la mer; mais quelle autre cause trouvera-t-on jamais que la volonté d'un Dieu tout-puissant, qui seul peut faire tomber l'orgueil de ses flots devant la ligne qu'il lui a tracée (2)?

---

(1) *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ps. 92.

(2) C'est ce que le Seigneur exprime lui-même si magnifiquement dans les livres saints. *Quis conclusit ostiis mare, quando erumpebat quasi de vulvâ procedens? Circumdedi illud terminis meis, et posui vectem et ostia, et dixi :*

Canut, Roi d'Angleterre, à l'exemple de ses prédécesseurs, qui s'étoient fait appeler les maîtres et les dominateurs des mers, résolut, dit-on, un jour de prendre possession de ce titre solennellement, afin qu'à l'avenir cette qualité ne pût lui être contestée Se persuadant qu'il ne pouvoit rendre cet acte plus authentique, qu'en obligeant la mer elle-même à venir lui rendre hommage comme à son Souverain, au temps de la marée il fit dresser un trône sur la grève de Southampton (1). Là, en habit royal, la couronne sur la tête, il tint ce langage à la mer, lorsqu'elle commençoit à s'approcher de lui : *Sache que tu es ma sujette, que la terre où je suis est à moi, et que jusqu'ici personne n'a été rebelle à mes volontés. Je te commande donc de demeurer où tu es, sans passer outre ni être assez hardie que d'approcher de ton Seigneur.* A peine achevoit-il ces paroles, qu'une vague renversa son trône, et l'ayant mouillé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui apprit le fond qu'il devoit faire sur l'obéissance de cet élément. Les Rois peuvent commander aux hommes, mais la mer n'obéit qu'à Dieu (2).

La *Terre* concourt également avec la mer

Usque huc venies, et non procedes ampliùs, et hic confringes tumentes fluctus tuos. Job. 38. Dans les plus violentes tempêtes, la mer, dit M. *Pluche*, ne passe communément ses bornes ordinaires que de sept pieds.

(1) Grande ville près de la mer, à 25 lieues de Londres.

(2) Le trait insensé de Canut fut, selon quelques Auteurs, un trait de sagesse ; il vouloit par-là faire voir à ses sujets combien la puissance de Dieu est au-dessus de celle des plus grands Rois.

et les cieux à publier la gloire de son Auteur, et à nous faire apercevoir ses perfections invisibles dans les ouvrages de ses mains. Quel lieu de la terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions par-tout sur nos pas les marques sensibles de l'existence de Dieu, et de quoi admirer sa grandeur et sa magnificence ? La prodigieuse fécondité des plantes prouve visiblement le dessein du Créateur. Il pourvoit par ce moyen, et à la conservation de l'espèce qui orne notre demeure, et au besoin de tant d'animaux qui s'en nourrissent. Pour admirer la bonté de Dieu dans l'extrême variété des fruits, dans leur abondance, dans leur délicatesse, dans leur règne périodique et successif, il n'est pas nécessaire de l'envisager avec des yeux chrétiens, il suffit de la voir avec des yeux attentifs. Aussi un Sage du paganisme n'a-t-il pu considérer cette bienfaisance de l'Auteur de la nature, qu'avec des transports d'admiration et de reconnoissance (1).

Laissons donc des esprits chagrins et querelleurs, se plaindre de quelques désordres apparens : il seroit facile de les justifier ; mais la Sagesse divine n'a pas besoin d'apologie : on reconnoît par-tout une Intelligence suprême. Elle n'éclate pas moins dans la fécondité des animaux que dans celle des plantes. Et comme il n'y a point de grain plus fertile que le blé,

---

(1) *Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit, neque ea uno tempore anni, ut semper et novitate delectemur et copiâ !* Cic. de nat. Deor. lib. 2.

parce

parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme, les animaux aussi qui servent de nourriture aux autres, sont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sauvages multiplioient comme les animaux domestiques, les hommes bientôt ne seroient plus les maîtres de la terre. En voyant des troupeaux de cent bœufs d'une taille monstrueuse, se laisser conduire par un enfant qu'on leur a donné pour gouverneur, peut-on méconnoître dans cette étonnante docilité la puissance secrète qui nous les attache (1)?

Plusieurs animaux, il est vrai, font quelquefois usage de leurs armes meurtrières, contre nos désirs ou au-delà de nos besoins; mais plus doux, plus soumis dans l'état d'innocence, leurs révoltes contre l'homme sont la suite et le châtiment des révoltes de l'homme contre son Bienfaiteur. L'univers entier n'offroit à l'homme innocent que des plaisirs : tout annonçoit les complaisances d'un père pour des enfans dignes de son amour; mais après la prévarication de l'homme, tout a changé. La terre est devenue pour lui un lieu de pénitence et d'exil. Héritiers malheureux d'un père criminel, nous avons été enveloppés dans sa disgrace, comme les enfans infortunés d'un père rebelle sont justement privés des biens et des prérogatives de leur naissance.

(1) C'est la belle réflexion de l'ingénieux Auteur du *Spectacle de la nature* : ouvrage digne de tenir une des premières places dans la bibliothèque des jeunes gens. C'est une excellente et agréable théologie naturelle, qui nous rend Dieu sensible dans tous ses plus beaux ouvrages.

De là toutes les misères attachées à la nature humaine, les fléaux qui désolent la terre, et les passions qui la ravagent encore plus; de là les poisons et les bêtes venimeuses armées contre nos jours : le feu, la grêle, la famine et la mort, créés, dit l'*Écriture*, ainsi que les dents des bêtes, les scorpions et les serpens, pour exercer la vengeance (1). De là enfin tous les autres désordres survenus dans la nature, et dont nous souffrons : tristes apanages de l'homme pécheur. Dieu néanmoins ne nous a pas traités avec toute la rigueur que nous méritions. Aux maux, et aux afflictions qu'il destinoit à nous rappeler à lui, il a mêlé des biens et des douceurs qui en tempèrent l'amertume. Il nous a châtiés en père, et c'est avec bonté qu'il nous punit.

Et en effet, pour ne parler ici que des animaux, s'il a permis que la férocité ou la rage en soulevât quelques-uns contre nous, s'ils sont quelquefois entre les mains de sa justice les ministres et les instrumens de ses vengeances, il n'a pas oublié, et il se souvient encore tous les jours que nous avons besoin d'être logés, vêtus, nourris, transportés : il veut qu'une foule d'animaux vienne nous offrir tous ces secours. L'homme a besoin de compagnie et de délassement après le travail; il a mis auprès de lui un animal plein d'enjouement, qui, avec les apparences de la raison, a pour son maître

(1) *Ignis, grando, fames et mors, omnia hæc ad vindictam creata sunt; bestiarum dentes, et scorpii, et serpentes.* Eccli. 39.

une amitié tendre, une fidélité à l'épreuve ; il a donné à d'autres des dispositions à se laisser apprivoiser, afin qu'ils pussent nous réjouir par les charmes de leur familiarité. La sagesse divine ressemble à une mère tendre, à qui tous les besoins de ses enfans sont chers, qui, sans s'avilir, daigne badiner avec eux, et s'intéresser à leurs plaisirs. Si des animaux nous descendons jusqu'aux plus vils insectes, quel amas merveilleux de beautés secrètes ! et dans ces petits animaux qui ne sont rien, quelle perfection inexprimable (1) ! Plus l'objet est petit et l'ouvrage imperceptible, plus brille l'art de l'ouvrier. Tout est grand et admirable dans la nature : les plus petites choses y sont marquées au coin d'un Créateur tout puissant. L'œil d'un ciron est d'une finesse où notre esprit se perd. Philosophes orgueilleux, produisez, je ne dis pas une de ces riches fleurs qui font l'admiration de nos yeux et l'ornement de nos jardins, mais un de ces vermisseaux que vous foulez aux pieds, que vous méprisez. Quelle richesse, quel éclat de couleurs sur la tête d'une mouche, dans tous les anneaux d'une chenille, sur les ailes des papillons ! quel sujet d'admiration et de reconnoissance ne trouvons-nous pas dans ce vers précieux, à qui nous devons nos plus doux et nos plus superbes vêtemens !

L'univers est rempli de miracles semblables, que nous n'admirons pas, parce qu'ils sont trop

---

(1) *In his tam parvis atque tam nullis quàm inextricabilis perfectio !* Plin.

fréquens, mais qui ne prouvent pas moins à qui sait penser et sentir, non-seulement l'existence d'un Être infiniment puissant, mais aussi sa sagesse, sa magnificence, et sur-tout sa bonté pour nous. « Le monde entier, dit le Philosophe de Genève, n'offre à un cœur sensible que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Par-tout il aperçoit la bienfaisante main de la Providence. Il recueille ses dons dans les productions de la terre ; il voit sa table couverte par ses soins ; il s'endort sous sa protection : son paisible réveil lui vient d'elle. Il sent ses leçons dans les disgraces, et ses faveurs dans les plaisirs (1). »

Les athées, s'il en est, sont donc ou des monstres d'ingratitude qu'on doit regarder avec horreur, ou des fous dignes de pitié, et qui ne méritent pas qu'on leur parle. S'il leur reste encore quelques étincelles de cette raison qu'ils s'efforcent d'éteindre, ne les convaincra-t-elle pas que Dieu ayant fait l'homme pour le connoître, le servir et l'aimer, il a fait tout le reste pour l'homme ; puisque, seul être raisonnable dans la nature, il peut, par son esprit et son industrie, rapporter à son usage tous les biens de la terre ? L'homme, fait pour adorer le Créateur, dit M. *de Buffon*, commande à toutes les créatures. Vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit.

Il est lui-même le plus bel abrégé des merveilles de l'univers ; et la structure admirable

---

(1) *Pensées de J. J. Rousseau.*

des membres de son *corps*, qui jette dans l'étonnement tous ceux qui l'étudient, est peut-être une des plus fortes preuves de l'existence d'un Être-Suprême. *Galien*, philosophe païen, et l'un des plus célèbres médecins de l'antiquité, n'a pu exposer dans un de ses ouvrages la construction du corps humain, sans s'écrier qu'il avoit chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité. L'astronomie et l'anatomie, dit un de plus beaux esprits de ce siècle, sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caractères du souverain Être : l'une annonce son immensité, l'autre son intelligence (1). C'est ce que développe parfaitement bien *Cicéron*, dans un de ses plus savans ouvrages.

« La structure et la position de nos sens, dit-il, répondent merveilleusement à leur destination. Les *yeux*, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenoit aux *oreilles*, parce qu'elles sont destinées à recevoir le son qui monte naturellement. Les *narines* devoient être dans la même situation, parce que l'odeur monte aussi ; et il les falloit près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. Le *goût*, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, par où la nature donne passage au solide et au liquide. Pour le *tact*, il est généralement répandu dans

(1) M. *de Fontenelle*.

tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression ni être attaqués du froid ou du chaud, sans le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous les yeux ni sous le nez du maître ce qui doit servir d'issue aux immondices d'une maison, de même la nature a éloigné de nos sens ce qu'il y a de semblable à cela dans le corps humain (1). »

De toutes les extravagances dont l'esprit de l'homme est capable, celle des épicuriens est peut-être la plus grande. Ils s'imaginoient que le hasard avoit tout fait; que les parties de notre corps n'avoient pas été destinées à quelque usage, mais que nous en avions fait usage parce que nous les avions trouvées. *Mais*, dit le chef même et l'oracle de nos philosophes impies, *il paroît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs sont faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.* « Le dessein, dit-il encore, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes et dans les plus petites parties de l'univers, sont une démonstration qui, à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes; mais enfin Newton pensoit que ces rapports infinis, qu'il apercevoit plus qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile (2). »

Qui pourroit croire que dans ce siècle, qu'on

---

(1) *Lib.* 2. *de nat. Deor.* et *Pensées de Cicéron*, par M. d'Olivet.

(2) *Pensées de M. de Voltaire.*

comme le siècle des lumières, il s'est trouvé des prétendus sages, qui se sont plu à renouveler les rêveries d'Épicure ? A les entendre, dans l'espace de plusieurs millions de siècles, le monde a enfin pris la forme qu'il a présentement, par un arrangement des parties que le hasard seul a dirigé. Différens atomes, en s'accrochant les uns aux autres, ont formé tous ces corps organisés qui sont répandus sur la surface de la terre. Les hommes n'ont point eu d'autre principe que les animaux. Toute cette admirable économie de nos membres si bien disposés, nous paroît l'ouvrage d'une profonde sagesse : nous nous trompons, c'est un jeu de la nature (1).

Selon d'autres, l'homme est né de la mer, dont l'écume demeurée sur le rivage, et échauffée par les rayons du soleil, s'est tout d'un coup élevée comme un champignon, s'est trouvée organisée, s'est levée sur ses pieds, et a été en état de faire toutes sortes de mouvemens.

Nous avons lu dans un livre d'anecdotes, un trait bien honorable à cette sublime philosophie. Un milord Anglois, qui avait fait sa lecture favorite de ces beaux systèmes, crut,

(1) Les matérialistes modernes ne se servent plus du nom trop décrié de *hasard*, mot vide de sens, et qui ne sert qu'à couvrir notre ignorance : ils emploient plus ordinairement celui de *nature*. Mais, à parler exactement, qu'est-ce que la nature ? *C'est*, dit *M. de Buffon*, tome 12, *le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et la succession des êtres*. Suivant cette juste définition, que deviennent toutes les belles phrases de nos impies philosophistes ?

d'après leurs auteurs, que l'homme pouvoit naître de la pourriture échauffée par le soleil. Il se voyoit vieux, infirme et caduc. Il fit son testament, où il ordonna qu'après sa mort on laisseroit dans un coin de son jardin, son cadavre exposé aux rayons du soleil, jusqu'à ce que par leur chaleur vivifiante ils l'eussent rajeuni et ranimé. Plein de cette flatteuse espérance, dans les beaux jours de l'été, il se coupa la gorge.

Qui n'admirera la profondeur de génie de ces hommes rares, qui, par de si heureuses découvertes, nous expliquent la formation de l'univers et de l'homme ! Parlons sérieusement : si quelque fou aux petites-maisons nous tenoit un pareil langage, nous en aurions sans doute pitié. Mais non, ce sont des philosophes qui parlent ainsi, et l'on applaudit à leurs extravagances !

Que les idées des vrais philosophes, des hommes sensés et raisonnables, sont bien différentes ! Non, nous ne sommes pas l'ouvrage du hasard : le rien ne fait rien, et une cause aveugle ne peut produire un effet où brillent l'intelligence et la sagesse. Nous sommes créés de Dieu. Notre corps est formé de limon, à la vérité, mais il a été pétri par la main du Tout-Puissant. Ce corps ainsi organisé n'étoit encore que matière. C'est Dieu qui a répandu un souffle de vie, et c'est ce souffle de vie qui nous anime. Il nous a faits à son image, en nous donnant une ame spirituelle et immortelle, capable de connoître

son Auteur, d'admirer ses ouvrages, et de commander à toute la nature.

Ces lumières pures, que nous donne le flambeau de la révélation sur la noblesse de notre origine, quelque communes qu'elles paroissent à un esprit frivole, ne sont-elles pas bien plus belles et plus satisfaisantes que les puériles chimères qu'on se plaît à y substituer, pour nous dégrader en nous confondant avec les plus vils animaux ?

Quel animal au contraire a été plus favorisé que l'homme ? Quel autre que lui contemple le firmament, distingue le coloris et la forme agréable des corps ? Dans cette multitude d'êtres vivans, dont le monde est rempli, la beauté de l'univers seroit sans témoins, si mon ame qui en jouit, ne lui payoit pas l'hommage de son admiration. Peut-on réfléchir, et ne pas sentir naître dans son cœur mille sentimens de reconnoissance, à la vue des biens que Dieu dispense à l'homme d'une manière si libérale ? Peut-on n'être pas sensible à l'empire qu'il nous a donné sur tout ce qui nous environne, à la distinction flatteuse qu'il a mise entre les connoissances si bornées des animaux brutes, et notre raison qui s'élève jusque dans le ciel, jusqu'à l'Auteur de notre être ?

Il faudroit sans doute être bien déraisonnable et bien aveugle, pour méconnoître ce Dieu si bienfaisant, si généreux. L'impie a beau se vanter qu'il ne le connoît pas, c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé,

plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il retrouvera son Dieu par-tout : toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté imprimées sur toutes les créatures ; et son cœur se trouvera le seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'Auteur de la nature.

Qui peut porter des hommes doués de raison à cet excès de folie, que les passions honteuses qui les ont asservis, et qu'ils ne pourroient satisfaire à leur gré, s'ils admettoient un Dieu, trop juste et trop saint pour n'être pas le vengeur du crime ? Un juge que rien ne trompe, un maître qui peut et qui doit tout punir, est odieux à des cœurs vicieux et corrompus ; on voudroit, s'il étoit possible, pouvoir l'anéantir. Pour nous, plus vertueux et plus sages, ayons du souverain Être, non cette crainte impie qui s'efforce d'en effacer l'idée, mais cette crainte religieuse qui engage à éviter tout ce qui pourroit lui déplaire.

La crainte du Seigneur, dit l'Esprit-Saint, *est le principe de la sagesse* (1). C'est en effet le motif le plus propre à contenir l'homme, toujours prêt à s'égarer. Si dans l'observance de la loi, l'homme aveugle, et plus fragile encore, trouve des obstacles fréquens qui le détournent du bien, des séductions puissantes qui le sollicitent au mal, la crainte de Dieu le rend supérieur à tout : elle le retient sur

(1) *Timor Domini principium sapientiæ.* Prov. 1.

le bord du précipice, et le rappelle à la vertu.

Les parens et les maîtres ne sauroient donc inspirer de trop bonne heure à leurs enfans et à leurs élèves la crainte du Seigneur. Qu'ils leur répètent souvent ces beaux vers de *Racine* dans Athalie :

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Qu'ils leur inculquent ces belles maximes du Sage : *Les grands, les juges et les puissans sont en honneur, mais nul n'est plus grand que celui qui craint Dieu. Celui qui a peu d'esprit et de lumières, mais qui a la crainte de Dieu, vaut mieux que celui qui a un grand sens, et qui viole la loi du Très-Haut. Celui qui craint le Seigneur sera heureux, et il sera béni au jour de sa mort* (1).

Ces leçons fréquentes, sur-tout si elles sont appuyées de l'exemple, pénétreront comme des traits de flamme dans ces jeunes cœurs, et s'y graveront en caractères ineffaçables. Nous en avons un exemple illustre dans la personne de *Saint Louis*, roi de France. La reine Blanche, lorsqu'il étoit encore enfant, lui disoit avec cette tendresse que la nature a donnée aux mères, et avec cette magnanimité que la religion donne à ses héros : *Mon fils, je vous aime beaucoup ; mais j'aimerois mieux vous voir expirer à mes pieds, que*

(1) *Timenti Dominum benè erit, et in diebus consummationis illius benedicetur.* Eccli. chap. 1. v. 19.

de vous voir commettre un seul péché mortel. Ces paroles restèrent si profondément imprimées dans le cœur de ce saint Roi, que l'histoire atteste qu'on ne lui en vit jamais commettre un seul dans toute sa vie. Ce qu'il dit à *Joinville*, comme cet historien lui-même le rapporte, prouve aussi combien il étoit pénétré de cette grande vérité. Ayant dans la conversation demandé un jour à ce Seigneur, ce qu'il aimeroit le mieux, d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel : Joinville lui répondit avec sa franchise naturelle, qu'il aimeroit mieux avoir fait trente péchés que d'avoir la lèpre. Le saint Roi indigné lui dit, d'un ton un peu ému : *Il paroît bien que vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir offensé Dieu. Apprenez qu'un seul péché mortel est un mal plus à craindre que tous les maux du monde ensemble.*

Il eut soin d'inculquer la même maxime à son fils, dans les sages avis qu'il lui donna un peu avant de mourir. « Mon fils, lui dit ce vertueux Prince, la première chose que je vous enseigne et que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur et par-dessus tout : car nul homme ne peut être sauvé sans cela. Donnez-vous bien de garde de rien faire qui lui déplaise : vous devez désirer de souffrir toutes sortes de tourmens, plutôt que de l'offenser. »

Louis VIII son père n'avoit pas des sentimens moins chrétiens, et l'on peut dire qu'il les porta jusqu'à l'héroisme. *Guillaume de Pui-*

laurens rapporte que ce Prince étant tombé malade au siége d'Avignon, dans la guerre qu'il faisoit contre les Albigeois, ses médecins, pour le guérir, lui proposèrent un remède qui étoit défendu par la loi de Dieu. Il rejeta ce conseil avec horreur, et répondit qu'il valoit mieux mourir que de sauver sa vie par un péché mortel. Il mourut en effet de cette maladie, à trente-neuf ans. Quels exemples! et ce sont des princes qui nous les donnent.



II.

Ne plaisantez jamais ni de Dieu ni des Saints :
Laissez ce vil plaisir aux jeunes libertins.

On doit toujours parler de Dieu avec le plus profond respect. Son nom est saint et terrible : il n'est pas même permis de l'employer sans raison ou pour des sujets vains et légers, comme il arrive si souvent. *Que le nom de Dieu*, dit le Sage, *ne soit point sans cesse dans votre bouche, parce que vous ne serez pas en cela exempt de faute* (1). Quel crime n'est-ce donc pas d'oser le blasphémer, ainsi que l'impiété ne craint point de le faire, en l'appelant, cruel, injuste, en raillant des divines Écritures, qui sont les dépositaires de sa parole ; en le reniant par des imprécations infernales, que les libertins se font quelquefois un jeu de proférer, et qui ne peuvent qu'exciter l'indignation des honnêtes gens ! Ceux qui ont un peu de religion, s'abstiendront même de profaner le nom de Dieu, en le mêlant à des plaisanteries indécentes : ne blâmeroit-on pas celui qui oseroit se le permettre à l'égard des princes de la terre ?

Les choses saintes, et tout ce qui est spécialement consacré à Dieu, ne méritent pas

(1) *Nominatio Dei non sit assidua in ore tuo, etc.* Eccli. 23.

moins de respect. En badiner, les tourner en ridicule, c'est se rendre soi-même infiniment ridicule et méprisable. Les railleries ou le mépris qu'on en feroit, seroient des impiétés et des sacriléges, parce qu'ils rejailliroient sur la Divinité. C'est manquer au maître, que d'insulter ou de mépriser ce qui lui appartient.

Rien pourtant n'est plus commun aujourd'hui. Non-seulement les ministres du Seigneur et les personnes religieuses, mais les Saints, les reliques, les miracles, les mystères et les cérémonies sacrées de la religion, sont pour bien des gens du monde des sujets de fades plaisanteries. On croit acquérir par là le titre de bel esprit et de philosophe : mais ne voit-on pas qu'on ne mérite que celui d'impie et de libertin ? on montre moins le brillant de son esprit que la corruption de son cœur. Il est si aisé de faire rire les sots, quand on ne veut que faire rire, et qu'on ne respecte rien !

La raillerie est l'arme favorite du vice. C'est par là que les audacieux contempteurs de la piété se plaisent à l'attaquer. Ils insultent à la simplicité du juste : mais que leur triomphe sera court ! le temps viendra, et il est plus proche qu'ils ne le pensent, où ils détesteront leur aveuglement et leur folie, en voyant la différence terrible et désespérante de leur sort éternel et de celui du juste qui étoit l'objet de leur dérision (1).

---

(1) *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, etc.* Sap. 5.

Laissons-leur donc ce funeste plaisir, et gardons-nous bien d'y prendre part. Se faire un amusement de leurs plaisanteries, c'est se rendre aussi coupable qu'eux. Comme ils ne raillent guère que pour être applaudis, trompons leur attente en leur opposant un froid et dédaigneux silence, qui les oblige eux-mêmes à se taire. Celui qu'une mauvaise honte empêche de témoigner sa juste horreur, trahit lâchement les intérêts de Dieu. Devons-nous être moins zélés pour sa gloire, que chacun de nous ne le seroit pour venger la sienne propre ou celle de sa famille qu'on verroit attaquée ?

C'est ce que fit un jour adroitement sentir à l'empereur Théodose saint *Amphiloque*, évêque d'Icone, et grand défenseur de la foi contre les Ariens. Il voyoit avec peine que l'Empereur favorisoit ces ennemis de la divinité de Jesus-Christ. Théodose ayant associé son fils Arcadius à l'empire, il profita de cette occasion pour venir au palais, le jour que le Prince et son fils recevoient les félicitations de toute la cour. Après avoir salué profondément l'Empereur, il s'approcha du jeune Arcadius, qui étoit assis près de lui sur son trône ; et lui passant familièrement la main au visage : *Dieu te conserve, mon fils*, lui dit-il. Toute l'assemblée rougit ; et Théodose, piqué comme d'une insulte qu'on lui faisoit en la personne de son fils, commanda qu'on chassât ce vieillard imprudent. Saint Amphiloque se retourna vers l'Empereur, et lui dit avec une respectueuse liberté : *On vous offense, Seigneur, lorsqu'on ne rend pas à*

votre fils le même honneur qu'à vous-même. Croyez-vous que le Père céleste ne ressente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux qui refusent d'adorer son fils, et qui blasphèment contre lui en niant sa divinité! Théodose comprenant alors la sagesse du saint Évêque, le traita avec plus d'honneur, et publia peu de temps après des lois sévères contre les Ariens.

A combien de gens du monde, qui se disent chrétiens, ne pourroit-on pas adresser la même leçon? Tranquilles et indifférens sur tout ce qui regarde Dieu, ils sont pleins de feu sur ce qui les touche. Qu'un impie raille en leur présence de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, une crainte humaine les rend muets, et peut-être même vont-ils jusqu'à s'en divertir. Mais que la raillerie lance sur eux ses traits piquans, qu'elle ne fasse même que les effleurer un peu, c'est alors que toute leur sensibilité paroît, que leur mécontentement éclate. S'ils aimoient Dieu autant qu'ils s'aiment eux-mêmes, ne prendroient-ils pas également en mains ses intérêts? S'ils le regardoient comme leur père, ne défendroient-ils pas sa gloire indignement outragée, en fermant la bouche à ces railleurs sacriléges lorsqu'ils pourroient le faire, ou du moins en leur marquant de l'horreur et du mépris? C'est une obligation indispensable pour tout chrétien, pour les femmes même qui n'ont pas renoncé entièrement à la religion; et malheur à celles qui auroient perdu le meilleur garant, le plus sûr *palladium* de leur honneur, comme le remarque très-bien un

auteur Anglais dans les sages conseils qu'il adresse à ses filles.

« Ne vous permettez jamais, leur dit-il, de mêler le ridicule aux discours qui ont la religion pour objet, et n'autorisez pas les autres à prendre cette licence, en paroissant vous amuser de ce qu'ils disent. Votre froideur suffira seule pour arrêter les personnes bien élevées, et vous ne devez pas en souffrir d'autres auprès de vous. Les femmes se trompent beaucoup, lorsqu'elles s'imaginent de se faire estimer de nous par leur irréligion. Les incrédules eux-mêmes n'aiment pas l'incrédulité dans les femmes. Tout homme qui connoît la nature humaine, regarde la douceur de caractère et la sensibilité du cœur, comme liées dans votre sexe avec les sentimens religieux. D'ailleurs les hommes regardent la religion comme une des principales suretés que vous puissiez leur fournir de la conservation de la chasteté, de cette vertu qu'ils estiment le plus dans les femmes. Si un homme prétend vous montrer quelque attachement, et s'efforce d'ébranler en vous les principes religieux, soyez assurées que c'est un étourdi, ou qu'il a sur vous des desseins qu'il n'ose avouer (1). »

Les femmes honnêtes doivent donc éloigner avec soin toutes les conversations qui tendent à ébranler leur foi. Elles doivent rejeter sévèrement tout ce qui a trait à l'irréligion, rompre brusquement ou détourner le discours, et

(1) *Legs d'un père à ses filles*, par M. Grégory.

imposer même silence, s'il le faut, à ceux qui auroient l'indiscrétion ou l'impolitesse d'entamer et de continuer devant elles ces entretiens. Mais sur-tout qu'elles n'aient jamais la ridicule vanité de vouloir disputer sur ces matières, même avec les meilleures intentions. Une réponse nette qui, en faisant voir leur attachement inébranlable à la religion, oblige le railleur à se taire, vaut mieux pour elles, et leur fera infiniment plus d'honneur. Telle est celle que fit un jour une dame, comme nous le lui avons ouï raconter à elle-même. Elle se trouvoit en voyage avec deux ministres protestans; ils se mirent à parler contre la religion catholique, badinèrent beaucoup sur plusieurs de ses usages, et vantèrent la réforme que Luther avoit faite. La dame qui jusqu'alors avoit gardé le silence, leur dit en riant: *Il faut avouer, Messieurs, que vous avez fait une admirable réforme: vous avez ôté le carême, la messe, la confession, le purgatoire; ôtez encore l'enfer, et je serai des vôtres.* Ils ne répliquèrent pas un mot, et ne parlèrent plus de religion.

C'est ainsi le plus souvent qu'il faut répondre aux mauvais railleurs des choses saintes. On ne doit pas s'engager dans le combat avec eux, si l'on n'est bien armé et assuré du triomphe: c'est nuire à une bonne cause que de la mal défendre. Pour confondre l'erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle aime à nous égarer avec elle, pour écarter les nuages dont elle s'enveloppe, et dont elle couvre la vérité, il faut plus de connoissances et de lumières que

n'en ont la plupart des personnes du monde. C'est là le partage des docteurs et des théologiens les plus habiles ; et comme c'est à eux de faire connoître toute la beauté, la sainteté, la divinité de la religion, c'est aussi à eux surtout qu'il appartient de la défendre en détail, de la venger vigoureusement des insultes de ses ennemis. Et souvent il ne leur est pas fort difficile de le faire, car la plupart de ceux qui attaquent la religion ne la connoissent point, et blasphèment ce qu'ils ignorent. Nous rapporterons à ce sujet un trait qu'on nous a raconté.

Un religieux étoit avec des jeunes officiers dans une voiture publique. Ils se mirent à parler de choses de religion. Ils en firent le sujet de leurs plaisanteries, et débitèrent tout ce qu'ils savoient et ne savoient pas. Le religieux qui les avoit écoutés sans rien dire, fit tomber à son tour la conversation sur les choses de la guerre. Il en parla d'une manière si ridicule, que ces officiers ne purent s'empêcher d'éclater de rire. *Messieurs*, leur dit-il, *c'est ainsi que vous avez parlé de la religion. J'ai voulu vous faire voir que nous ne nous rendons jamais plus ridicules qu'en voulant parler des matières qui ne sont pas de notre ressort, ou raisonner de celles dont nous n'avons qu'une connoissance très-superficielle, parce qu'il est impossible d'en parler bien et avec justesse. En fait de religion, plus qu'en tout autre, quand on parle de ce qu'on ne sait point, on s'expose à dire bien des erreurs et des sottises.* Cette petite leçon les confondit,

et ils furent plus circonspects le reste du voyage.

Avec les impies et les libertins, qui ne parlent de la religion et des choses saintes que pour en railler, n'employez donc pour l'ordinaire qu'une réponse courte et générale qui tranche la difficulté, ou une fine ironie qui fasse tomber le ridicule sur le mauvais plaisant. Elle prévient ou arrête de longs combats : et il est des occasions où il vaut mieux ne pas entrer en lice, même avec des armes supérieures. En voulant répondre à toutes les chicanes des impies, on s'exposeroit peut-être à scandaliser et à ébranler dans leur foi des personnes foibles, qu'il convient quelquefois de ménager, quoique la crainte d'un scandale pris mal à propos ne doive jamais faire abandonner la cause de la vérité, quand les circonstances exigent de la défendre. Dans une compagnie nombreuse, l'incrédule vaincu rougiroit d'avouer sa défaite, et pour mieux la cacher, affecteroit un air de triomphe qui en imposeroit. On peut donc alors dédaigner ses attaques, et se contenter de payer son audace d'un juste mépris, après lui avoir fait sentir son tort ou son indiscrétion. C'est ce que fit dans une de ces rencontres le *P. Oudin*, jésuite, et l'un des plus savans littérateurs de ce siècle. Un jeune incrédule étant allé le voir à Dijon, voulut aussitôt entrer en dispute avec lui sur la religion. Mais le P. Oudin l'interrompit, en disant qu'il n'aimoit pas à disputer avec personne sur les points importans de notre foi : *C'est pourquoi*, ajouta-t-il, *trouvez bon que nous n'en parlions pas.*

Du moins, mon père, ajouta le petit-maître en pirouettant sur un pied, je suis bien aise de vous apprendre que je suis athée. Alors le P. Oudin gardant un profond silence, se mit à le regarder et à l'examiner avec étonnement et avec dédain. Qu'ai-je de si singulier, mon père, répliqua le jeune homme, et que regardez-vous donc avec tant de curiosité ? *Je regarde, Monsieur*, dit le P. Oudin, *la bête qu'on appelle athée, et que je n'avais jamais vue.* A ces mots le petit-maître se retira tout confus.

« Les hommes, dit *Abadie*, ne sont incrédules que parce qu'ils veulent l'être; et ils veulent l'être, parce que c'est l'intérêt de leurs passions. » La religion ne sauroit s'allier avec une vie dissolue : ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut, ou abandonner des passions qui sont chères, ou soutenir sans cesse des remords qui troublent; et comme il en coûteroit trop pour sacrifier ce qu'on aime, et qu'on ne sauroit se calmer qu'en doutant des vérités importunes, on prend le parti de ne rien croire, ou du moins de douter de tout. Mais on a beau chercher à se rassurer, la raison et la conscience se soulèvent toujours contre un si affreux et si insensé système; et l'incrédulité la plus hardie ne peut presque jamais parvenir à étouffer tous leurs cris. Aussi n'est-il pas rare de voir les plus impies rétracter, à la mort, les railleries sacriléges qu'ils avoient faites pendant qu'ils se portoient bien. *Mézerai*, historiographe de France, avoit affecté, durant tout le cours de sa vie, un pyrrhonisme qui étoit plus

dans sa bouche que dans son cœur. Pendant sa dernière maladie, il fit venir ceux de ses amis qui avoient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la religion. Il les pria d'oublier ce qu'il avoit pu dire autrefois, et de se souvenir que Mézerai mourant étoit plus croyable que Mézerai en santé.

Quand l'homme se voit près de la mort, disoit un célèbre auteur païen, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des Dieux et qu'il est homme (1). S'il avoit paru l'oublier dans l'éclat de sa fortune, ou dans la vigueur de sa santé, il ne sent que mieux alors toute sa foiblesse et sa dépendance. Au premier signal de la mort, le plus incrédule lève les yeux vers le ciel : il reconnoît le Dieu qui tient en sa main la vie de tous les mortels; il tremble sur un avenir qu'il s'étoit vanté de ne pas croire, et dont il avoit peut-être plaisanté souvent; il redoute une éternité, dont les portes commencent à s'ouvrir, et lui font déjà entrevoir toutes ses profondeurs; il se jette dans le sein de son Père et de l'Auteur de son être. Heureux s'il y répand des larmes qui puissent effacer ses blasphèmes!

Ceux qui dans ce moment terrible, où il va être décidé de leur sort éternel, portent l'irréligion jusqu'à vouloir plaisanter encore sur les choses les plus respectables, mettent le comble à leur impiété et à leur folie. Ils font con-

---

(1) *Tunc Deos, tunc hominem esse se meminit.* Plin. Jun.

sister leur honneur dans ce qui achève de les couvrir d'opprobre. Toute plaisanterie dans un homme mourant, comme le dit l'Auteur des *Caractères*, est hors de sa place : si elle roule sur le chapitre de la religion, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens, et à ceux qu'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

C'est encore une raillerie bien condamnable, que celle qu'on se permet sur la vertu et la dévotion. Il y a, je le sais, une fausse vertu, une dévotion hypocrite, blâmable sans doute, mais beaucoup moins que le libertinage scandaleux et l'impiété déclarée: car l'hypocrisie garde du moins les apparences; et c'est, comme on l'a fort bien dit, un hommage que le vice rend à la vertu. Elle est aussi plus rare que bien des gens ne se le persuadent. Ils aiment à penser mal de la dévotion, pour se justifier de n'en avoir pas. La censure tacite que la vraie dévotion fait de leur conduite, les indispose contr'elle. Ils se plaisent à la confondre avec la fausse, à la défigurer par de malignes interprétations, à lui enlever par des soupçons injustes l'estime qui lui est due, à la rendre même odieuse par la critique la plus amère; et tandis qu'ils se permettent tout, ils ne lui pardonnent rien. Ils la regardent comme le partage des petits génies et des esprits foibles; ils se croyent au contraire des esprits forts; et ils ont sans doute raison, si la vraie force consiste à se laisser maîtriser par ses passions, à se laisser aller à ses penchans, et par une suite toute naturelle, à mépriser la religion et ses pratiques.

Les

Les personnes dévotes peuvent avoir des défauts, et elles en ont, parce qu'on est toujours homme. On peut, avec de la dévotion, avoir des foiblesses, des petitesses même. Mais gardons-nous pour cela de mépriser la dévotion, et distinguons bien, si nous voulons être équitables, ce qui vient d'elle et qu'elle approuve, d'avec ce qui vient de l'homme et qu'elle s'applique à réformer. Les personnes dévotes qui ont des défauts, en auroient souvent de plus grands encore, si elles n'avoient point de dévotion. De combien peut-être de vices scandaleux ne les préserve-t-elle pas! Qu'on en juge par bien des gens du monde, qui ne se piquent pas de piété, et qui sont fort éloignés d'avoir les mœurs aussi pures que la plupart des dévots. Ceux qui aiguisent le plus les traits de la critique contre la dévotion, sont souvent ceux qui donnent eux-mêmes le plus de prise à la censure. Pour respecter, pour estimer cette vertu, il suffiroit d'être juste, et de n'avoir point d'intérêt honteux à la déprimer. Que ce sentiment de *M. de Fontenelle* nous paroît beau! Il disoit, sur la fin de sa vie : *J'ai vécu cent ans, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu.*

III.

Que votre piété soit sincère et solide.

Ayez une véritable piété ; quelque rare qu'elle soit peut-être, elle n'en est que plus honorable et plus digne d'estime. L'impie, le libertin, d'après quelques exemples, aime à croire que ceux qui paroissent les plus vertueux, ne font que jouer le personnage de la vertu, qu'ils n'ont par-dessus lui que plus d'habileté à se cacher, et qu'au fond ils ont, comme tous les autres, leurs passions et leurs foiblesses. Aussi, malgré la régularité de bien des personnes pieuses qu'il connoît, malgré l'éclat scandaleux de sa conduite, il se persuade qu'il est moins coupable qu'elles, parce qu'ils est du moins de bonne foi, et qu'il n'affecte point de paroître ce qu'il n'est pas.

Laissons les ennemis de la piété chercher à étouffer leurs remords, à se justifier dans leurs désordres, en tâchant de se persuader qu'il n'y a point de vertus, afin que le vice leur paroisse plus excusable. Laissons-leur la triste consolation de penser aussi mal des autres qu'on pense mal d'eux. Pourrions-nous espérer de faire entendre la voix de la raison à ceux qui font profession depuis long-temps de la mépriser dans leur conduite, ainsi que dans leurs discours, et qui ne se font une idée si affreuse des autres hommes, que pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes ?

Non, non, quoiqu'ils en disent, la piété n'est pas toujours un masque qui cache l'hypocrite et le scélérat. S'ils pouvoient être témoins de ce qui se passe en certaines ames solidement pieuses; s'ils voyoient la pureté de leurs intentions, la noblesse de leurs sentimens, la générosité de leurs sacrifices, ils en seroient quelquefois remplis d'admiration; et loin de les mépriser, ils auroient pour elle cette vénération et ce respect, qui sont toujours dus à la vertu.

Si la fausse piété est plus connue que la vraie, c'est que celle-ci se cache, parce qu'elle est humble; l'autre au contraire aime à se montrer, parce qu'elle est orgueilleuse. Mais, quoiqu'elle ait presque tous les dehors de la piété véritable, tôt ou tard elle se dément et se fait connoître; le voile dont elle se couvre tombe quelquefois de lui-même, et elle réussit plus long-temps à se faire illusion qu'à le faire aux autres. Car nous ne parlons pas de ces dévots scélérats, de ces tartufes impies, qui ne se servent du manteau de la piété que pour mieux cacher le jeu de leurs passions, couvrir leurs vues criminelles, et tromper les hommes. Il en est d'autres qui, dévots de meilleure foi, n'ont pas néanmoins une piété sincère ni solide, parce qu'ils veulent allier avec la piété ce qui lui est incompatible.

En plaignant leur erreur, cherchons à les détromper; peut-être y réussirons-nous, en les montrant à eux-mêmes tels qu'ils paroissent aux yeux des autres. Si quelquefois on craint de se connoître, de peur d'être obligé de se

corriger, souvent aussi on ne se corrige point, parce qu'on ne se connoît pas.

Quoique les femmes aient pour l'ordinaire plus de piété et de dévotion que les hommes, soit parce qu'elles ont le cœur plus sensible et plus tendre, soit parce que moins occupées de grandes affaires ou de l'étude, elles n'ont ni à remplir les emplois qui dissipent et font souvent négliger la plus importante de toutes les affaires, ni à cultiver des sciences qui enflent le cœur et le dessèchent, elles peuvent aussi plus facilement donner dans l'illusion. On en voit qui sont exactes à toutes leurs pratiques de piété : elles se reprocheroient de manquer à la plus petite. Mais en même temps elles sont impérieuses, aigres et entêtées ; elles ne savent ni plier ni se contraindre : il faut que chacun souffre de leur humeur et de leurs caprices. Elles veulent être dévotes, et ne sont pas même raisonnables.

Il y en a qui, par un aveuglement aussi étrange, veulent unir tout le luxe et tous les plaisirs du monde avec la dévotion et la piété. On est le matin à l'église, et le soir aux spectacles. On est de toutes les assemblées chrétiennes et de tous les amusemens mondains. On veut servir tour à tour Dieu et le monde. Mais comment peut-on se flatter de pouvoir plaire à deux maîtres, allier l'esprit de Dieu avec celui qui lui est le plus opposé, le goût des choses saintes avec celui des choses profanes, et malgré les anathèmes que Jesus-Christ a lancés contre le monde, espérer d'accorder le monde et l'Evangile ?

Il en est d'autres qui, par une illusion moins condamnable, mais qui l'est néanmoins, consacrent à la dévotion et à la prière une grande partie du temps qu'il faudroit donner à l'éducation de sa famille, au soin de son ménage, à la vigilance sur ses domestiques. Mais la vraie piété qui nous porte à remplir fidèlement tous nos devoirs, pourroit-elle approuver qu'on les négligeât pour elle, et qu'on lui consacrât un temps qu'on ne sauroit lui donner, sans le dérober à ses plus étroites obligations ? La religion pourroit-elle autoriser ce que la raison condamne ? Ne nous apprend-elle pas elle-même, qu'il n'y a point de prière plus puissante, plus efficace auprès de Dieu que l'accomplissement de ses volontés, et qu'on n'est rien à ses yeux quand on n'est pas ce qu'on doit être ?

Lorsque le roi *Henri IV* travailloit à des affaires pressantes, et qu'il ne pouvoit assister au Service divin, il en faisoit des espèces d'excuses aux Prélats qui se trouvoient à sa cour, et leur disoit : *Quand je travaille pour le public, il me semble que c'est quitter Dieu pour Dieu même.*

Quelque légitime que soit cette raison, on ne doit pas néanmoins en abuser, comme bien des personnes qui prétextent leurs affaires ou leurs soins domestiques, pour se dispenser de ce qu'ils doivent à Dieu, et qui les oublient quand il s'agit de leurs plaisirs. Si on le vouloit bien sincèrement, on trouveroit presque toujours du temps pour satisfaire avec prudence aux devoirs ordinaires de la piété, sans négliger ceux de

son état, et ceux-ci même ne s'en feroient que mieux. Il y a tant de momens qu'on perd en des choses vaines ou moins importantes. Qui eut jamais de plus grandes occupations que *Saint Louis* sur le trône ? Qui fut cependant plus exact, et à remplir tous les devoirs de son état, et à n'omettre aucune de ses pratiques de piété ?

L'auteur *du Traité du vrai mérite*, qu'on n'accusera certainement pas d'avoir été un bigot, dit qu'il a connu de vieux guerriers qui étoient persuadés que dans cent dangers, dont ils ne pouvoient se tirer sans une espèce de miracle, ils avoient dû leur salut à la régularité avec laquelle ils récitoient dévotement, depuis leur enfance, des prières dont ils faisoient la nourriture et la force de leur ame. « Je crois, ajoute-t-il, l'assiduité à entendre la messe, le plus efficace de tous les principes de conduite. J'ai trouvé des officiers-généraux en voyage, qui, forcés de partir dès quatre heures du matin, ne l'auroient pas perdue pour tous les biens du monde. Ils savoient rendre à Dieu et au Prince ce qu'ils leur devoient. »

Cela nous montre de quelle importance il est de former de bonne heure les enfans à la piété, et de les accoutumer à en remplir fidèlement tous les devoirs. Les premières impressions sont ordinairement les plus durables. Un vase neuf conserve long-temps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée.

Comme nous voulons faire aimer la piété, nous nous garderons bien de la peindre sous ces traits sombres et rembrunis, dont certaines

personnes se plaisent à la charger. Une morale trop sévère produit peu de Saints. Elle fait préférer la facilité qu'on trouve à demeurer dans le vice, aux difficultés qu'il y a d'en sortir, et de pratiquer la vertu. Un rigorisme outré ne sert communément qu'à rendre la piété et la religion même odieuses. C'est un sujet de raillerie pour les libertins, et de scandale pour les foibles. Les libertins sont bien aises qu'on leur exagère les choses, pour avoir droit de n'en rien croire, et sur-tout de n'en rien faire, et qu'on leur en demande trop, pour avoir un prétexte de refuser tout. Les foibles, sur ces principes trop sévères, se sont souvent formé de fausses consciences, qui leur ont fait commettre de véritables crimes.

Pour se détromper les uns et les autres, qu'ils lisent le beau livre qne saint *François de Sales* a composé sur ce sujet (1). Ils y verront que la vraie piété n'est ni aussi farouche ni aussi austère qu'on s'est plu à la leur représenter; que le joug du Seigneur est doux et léger; qu'on peut vivre dans le monde, sans être du monde; et qu'on peut y avoir de la dévotion sans blesser les bienséances, sans se rendre ridicule ou méprisable. Ils y apprendront sur-tout que la piété sage et éclairée ne cherche, ni par une rigueur trop gênante à rétrécir le chemin du ciel jusqu'à le rendre impraticable, ni par un relâchement trop doux à l'élargir jusqu'à le rendre trop facile. Entre ces deux routes, dont

(1) *Introduction à la vie dévote.*

l'une conduiroit au désespoir, et l'autre perdroit par une trompeuse confiance, elle tâche de prendre le juste milieu pour elle-même et pour les autres.

Mais quelqu'ennemie qu'elle soit des excès dont nous venons de parler, elle l'est encore plus d'un autre qui n'est aujourd'hui que trop commun, de cette dangereuse et séduisante maxime, qui prétend borner tous les devoirs de la piété chrétienne aux devoirs de la probité mondaine, et qui ose assurer qu'on est assez vertueux lorsqu'on est honnête homme.

Je demanderois volontiers aux apôtres de ce nouvel évangile, par quelle autorité ils viennent contredire si formellement celui de Jesus-Christ, et s'ils ont donné, pour mériter notre créance, des preuves plus authentiques de leur mission. S'ils en ont de moins fortes, ou plutôt s'ils n'en ont d'autres que leur opinion particulière et la commodité de leur doctrine, doivent-ils s'étonner que nous déférions plutôt à la parole de Dieu qu'à la leur? Car pour nier ou douter que la religion chrétienne soit divine, il faut avoir renoncé à toutes les lumières de cette raison même qu'ils veulent prendre uniquement pour guide. Mais il n'est pas moins évident que la religion de l'honnête homme chrétien est bien différente de celle que se contente d'avoir celui qu'on appelle simplement honnête homme selon le monde. Celui-ci soumet la religion à sa raison.

Parmi les dogmes du christianisme il adopte les uns, rejette les autres, ne compose sa foi que des articles qui lui semblent ne point

contredire ni révolter sa raison, et il se fait une religion à sa mode. Parmi les préceptes, il respecte ceux qu'on ne pourroit violer sans manquer aux lois de l'honneur ou de la société; il s'en déclare hautement le rigide observateur, pour se croire en droit d'enfreindre ou de mépriser les autres, qui le gêneroient trop, ou qui ne lui plaisent point.

L'homme véritablement chrétien soumet au contraire sa raison à la religion, et la captive sous l'obéissance de la foi. La raison chez lui ne fait que les premiers pas; elle le conduit jusqu'au sanctuaire du christianisme. Là, après lui avoir fait voir écrites en caractères lumineux les preuves incontestables de la divinité de sa religion, elle le remet entre les mains de la foi, à laquelle il se soumet aveuglément pour tout ce qu'elle lui enseigne de la part de Dieu, assuré de ne pouvoir jamais s'égarer, parce qu'il est conduit par celui qui est la sagesse et la vérité même. Fidèle observateur de tous les préceptes, il croit devoir n'en mépriser aucun, parce qu'ils émanent tous de la même autorité, qui est celle de Dieu. Enfant soumis de l'Eglise, il en respecte toutes les décisions, et les regarde comme des oracles, parce que son infaillibilité est fondée sur les promesses de son divin Auteur, qui sera toujours avec elle jusqu'à la consommation des siècles, et qui veut qu'on regarde comme un païen et un publicain celui qui n'écoutera pas l'Eglise. Toutes ces lois sont sacrées pour lui : il sait qu'on ne doit pas seulement l'obéissance aux préceptes naturels

et divins, mais encore aux préceptes ecclésiastiques ; qu'il faut observer les uns et ne pas omettre les autres ; et qu'une seule offense mortelle, en quelque point que ce soit, suffit pour nous perdre éternellement.

Mais la vraie piété ne s'en tient pas là, et elle ne se borne pas simplement à ce qui est commandé. Elle aspire à ce qu'il y a de plus parfait, de plus digne d'elle et de Dieu. Elle aime mieux en faire trop que trop peu, et aller au-delà de ses obligations que de s'exposer à y manquer, en cherchant trop scrupuleusement le terme de ses devoirs. Elle sait à qui elle se confie. Elle connoît la bonté généreuse du Maître qu'elle sert, et qui récompense si libéralement tout ce qu'on fait pour lui, tandis que les hommes, qu'on sert avec tant de zèle et d'empressement, ne récompensent presque rien de ce qu'on fait pour eux.

Bien différent des mondains, dont la piété est si facile à se rebuter, si prompte à se dégoûter dans le service de Dieu, et qui trouvent que les momens qu'ils y donnent sont toujours ceux qui leur semblent couler le plus lentement ; le chrétien pieux ne goûte jamais de momens plus doux, plus agréables, que ceux qu'il peut consacrer aux saints exercices. Il ne s'imagine pas que la naissance, les dignités ni les richesses, soient un titre pour se dispenser de ce qu'on doit à Dieu. Plus le rang qu'il tient dans le monde est honorable et distingué, plus il se croit obligé à servir de modèle et à donner l'exemple.

Ainsi pensoit l'illustre épouse de Henri III

Louise de Vaudemont. Placée sur le trône de France, la couronne ne servit qu'à relever l'éclat de ses vertus, et ne lui fit rien perdre de son humilité, de sa piété, de sa douceur. Elle fut un modèle de modestie et de pudeur, dans un temps où la dissolution et les débauches infectoient la ville et la cour. Au milieu du luxe et du faste le plus indécent, elle ne se distinguoit que par la simplicité de ses habits. Aussi pieuse qu'elle étoit humble et modeste, elle parloit plus à Dieu qu'aux hommes, et on la trouvoit plus souvent aux Eglises qu'au Louvre. Durant les premières années de son mariage, elle se confessoit et communioit tous les mois ; mais quatre ans après avoir épousé le Roi, étant veuve, elle fréquentoit les Sacremens tous les huit jours. Convaincue par sa propre expérience, que la lecture des livres spirituels est l'aliment de la piété ; que ces livres qui paroissent si ennuyans, si insipides aux personnes qui ne lisent que des livres profanes, sont bien plus utiles et plus nécessaires, elle les lisoit volontiers, et en faisoit la nourriture ordinaire de son ame. Celui qu'elle se faisoit lire le plus souvent étoit la vie des Saints (1).

(1) Il y a plusieurs *Vies des Saints* très-bien faites et très-estimées, telles que celles du *P. Croiset*, et mieux encore celles du *P. Griffet*, pour tous les jours de l'année, en douze volumes ; et les *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints*, traduits de l'anglois par une Société d'ecclésiastiques. Il y a aussi un bon *Abrégé de la Vie des Saints pour tous les jours de l'année, accompagnée de réflexions, etc.*, en un gros vol. *in*-8.°, par un Curé de Rouen. Nous ne parlons pas des autres, parce que nous ne voulons indiquer que ce que nous connoissons de meilleur.

C'est en effet ce qu'il y a peut-être de plus propre à nourrir la piété, et même à en inspirer l'amour et le goût : les exemples des Saints ont fait beaucoup d'autres Saints. On lit avec avidité tant de livres qui n'apprennent rien, ou qui ne servent qu'à satisfaire une vaine curiosité. On ne veut rien ignorer, excepté la seule chose qu'il faudroit savoir, la science de la religion et du salut. Par une suite de l'incrédulité de notre siècle, on paroît rougir de la lecture la plus utile et la plus édifiante, comme on rougit de passer pour pieux et dévot.

On redoute la critique du monde, de ce monde qu'on n'a pas la force de mépriser, lors même qu'on le juge le plus méprisable. On craint des hommes qui ne peuvent faire aucun mal, et dont la censure est un éloge tacite mille fois plus glorieux que leurs fausses et frivoles louanges; et l'on ne craint point de rougir du service d'un Maître tout-puissant, d'un Dieu jaloux, qui regarde du même œil et ses ennemis et ceux qui n'osent se déclarer pour lui. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands, et des Puissans assez puissans, pour mériter que nous les préférions à Dieu?

Qui que vous soyez, dans quelqu'état, à quelque haut rang que vous soyez placé, ne rougissez jamais d'être pieux, ni de le paroître. Ne faites pas comme le superbe, qui s'imagine qu'il ne doit point croire ni agir comme le vulgaire. Ne prenez pas pour une marque de noblesse et de grandeur d'être moins sage que les autres.

Si parce que vous êtes noble vous avez peine à faire ce que fait le petit peuple, faites mieux que lui ce qu'il fait bien. Ne le suivez pas dans les voies de la piété; ayez égard à votre condition, marchez le premier, servez d'exemple. Tenez votre rang dans le lieu saint; ne permettez pas qu'aucun y soit plus religieux ni plus modeste que vous. *Mon fils*, disoit avec cette simplicité si digne de sa piété, *Saint Louis* à Philippe qui devoit lui succéder au trône, *assistez avec dévotion au Service de Dieu et de la sainte Eglise notre mère. Priez-y Dieu de cœur et de bouche, principalement à la messe, après la consécration du corps de Notre-Seigneur, sans y causer ni parler à qui que ce soit.* Ce saint Roi pratiquoit lui-même ce qu'il recommandoit à son fils. Il étoit durant tout le temps de la messe, et sur-tout après que les paroles sacrées avoient fait descendre sur l'autel la Victime sainte, dans le recueillement et le respect le plus profond.

Quelle différence de ce pieux Monarque à ce tourbillon de jeunes et quelquefois de vieux insensés qui, après avoir passé toute la semaine sans paroître dans nos temples, y accourent enfin les jours de fêtes et de solennité! Entraînés par la coutume et conduits par la bienséance, ils y viennent pour voir et pour être vus; pour critiquer et pour étaler les modes, les parures mondaines; pour concerter souvent les plaisirs de l'après-midi, durant le plus auguste de nos Mystères. Sans retenue comme sans religion dans nos églises, on les voit y causer;

y rire, y commettre des indécences qu'ils n'oseroient se permettre dans une assemblée profane. Ils entrent avec décence dans la maison d'un Grand, ils s'y observent, ils s'y composent; et ils ne craignent pas d'entrer, d'agir sans respect dans la maison de Dieu. Ils y promènent par-tout leurs regards insolens, qu'ils ne fixent de temps en temps sur l'autel, que pour voir si le sacrifice sera bientôt fini. A peine daignent-ils suspendre leurs scandaleux entretiens et mettre un genou en terre, ou incliner foiblement la tête, dans le moment le plus redoutable du sacrifice. S'ils ne sont plus chrétiens, pourquoi viennent-ils dans les assemblées chrétiennes ? et s'ils les ont encore, comment osent-ils y outrager, y insulter le Dieu qu'ils adorent ?

Avouons-le pourtant à la gloire de la religion : quelque fréquent que soit ce désordre, il n'est pas universel. Dieu s'est réservé parmi nous un grand nombre de vrais et de fidèles adorateurs; et l'on voit les Princes eux-mêmes ne paroître devant nos autels que pour confondre l'impiété par d'augustes exemples, et donner à leurs peuples des marques publiques de leur piété. Nous avons vu de nos jours un puissant Monarque prier durant les saints Mystères avec une modestie édifiante, descendre de carrosse, et se mettre à genou au milieu des boues pour adorer le Fils de Dieu, qu'on portoit aux malades (1).

---

(1) *Louis XV*, qui eut toujours un grand fonds de religion.

Nous avons vu le vertueux Dauphin son fils, que la religion honorera long-temps de ses regrets, signaler également sa piété. Ayant aperçu de loin une procession du Saint-Sacrement, il fit arrêter, descendit de carrosse, s'avança à pied vers le reposoir, se confondit dans la foule, rejeta les carreaux qu'on voulut mettre sous ses genoux, et se prosterna sur le pavé.

La piété des Grands est le plus beau triomphe de la religion, qui à son tour les comble de gloire. Cette belle qualité fut une de celles de *Philippe II*, roi d'Espagne, que l'Histoire nous représente comme un des plus grands Princes de son siècle par sa sagesse, son équité et sa magnificence. Il étoit sorti de Madrid pour se promener en voiture. Il trouva le Vicaire d'une petite paroisse de la campagne, qui, précédé d'un enfant, portoit le saint Viatique à un malade. Il descendit aussitôt de son carrosse, y fit monter le Prêtre, qu'il accompagna la tête nue et la main à la portière, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez le malade. C'étoit un pauvre jardinier. Le Prince assista avec la plus grande dévotion à toute la cérémonie. Il fit ensuite une aumône considérable à celui qu'on venoit d'administrer; et remontant dans son carrosse avec le Prêtre, qu'il fit mettre à la place la plus honorable, il le ramena jusqu'à son église : imitant en cela l'exemple d'un de ses plus illustres ancêtres, *Rodolphe de Hapsbourg*, tige de la maison d'Autriche, dans laquelle la piété et la religion ont de tout temps été héréditaires. Ce Prince étant à la

chasse, rencontra un Curé qui portoit le Viatique. Il descendit de cheval, y fit monter le Prêtre, et conduisit lui-même le cheval par la bride.

Le nouveau Roi de Portugal, *Dom Pedro*, a donné à ses sujets, dans une semblable occasion, une marque aussi éclatante de son religieux respect; et il a fait voir à ce siècle d'irréligion, que la vraie grandeur ne consiste point à faire parade de son impiété, à mépriser les choses saintes, mais à honorer, à servir son Créateur et son Maître. Quels sentimens respectueux ne devons-nous donc pas avoir aussi pour cet Être suprême, puisque nous voyons de grands Monarques, devant qui tous les autres hommes se prosternent et s'humilient, se prosterner eux-mêmes et s'humilier devant lui! Quelle plus utile instruction à donner à la jeunesse, que de lui faire remarquer souvent ces nobles exemples, si propres à lui donner une grande idée de Dieu et de la religion, à lui transmettre l'amour de la véritable piété, qui est, ainsi que la crainte du Seigneur, le commencement et la source de la sagesse!

Cet héritage, le plus précieux que des parens chrétiens puissent laisser à leurs enfans, ne se donne pas comme les autres biens, en disant: *Je laisse à mon fils la piété et la sagesse.* Si vous voulez qu'il les possède, faites en sorte, tandis que vous vivez, qu'il s'en mette en possession. Si vous attendez trop longtemps, il ne les aura jamais. C'est au printemps

de la vie qu'il faut jeter dans les jeunes cœurs les semences de la vertu. Il faut, pour ainsi dire, leur faire sucer avec le lait les premières douceurs de la piété ; elle croîtra avec l'âge, elle jettera dans l'ame des racines profondes, et les plus violentes tempêtes ne pourront la renverser. Dociles à ses leçons, ils deviendront des hommes sages, des citoyens vertueux, des personnes irréprochables dans leurs mœurs et dans leur conduite, aussi fidèles à remplir tous les devoirs de la probité et de l'honneur que ceux de la piété et de la religion ; ou plutôt, exacts observateurs des premiers, parce qu'ils le seront de ceux-ci : car comme il n'y a point de vraie, de solide religion sans probité, il n'y a pas non plus de vraie, de solide probité sans religion ; et qui peut oublier ce qu'il doit à Dieu, peut aisément méconnoître ce qu'il doit aux hommes.

Nous ne pouvons mieux finir ces réflexions, que par les excellens conseils que Madame *de Maintenon* donnoit, au sujet de la piété, à la duchesse de Bourgogne, dans l'instruction qu'elle composa pour cette jeune Princesse. C'est un parfait modèle de ce que tous les gens du monde, et en particulier les personnes du sexe, doivent faire.

« Que votre piété, lui dit-elle, soit solide, droite, éclairée : solide, en évitant de la mettre dans des minuties ; droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particulière ; éclairée, en vous instruisant de tout ce que vous devez savoir pour vous sauver.

» Vous aimez la joie, le repos, le plaisir; croyez-moi, j'ai goûté de tout : il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu; le vice est affreux; et l'on ne peut trop tôt se donner au Seigneur.

» Évitez la vanité et l'oisiveté; évitez surtout le péché : on se jette aisément dans le vice, on en sort difficilement.

» Méditez la loi de Dieu jour et nuit; gravez-la profondément dans le fond du cœur; rentrez souvent en vous-même, et tâchez de vous mettre en la présence de Dieu, au milieu des compagnies les plus nombreuses.

» Aimez l'Eglise, qui est l'assemblée des fidèles; respectez ses Ministres, protégez les gens de bien et les bonnes œuvres. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la religion. Tenez-vous attachée au Saint-Siége, c'est le centre de la catholicité.

» Soyez simple dans la piété, docile, humble, unie, comme saint Paul l'ordonne aux femmes.

» Fréquentez les sacremens avec joie et avec confiance; choisissez un bon Confesseur, et laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera.

» Aimez la lecture des livres qui portent à Dieu, tels que l'*Imitation de Jesus-Christ et les Œuvres de Saint François de Sales*, que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil, et nourrissent la curiosité si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connoissances.

» Aimez vos enfans, voyez-les souvent,

c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et une paysanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus. »



Et qu'à tous vos discours la vérité préside.

La vérité est le premier devoir de l'homme en société. La parole a été donnée aux hommes pour se communiquer leurs pensées : c'est aller contre l'institution de la nature, que de la faire servir à la duplicité et au mensonge. Quelle confiance les hommes pourront-ils avoir entr'eux, si la vérité est bannie de la société, et si la langue, destinée à être l'interprète fidelle du cœur, n'en est plus que le voile trompeur qui le cache et le déguise ?

Que l'homme vrai est précieux dans le commerce de la vie ! Avec lui on peut régler ses jugemens, ses sentimens, ses démarches ; son amitié n'est point équivoque ni trompeuse ; sa bouche est l'organe de la vérité, et jamais le mensonge n'a souillé ses lèvres.

Mais il faut convenir qu'un tel homme est bien rare. La vérité est simple et ingénue, et nous voulons du spécieux et de l'ornement. Elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection ; et nous n'aimons que notre propre ouvrage, la fiction et la fable ; ou, comme dit un auteur célèbre qui, par la multitude de ses erreurs en tout genre, l'a prouvé plus que personne :

Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la terre.

VOLTAIRE.

Voyez le peuple : il controuve, il augmente, il charge les faits par grossièreté et par sottise. Dans le grand monde, toutes les sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité et de droiture ; les entretiens n'y sont le plus souvent que des mensonges, cachés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. Les politiques font du déguisement et du mensonge leur étude ; plusieurs en font leur plaisir, et d'autres leur métier. Pour vous, faites-en ce qu'en ont fait tous les grands hommes, l'abomination de votre cœur. Regardez, avec le Sage, le mensonge comme une tache honteuse et un opprobre. *La vie des menteurs*, ajoute-t-il, *est une vie sans honneur : leur confusion les accompagne sans cesse* (1).

L'honnête homme, le vrai chrétien, ne méprise pas seulement le mensonge, mais il le hait, il le déteste, parce qu'il sait que le Dieu qu'il adore est la vérité même, et que les lèvres menteuses lui sont en abomination (2). Ne craignez donc jamais que de ne pas dire la vérité, et abhorrez le mensonge plus que la mort. Ces beaux sentimens étoient ceux de ce saint Évêque de Thagaste en Afrique, nommé *Firmus*, dont parle saint Augustin. Il tenoit chez lui, caché avec beaucoup de soin un homme innocent, qu'un Empereur païen vouloit faire mourir. Des exempts vinrent

---

(1) *Abominatio est Domino labia mendacia.* Prov. 12.

(2) *Opprobrium nequam in homine mendacium*, etc. Eccli. 20.

par ordre de l'Empereur lui demander cet homme. Il leur répondit qu'il ne pouvoit ni mentir ni leur découvrir celui qu'ils cherchoient. On lui fit souffrir tous les tourmens imaginables ; mais il fit paroître une constance héroïque. Il fut amené devant l'Empereur, qui admira ses sentimens, et lui accorda même la grâce de l'homme qu'il gardoit chez lui. Quelles louanges, ajoute le saint Docteur, ne mérite pas cet illustre Evêque, qui aima la vérité jusqu'à tout souffrir plutôt que de mentir ?

A son exemple, estimez plus la vérité que toutes les choses du monde ; craignez de vivre avec la réputation d'être un homme faux. Haïssez le mensonge ; et quoique dans les compagnies on l'appelle le plus innocent des péchés, et dans les palais le plus nécessaire, appelez-le par-tout le plus honteux et le plus indigne d'un homme d'honneur. Ne vous permettez même jamais de le mêler à dessein dans les faits que vous racontez, pour les rendre plus agréables. Quelque ornement que vous puissiez lui donner, croyez qu'il ne sauroit être que très-méséant dans votre bouche. Il l'est sur-tout dans celle de ces personnes, qui par leur état, par leur dignité ou par la sainteté de leur caractère, doivent être les plus fidelles images de celui qui est la vérité par essence (1). Un Religieux qui vouloit se jouer de la simplicité apparente de saint *Thomas d'Aquin*, lui dit d'aller à la fenêtre, et qu'il verroit en l'air

(1) *Non decet principem labium mentiens.* Prov. 71.

un bœuf qui voloit. Saint Thomas y accourut. Le Religieux se moqua de lui. Comment, lui dit-il, avez-vous pu croire qu'un bœuf pût voler ? *Je croirois plutôt*, lui répondit le Saint, *qu'un bœuf volât, que de penser qu'un Religieux tel que vous fît un mensonge.*

De quelque condition que vous soyez, ayez la force de ne jamais rien dire que de vrai. N'ayez pas la manie si ordinaire aux enfans, aux femmes et à ceux qui ont, comme elles, l'imagination vive et ardente, de tout agrandir, de tout exagérer. On veut étonner et surprendre ; dans cette vue on outre tout ce qu'on dit, et d'un ciron l'on fait un colosse. Mais qu'arrive-t-il ? Dès que l'on connoît une personne sur ce ton, on commence par diminuer au moins la moitié de ce qu'elle dit, et l'on finit par ne plus la croire.

Évitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité (1).

On ne gagne en effet à mentir, que de n'être pas cru lorsqu'on dit vrai. Un menteur ne ment pas toujours, mais c'est toujours une folie de se fier à sa parole. Un méchant homme affirmoit une chose avec serment : *Ce n'est pas aux sermens qu'on ajoute foi*, lui répondit-on, *c'est à la probité.*

---

(1) *Fables d'Ésope, mises en françois avec le sens moral en quatre vers*, qui sont très-bien faits. C'est un excellent livre pour les enfans qui commencent à lire.

Quand une personne a la réputation d'être vraie, on jurerait sur sa parole ; ce qu'elle dit a toute l'autorité du serment. Madame la duchesse *de Longueville*, qui mérita par ses grandes qualités l'estime dont elle jouit dans le dernier siècle, n'ayant pu, dit *Pélisson*, obtenir une grâce du Roi pour une de ses créatures, elle en fut si vivement piquée, qu'il lui échappa des paroles fort indiscrètes et fort peu respectueuses. Une seule personne qui les avoit entendues, ne lui fut pas fidelle. La chose revint au Roi, qui en parla à M. le Prince : c'étoit le Grand Condé, frère de la duchesse de Longueville. Celui-ci assura le Roi que cela ne pouvoit être, et que sa sœur n'avoit pas perdu l'esprit. *Je l'en croirai elle-même*, répliqua le Roi, *si elle dit le contraire*. Le Prince va voir sa sœur, qui ne lui cache rien. En vain il tâche, durant une après-dînée toute entière, de lui persuader qu'en cette occasion la sincérité seroit une vraie simplicité ; qu'en la justifiant auprès du Roi il avoit cru dire la vérité, mais qu'il falloit laisser tomber cela, et qu'elle feroit même plus de plaisir au Monarque de nier sa faute que de l'avouer. *Voulez-vous*, lui dit-elle, *que je la répare par une plus grande, non-seulement envers Dieu, mais envers le Roi ! Je ne saurois gagner sur moi-même de lui mentir, lorsqu'il a la générosité de m'en croire et de s'en rapporter à moi. Celui qui m'a trahie a grand tort ; mais après tout, il n'est pas permis de le faire passer pour un calom-*

niateur, puisqu'en effet il ne l'est pas. Elle alla le lendemain à la Cour. Après avoir obtenu de parler au Roi en particulier, elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon des paroles indiscrètes qui lui étoient échappées. Elle ajouta que M. le Prince n'avoit pu l'en croire capable, et que c'étoit pour cela qu'il avoit entrepris de la justifier auprès de Sa Majesté; mais qu'elle aimoit mieux lui avouer sa faute, que d'être justifiée aux dépens d'autrui. Louis XIV, par une action également héroïque, non-seulement lui pardonna de bon cœur, mais lui fit quelques autres grâces qu'elle ne s'attendoit pas de recevoir; elle crut même remarquer qu'il la traita depuis avec plus de considération et de bonté qu'auparavant.

S'il est vrai que de la foiblesse et de la dépendance naissent souvent la finesse et la fausseté, la vérité est une vertu bien estimable dans les femmes. Aussi faut-il avouer qu'elle s'y trouve encore plus rarement que dans les hommes, parce que l'éducation même qu'on leur donne pour l'ordinaire, augmente et fortifie en elles le penchant qu'elles ont à la dissimulation. On leur apprend, presque dès l'enfance, l'art de feindre; et la plupart n'y deviennent que trop habiles. Madame *de Maintenon*, qui reconnoît que la dissimulation dans laquelle on élève les femmes a de grands inconvéniens, conseille à la Duchesse de Bourgogne d'avoir plutôt une *prudente franchise*.

En

En lui recommandant d'unir la prudence à la franchise, elle lui donnoit un avis bien important; car il est quelquefois de la sagesse de dissimuler ce qu'on pense, et de ne pas dire tout ce qu'on sait. La dissimulation n'est donc pas toujours mauvaise ni blâmable. Il y en a une louable, au contraire, et qui fait partie de la prudence : elle sait, sans le secours du mensonge, cacher ses sentimens aux curieux qui voudroient les pénétrer; elle tait la vérité qui déplairoit, lorsque les circonstances n'exigent pas qu'on la fasse connoître; elle couvre des voiles du silence, quand la justice ou la charité le demande, ce qu'elle sait des défauts ou des intérêts du prochain. Cette belle et estimable dissimulation est le partage des hommes sages et prudens, des personnes vertueuses et chrétiennes; comme celle qui emploie le déguisement et le mensonge pour tromper et en imposer, ou qui retient la vérité captive, lorsqu'il est du devoir de la manifester, est la honteuse ressource des politiques mondains, des courtisans flatteurs, des chrétiens foibles et pusillanimes.

La bouche qui ment, dit l'Esprit-Saint en parlant des mensonges pernicieux, *donne la mort à l'ame. Le faux témoin ne demeurera pas impuni, et celui qui dit des mensonges périra* (1). Ces terribles sentences frappèrent tellement un pieux avocat, qu'ayant, un jour en plaidant, laissé échapper un léger mensonge,

(1) *Os quod mentitur, occidit animam.* Sap. 1. Prov. 19.

et étant tombé peu après sur ces endroits de l'Écriture, il renonça sur-le-champ à une profession où il est si facile et si funeste de déguiser la vérité.

Ceux qui se font un jeu et une habitude de manquer de sincérité dans les petites choses, s'exposent à en manquer bientôt dans les grandes. L'habitude rend aisé et même agréable ce qu'on faisoit d'abord avec peine et avec répugnance. Craignez donc de contracter un vice, qui vous feroit haïr et mépriser non-seulement du Seigneur, mais des hommes. Car le monde, tout faux et tout corrompu qu'il est, ne sauroit s'empêcher de rendre hommage à la droiture; et ceux-mêmes qu'elle a offensés, finissent par l'admirer. On déteste les fourbes et les cœurs doubles; on estime les hommes droits et sincères; on aime la candeur et la franchise.

La candeur est la marque d'une belle ame, qui se montre telle qu'elle est; la franchise est celle d'une ame noble, qui aime la vérité, et qui ne craint pas de se déclarer pour elle; l'une et l'autre sont l'expression et l'effusion de la droiture du cœur. Trop pure, trop innocente pour être dissimulée, si la candeur pense hautement, c'est qu'elle n'a point à rougir de ses pensées. Mais souvent qu'il est à craindre que la franchise, à moins qu'elle ne soit dirigée par la prudence et par la politesse, ne fasse rougir les autres! Combien de gens qui, pour vouloir être sincères et vrais, sont impolis et grossiers, ou mondains et satiriques!

Un jeune poète vint montrer à *Lulli* un prologue qu'il avoit composé pour un opéra, et lui demanda ce qu'il en pensoit. Lulli l'ayant lu, lui dit qu'il n'y trouvoit qu'une lettre de trop. L'auteur, flatté de ce qu'il croyoit un éloge, le pria de lui indiquer l'endroit. C'est, répondit Lulli, dans ces mots, *fin du prologue*, la dernière lettre de *fin*.

N'ayez point cet amour outré et farouche de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui ne la montre que sous un dehors révoltant. Ce défaut est d'autant plus difficile à corriger qu'on s'en fait gloire. Quand on le reproche à ceux qui l'ont, ils répondent qu'ils sont faits ainsi, et qu'ils ne sauroient dire que ce qu'ils pensent. Ignorent-ils donc qu'on se doit les uns aux autres des égards et des ménagemens ? Il n'y a point d'hommes, quelque mérite qu'il ait, qui ne fût fort mortifié, si on lui disoit tout ce qu'on pense de lui. La discrétion est à l'ame ce que la pudeur est au corps. Un excès de franchise est une indécence comme la nudité.

Celui qui dit tout ce qu'il pense, ne pense pas toujours à tout ce qu'il dit. Il y a souvent bien de l'imprudence et du péril à être trop sincère. Des coups déshonorans, et la mort même, ont été plus d'une fois les honteuses et tristes suites de l'indiscrétion de la langue. Le moindre mal qui puisse en arriver, c'est de nous faire perdre l'estime et l'amitié de ceux avec qui nous vivons. Cependant il vaudroit encore mieux être trop franc et trop véri-

dique, que fourbe et dissimulé. Mais il y a un milieu à tenir, et l'homme poli saura presque toujours le trouver. Il saura éviter adroitement de dire des vérités désagréables, ou tâchera de les adoucir, persuadé que dans des bagatelles on ne doit la déclaration de ses sentimens qu'à ses amis; encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur fasse. Mais dans quelque cas que ce soit, il n'aura jamais recours à cette perfide et trompeuse dissimulation, à qui un poète dit ironiquement :

Art précieux de feindre avec adresse
Un sentiment que l'on n'éprouve pas,
Et qui nous fait, blessant goût et justesse,
Louer tout haut quand nous blâmons tout bas,
Tu sais voiler d'une gaze légère
La vérité, dont le front trop sévère
Blesse nos yeux devenus délicats.

Aussi la flatterie ordinairement fait-elle des amis, la vérité des ennemis. Mais les grandes ames, qui connoissent tout le prix de la sincérité, préfèreront toujours à des amis qui les flattent, des ennemis même qui leur diront la vérité. *Philippe*, roi de Macédoine, qui estimoit dans les autres une sincérité qu'il n'avoit pas, étoit, à la vente de quelques esclaves, dans une posture indécente. L'un d'eux l'en avertit: *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit Philippe, *je ne savois pas qu'il fût de mes amis*.

Henri IV, plus grand homme encore que Philippe, et d'un caractère plus franc et plus droit, eut le bonheur d'avoir à sa cour des

ministres qui lui disoient la vérité, et de les estimer. La marquise de Verneuil l'avoit engagé à lui donner par écrit une promesse de mariage. Le prince, avant de la lui remettre, consulta *Sully*, et la lui montra. Ce ministre, zélé pour la gloire de son maître, la déchira. Le roi, indigné d'une pareille hardiesse, lui dit tout en colère : Vous êtes fou, Sully. *Je voudrois l'être seul, Sire*, répondit *Sully*. Henri IV, malgré sa passion pour la marquise, ne put blâmer ce ministre, parce qu'il sentoit qu'il avoit raison ; et il le quitta sans lui répliquer un mot.



I V.

Tenez votre parole inviolablement.

CELUI qui aime sa réputation, aime à tenir exactement sa parole : la qualité d'honnête homme impose ce devoir. Il se fait une loi, lorsqu'il le peut, de tenir ce qu'il a promis, dans les choses même les plus légères ; parce qu'on est bientôt infidèle dans les grandes, quand on s'accoutume à n'être pas fidèle dans les petites. *Despréaux* aimoit à se trouver exactement à l'heure qu'il avoit promis, parce que, disoit-il, la première chose qui se présente à l'esprit et dont on s'occupe le plus, ce sont les défauts de la personne qui se fait attendre.

Lorsque la promesse n'est pas injuste ou absolument impossible, on ne doit jamais la violer, pour quelque raison ou pour quelque intérêt que ce soit. Pendant que le jeune *Pompée* disputoit l'empire avec Octave et Marc-Antoine, ils firent entr'eux une espèce de trève, et ils se donnoient des repas tour à tour. Un jour que ces deux derniers mangeoient dans la galère de Pompée, un de ses capitaines le tira à l'écart, et lui dit que s'il veut le laisser faire, il sera bientôt le maître du monde. Voilà un coup de partie, ajouta-t-il, la fortune vous favorise ; si vous le voulez, vous n'avez plus d'ennemis dans un quart-d'heure. Pompée n'y voulut point consentir : *Ils sont venus de bonne-foi*, dit-il, *et j'aime mieux*

garder ma parole que de commander à tout l'univers.

L'histoire nous a conservé des traits d'héroïsme en ce genre, plus grands encore et plus magnanimes. Tel est celui du Régulus François, *Jean Premier*. Qui ne sait le noble sacrifice qu'il fit à cette belle maxime, qui étoit la sienne : *Que si la vérité et la bonne foi étoient perdues, on devroit les retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois !* Ce prince, dont l'ame fut encore plus grande que ses malheurs, ayant été fait prisonnier dans une bataille, fut renvoyé sur sa parole ; mais n'ayant pu accomplir toutes les conditions qu'on avoit mises à sa liberté, il retourna accompagné de sa seule vertu dans les prisons du roi d'Angleterre, et y mourut trois ans après.

Le *P. de Laurière*, franciscain, montra la même fidélité, le même courage, et eut un plus heureux succès. Ayant été pris par les Indiens avec plusieurs officiers Portugais, il demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaie paroissant craindre qu'il ne revînt pas, le religieux détacha son cordon, et le lui mit en main comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul on le laissa partir. Sa négociation ayant été infructueuse, il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, et il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte généreux de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

On doit sur-tout garder les promesses qui ont été munies du sceau sacré du serment; et celui qui est la vérité par essence, a quelquefois puni dès cette vie le parjure, d'une manière sensible et éclatante. *Lothaire*, roi de la Lorraine, à laquelle il donna son nom, et neveu de l'empereur Charles-le-Chauve, avoit répudié *Thietberge* son épouse légitime, afin d'épouser Valdrade, pour laquelle il avoit conçu une inclination déréglée. Le pape cassa la sentence d'un synode qui avoit rompu le premier mariage, et menaça Lothaire de l'excommunication, s'il ne quittoit ce commerce scandaleux. Il vint à Rome, pour donner satisfaction. Il jura en présence du souverain pontife, et fit même jurer une partie des seigneurs de sa suite, que depuis la défense du saint-siége il n'avoit point eu de communication avec Valdrade. Il lui promit de suivre en tout ses avis. Le pape le fit approcher de la sainte table, et lui dit de recevoir hardiment le sacrement du salut éternel, s'il avoit une ferme résolution de rompre pour toujours le commerce criminel qu'il avoit eu avec Valdrade, sinon de n'être point assez téméraire pour le recevoir, de peur qu'il ne tournât à sa condamnation. Le roi, sans hésiter, reçut la communion. La plupart de ceux qui l'accompagnoient se présentèrent aussi à la sainte table, et il n'y en eut que quelques-uns qui n'osèrent en approcher. Lothaire sortit de Rome plein de joie, croyant avoir heureusement terminé son affaire; mais la main de Dieu s'appesantit sur

lui. La fièvre le prit à Lucques, et la maladie se mit parmi ceux de sa suite : il les vit mourir presque tous sous ses yeux, et mourut ensuite lui-même, comme le rapportent M. Fleury et tous les historiens ecclésiastiques. « On observa, dit l'auteur de l'Histoire de l'Empire, que la mort qui le surprit bientôt après, fut la punition que Dieu exerça contre son parjure. On remarqua aussi que de ceux qui avoient juré et communié avec lui, il n'y en eut pas un qui vécût plus de six mois après cette impiété (1). »

Celui, dit l'écrivain sacré de l'Ecclésiastique, *qui ne fait pas ce qu'il a promis avec serment, aura son péché sur lui ; et s'il jure en vain*, c'est-à-dire, pour des choses de peu d'importance ou sans avoir dessein d'accomplir ce qu'il promet, *ce ne sera pas une excuse qui le justifiera* (2).

Les païens ont pensé de même. Après la bataille de Cannes, Annibal avoit renvoyé à Rome dix prisonniers, avec serment de revenir, s'ils ne pouvoient obtenir qu'on rachetât les soldats Romains qui avoient été pris. Ceux qui manquèrent à leur serment furent dégradés par les censeurs, et relégués pour toute leur vie parmi les derniers du peuple.

On usa de la même sévérité à l'égard du soldat qui, dans cette occasion, s'étoit rendu coupable, en voulant éluder son serment ;

---

(1) Hist. Ecclés. de *Fleury*, liv. 51, ann. 869 ; et Hist. de l'Emp. de *Heiss*. liv. 1, chap. 5.

(2) *Et si in vacuum juraverit, non justificabitur*. Eccli. 23.

parce que c'est manquer équivalemment à sa parole, que de lui donner des interprétations captieuses. Ce soldat, dit *Ciceron*, étoit revenu au camp d'Annibal, peu de temps après l'avoir quitté, sous prétexte qu'il avoit oublié quelque chose; en étant sorti ensuite, il s'étoit cru dégagé de sa promesse. Il l'étoit, ajoute Ciceron, à s'en tenir à la lettre : mais dans le fond il ne l'étoit pas, parce qu'en fait de promesses il faut toujours regarder l'intention qu'on a dû avoir ou qu'on est présumé avoir eue (1).

Si l'on juge d'après ces principes, ce que fit un empereur Turc, quoique ce fût à un perfide, ne paroîtra pas moins répréhensible et contraire à la bonne foi. Ce traître découvrit à *Soliman II* l'extrémité où étoit la ville de Rhodes, et la manière de s'en rendre maître, après être convenu qu'il auroit pour récompense une des filles du sultan en mariage. La ville prise, il lui demanda l'effet de sa promesse. *Je me suis engagé*, répondit Soliman, *à vous donner ma fille, et je suis résolu de vous tenir parole ; mais il faut premièrement que je vous fasse ôter votre vieille peau de chrétien, et s'il vous en vient une nouvelle, vous l'épouserez.* Il le fit écorcher vif. Le traître méritoit sans doute un pareil supplice; mais il ne falloit pas, pour profiter de sa trahison, le tromper par une promesse qu'on étoit bien résolu d'éluder ensuite.

---

(1) *Semper autem in fide, quid senseris, non quid dixeris cogitandum.* L. de Offic.

La justice, qui nous oblige à tenir notre parole quand nous le pouvons légitimement, nous permet aussi et nous ordonne même quelquefois d'y manquer. Ainsi; les promesses arrachées par la crainte ou obtenues par l'artifice, il n'y a personne, dit *Ciceron*, qui ne voie qu'on n'est pas obligé à les tenir (1). Forcé par les circonstances de faire une promesse à un brigand, pour sauver votre vie ou préserver votre maison du feu, vous avez droit de ne pas lui donner ce qu'il n'avoit aucun droit d'exiger. Vous avez promis de prêter une somme d'argent qui vous devient nécessaire à vous-même, de rendre une épée dont on veut se servir pour une fin criminelle, de remettre un livre obscène ou impie : la loi de la charité vous défend de tenir votre parole, lorsque vous pouvez y manquer sans vous exposer à quelque fâcheux accident.

Avez-vous promis de faire une action mauvaise, de commettre un crime ou d'y coopérer, gardez-vous de croire que vous soyez obligé à tenir votre promesse ? L'exécution vous rendroit doublement criminel. Agésilas, roi de Sparte, cédant à l'importunité d'un de ses sujets, lui avoit promis une chose qui, après y avoir fait réflexion, ne lui parut pas juste. Il différa pour cette raison de remplir sa promesse. Pressé par le Spartiate, il lui dit qu'il

---

(1) *Jam illis promissis standum non esse quis non videt, quæ coactus quis metu, quæ deceptus dolo promiserit!* I. de Offic.

ne pouvait pas lui accorder sa demande, parce qu'elle étoit injuste. Mais les rois, ajouta ce particulier, ne doivent promettre que ce qu'ils veulent tenir. *Et les sujets*, reprit Agésilas, *ne doivent demander aux princes que ce qu'ils peuvent accorder.*



Mais ne la donnez pas inconsidérément.

Si la probité et la bonne foi doivent répondre de notre parole, la prudence et la sagesse doivent présider à nos engagemens. C'est n'être ni prudent ni sage, que d'être trop facile à promettre : mille circonstances imprévues peuvent vous en faire repentir. Ne promettez jamais non plus sans en savoir l'objet : vous vous exposeriez souvent à devenir infidèle ou criminel. *Hérode*, dans l'ivresse de l'admiration, promet à la fille d'Hérodias tout ce qu'elle voudra lui demander. Elle lui demande ce qu'il ne peut accorder sans crime. Déjà coupable par son imprudence, il le devient encore plus par la mauvaise honte qui l'empêche de désavouer sa promesse, et il donne, quoiqu'à regret, l'ordre de trancher la tête à un saint prophète, qu'il jugeoit digne de sa confiance et de son estime (1).

(1) *Herodes metuebat Joannem, sciens eum virum justum et sanctum : et custodiebat eum, et audito eo multa faciebat, et libenter eum audiebat.* Marc. 6. *Hérode*, qui fit mourir saint Jean-Baptiste, avoit ravi à Philippe son frère sa femme Hérodias; il périt misérablement avec elle à Lyon, où il fut relégué par l'empereur Caligula.

Ne soyez ni inconsidéré ni trop prompt à donner votre parole : ceux qui la donnent aisément, y manquent de même. Tel étoit le cardinal *Mazarin*. Jamais personne ne promit plus, et ne donna moins. Il tâchoit d'inspirer la même maxime à Louis XIV. *Promettez toujours aux Français*, lui disoit-il, *mais ne vous mettez pas en peine de rien tenir*. Le trait suivant peint encore mieux son caractère. Il avoit eu l'ambition de marier sa nièce au prince de Conti. Bréquigni étant venu lui apporter la nouvelle qu'elle étoit accouchée d'un fils, le cardinal, rempli de joie, lui promit une grande récompense. L'enfant mourut quelque temps après. Bréquigni voulant rappeler au cardinal le souvenir de sa promesse, ce fin ministre lui dit : *Bréquigni, ne me parlez pas de cela, vous renouvelez ma douleur*. Quand les grands, par l'abus de leur indépendance, croient pouvoir se dispenser des règles que la probité impose aux autres hommes, c'est toujours aux dépens de leur réputation ; et si leur rang est plus élevé, la tache qu'ils impriment à leur nom, comme celle qui est sur une étoffe riche, n'en paroît que davantage, et n'en est que plus déshonorante.

Donnez tout ce que vous avez promis, mais ne promettez pas plus que vous ne pouvez faire, et promettez toujours moins que vous n'avez envie de donner. Il est juste et beau de remplir ses promesses, il est sage et prudent de les régler sur son pouvoir, il est doux et agréable de donner plus qu'on n'a promis.

Si vous aimez votre tranquillité, promettez rarement, à moins que vous ne puissiez donner bientôt aux personnes qui ont peu d'occupation; ou vous éprouverez plus d'une fois combien il est fâcheux d'avoir promis quelque chose à des gens qui n'ont rien à faire qu'à penser aux promesses qu'on leur a faites.

Ne faites pas trop valoir, et ne louez pas beaucoup ce que vous promettez. L'imagination des personnes auxquelles on promet quelque chose de beau ou d'extraordinaire, surpasse souvent tout ce qu'on leur donne dans la suite : il vaut mieux que le don soit au-dessus qu'au-dessous des espérances.



V.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Poli, d'humeur égale, et vous serez aimable.

Si les hommes savoient combien il leur est facile de se faire aimer, et combien le plaisir de l'être est doux et délicat, il n'en est aucun qui ne voulût se le procurer. Il n'y a personne, il est vrai, pour peu qu'il soit né sensible, qui ne soit bien aise d'être aimé ; mais il n'est pas moins vrai qu'il y en a peu qui le soient sincèrement, parce qu'on ne veut pas prendre le seul moyen de se faire aimer, qui est de se rendre aimable (1).

Si vous voulez le devenir, observez la maxime pleine de sagesse qui vous est ici présentée. Elle renferme tout ce qui peut le plus infailliblement nous concilier l'amour des personnes avec lesquelles nous avons à vivre, et par là nous faire goûter le bonheur le plus doux, le plus pur, le plus constant dont nous puissions jouir dans le commerce de la vie.

Soyez officieux. Aimer à rendre service, à obliger, c'est le plus sûr moyen de gagner tous les cœurs. Pourquoi donc les grands, les riches,

(1) *Ut ameris, amabilis esto.* Ovid.

qui peuvent, par leurs biens et par leur crédit, rendre le plus de service aux autres hommes, sont-ils presque toujours les moins disposés à le faire ? croient-ils n'avoir jamais besoin de personne ? Mais qui peut s'assurer qu'il ne sera pas un jour dans le cas d'avoir recours peut-être à ceux qu'il méprise aujourd'hui, et qu'il dédaigne de s'attacher par de bons offices ? Il n'appartient qu'à Dieu seul de se suffire à lui-même, et d'être indépendant.

Quand la raison et la religion ne nous auroient pas fait un précepte d'aimer à rendre service, en faisant pour les autres ce que nous voudrions raisonnablement qu'on fît pour nous, notre propre intérêt devroit nous y engager.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

LA FONTAINE.

Et d'ailleurs, celui qui n'est bon que pour lui seul, est très-mauvais ; il est aussi injuste que méprisable citoyen : car il veut jouir des avantages de la société, et n'y rien mettre du sien. Qu'il renonce aux biens de la communauté, ou qu'il y contribue. S'il reçoit les services des autres hommes, n'est-ce pas un engagement de sa part à leur rendre les siens, et une injustice de se refuser aux devoirs réciproques ? Et puis qu'aurions-nous à attendre de Dieu, si les autres hommes, qui sont ses enfans, n'avoient rien à espérer de nous ? Mériterions-nous d'être traités par lui en père, si nous n'avions pas pour eux des sentimens de frères ?

Le souverain Législateur, en établissant la société, nous a faits les uns pour les autres. Cette vérité est si certaine, que deux des plus grands philosophes de l'antiquité l'ont découverte par les seules lumières de la raison. Nous ne sommes pas nés pour nous seuls, nous disent-ils : la patrie et nos amis ont des droits bien fondés sur nous, dès le moment de notre naissance ; et comme toutes les autres choses sont faites pour l'usage de l'homme, les hommes ont été faits les uns pour les autres, afin de se rendre des services mutuels. Il faut donc suivre en cela la nature, contribuer le plus qu'il est possible au bien commun par des services réciproques, en donnant et en recevant, et resserrer de plus en plus les liens de la société par tous les bons offices qui dépendent de nous (1).

Obliger les autres, c'est souvent prêter à usure et s'obliger soi-même. Ce qui a fait dire à un poète :

Obligez, sans espoir d'aucune récompense :
Un bienfait n'est jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous est rendu,
Et souvent dans le temps que le moins on y pense.
FABLES D'ÉSOPE.

Le cardinal *Albéroni* dut sa haute fortune à un service qu'il rendit : voici comment. Le poète Campistron voyageoit en Italie. En passant par le duché de Parme, des voleurs

---

(1) *Ut præclarè scriptum est à Platone : Non nobis solùm nati sumus, etc.* I. de Off.

l'attaquèrent et lui enlevèrent jusqu'à ses habits. Il gagna, à demi-nu, le village le plus voisin : c'étoit celui où l'abbé Albéroni étoit curé. Campistron trouva du secours dans la générosité de cet ecclésiastique ; il en reçut des habits et de l'argent pour continuer son voyage. Quelques années après, ayant suivi le duc de Vendôme en qualité de son secrétaire dans les guerres d'Italie, il se trouva aux environs de la paroisse de son bienfaiteur. Comme ce prince avoit besoin d'un homme du pays, le poète saisit cette occasion de lui parler d'Albéroni. On fit venir le curé, qui soutint parfaitement l'idée que Campistron avoit donnée de lui. Le prince en fit son aumônier. Albéroni le suivit en Espagne, et y gagna la confiance de la princesse des Ursins. Il s'attacha à son service après la mort du duc de Vendôme, fut nommé agent du duc de Parme à la cour de Madrid, ménagea le mariage de la princesse de Parme avec le roi d'Espagne Philippe V, entra dans le conseil du roi, devint cardinal, et enfin premier ministre d'Espagne.

Si les grands, si les personnes en place ou les riches ont quelque avantage sur les autres hommes, c'est sans doute de se trouver souvent dans le cas de faire plaisir. Quel plus doux, quel plus noble usage peut-on faire de son autorité, de son crédit, de ses richesses ! Mais il semble que la plupart, peu jaloux du plus beau de leurs priviléges, n'en connoissent que les formules. Ils vous font mille offres de services, ils promettent de vous obliger dans

toutes les occasions ; et quand ces occasions se présentent, on a toujours des raisons pour s'en dispenser, pour être au désespoir de ne pouvoir le faire alors, pour remettre à une autre fois. Un gentilhomme de cette espèce, offrant ses services à un autre : *Vous avez raison*, lui dit le comte de Grammont, *les petits présens entretiennent l'amitié*.

Ce qui sert de prétexte à bien des gens peu officieux pour se dispenser de rendre service, c'est le peu de reconnoissance. Il y a, dit-on, aujourd'hui dans le monde tant d'ingratitude, on a quelquefois tant de désagrément d'avoir obligé, qu'on s'en repent presque toujours. Mais voulez-vous ne vous en repentir jamais ? Appliquez-vous à bien placer vos bienfaits, à rendre service au mérite et à la vertu ; ou plutôt, n'obligez les hommes qu'en vue de plaire au Père commun des hommes, que pour imiter la bonté de celui qui ne cesse de leur faire du bien, et qui à ces traits nous reconnoîtra pour ses enfans. Si vous éprouvez de l'ingratitude de la part des hommes, vous n'en éprouverez jamais de la part de Dieu. C'est là le seul motif solide qui puisse animer votre bienveillance. En vain nos philosophes vous diront-ils d'obliger pour le seul plaisir d'obliger, de ne vous proposer que la satisfaction de faire des actions généreuses, de ne pas vous attendre à la reconnoissance, de vous attendre même à tout le contraire, et qu'il faut avoir le courage de faire des ingrats. Toutes ces belles et brillantes maximes, soutenues de la vanité

pourront peut-être vous engager à faire du bien dans quelques occasions d'éclat ; mais dans combien d'autres ne viendront-elles pas échouer contre le mobile bien plus fort de votre intérêt propre, que vous croirez devoir préférer à celui des autres, sur-tout si vous avez déjà ressenti le désagrément de n'avoir été payé que d'ingratitude ? Rebuté, découragé, vous renoncerez à un plaisir si sujet à être mêlé d'amertume, et vous cesserez d'être serviable, officieux, si vous n'avez la religion pour appui. Elle seule peut nous engager efficacement à l'être, parce qu'elle nous annonce et nous promet un rémunérateur généreux et toujours reconnoissant de tout ce que nous aurons fait aux hommes, dans la vue de lui plaire. Ce motif est aussi bien plus noble et plus sublime.

Le trait qui suit prouve qu'on trouve quelquefois dans les conditions les plus méprisées, cette noblesse de sentiment dont je parle. L'Adige, rivière d'Italie dans l'état de Venise, s'étant débordée, le pont de la ville de Vérone fut emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle se trouvoit une maison. Une famille entière y étoit : on la voyoit du rivage tendre les mains et implorer du secours. Cependant la violence du torrent détruisoit à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce danger extrême, le comte de Spolvérini propose une bourse de cent ducats à celui qui aura le courage d'aller sur un bateau délivrer ces malheureux : on risquoit d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écrasé par les ruines de

l'arcade en abordant dessous. Le concours du peuple étoit innombrable, et personne n'osoit s'offrir. Dans cet intervalle, passe un villageois; on l'instruit de l'entreprise proposée, et de la récompense qui y est attachée. Il monte aussitôt sur un bateau, gagne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfans et vieillards, se glissant le long d'une corde, soient descendus dans le bateau. *Courage*, s'écria-t-il, *vous voilà sauvés!* Il rame, surmonte l'effort des eaux et regagne le rivage. Le comte de Spolvérini veut lui donner la récompense promise. *Je ne vends point ma vie*, lui dit le villageois; *mon travail suffit pour me nourrir, moi, ma femme et mes enfans : donnez cela à cette pauvre famille, qui en a plus besoin que moi.*

Quoiqu'on doive, autant qu'on le peut, aimer à obliger tout le monde, il est plus beau, plus généreux d'obliger les petits et les pauvres, que les grands et les riches. Ils ont ordinairement aussi plus de reconnoissance, et s'empressent bien plus à trouver les occasions de la témoigner. Les grands au contraire regardent comme une grâce qu'ils font, lorsqu'ils daignent recevoir les services les plus considérables; ils sont même persuadés qu'on ne les leur rend, que parce qu'on espère ou qu'on attend d'eux. Ce n'est pas qu'il ne faille aussi les obliger comme les autres; mais faisons-le, parce qu'ils sont hommes ou honnêtes gens, et non à cause de leurs rangs ou de leurs

richesses, et regardons plus ce qu'ils sont que ce qu'ils ont.

On doit aimer, comme nous venons de le dire, à obliger tout le monde autant qu'il est possible; mais il faut le faire avec prudence, si l'on ne veut pas en être quelquefois la dupe. Un curé de village, que l'expérience avoit instruit, allant dans une grande ville, fut chargé par diverses personnes de leur faire quantité d'emplettes. Chacun lui donna un mémoire, en lui promettant qu'à son retour l'argent qu'il auroit employé lui seroit rendu. Le curé se chargea de tout et partit. Etant à la ville, il fit emplette pour une seule personne qui lui avoit donné de l'argent. De retour chez lui, il remit la marchandise à celui à qui elle appartenoit. Tous les autres crurent que le curé avoit pareille remise à leur faire; mais il leur dit qu'il lui étoit arrivé un malheur: qu'ayant mis tous leurs mémoires sur une table, le vent les avoit emportés par une fenêtre, et qu'ils étoient tombés dans la rivière qui étoit au-dessous, à l'exception de celui d'un tel, qui y avoit enveloppé son argent, ce qui l'avoit empêché de s'envoler avec les autres.

Complaisant. L'homme complaisant est celui qui s'applique à étudier le caractère, l'humeur, les inclinations des autres, et à y conformer les siennes. Il entre dans nos vues, dans nos goûts, et profite de la moindre occasion de

nous faire plaisir. La complaisance est vertu ou vice par l'usage qu'on en fait. Mettons sous les yeux des portraits sensibles de l'une et de l'autre.

Un ami aime à partager vos plaisirs; il les sert, mais il ne sert pas vos vices. Il ne s'ennuie point en vous désennuyant. Il ne blesse jamais votre amour-propre par une image trop vive de vos défauts, et il déploie néanmoins toute son adresse pour vous les faire connoître. Il vous aide de ses conseils avec zèle, mais avec prudence. il ne vous contredit que quand il le doit; il prévient vos désirs dans tout ce qu'il peut; il étudie votre humeur, à laquelle il assujettit la sienne; il ne cherche qu'à se rendre utile et agréable; enfin, toute sa conduite ne tend qu'à vous plaire, sans vue basse, sans motif vicieux. Voilà le modèle de la plus aimable et de la plus précieuse complaisance.

Un autre est étroitement lié avec un jeune seigneur débauché et libertin. Il se multiplie au gré de tous ses désirs; il épouse et sert toutes ses passions; il chante et jure avec lui; il emprunte ses airs, ses manières et ses défauts; il l'imite de loin dans sa folle parure et dans tous ses mauvais goûts. Il se croit complaisant, mais il n'est qu'un adulateur abominable ou un parasite affamé.

Voyez-vous auprès de certaines personnes, distinguées par leur rang ou par leurs richesses, ce petit cercle de courtisans? Quels empressemens! quelle assiduité! quelle étude à leur épargner tout ce qui peut leur déplaire, et à

voler au-devant de tout ce qui leur fait plaisir! Fades louanges pour elles, calomnies atroces contre les autres, offices vils, indignes services, tout est employé pour être bien venus, pour faire leur cour. Sont-ils des complaisans? non. Que sont-ils donc? des reptiles.

Considérez dans le monde ces hommes faciles, qui n'ont point de caractère à eux, qui, comme la cire qu'on pétrit sous les doigts, reçoivent l'empreinte de tout ce qui les environne. Bons ou mauvais, raisonnables ou frivoles, selon le ton de la société où ils se trouvent, ils sont exactement tout ce qu'on veut qu'ils soient, semblables à des instrumens de musique qu'on peut monter sur tous les tons, ou à des automates auxquels on fait jouer toutes sortes de personnages. Ces esprits foibles, que la complaisance conduit souvent à n'avoir plus de mœurs, n'ont qu'un défaut, celui d'avoir les défauts de tous les autres, et d'être capables de tout le bien et de tout le mal qu'on veut leur faire faire. Toute leur vie se passe à déférer aux autres, à s'accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples; et n'ayant peut-être point de vices à eux-mêmes, ils n'en sont souvent que plus vicieux.

On en voit qui, toujours à la pensée d'autrui et jamais à la leur, semblent n'avoir d'esprit et de jugement que par emprunt; ils ne pensent point, ils ne jugent point; ils ne jugent et ne pensent que d'après les autres; ils ne louent ou ne blâment, n'admirent ou ne méprisent que d'après les personnes à qui ils veulent

veulent plaire. Ils se disent complaisans, et ils ne sont que des singes méprisables, des échos ennuyeux, des flatteurs ou des imbécilles. Cette fade et ridicule complaisance, qui plaît d'abord, parce qu'on aime à être applaudi, imité, ennuie à la longue, et fatigue. L'orateur *Célius*, homme vif et impétueux, soupant avec une personne d'un naturel doux, et qui approuvoit tout ce qu'il disoit, ne put à la fin souffrir sa monotone complaisance. *De par les dieux*, s'écria-t-il, *nie-moi quelque chose, afin que nous soyons deux.*

De toutes les bonnes qualités, il n'en est peut-être point qui demande plus de discernement que la complaisance. Faites trop peu, vous tombez dans la rudesse; faites trop, vous devenez rampant et servile. Le milieu est délicat; mais aussi la vraie complaisance est une vertu bien estimable. Il faut avoir le cœur bien fait, pour aimer à faire plaisir; il faut beaucoup d'esprit, pour se plier décemment à celui des autres; il faut bien de la patience, pour supporter les humeurs, les défauts, et quelquefois les caprices, sans en être rebuté; il faut bien de la fermeté, pour ne jamais rien accorder de ce que défend le devoir. C'est ce qui fait qu'il y a si peu de vrais complaisans. Au lieu de plier, dans tout ce qui est permis, ses goûts et ses idées à celles des autres, chacun au contraire veut dominer, se faire écouter, l'emporter.

Cependant nous sentons tous les jours le besoin que nous avons de la complaisance des

autres. Comment cette réflexion ne nous rend-elle pas nous-mêmes plus complaisans, et d'où vient que la plupart des hommes s'appliquent si peu à l'être ? Cela vient dans les uns, de défaut d'éducation : on ne les a pas accoutumés de bonne heure à plier leur humeur, leur caractère ; dans les autres, de mollesse et de la peine qu'ils ont à se contraindre ; dans plusieurs, de l'attachement à leurs propres goûts et à leurs fantaisies : ils ont tant de complaisance pour eux-mêmes, qu'il ne leur en reste presque plus pour les autres.

Avec les grands, la complaisance en tout ce que la conscience permet est de devoir ; avec nos égaux, elle est de bienséance ; avec nos inférieurs, elle est de bonté ; avec tous, c'est un des meilleurs moyens de gagner leur amitié, et d'en obtenir tout ce que nous voulons. Le duc de Chaulnes ayant été envoyé à Rome, sous le pontificat d'Alexandre VIII, pour terminer les démêlés du précédent Pontificat avec la France, souhaita que l'abbé *de Polignac*, depuis cadinal, eut quelque part à la négociation. Le nouveau pape se plaignit, en badinant, que ce jeune abbé étoit un séducteur. *Il ne me contredit jamais*, disoit-il ; *il paroît être toujours de mon avis, et je ne sais comment pour l'ordinaire il m'entraîne dans le sien*. Les affaires furent heureusement terminées à la satisfaction de l'ambassadeur.

Doux. La douceur de caractère est une des plus aimables qualités qu'on puisse recevoir de la nature. Si elle ne nous l'a pas donnée, nous devons faire tous nos efforts pour l'acquérir. La chose n'est pas impossible : il ne faut que de la bonne volonté et du courage. *Saint François de Sales* étoit né avec un caractère vif et violent. Dès qu'il eut reconnu son défaut, il s'appliqua fortement à s'en corriger, et il devint un modèle de douceur, comme il le fit bien voir dans une occasion. Un jeune gentilhomme qui le haïssoit, vint faire un bruit horrible sous ses fenêtres ; il joignit aux aboiemens de plusieurs chiens les injures de quelques valets insolens. Non content de cela, il eut l'effronterie de monter lui-même à la chambre du saint évêque, et y vomit contre lui tout ce que sa fureur lui put suggérer de plus offensant. Le prélat regarda cet emporté d'un œil tranquille, et ne lui répondit pas une seule parole. Le gentilhomme prenant cette modération pour un mépris, redoubla sa rage, et poussa son insolence jusqu'aux derniers outrages. Saint François de Sales conserva toute sa patience. Lorsque ce furieux se fut enfin retiré, on demanda au saint évêque comment il avoit eu la force de souffrir cet insolent, et comment il avoit pu se taire dans une telle rencontre. *Nous avons*, répondit-il, *fait un pacte inviolable, ma langue et moi, nous sommes convenus que, pendant que*

mon cœur seroit dans l'émotion, ma langue ne diroit mot. Pouvois-je mieux apprendre à ce pauvre ignorant la manière de se posséder qu'en me taisant, et sa colère pouvoit-elle plutôt s'apaiser que par mon silence ? Ne faut-il pas avoir compassion d'un malheureux qui est emporté par sa passion ?

Jeune homme, qui avez un caractère dur ou violent, imitez cet exemple. N'épargnez rien pour acquérir la douceur de l'esprit et des manières. Quoi qu'elle coûte, on ne l'achète jamais trop cher : les avantages qui la suivent sont d'un prix inestimable. *La parole douce*, dit le Sage, *acquiert beaucoup d'amis et adoucit les ennemis. Mon fils*, ajoute-t-il, *montrer de la douceur dans tout ce que vous faites ; et vous serez plus aimé que si vous faisiez les actions les plus éclatantes* (1). *Heureux les doux*, dit Jesus-Christ, *parce que ce sont eux qui posséderont la terre !* Et comment ne la posséderoient-ils pas ? c'est la douceur qui fait les délices de la société et les charmes de la conversation.

On aime une personne douce, on la recherche, tout le monde seroit charmé de vivre avec elle. On évite au contraire celui qui a le caractère dur, violent, impérieux ou inflexible ; et quand on se fait éviter, on ne tarde guère à se faire mépriser. L'esprit dur reste seul, personne ne veut de son commerce ;

(1) *Filii, in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.* Eccli. 3 et 6.

l'impérieux tyrannise, on le déteste ; le violent irrite, le contredisant fâche, l'inflexible révolte, le bourru se fait haïr ; et l'on se venge du brutal par de cruelles vengeances, ou par des insultes plus piquantes encore que les siennes. Un auteur aussi brutal que satirique, avoit reçu des coups de bâton pour quelques épigrammes mordantes qu'il avoit faites. Il eut dans la suite un différend avec son libraire, et le menaça de le faire expirer sous le bâton. *Vous savez bien*, lui répondit froidement le libraire, *qu'on n'en meurt pas.*

Quelque odieux et quelque insupportables que soient dans la société les caractères dont nous venons de parler, celui de l'homme colère l'est encore davantage en quelque sorte, parce qu'il est plus commun. C'est un défaut bien malheureux et bien grand, que celui de ces personnes dont la bile est facile à s'émouvoir et à se répandre. *Qui est-ce qui pourra*, s'écrie Salomon, *vivre avec un homme qui se fâche aisément* (1) ?

Il est vrai que chacun a ses foiblesses et ses misères ; mais malheureux l'homme qui a celle-ci pour son partage ! si c'est le vôtre, vous devez en gémir. Car en vain appelez-vous ces emportemens de colère, des vivacités pardonnables et des premiers mouvemens dont vous n'êtes pas le maître. C'est une grande question, si vous êtes aussi excusable que vous le pensez.

(1) *Spiritum ad irascendum facilem quis poterit sustinere ?* Prov. 18.

Quoique la mauvaise humeur et la colère naissent presque toujours de la constitution et du sang, elles ne sont pas moins soumises à l'empire de l'homme, aidé et soutenu de la raison et de la grâce (1). Mais fussiez-vous plus malheureux que coupable, ce dont on se plaint, ce n'est pas que vous soyez né avec un si fâcheux caractère, mais de ce qu'ayant une maladie ennemie des hommes, vous voulez néanmoins vivre avec les hommes. C'est un malheur de porter cette peste au fond du cœur, mais c'est un crime de l'apporter dans la société, dans l'exercice de votre charge et de votre emploi. N'est-ce donc pas déjà trop que toute une famille, une femme, des enfans, des domestiques malheureux soient les tristes victimes de vos emportemens ? Pourquoi faut-il qu'un public indigné en soit témoin et en souffre ? Ou guérissez-vous, ou cachez-vous.

Les grottes des rochers, dit l'auteur des *Conseils de la Sagesse*, sont des habitations préparées par le Créateur pour les personnes sujettes à ces colères impétueuses et aveugles. Fuyez-y et retirez-vous dans le plus profond de ces sombres retraites. Il vous sera plus doux de souffrir seul dans la solitude, que de faire souffrir tout le monde avec vous. Mais en vain fuiriez-vous dans les déserts les plus inhabités, cette violente passion vous y suivroit et y feroit le tourment de votre vie. Le célèbre *Cassien*, auteur du cinquième

---

(1) *Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius*. Gen. 4.

siècle, rapporte de lui-même que lorsqu'il étoit dans la solitude, il se mettoit tellement en colère, tantôt contre une plume quand elle étoit trop grosse ou trop déliée, tantôt contre un couteau quand il ne coupoit pas bien, ou contre un fusil lorsqu'il ne faisoit pas assez tôt du feu, qu'il ne pouvoit s'empêcher de prononcer quelque malédiction contre ces instrumens insensibles.

Il ne suffit donc pas, comme vous voyez, qu'il n'y ait personne avec vous contre qui vous puissiez vous mettre en colère, puisque vous pouvez vous fâcher même contre des choses inanimées. Tout l'avantage que vous avez alors dans vos emportemens, c'est que ces êtres muets par eux-mêmes ne vous répondent rien; mais en êtes-vous moins semblable aux animaux les plus féroces, qui n'exercent pas leurs fureurs contre nous, lorsqu'ils sont seuls dans leurs tanières?

Puisqu'on est destiné à vivre avec les hommes et à souffrir d'eux, on ne sauroit trop s'appliquer à acquérir de la douceur et de la patience, à réprimer ses accès de vivacité et de colère. Nous en avons un bel exemple dans un des plus grands princes qui aient porté la couronne de France. Crillon étant venu trouver *Henri IV*, pour s'excuser d'un reproche qu'on lui faisoit, passa des excuses aux contestations, et des contestations aux emportemens. Le roi irrité lui ordonna de sortir. Mais comme Crillon revenoit sans cesse de la porte auprès du Prince, en continuant de lui parler sur le

même ton, on s'aperçut que le roi pâlissoit de colère. On eut peur qu'il ne se saisit de l'épée de quelqu'un, et n'en perçât Crillon. Cependant il se contint; et après que Crillon fut sorti, il se tourna vers les Seigneurs qui étoient près de lui et qui avoient admiré sa patience : *La nature*, leur dit-il, *m'a formé colère ; mais depuis que je me connois, je me suis toujours tenu en garde contre une passion qu'il est dangereux d'écouter ; je sais par expérience que c'est une mauvaise conseillère, et je suis bien aise d'avoir de bons témoins de ma modération.*

La colère, en effet, est une maîtresse impérieuse et méchante. Elle récompense toujours mal ceux qui lui obéissent, et vend cher les pernicieux conseils qu'elle donne. Dans combien d'excès honteux, indignes, quelquefois irréparables et suivis de cruels remords, ne précipite-t-elle pas ! Elle porte les personnes qui ont le plus d'esprit, ou qui par leur rang et leur naissance devroient avoir le plus de sentimens, à dire et à faire mille choses qui avilissent toujours et qui souvent déshonorent. Le philosophe *Démonax* voyant un Lacédémonien en colère, qui maltraitoit son esclave : *Cesse*, lui dit-il, *de te rendre semblable à lui.*

Ce qui se fait dans la passion se fait toujours contre la raison, et donne souvent de grands sujets de repentir. Un moment de colère cause quelquefois des regrets qui durent toute la vie. Quiconque se fâche, a tort ou l'aura bientôt : il est difficile de ne pas

s'échapper dans la colère, jusqu'à dire des injures ou faire des outrages, dont ensuite on rougit, et dont on est même quelquefois obligé de faire des excuses. Il y a quelque chose de si humiliant dans l'excuse, qu'on devroit bien ne se mettre jamais dans le cas d'en faire à qui que ce soit. Demander pardon, c'est convenir qu'on a tort, et il n'est pas permis à une personne qui pense, d'avoir dit ou fait des sottises. Mais il vaut encore mieux l'avouer, et reconnoître sa faute, que de vouloir la justifier ou la soutenir.

La colère est peut-être de toutes les passions violentes celle qui nuit le plus au corps même. Rien n'altère plus la santé que les emportemens : ils corrompent le sang, bouleversent les humeurs, changent totalement la constitution, et conduisent précipitamment au tombeau. *Les transports et la colère*, dit l'Écriture, *abrègent les jours* (1). Combien même n'en a-t-on pas vus, qui, dans un de leurs accès violens de colère sont tombés morts ? L'empereur *Valentinien I*, dont l'histoire loue les grandes qualités, et qui, fils d'un cordier, s'étoit élevé à l'empire par sa valeur, devint la triste victime des fréquens mouvemens de colère auxquels il se livroit, et qu'il négligea trop de réprimer. Donnant un jour audience aux ambassadeurs des Quades, il entra dans une si grande fureur, qu'il eut un regorgement de sang, et en mourut. Qu'il est terrible

(1) *Zelus et iracundia minuunt dies.* Eccli. 30.

de paroître en ce moment au tribunal du souverain Juge, pour y rendre compte de tous ses emportemens !

Les personnes sujettes à la colère, ne l'appellent que vivacité ; mais qu'importe quel nom on lui donne, si cette vivacité dégénère presque toujours en brusqueries et en boutades ; si elle porte à des excès de folie ou de fureur, et finit par faire d'un homme une bête féroce, un fléau de la société ?

Les femmes, qui sont nées vives et colères, doivent s'appliquer encore plus que les hommes à corriger ce défaut. La nature leur a donné la douceur en partage : on diroit qu'une femme qui s'irrite change de sexe. La colère ne fait pas seulement qu'elles deviennent odieuses et insupportables, elle les dénature et les rend hideuses. Si les femmes savoient combien les emportemens défigurent les personnes les plus aimables, elles s'en garantiroient pour toujours.

Mais ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est qu'il n'y a point de colère plus grande ni plus terrible, et qu'il n'y a pas d'excès dont une femme en fureur ne soit capable. Malheur à ceux qui sont obligés de vivre avec une femme de ce caractère ! *Il vaudroit mieux*, dit l'Écrivain sacré, *demeurer avec un lion ou avec un dragon* (1). Et en effet, on peut apprivoiser ou dompter les bêtes sauvages, on peut du moins trouver les moyens de s'échapper d'elles, et de se sauver par la fuite ; mais les fureurs d'une femme emportée sont inévi-

(1) *Non est ira super iram mulieris, etc.* Eccli. 25.

tables : vous ne pouvez ni la dompter, ni l'apaiser, ni la fuir. Une femme de cette espèce étant venue à l'audience du chancelier *Séguier*, s'oublia jusqu'à lui reprocher en des termes outrageans la perte d'un procès : elle étoit furieuse. Le Chancelier, sans s'émouvoir, demanda à celui qui l'accompagnoit si elle étoit sa femme. Il répondit que oui. *En vérité*, reprit le Chancelier, *je vous plains bien, remenez-la chez vous.*

La colère ne mésied pas moins aux Grands qu'aux femmes ; et cependant ce sont ceux-là même qui y sont le plus sujets. *Le feu*, dit l'Esprit-Saint, *s'embrase dans la forêt selon qu'il y a de bois ; et la colère de l'homme s'allumera à proportion de sa puissance ; il la fera d'autant plus éclater qu'il aura plus de bien* (1). C'est que la colère qui nous porte a rejeter avec violence ce qui nous choque, naît ordinairement de l'orgueil, et que l'orgueil croît, à proportion qu'on s'estime plus grand par son mérite ou par ses qualités extérieures. Mais celui qui a l'ame aussi élevée que son rang, croiroit s'abaisser et s'avilir, s'il s'abandonnoit aux transports honteux de la colère. *M. de Lauzun* ayant un jour parlé fort insolemment à Louis XIV : *Si je n'étois pas Roi*, lui dit ce grand Prince, *je me mettrois en colère.*

Il ne montra pas une modération moins

---

(1) *Secundùm ligna sylvæ sic ignis exardescit ; et secundùm virtutem hominis sic iracundia illius erit ; et secundùm substantiam suam exaltabit iram suam.* Eccli. 28.

ne point permettre qu'elle s'abandonne à des transports indignes d'elle.

Les savans et les philosophes sont quelquefois les premiers à en donner des exemples bien propres à déshonorer le beau nom dont ils se parent: tels furent les deux dont parle *Furetière*. Ils fréquentoient l'académie des beaux esprits, que tenoit chez lui M. l'abbé Bourdelot. L'un d'eux avoit fait une pièce de théâtre, que les comédiens avoient refusée jusqu'à quatorze fois. Il taxa dans l'académie ses juges d'ignorance, et soutint que sa pièce étoit bonne. Un bel esprit de l'assemblée, ne pouvant souffrir les louanges qu'il donnoit à sa pièce, lui dit qu'il se trompoit, et qu'elle étoit détestable. Ils en vinrent aux paroles piquantes, se dirent les injures les plus grossières; et à la fin, le poète transporté de fureur, donna un soufflet à son critique. Ils alloient se battre, on les sépara; mais la chose n'en demeura pas là. Le lendemain le bel esprit souffleté, se munit d'une épée plus longue que celle qu'il avoit le jour précédent. Il rencontre le poète, il l'attaque; l'autre se défend, mais d'une manière toute nouvelle; car, comme il ne manioit guère mieux l'épée que la plume, il s'étoit muni par précaution de deux petits sachets de cendre, qu'il tenoit ouverts dans ses poches. Il les jeta aux yeux de son adversaire, et l'en aveugla si heureusement, qu'il le mit hors de combat. Il l'auroit tué s'il l'eût voulu; mais soit peur, soit philosophie, il se contenta de lui dire: *Je te laisse la vie, pour publier qu'il n'a tenu qu'à moi de te l'ôter. Adieu: fais-toi guérir.*

Affable. Cette aimable qualité, qui fait qu'un supérieur reçoit d'une manière gracieuse ceux qui s'adressent à lui, doit être sur-tout celle des grands et des hommes en place. Plus on est élevé par son rang ou par sa naissance au-dessus des autres, plus on doit avoir de douceur et d'affabilité. O vous qui êtes jaloux de l'amour des hommes, aimez à vous rendre humains et accessibles; montrez à tous cet air simple et noble de bonté, qui attire les cœurs! Faites qu'au sortir de votre entretien, on goûte toujours le plaisir d'être charmé de vous et d'être content de soi-même. Bannissez de vos paroles l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur et qui ôtent beaucoup aux grands. Prévenez par votre accueil le respect qui n'ose vous approcher, et soulagez le timide embarras qui craint de vous parler. Le maire d'une petite ville de France, chargé de haranguer le roi, en lui présentant les clefs, lui dit : *Sire, la joie que nous avons voyant votre majesté, est si grande, que*... Il fut alors si interdit, qu'il rappela en vain sa mémoire; il répéta, en bégayant, les dernières paroles qu'il venoit de prononcer. *Oui*, lui dit le prince d'un ton de bonté, *la joie que vous avez est si grande, que vous ne pouvez l'exprimer*.

Occupés de leurs plaisirs et lassés des hommages, beaucoup de grands ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : mais qu'il faut être né dur, pour se faire même une peine de paroître

bon, pour recevoir avec indifférence les marques d'amour et de respect que nous donnent nos inférieurs ! N'est-ce pas reconnoître qu'on ne mérite point l'affection des hommes, quand on en rebute les plus doux témoignages ? N'est-ce pas s'avilir soi-même, que de mépriser à ce point ses semblables, et de rejeter leurs hommages avec un dédain si digne lui-même de mépris ?

Souvent, il est vrai, c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui répand sur le visage des grands ces nuages sombres qui écartent ou intimident ceux qui voudroient les approcher. Mais l'humeur est-elle donc un privilége attaché à la grandeur, qui doive les justifier ? et un vice peut-il être l'excuse légitime d'un autre ? sera-il donc plus permis aux grands, aux heureux du monde, que les joies et les plaisirs accompagnent par-tout, d'être chagrins, fâcheux, inabordables, qu'à ces hommes obscurs et malheureux, que la misère, les nécessités domestiques et tous les plus noirs soucis environnent ? Quel droit barbare, que celui d'accabler encore du poids de ses chagrins bizarres et de ses caprices, des infortunés qui gémissent déjà sous le joug de l'autorité et de la puissance ! Ne devroit-on pas au contraire regarder comme un des plus beaux priviléges de l'élévation, de pouvoir, par des manières douces et affables, adoucir les peines de ceux qui s'adressent à nous ? N'est-ce pas même, pour les hommes en place, et sur-tout pour les magistrats, un devoir indispensable de le faire, en rendant leur accès moins difficile et plus

agréable ? L'affabilité ouvre le chemin à la vérité, par la confiance qu'elle inspire, et sert de consolation aux malheureux. Ils sont déjà assez à plaindre : voulez-vous encore ajouter à l'amertume de leur vie, vos dédains, vos hauteurs, vos brusqueries, et peut-être vos refus de les voir et de les entendre ? Un peu d'affabilité, et vous leur ferez passer des nuits tranquilles. Qui pourra calmer l'agitation de leur ame, si ce n'est la douceur ? Que deviendront-ils, si, vous livrant à votre impatience, vous êtes toujours dur ou inaccessible pour eux ?

J'avoue que ces sortes d'audiences sont pénibles, désagréables, accablantes quelquefois. Juges, magistrats, supérieurs, voilà les peines de votre état : elles sont grandes ; mais vous avez le bien, il faut en avoir les charges. Les emplois qui élèvent sur les autres hommes, ne sont établis que pour eux. Les dignités publiques doivent leur institution aux besoins de la société ; et l'autorité remise entre les mains de quelques-uns de ses membres, ne doit être un joug que pour ceux qui l'exercent, et non pas pour ceux qui viennent y chercher un asile.

Si l'affabilité est de devoir dans un grand, dans un homme en place, elle est aussi bien plus propre à lui concilier l'estime et l'amour, que sa dignité même ou son rang. L'éclat qui brille autour de sa personne nous offusque trop, pour ne pas nous déplaire ; et l'élévation où il est placé humilie trop notre amour-propre, pour ne pas chercher dans ses défauts et dans ses fautes, de quoi justifier notre envie. Mais si

les charmes de l'affabilité tempèrent les rayons de gloire qui nous éblouissent, si la douceur des manières fait en quelque sorte descendre jusqu'à nous celui qui sembloit si élevé au-dessus de la condition commune, il désarme la jalousie, fait taire la haine, et attire à lui tous les cœurs. Il ne lui faut pour cela, ni grands efforts, ni gêne, ni contrainte : souvent une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Quel est donc l'orgueil insensé de ceux qui, par un front toujours sévère et dédaigneux, aliènent les cœurs qu'ils pourroient si aisément gagner !

S'ils vouloient rentrer en eux-mêmes, et réfléchir sur le plaisir que leur fait l'affabilité des personnes qui sont au-dessus d'eux, pourroient-ils se refuser à la douce satisfaction de le procurer aux autres ? Cette équitable façon de penser étoit celle de *Trajan*. Ses favoris le voyant recevoir tout le monde avec beaucoup d'affabilité, lui représentoient qu'il oublioit la majesté de l'empire. *Je veux*, répondit-il, *que mon peuple trouve en moi un empereur, tel que je désirerois en avoir un, si j'étois homme privé.*

Grands, hommes publics, voilà votre modèle. Vous craignez peut-être de trop vous abaisser et de vous compromettre ; mais cette crainte n'est qu'un orgueil mal entendu, qui vous abaisse en effet. C'est une preuve que vous ne voyez pas assez de ressources en vos qualités personnelles, pour être grands par vous-mêmes, et que toute votre grandeur n'est que d'emprunt. C'est un aveu aussi honteux

qu'humiliant, que vous n'êtes rien moins que ce que vous paroissez être. On n'appréhende si fort de se laisser approcher, que quand on craint de laisser apercevoir sa petitesse. La vraie grandeur est libre, douce, familière, populaire; elle se laisse pour ainsi dire toucher et manier; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, sans rien perdre de sa dignité : telle étoit celle de l'empereur *Joseph II*, dont l'affabilité, la popularité le rendoient d'autant plus grand, qu'il affectoit moins de le paroître.

L'affabilité, ainsi que le remarque un auteur célèbre (1), est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et de l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils la laisseroient ignorer, si elle pouvoit l'être. On ne sent leur élévation que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politessese et l'affabilité sont la seule distinction qu'ils affectent.

La fausse grandeur, au contraire, est farouche et inaccessible, comme si elle craignoit que, vue de trop près, elle ne perdît beaucoup de ce qu'elle paroît être. Les demeures de ces prétendus grands, sont des maisons d'orgueil et de faste, où ceux que leurs affaires y attirent,

(1) *Massillon*, dans son petit Carême, qui est un chef-d'œuvre.

pensent presque plus aux moyens d'aborder les maîtres, qu'à leur exposer leurs raisons et leurs droits. Idoles orgueilleuses, dont on ne peut approcher qu'en tremblant, qu'on ne peut servir que les yeux timidement baissés, et qui ne se font respecter que par la crainte qu'elles inspirent. Ceux qui en ont besoin les adorent, les autres s'en raillent et les méprisent. Une dame Allemande, de la première distinction, reçut chez elle des officiers Français, avec un air de grandeur et de dignité imposante, qui les révolta. Ils la quittèrent bientôt les uns après les autres. Les derniers dirent au laquais qui les reconduisoit : *Allez tenir compagnie à madame.*

Poli. L'inclination à obliger, l'honnête complaisance, sont les parties principales de la politesse ; mais cela seul ne compose pas la politesse : il faut encore ce que quelques-uns appellent le don des manières. Ainsi, la politesse consiste non-seulement à ne rien faire et à ne rien dire que d'obligeant, mais aussi à le faire et à le dire avec une façon de s'exprimer et des manières qui aient quelque chose de noble et d'aisé, quelquefois même de fin et de délicat.

On pourroit appeler la politesse une bonté assaisonnée : c'est la bonne grâce ajoutée au bon cœur. L'homme poli s'étudie à rendre les autres contens de lui et d'eux-mêmes ; car la plus forte passion des hommes étant d'être

estimés et considérés, la vraie politesse consiste sur-tout à leur témoigner de la considération et de l'estime, à ménager, à flatter même finement leur amour-propre.

Ce n'est pas qu'il faille jamais employer la flatterie et l'adulation. La flatterie est toujours un vice ; et la véritable politesse, ainsi que la parfaite droiture, rougiroient de s'en servir. C'est essentiellement une louange fausse, au lieu qu'on peut flatter par des louanges véritables ; et il est souvent même à propos de le faire, pour mieux s'insinuer et pour mieux persuader quelques avis salutaires, ou faire recevoir une correction utile. Mais si l'on ne peut plaire qu'en employant le déguisement et le mensonge, il faut sacrifier la politesse à la vérité.

Il n'arrive néanmoins que trop souvent que la politesse est avilie et corrompue par les artifices de la basse flatterie ou du vil intérêt ; et combien de fois n'est-elle que la démonstration extérieure des sentimens qu'on n'a pas ? Peut-être même n'a-t-on jamais eu de la politesse des idées plus fausses, que celles qu'on s'en forme aujourd'hui ! A la douceur, à la belle ingénuite, au langage naïf du cœur, on a substitué l'affectation dans les manières, et des protestations frivoles, par lesquelles il semble que les hommes soient convenus de se tromper mutuellement. La politesse de bien des personnes n'est souvent qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vide de sens que de sentimens.

N'ayez pas cette politesse superficielle, qui

se termine presque toujours à des complimens et des grimaces. Ne vous bornez pas non plus à cette politesse mondaine, qui n'a de vues et n'emploie de moyens que pour flatter sa vanité et celle des autres, se faire une réputation d'homme poli, de galant homme, et se distinguer par-là de la foule et du vulgaire. On cherche, par des dehors aimables et polis, à se frayer un chemin à l'amitié et à la considération du beau monde, à s'insinuer dans l'estime, et peut-être dans le cœur des dames, qui sont aisément éprises de l'extérieur et du brillant. On en fait un art, on s'en fait un point capital; et comme si les belles manières, qui ne sont qu'un accessoire au mérite, devoient tenir lieu de tout mérite, on s'en occupe plus que de perfectionner les qualités du cœur, et de bien s'acquitter des devoirs de son état.

Un homme aura plu au monde, aura fait les agrémens de la société : aimable, enjoué poli au suprême degré, si vous voulez; toute sa vie n'aura été qu'un concert de qualités charmantes, qui lui auront mérité l'admiration et les applaudissemens des hommes; et comme s'il n'étoit né que pour le monde, il n'aura uniquement cherché qu'à lui plaire et à s'en faire aimer. Il seroit louable sans doute, si toute sa destinée devoit se borner à la vie présente, et s'il n'avoit d'autres devoirs à remplir que ceux de la société. Mais ne devoit-il pas porter ses soins principaux à des objets bien plus essentiels pour lui et bien plus importans ! Eh ! que lui servira-t-il d'avoir été poli toute sa

vie, s'il ne s'est presque jamais appliqué à ce qui, selon le plus sage des rois, fait toute la gloire et le mérite de l'homme, qui est de chercher à plaire à Dieu, en le craignant et en gardant sa loi (1).

D'ailleurs, quel fond peut faire le monde même sur un homme poli, lorsqu'il s'agit de services importans, si cet homme n'a que les manières et la superficie de la politesse ? Accoutumé, dans les attentions et les égards qu'il paroît avoir pour les autres, à ne rechercher et à n'envisager que lui, il éludera poliment les occasions d'obliger, lorsqu'il aura plus d'intérêt à plaire à d'autres ou à ne pas leur déplaire. Sa politesse variera comme les circonstances.

On n'a rien de pareil à craindre de la politesse qui est inspirée et soutenue par des sentimens chrétiens. Comme elle part toujours d'un cœur bienfaisant, ami des hommes, incliné à leur faire plaisir ; c'est un fond sûr et solide, c'est une politesse sincère, empressée, généreuse, constante, et pour ainsi dire aussi vraie, aussi immuable que Dieu même, à qui le chrétien poli, en obligeant les hommes, se propose principalement de plaire.

Ayons, autant qu'il nous sera possible, la politesse qui s'annonce par les grâces ; mais, préférablement à tout, ayons celle qui annonce l'honnête homme ou le chrétien. On peut, par

(1) *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est omnis homo.* Eccles. 12.

le seul esprit de bienveillance, d'humanité, d'une charité plus sûre encore, avoir cette aménité, cette affabilité pleine d'attentions, de complaisance et d'égards, qui font la douceur de la société, et qui rendent mille fois plus aimable, que ne l'est cette foule de gens si affectueux, si maniérés, si polis et si fourbes, dont le monde est rempli.

Qu'on inspire aux jeunes gens cette politesse sincère dont nous parlons, ils auront les vertus que la fausse politesse imite et qu'elle n'a pas; ils auront l'essentiel, le fond de la politesse, et il leur sera facile ensuite d'en acquérir l'extérieur et les grâces. Qu'ils voient pour cela des gens polis, qu'ils les étudient; ils apprendront bientôt d'eux ce qu'ils ont à faire, et comment ils doivent le faire. Dès qu'ils le sauront, qu'ils le fassent sans étude : l'affectation gâte tout, et l'on est moins ridicule par les défauts qu'on a, que par les qualités qu'on affecte d'avoir.

Pour être parfaitement poli, il faut, outre l'usage du monde, avoir reçu de la nature une certaine finesse d'esprit, qui fasse discerner promptement ce qui convient, eu égard aux circonstances où l'on se trouve; il faut de la souplesse dans l'humeur, et une grande facilité d'entrer, autant que le permet la sagesse, dans toutes les dispositions qu'exige l'occasion présente : il faut, sans le paroître, aimer à se gêner, afin de ne gêner personne.

Voilà pourquoi il est si difficile d'être poli, du moins de l'être constamment, non-seulement

aux

aux personnes en qui l'humeur domine, mais aussi à celles qui ont beaucoup de vivacité. Les gens extrêmement vifs sont presque toujours impatiens, sujets à parler et agir précipitamment et sans réflexion, et dès-lors emportés tantôt vers un objet, et tantôt vers un autre : comment seroient-ils capables de cette attention continue, sans laquelle il est impossible qu'on ne fasse bien des fautes contre la politesse ? Ils aiment aussi à dire ce qu'ils pensent, à témoigner ce qu'ils sentent. Cette disposition, quoique louable en soi, dès qu'elle n'est plus guidée par la prudence et la modération, est un grand obstacle à la politesse, qui prescrit de ne rien dire et de ne rien faire qui puisse choquer les autres. *Malherbe*, qui étoit d'un caractère mordant et caustique, y manquoit souvent. Invité à dîner chez un évêque, il s'assoupit après le repas, selon sa coutume. Le prélat, qui devoit prêcher, lui demanda s'il ne viendroit pas à son sermon. *Non, Monseigneur*, lui répondit-il brusquement, *je dormirai bien sans cela.*

Une grande partie des fautes que l'on commet contre la politesse, vient de ce qu'on ne sait pas se contraindre pour parler et pour agir comme la politesse l'exigeroit, ou du moins pour se taire lorsqu'on ne pourroit parler sans trahir ses sentimens. Le maréchal d'*Huxelles* n'avoit pas cette prudente réserve, et la réponse qu'il fit à Louis XIV le prouve bien. Ce prince lui demanda, en présence de plusieurs dames, pourquoi il ne se marioit point : *Je n'ai pas*

encore trouvé, répondit-il, *de femme dont je voulusse être le mari.*

Il est assez rare encore que les personnes de beaucoup d'esprit aient beaucoup de politesse ; il est difficile d'être poli avec ceux qui ne nous plaisent pas, et le malheur des gens d'esprit est que très-peu de personnes leur plaisent ; ils ont d'ailleurs de la peine à s'assujettir à une infinité de petites formalités, qui font partie de la politesse : mais aussi, quand un homme d'esprit est poli, il l'est plus qu'un autre et d'une manière plus agréable. Tout est pour lui une occasion de dire des choses obligeantes, et le tour ingénieux qu'il leur donne, les rend encore plus flatteuses. Le cardinal *de Polignac*, qui avoit infiniment d'esprit et de politesse, étant un jour chez madame la duchesse du Maine, on s'y amusa à se faire les uns aux autres des questions, pour y répondre d'une manière agréable. Quelle différence, lui demanda la Duchesse, y a-t-il de moi à une montre? *Madame*, lui répondit-il, *une montre marque les heures, et auprès de vous on les oublie.*

Cette politesse fine et ingénieuse, ainsi que toutes les choses exquises, n'est pas commune, mais elle n'est pas nécessaire : de la prudence, un bon caractère et quelque usage du monde, suffisent pour acquérir cette honnêteté de manières qui fait considérer et rechercher.

On conseille ordinairement à ceux qui veulent devenir polis, de voir le beau monde, et sur-tout les femmes. Le commerce de celles-ci

est regardé comme une des meilleures écoles de la politesse; et cela est vrai, dit *M. Trublet*, non pas tant néanmoins parce que les femmes sont polies, que parce qu'il faut l'être beaucoup avec elles. Le mérite le plus essentiel d'un homme, auprès même des femmes sages et honnêtes, c'est une grande politesse; très-peu d'entr'elles seroient capables de choisir pour ami un homme à qui rien ne manqueroit du côté de l'esprit et du cœur, mais qui n'auroit pas ces dehors agréables, ces manières nobles, aisées, qu'on appelle l'air du monde. Dailleurs, les hommes sont convenus avec justice d'accorder au sexe le plus foible les égards et les attentions, et ils ne pardonneroient pas à celui qui y manqueroit. Il y a donc dans le commerce des femmes encore plus à gagner du côté de la politesse, par la nécessité d'en avoir beaucoup à leur égard, que par leurs exemples mêmes; car comme elles se croient en droit de moins se gêner, et de dire plus librement tout ce qu'elles pensent, la plupart des femmes sont peut-être moins polies que les hommes.

La manière dont madame *Dacier* se comporta dans la fameuse dispute qu'elle eut avec *La Motte*, au sujet d'Homère, pourroit en servir de preuve. Jamais rivaux ne furent plus opposés. La Motte étoit très-poli; mais il ne savoit point de grec, et cependant il vouloit juger Homère. Madame Dacier possédoit parfaitement les langues grecques et latines, mais elle ne connoissoit pas même les premières règles de cette

politesse qui sied si bien aux femmes; elle admiroit l'urbanité des anciens, et elle écrivoit contre son adversaire avec la plume des Saumaise et des Scaliger. Elle l'attaqua, en répandant sur lui des flots d'injures, dans son livre de la *Corruption du goût*, qui est lui-même du goût le plus mauvais et le plus corrompu. Les grossièretés, les termes injurieux, les mots d'*impertinence*, de *témérité aveugle*, d'*ignorance*, de *folie*, d'*absurdité*, y sont semés presque à chaque page. La Motte lui répondit avec une modération et une politesse qui lui firent un honneur infini dans le monde. Il disoit que les termes injurieux de la Dame ressembloient à ces particules grecques qui se trouvent si souvent dans Homère, et qui n'y sont que pour l'ornement.

Les excès même d'impolitesse peuvent servir à nous faire acquérir la parfaite politesse, en nous fournissant l'occasion de la pratiquer, et souvent dans ce qu'elle a, pour ainsi dire, de plus héroïque. Il est facile d'être poli avec ceux qui le sont; mais il est bien difficile de l'être avec ceux qui ne le sont point. En vain aura-t-on dit à un jeune homme qu'il n'y a jamais de raison légitime de manquer à la politesse, qu'il faut en avoir avec ceux-mêmes qui n'en ont pas avec nous, et que les fautes d'autrui ne justifient point celles qu'elles nous font faire. Ces belles et utiles leçons viendront échouer contre la première impolitesse qu'on lui fera; il en sera d'autant plus choqué, qu'il est lui-même plus poli, et par là il cessera quelquefois de l'être dans cette occasion; il

lui échappera des paroles piquantes, ou il témoignera du moins qu'il est choqué; et témoigner aux autres qu'ils nous offensent, c'est presque toujours les offenser.

Il n'est donc pas inutile de se trouver quelquefois avec des gens impolis, pour apprendre à les souffrir poliment et à ne pas leur ressembler. Plus leurs fautes seront grossières, plus elles déplairont, et plus on rougiroit d'être comme eux. Le comte *de Marivaux*, lieutenant-général, homme un peu brutal et grossier, avoit perdu un bras dans une action, et se plaignoit à *Louis XIV*, qui l'avoit pourtant récompensé. Je voudrois avoir aussi perdu l'autre, dit-il, et ne plus servir votre majesté. Le prince se contenta de lui répondre : *J'en serois bien fâché pour vous et pour moi.*

Tel est l'homme sage et poli; il ne manque à personne, mais il n'est pas surpris que d'autres lui manquent; il sent les impolitesses, mais il ne s'en fâche pas; il n'y répond même quelquefois que par une plus grande politesse, qui le venge noblement : c'est ce que fit un jour un ambassadeur Turc. Une dame lui faisoit reproche de ce que la loi de Mahomet permettoit d'avoir plusieurs femmes. *Elle le permet*, *madame*, lui répondit-il, *afin de pouvoir trouver dans plusieurs toutes les qualités qui sont rassemblées dans vous seule.*

L'homme vraiment poli est facile à pardonner les fautes qu'on pourroit commettre à son égard, et ingénieux à les excuser. Lorsque le duc *de Bourgogne*, petit-fils de Louis XIV, comman-

doit l'armée en Flandre, un vieil officier, qui connoissoit mieux son métier que les usages de la cour, se mit à la table du prince, sans en avoir obtenu la permission. On l'avertit de sa faute; il en demanda pardon. *Monsieur*, lui dit le jeune prince, *vous souperez avec moi; je vous apprendrai la cour, et vous m'apprendrez la guerre.*

La politesse, quand elle est bien placée, est le plus bel ornement des paroles et des actions. Les moindres choses, guidées par elle, sont toujours accompagnées des grâces; elle embellit le mérite même. Voyez la beauté et l'éclat de ce diamant que l'art vient de tailler avec soin : rien ne peut égaler la vivacité des rayons qu'il jette; la lumière s'y joue en mille manières différentes; il la renvoie même plus vive et plus brillante, qu'il ne l'a reçue de l'astre ou du flambeau qui en est la source. Qu'il est différent de ce qu'il étoit, quand on l'a tiré du sein de la terre! A peine attiroit-il les regards : il n'offroit rien qui pût le faire distinguer; il attendoit pour briller à nos yeux, qu'une main habile eût su le polir et le débarrasser de tout ce qui offusquoit son éclat. Ainsi, sans des dehors prévenans et aimables, sans des manières polies et gracieuses, les qualités même les plus estimables de l'esprit et du cœur, peuvent être perdues pour les autres et pour nous. C'est la politesse qui les fait briller et leur donne du prix; c'est elle qui, en quelque sorte, achève les hommes, et les fait valoir. Quelle attention ne faut-il

pas pour découvrir les meilleures choses sous une enveloppe grossière ? souvent on ne soupçonne pas même qu'elles y soient cachées, et on les néglige. Combien de gens d'un mérite solide, dont le mérite ne s'aperçoit que difficilement par un petit nombre de personnes, parce que cette aimable politesse leur manque !

Elle est en quelque sorte plus importante que l'amitié. On peut absolument se passer d'ami ; mais on ne peut se passer de société, et il n'y a point de société sans politesse. En captivant l'amour des hommes, dont la paix, la concorde sont le fruit précieux, elle contribue à entretenir l'heureuse harmonie de la société. On lit dans la vie de *Clément XIV*, un trait qui fait honneur à ce pontife. Lorsqu'il n'étoit encore que religieux franciscain à Bologne, il rencontra dans le cloître un agréable petit-maître, tout fraîchement arrivé de Lyon, qui lui dit : Mon père, c'est en vérité par désœuvrement que je me promène chez vous, car je ne puis souffrir les moines. *Peut-être, monsieur, les supporteriez-vous au réfectoire*, lui répliqua le père Ganganelli, *et en ce cas je vous prie de venir vous rafraîchir*. Il accepta l'offre ; la conversation s'engagea, et le jeune homme fut si content de l'esprit et des manières du religieux qui l'avoit si bien accueilli, qu'il s'arrêta deux mois à Bologne, uniquement pour le voir. A sa persuasion, il retourna chez des parens qu'il fuyoit par libertinage, et dont il étoit tendrement aimé.

La vraie politesse est, comme on voit, une

qualité bien excellente et bien propre à concilier les cœurs. Son empire est si doux et si puissant, qu'elle gagne les ennemis même, et les désarme quelquefois. Le célèbre *Montagne*, auteur des *Essais* (1), s'étoit retiré dans son château en Périgord, pendant les troubles de la religion et les guerres civiles qui, sous le règne de Charles IX, désoloient la France. Un jour un homme se présenta devant les fossés du château, feignant d'être poursuivi par des religionnaires. Introduit par Montagne, il lui raconta que voyageant avec plusieurs de ses amis, une troupe de gens de guerre les avoit attaqués; que leur bagage avoit été pillé; que ceux qui avoient opposé de la résistance avoient été tués, et qu'on avoit dispersé les autres. Montagne ne soupçonna pas un instant la bonne foi de cet homme : c'étoit néanmoins un chef de parti, qui étoit convenu avec sa troupe qu'il se serviroit de ce stratagème pour s'introduire dans le château. Un moment après, on vint avertir Montagne qu'il paroissoit deux ou trois autres cavaliers. Celui qui avoit été admis le premier, dit qu'il les reconnoissoit pour ses camarades. Montagne, touché de compassion, ne fit aucune difficulté de les recevoir. Ceux-ci furent suivis de plusieurs autres, en sorte que la cour du château fut bientôt remplie d'hommes et de chevaux. Montagne s'aperçut

(1) On trouve d'excellentes choses dans cet ouvrage de Montagne; mais elles y sont malheureusement mêlées de tant de maximes épicuriennes et impies, que la lecture n'en peut être que très-dangereuse.

alors de la faute qu'il avoit faite; mais le mal étoit sans remède. Il paya de bonne contenance, et ne changea rien dans ses manières. Il s'empressa de procurer à ses hôtes tout ce dont ils feignoient d'avoir besoin, leur fit distribuer des rafraîchissemens, et en agit avec tant de cordialité et de politesse, que leur chef, séduit par ses bons procédés, n'eut pas le courage de donner le signal dont il étoit convenu pour mettre la maison au pillage.

C'est parce qu'on ne réfléchit pas à tous les avantages et à tout le prix de la politesse, qu'on voit tant d'hommes impolis et grossiers. Ils négligent les manières comme de petites choses, et ils ne savent pas que des maniéres sont souvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien ou en mal. On ne peut pas pénétrer l'intérieur, et l'on en juge par ce qu'on aperçoit; une légère attention à être affable et poli, préviendroit les mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant: il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. Et qui ne sait combien il nous importe de ne pas nous aliéner les esprits par de mauvaises façons? combien il nous est avantageux pour nos intérêts, pour notre repos, pour nos plaisirs, d'avoir l'estime et l'amour de nos semblables, de conserver avec eux cette bonne intelligence qui ne s'entretient que par la politesse!

On est toujours sûr de rendre reconnoissans ceux dont on flatte l'amour propre, et d'offenser ceux dont on le blesse. C'est pour ménager cet

amour propre si sensible et si délicat, que l'homme poli cherche à donner aux autres des marques d'estime et de considération. Qui que ce soit qui lui parle ou qui l'interroge, il a la complaisance et la politesse de lui répondre. Il ne ressemble pas à ces hommes fiers et grossiers qui, parce qu'ils sont au-dessus des autres ou croient l'être, ne daignent pas faire attention à ce qu'on leur dit, ou répondent d'une manière si courte et si dédaigneuse, qu'on ne peut qu'en être choqué. Avec un peu d'égards, ils se feroient aimer, et ils se rendent odieux.

L'homme poli n'est pas de ces tyrans de la conversation, qui veulent asservir tous les esprits à leurs pensées; il ne prétend l'emporter sur personne. Aussi, tout le monde aime et recherche sa compagnie. On demandoit un jour à *M. de Fontenelle*, l'un des hommes les plus spirituels et les plus polis de ce siècle, par quel moyen il s'étoit fait tant d'amis et pas un ennemi? Par ces deux axiomes, répondit-il : *Tout est possible, et tout le monde a raison.*

Ainsi pense celui qui a beaucoup d'esprit et de politesse. Persuadé que dans bien des occasions il vaut mieux conserver la paix que de s'obstiner à faire connoître une vérité indifférente, il prévient les disputes ou les arrête, en cédant à propos et en se pliant aux idées des autres, toutes les fois que ni sa conscience, ni l'honneur du prochain, ni la religion n'y sont point intéressés. Si quelquefois il croit devoir combattre leurs sentimens, c'est avec une politesse et une modération qui fait aimer la

vérité dans sa bouche, et qui engage à s'y rendre, sans qu'il en coûte à l'amour propre.

A table, en compagnie, voyez-le rire, badiner. Il plaît, il amuse; mais il ne choque personne, parce qu'il sait arrêter le badinage précisément au terme qu'il ne pourroit passer sans devenir railleur et piquant. Il se garde bien de rien dire qui puisse rappeler quelques circonstances peu honorables ; et s'il lui échappoit à son insçu quelque chose qui y eût trait, il agiroit comme fit dans une occasion *Gayot-de-Pitaval*. Le Noble, connu dans la république des lettres par des pasquinades ingénieuses, et par plusieurs petits ouvrages remplis d'esprit, de feu et d'enjouement, étant devenu procureur-général du parlement de Metz, sa mauvaise conduite lui attira des affaires. Il fut accusé de crimes pendables, dépouillé de sa charge et mis en prison; mais il en sortit. Quelque temps après, Pitaval jouant au jeu d'hombre avec lui, manqua de lui faire faire la bête. Il lui dit, sans y faire attention : *Vous avez bien frisé la corde*. Le Noble pâlit et rougit. Pitaval sentit sa faute, et ne chercha pas à la réparer. Quand, ajoute-t-il en rapportant lui-même cette histoire, on a fait de pareilles inadvertances, il faut bien se garder de faire des excuses, ce seroit une seconde faute pire que la première.

L'homme poli, loin de chercher à offenser, aime et cherche au contraire toutes les occasions de faire un compliment flatteur ; mais il n'en fait jamais de fade ou de ridicule. Prêt à tout ce qu'on veut de raisonnable, sa complaisance

n'a rien de servile ni de rampant. Prévenant dans tout ce qu'il peut, sa politesse n'a rien d'affecté ni d'incommode. Il engage, mais il presse rarement, il ne force jamais : on a chez lui, et avec lui, toute la liberté qu'il désire avoir chez les autres, et avec eux. Il est attentif, obligeant; mais sans ces façons cérémonieuses qui gênent, ni ces prétentions à la reconnoissance qui déplaisent; et dans ce qu'il fait pour obliger, il s'y prête si volontiers, qu'il semble le faire pour son plaisir encore plus que pour celui des autres.

Il mesure ses manières et ses paroles sur les caractères différens avec lesquels il se trouve. Il étudie les temps, les circonstances, pour venir et pour se retirer à propos; il disparaît au moment qui précède celui où il prévoit qu'il pourroit gêner ou ennuyer. Mais, que dis-je? un homme poli peut-il être incommode ou ennuyeux? On le souhaite par-tout; on le voit arriver avec plaisir, et s'en aller avec peine; toutes les maisons et tous les cœurs lui sont ouverts.

Supérieure aux talens les plus distingués, aux qualités les plus brillantes, qui font souvent plus d'envieux ou d'indifférens que d'amis, la politesse a des droits toujours assurés sur l'amour des hommes; elle plaît à tout le monde; il n'y a personne qui ne soit bien aise de se lier avec un homme poli, pourvu néanmoins qu'il ne veuille pas trop l'être : car, quoiqu'on pardonne plus facilement un excès de politesse que la grossièreté, il y a des gens qui, pour

paroître plus polis, sont si maniérés, si précieux, qu'ils déplaisent en cherchant trop à plaire; ils gâtent ce qu'ils font de bien, en voulant trop bien faire; et ils seroient beaucoup plus polis, s'ils affectoient moins de l'être. Ils fatiguent, ils assomment par leurs complimens excessifs, qu'ils prodiguent à tout le monde, et qui ne flattent personne. Ils deviennent non-seulement insupportables, mais odieux par la vanité, qui est ordinairement le principe de leur politesse, par l'air de satisfaction qu'ils font paroître; et tandis qu'ils sont fort contens d'eux-mêmes, ils font pitié.

Le principal but de la politesse étant de plaire aux personnes avec lesquelles on vit, il faut savoir conformer la sienne aux lieux où l'on est. Tel homme dont on admire la politesse à Paris et à la cour, paroîtroit affecté dans certaines villes de province. J'ai connu, dit *M. Trublet*, un provincial, assez poli avant qu'il eût été à Paris, où il acheva de se former et de se défaire de tout ce qui sentoit en lui la province. Ses compatriotes trouvèrent à son retour qu'il s'étoit bien gâté, et qu'il n'étoit plus naturel. Revenez, lui dit un de ses amis, à vos premières façons; remettez-vous au niveau de ceux avec qui vous avez à vivre, et ne soyez pas plus poli que vous l'étiez il y a un an. Nous autres gens simples, nous ne portons pas les choses si haut : vous avez passé le but à notre égard; et si vous continuez, vous serez plus ridicule ici avec vos airs de Paris, que ceux qui vous paroissent maintenant si

que l'inégalité d'humeur. Ce génie orné, ce convive amusant, que vous destinez à faire chez vous les agrémens d'une belle compagnie, se livre tout-à-coup, et au milieu de la joie publique, à de frénétiques imaginations. L'homme doux et poli devient brusque, l'homme gai devient sombre, et d'épaisses vapeurs viennent obscurcir la sénérité de son visage. Vous n'y serez plus attrapé.

Un ami m'accable de caresses; il me donne le repas le mieux entendu, rien n'égale sa joie et sa politesse : je suis enchanté. Mais un de ses domestiques commet une faute : il se met en colère, il l'injurie; un des convives fait un badinage : l'humeur aussitôt lui monte à la tête; il devient rêveur et sérieux, ou il se pique. Je crains que l'orage ne grossisse, je gagne doucement la porte, et je me sauve chez moi.

Qu'on est à plaindre, lorsqu'on est obligé de vivre avec celui qui a souvent de l'humeur! C'est un ours; femmes, enfans, amis, tout le monde craint d'en approcher. Il pourroit faire les délices de la société, et il en devient le fléau et la terreur.

Pliez donc votre humeur dès la jeunesse, et vous épargnerez bien des chagrins aux autres et à vous-même. La plus cruelle des peines pour un homme d'honneur, c'est de se faire haïr ou éviter, et d'être insupportable. A quelque âge que vous soyez, tâchez par toutes sortes de moyens, et sur-tout en vous servant de ceux que nous avons indiqués contre la colère, de modérer votre humeur, et de la

rendre toujours si douce et si égale qu'on ne craigne plus votre commerce. Ne dites pas, comme quelques-uns : *Je suis trop vieux pour me corriger*. Car, c'est au contraire par cette raison-là même que vous devez encore plus vous efforcer de le faire. La jeunesse est si aimable, que les hommes sont tout disposés à l'excuser et à lui pardonner bien des choses. Mais quand on n'est plus jeune, c'est alors sur-tout qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par l'égalité d'humeur et par toutes sortes de bonnes qualités, ce qu'on perd du côté agréable. Les défauts de l'esprit, comme ceux du visage, paroissent davantage en vieillissant.

A force de vous vaincre, vous viendrez enfin à bout de la bizarrerie de votre humeur, ou du moins vous la diminuerez beaucoup, et vous en rendrez les accès moins forts et moins fréquens. Quelque amers que soient de tels sacrifices, rien ne peut vous en dispenser. En cette matière, de même qu'en toute autre, il n'y a d'excusable que ce qui n'est pas libre. Mais alors même, comme les autres n'en souffrent pas moins, quoique ce soit involontairement que nous les fassions souffrir, nous leur devons toujours des excuses et des satisfactions. Il faut, quand la raison est revenue, qu'une politesse plus attentive répare les caprices de l'humeur. Il faut reconnoître et avouer notre foible, prier ceux avec qui nous avons à vivre de nous supporter, et même de nous ménager.

Les personnes les plus sujettes aux inégalités d'humeurs sont souvent celles qui par leur rang, leurs dignités ou leurs emplois, devroient le moins en avoir. Car c'est sur-tout aux magistrats, aux personnes publiques, que convient cette égalité d'humeur, si imposante et si digne de la place qu'ils occupent. *M. de Harley*, premier président du parlement de Paris, la possédoit au suprême degré. On en jugera par le trait suivant. Une dame de qualité n'ayant pu obtenir de lui une grâce qu'elle demandoit, en fut très-piqué. Il voulut la reconduire, elle s'y opposa : il feignit de se rendre. Elle poursuivit son chemin en murmurant contre ce magistrat, à qui elle donnoit à demi-voix plusieurs épithètes grossières. L'ayant aperçu, en se retournant : Ah! monsieur, lui dit-elle, vous êtes là! *Madame*, lui répondit-il, *vous dites de si belles choses, qu'on ne sauroit vous quitter*. Il l'accompagna jusqu'à son carrosse.

Philippe II, ce roi d'Espagne dont nous avons déjà loué la piété, ne montra pas une moindre égalité d'humeur dans une circonstance où bien des gens en auroient manqué. Il avoit passé la nuit à écrire des dépêches : c'étoit sa coutume d'écrire lui-même; son secrétaire n'avoit que la peine de cacheter et mettre les adresses. Toutes les lettres étant faites, il s'en trouva une qui étoit fraîche. Le secrétaire qui étoit endormi à moitié, voulut mettre du sable dessus; mais au lieu de sable, il prend l'encrier et le jette sur cette lettre,

qui fut gâtée ainsi que toutes les autres. Le roi regarda ce ravage avec tranquillité, et se contenta de dire au secrétaire, en lui montrant l'un et l'autre : *Voilà l'encrier, et voilà le sablier.* Ensuite il recommença toutes les lettres, sans en paroître plus ému.

Et vous serez aimable. Si vous voulez être aimé des hommes, témoignez-leur de l'estime et de l'amitié : celui à qui personne ne plaît, pour l'ordinaire ne plaît à personne. Cherchons dans la société à être bien avec tous, si nous voulons y goûter des plaisirs : car on est toujours bien où l'on est agréable, et l'on s'ennuie nécessairement où l'on ne plaît pas.

Voulez-vous que tout le monde vous aime et vous estime? Ayez pour tout le monde beaucoup d'honnêteté, de douceur, de politesse : c'est par là que vous gagnerez tous les cœurs, que vous vous les attacherez. *L'homme*, dit Salomon, *dont la société est aimable, sera plus aimé que ne l'est un frère* (1).

C'est bien mal entendre ses intérêts, que de ne vouloir plaire qu'à certaines personnes. Celui qui se fait aimer de tout le monde, entreprend peu d'affaires qui ne lui réussissent; chacun s'empresse à l'obliger : on rougiroit de faire de la peine à celui qui ne cherche qu'à faire plaisir aux autres, qu'à s'en faire aimer. L'illustre *M. de Fénélon* l'éprouva. Des personnes envieuses et jalouses (car il ne

---

(1) *Vir amabilis ad societatem, magis amicus erit quàm frater.* Prov. 28.

pouvoit avoir d'autres ennemis) avoient envoyé exprès de Paris à Cambrai un homme d'esprit qui, sous prétexte de rendre visite à M. l'archevêque, devoit examiner de près sa conduite. Cet homme resta plusieurs mois à Cambrai, et fut à la fin tellement pénétré du mérite de ce prélat, de ses manières affables et de sa conduite édifiante, qu'un jour parlant à M. de Fénélon, il lui avoua, les larmes aux yeux, le mystère odieux de son voyage, et retourna à Paris, rempli d'horreur pour ceux qui vouloient rendre ce prélat suspect à la cour. Aimé et révéré de ses diocésains, les étrangers les plus distingués lui payoient avec plaisir le même tribut d'estime et d'amour. Durant la guerre de la succession d'Espagne, le prince Eugène et le duc de Malbourough le prévenoient par toutes sortes de politesses. Ils envoyoient des détachemens pour garder ses prairies et ses blés. Ils firent même transporter et escorter jusqu'à Cambrai ses grains, de peur qu'ils ne fussent enlevés par les fourrageurs de leur armée. Lorsque les partis ennemis apprenoient qu'il devoit faire quelque voyage dans son diocèse, ils lui faisoient dire qu'il n'avoit pas besoin d'escorte françoise, et qu'ils l'escorteroient. Les hussards même des troupes impériales lui rendoient ce service : tant la douceur, l'amabilité et la vraie vertu ont d'empire sur les esprits !

Le bonheur de nous faire aimer dépend surtout de nos discours et de nos entretiens ; et c'est là principalement que la sagesse veut que

nous cherchions à nous rendre aimables (1). Les bons offices et les présens souvent gagnent moins de cœurs que les paroles honnêtes et polies. Les femmes même qui se font le plus considérer et le plus aimer dans le monde, ne sont pas celles qui ont plus de grâces extérieures et plus d'esprit; ce sont celles qui savent le mieux conduire leur langue, et qui sont les plus sages dans leurs paroles.

Il semble donc qu'il seroit facile de se faire aimer. C'est néanmoins ce qui est rare, parce qu'au lieu de parler de la manière qui plairoit aux autres, nous voulons dire ce qui plaît à notre humeur. Nous aimons mieux déplaire, que de retenir quelques paroles indiscrètes, ou de parler avec bonté et politesse. Il faudroit aussi sacrifier souvent son amour propre, combattre ses penchans, résister à ses goûts, pour s'accommoder à ceux des autres. Et c'est ce qui est difficile, quand on ne s'y est pas accoutumé de bonne heure, ou qu'on n'est pas animé par l'esprit de la religion, qui veut que nous soyons affables et complaisans en tout ce qui est bien, pour l'édification, comme l'Apôtre le recommandoit aux premiers fidèles (2). En rendant par nos bonnes manières la vertu aimable, et en lui gagnant les cœurs, nous avons encore l'avantage de les gagner pour nous-mêmes, et d'en recueillir les heureux fruits.

Qu'il seroit beau, qu'il seroit louable de ne

---

(1) *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit.* Eccli. 20.

(2) *Unusquisque vestrûm proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem.* Rom. 15.

chercher à se concilier l'amour des hommes, que pour les porter à l'amour de la vertu et de leurs devoirs! Mais c'est souvent à quoi l'on pense le moins. La vanité ou l'intérêt est presque toujours l'unique mobile de ce qu'on fait pour se rendre aimable, comme en convient et l'avoue d'elle-même une dame de beaucoup d'esprit (1). Le vif désir de plaire lui fit surmonter ses goûts les plus dominans et ses penchans les plus forts. Quoiqu'il y ait peu de mérite et peu d'avantage pour soi-même à vaincre ainsi ses passions par une autre, il en résulte cependant toujours un certain bien pour la société; et c'est ce qui nous engage à rapporter ici la manière dont elle s'y prit pour se faire aimer.

« Avant que la raison, dit-elle, eût écarté le voile qui me cachoit la véritable route, je pensois qu'un peu de figure, beaucoup de parure, des ajustemens coquets suffiroient pour plaire; mais l'expérience m'a appris que ces agrémens tous seuls plaisoient à quelques-uns, étoient indifférens ou nuisoient aux yeux des autres. J'ai pris une autre route, qui m'a mieux conduite au but où j'aspirois.

» Une fierté mal-entendue m'avoit persuadé qu'on devoit me prévenir dans toutes les circonstances; l'hommage de quelques hommes m'avoit confirmée dans cette ridicule présomption. L'indifférence des uns, le dédain des autres, m'ont fait sentir tout ce que je perdrois par ma faute. L'envie de plaire m'a rendue si prévenante,

---

(1) Madame *Benoît*, auteur de plusieurs petits ouvrages estimés.

qu'on ne se douteroit plus que je suis née fière.

» Un orgueil outré me rendoit d'un commerce difficile, épineux; je m'offensois de tout, le plus léger badinage me blessoit, je croyois toujours qu'on avoit dessein de m'outrager. Je me suis aperçu qu'on évitoit ma société; j'ai vu qu'on me fuyoit, parce qu'on étoit obligé de s'interdire les choses les plus innocentes, si on ne vouloit m'effaroucher. Le désir d'être recherchée a vaincu mon orgueil, et je suis devenue la personne la plus aisée à vivre.

» Un amour propre invincible me rendoit l'ennemie de quiconque me faisoit connoître mes torts; je ne pouvois supporter qu'on l'humiliât. Cependant quoiqu'il ait encore beaucoup d'empire sur moi, l'extrême envie d'être estimée et estimable m'a habituée à entendre mes vérités. Je souffre lorsqu'on me les dit, mais je ne murmure point. Je prends en bonne part celles qu'on me dit par amitié, et je sais bon gré, loin de haïr comme autrefois.

» Un penchant à la médisance, une humeur caustique, une manie de faire de l'esprit aux frais d'autrui, et de flatter mon amour propre en mortifiant celui des autres, m'avoient fait regarder comme un heureux don du ciel la facilité que j'avois à faire des épigrammes: envisagée par les sages comme le fléau d'une compagnie, je m'en croyois l'aigle. Néanmoins, accoutumée à porter un œil observateur sur moi-même, je ne tardai pas à découvrir que les gens estimables me méprisoient, que ceux qui étoient équivoques me craignoient, et qu'enfin je ne plaisois qu'à

quelques méchans. Dès-lors je me déterminai à renoncer à la satire, et à donner tous les éloges que je pourrois, sans blesser la vérité ; en sorte que le désir de plaire m'a fait encore triompher d'une inclination vicieuse, et l'a métamorphosée pour ainsi dire en vertu, puisque je dis du bien de mon prochain, ou je me tais.

» Une humeur altière, un caractère impérieux, un sang vif et bouillant me livroient quelquefois à des colères dont les excès me dégradoient à mes propres yeux. J'abusois d'un secret confié, je reprochois des vices cachés, je divulguois des malheurs ignorés, j'empoisonnois tout, je voulois être la seule qui eût raison. Dès là plus de confiance, plus de liaison avec moi. Je rougissois souvent de mes emportemens, lorsqu'ils étoient passés ; mais ce n'étoit point assez : l'envie d'être aimée, le désir de plaire m'ont fait surmonter mon tempérament, modérer ma vivacité. Maintenant je me possède assez dans tous les instans de ma vie, pour n'avoir rien à me reprocher à cet égard. »

La manière dont elle nous apprend qu'elle se comporte dans les compagnies, n'est pas moins remarquable. « Je tâche, dit-elle, de m'y conformer au goût, au caractère qui y domine et qui y plaît ; je laisse volontiers triompher l'amour propre d'autrui, quand le cœur me dédommage des sacrifices que je fais en immolant ma vanité à la gloire de ceux avec qui je vis. Je suis sûre de plaire, et cela me suffit.

» Il est des sociétés où l'on aime une gaieté décente, une joie naturelle et soutenue, une raison

raison aimable, toutes choses qui ont trait au caractère. Quoiqu'il soit plus difficile de le plier que l'esprit, cependant j'ai vaincu le mien. J'étois née inégale, rêveuse, passant tour à tour aux deux extrémités de la joie et de la tristesse, par conséquent peu faite pour réussir dans la société dont je viens de parler; mais le désir de plaire à tout le monde m'a rendue capable de régler mon humeur; et lorsque je dois aller dans ces assemblées caractérisées par les ris et les jeux, je me dis à la porte : Ferme ton œil observateur, garde-toi de jouer le rôle de spectatrice; ne va pas, par ta contenance grave et ton air réfléchisseur, déconcerter la douce gaieté qui règne dans ces lieux : ton maintien philosophe sembleroit faire l'épigramme de l'honnête liberté dont on y jouit, et dès-lors tu déplairois. Vivement frappée de cette crainte, j'écarte les nuages qui pourroient me nuire, bien résolue de me montrer telle qu'il faut être pour plaire. Je parois; la sérénité de mon visage annonce la paix de mon ame; mon abord riant confirme ma satisfaction : de là on présume que je suis disposée à partager le plaisir et non à le troubler. En effet, je jouis sans examiner, j'écoute sans me fatiguer, je me tais sans observer; de manière, qu'à l'exacte attention près que je suis obligée d'avoir sur moi-même, je m'amuse et je plais : on dit que je suis d'un commerce doux, agréable et facile; que je ne suis jamais de trop, qu'on est heureux de m'avoir. Je m'estime encore plus heureuse de plaire à si peu de frais. »

VI.

Du pauvre qui vous doit, n'augmentez point les maux.

Si votre débiteur est dans la misère, ou qu'il ne puisse actuellement vous payer, et qu'il vous conjure d'attendre encore, n'ayez pas le cœur assez dur pour le lui refuser et pour le dépouiller du peu qu'il a. Lui accorder quelque délai, ce n'est pas seulement humanité et bienfaisance, c'est intérêt propre et amour de nous-mêmes.

Hommes intéressés et impitoyables, avez-vous oublié que vous serez traités comme vous aurez traité vos frères ? Si vous ressemblez à ce mauvais serviteur, à qui son maître venoit de remettre dix mille talens, et qui eut la dureté de faire mettre en prison un de ses compagnons qui lui devoit cent deniers, ne devez-vous pas craindre d'exciter également contre vous l'indignation des hommes et la colère de Dieu, qui n'est pas moins le père que le maître de tous, et qui se déclare hautement le vengeur du pauvre (1) ?

Les ames nobles et généreuses liront avec plaisir ce que fit le comte *de Soissons*. Un gentilhomme fort pauvre lui devoit une somme considérable. Il vint le trouver, et le pria de lui remettre la moitié de cette somme. *Cette*

(1) *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus. Ps.* 11.

moitié n'est plus à moi, lui dit le comte, *dès que vous avez pris la peine de venir la demander ; mais puisque vous me laissez la libre disposition de l'autre moitié, trouvez bon que je vous la donne.*

Nous ne proposons un exemple si généreux, qu'aux personnes qui peuvent l'imiter sans déranger leurs propres affaires et nuire à leur famille. Nous savons qu'il est des circonstances fâcheuses où l'on est forcé malgré soi de faire des malheureux, pour ne pas le devenir soi-même ; mais ce cas excepté, et lorsqu'on peut faire autrement, il y a de la barbarie à presser un pauvre débiteur qui ne peut vous payer présentement, qu'en ôtant le pain à sa famille, qu'en vendant à vil prix ce qui lui reste. Avec un peu de patience et de délai, vous auriez prévenu sa ruine, et vous l'accélérez ; vous annoncez par votre éclat précipité le mauvais état de ses affaires ; et au tocsin que vous sonnez, vous avertissez tous ses autres créanciers, qui accourent et se réunissent avec vous pour le perdre sans ressource. Si vous aviez le malheur d'être dans le même cas, voudriez-vous qu'on agît ainsi à votre égard ? Quelle obligation, quelle reconnoissance n'auriez-vous pas à un créancier humain et compatissant, qui vous donneroit le temps de faire honneur à vos affaires, et qui vous en fourniroit même les moyens ?

Si votre débiteur est un honnête homme, et que vous le connoissiez pour tel, que risquez-vous ? tôt ou tard vous serez payé, et vous

n'aurez pas à vous reprocher d'avoir écrasé un malheureux. Si c'est votre ami, en le pressant vous allez perdre son amitié, et avec elle, plus que votre argent ne vaut. Si celui qui vous doit est un homme d'honneur, croyez qu'il est plus affligé et plus inquiet que vous de ne pouvoir s'acquitter; il n'est pas si pénible à une personne qui a des sentimens, de manquer d'argent que d'en devoir. En lui accordant quelque délai, vous acquérez ce qui est plus précieux que tous les biens, l'estime des hommes, et un ami reconnoissant. *La bonne réputation vaut mieux que beaucoup de richesses, et l'affection est plus estimable que l'or et l'argent* (1).

Que ne donneriez-vous pas pour effacer une tache honteuse qui seroit imprimée à votre nom? et en est-il une que vous deviez plus craindre, que celle de passer pour un homme dur ou avare! Qui pourroit, en effet, entendre sans indignation le nom de cet homme barbare dont la cruauté ou l'avarice tourna heureusement à l'avantage de la personne malheureuse qu'elle alloit ruiner?

Une pauvre fruitière n'ayant pu payer au jour marqué le loyer de son petit logement, son hôte impitoyable lui fit vendre ses meubles. Le peu qu'elle en avoit, pouvant suffire à peine pour payer sa dette et les frais de la vente, elle alloit se voir réduite à la mendicité. Elle fondoit en larmes pendant qu'on vendoit ses

---

(1) *Melius est nomen bonum quàm divitiæ multæ: super argentum et aurum gratia bona.* Prov. 22.

meubles; mais son chagrin augmenta lorsqu'elle vit qu'on alloit crier un petit saint Jérôme, tout enfumé, d'un pied et demi de hauteur, qu'elle avoit au chevet de son lit, et devant qui elle prioit Dieu tous les jours. Un peintre, qui l'avoit examiné, le mit à trente sous; un curieux qui s'y connoissoit aussi bien que le peintre, le mit à un écu. Le peintre crut que pour étonner celui-ci, et lui faire perdre l'envie du saint Jérôme, il n'avoit qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. *A une pistole*, dit-il. Le curieux rêva un peu, ou fit semblant de rêver. *A cinquante livres*, reprit-il. *A cent francs*, ajouta le peintre. Le cœur de la bonne femme palpitoit de joie: son loyer et les frais étoient déjà plus que payés par le petit saint Jérome. Sa joie redoubla, quand elle entendit l'amateur qui le mit à deux cents francs; et qui pourroit exprimer celle qu'elle eut, quand elle vit que de prix en prix le curieux le porta jusqu'à six cents livres! Le peintre lui dit en pleurant: *Vous êtes heureux, Monsieur, d'être plus riche que moi; car il vous coûteroit deux mille livres, ou je l'aurois.* C'étoit un original de Raphaël.



Payez à l'ouvrier le prix de ses travaux.

Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous disoit le vertueux *Tobie* à son fils, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et ne retenez pas un moment le salaire de l'ouvrier (1). C'est un

(1) Tob. 4.

grand crime contre la justice et l'humanité, que de différer, de diminuer ou de refuser à l'artisan le prix de ses peines. L'Ecriture le compare à l'homicide. *Celui qui répand le sang, et celui qui prive le mercenaire du fruit de son travail, sont frères* (1). C'est un de ces péchés qui crient vengeance au ciel, et que la justice divine laisse rarement impunis dès cette vie même.

Homme injuste et barbare, depuis combien de temps voit-on languir à votre porte ce malheureux artisan ? Ce que vous lui devez serviroit à nourrir sa famille indigente, à continuer son travail, ou à satisfaire un créancier qui le presse ; mais vous êtes insensible à ses cris, parce que votre rang vous met à l'abri de ses poursuites, ou parce que la crainte d'encourir votre disgrace, de s'exposer à vos ressentimens, l'empêche d'employer contre vous les voies de la justice. S'il est forcé enfin d'y avoir recours, vous faites jouer tous les ressorts de votre crédit ou de la chicane, pour vous soustraire à ses trop justes instances, et pour lui lier les mains. Vous vous rendez invisibles à tous vos créanciers, ou vous leur faites des promesses toujours infructueuses : semblable en quelque sorte à ces statues creuses, qui ne rendent jamais qu'un même et vain son. Vous les remettez de mois en mois, d'année en année : heureux encore quand vous ne les renvoyez pas avec dureté et avec menaces !

(1) *Qui effundit sanguinem, et qui fraudem facit mercenario, fratres sunt.* Eccli. 34.

Henri IV, ce bon roi si digne du trône où il eut tant de peine à monter, donna un jour à ce sujet une leçon bien remarquable. Après son entrée dans Paris, des créanciers firent arrêter l'équipage de La Noue. Cet officier s'en plaignit. *La Noue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes, je paye bien les miennes*. Ensuite le tirant à l'écart : *Tenez*, lui ajouta-t-il, *voilà mes pierreries ; donnez-les en gage à vos créanciers, au lieu de votre bagage.*

On traite un homme de coquin, parce qu'il demande ce qui lui appartient ; de misérable, parce qu'il est obligé de solliciter une dette comme s'il sollicitoit une grâce ; d'importun, parce qu'il est contraint de revenir souvent à la charge, et qu'il n'obtient jamais d'autre réponse, sinon qu'on n'a encore rien à lui donner. Cependant on a tout ce qu'il faut pour avoir une table somptueuse, de beaux équipages, des maisons superbement meublées, pour fournir à cent dépenses superflues et quelquefois criminelles. Vous n'avez encore rien à lui donner ! mais que quelqu'un de votre rang vous demande cinquante pistoles, vous les lui prêtez aussitôt, quoique assuré de ne les ravoir jamais ou que difficilement. Vous êtes charmé de votre grand cœur, vous vous applaudissez de votre caractère officieux ; détrompez-vous : vous êtes tout ensemble un fou et un malhonnête homme.

Combien n'y en a-t-il pas encore qui n'ont jamais d'argent pour acquitter des dettes de

justice, et qui en ont ou qui en trouvent toujours pour payer ce qu'ils appellent des dettes d'honneur, des dettes contractées par le jeu, comme si le premier honneur n'étoit pas de satisfaire à çe qu'exige la plus étroite et la plus indispensable justice, et de se refuser à des plaisirs qui mettent hors d'état de remplir un des plus justes devoirs. Ils exposeront sur une banque cent louis, et ils n'auront pas de quoi payer des domestiques. On reçoit leurs services, et on les exige à la rigueur; du reste on ne veut point entendre parler de gages. On leur fait de belles promesses pour l'avenir, mais à condition qu'ils perdront tout pour le présent.

De jeunes seigneurs s'entretenoient un jour de leurs maisons et des appointemens qu'ils donnoient à leurs maîtres-d'hôtel. Un d'entr'eux dit qu'il donnoit mille livres au sien; un autre déclara qu'il en donnoit deux mille. *Et moi*, dit un de ces messieurs, *je renchéris par-dessus vous tous, car je donne quatre mille francs au mien*. Cela est exhorbitant, s'écrièrent les autres, et jamais on n'a tant donné à un maître-d'hôtel. Quelqu'un de la compagnie s'avisa de lui demander : mais le payez-vous ? *Oh ! non*, répondit-il.

Un seigneur Anglois, qui ne payoit pas mieux ses ouvriers, bâtissoit un château. Il y fit faire une chapelle, et il voulut qu'elle fût vaste. Lorsqu'elle fut achevée, il ordonna à un des ouvriers de monter dans la chaire, et de parler, afin qu'il pût juger si la place étoit sonore.

L'ouvrier monte, et s'écria : Milord, il y a six mois que nous travaillons, nous n'avons encore point vu de votre argent, quand nous payerez-vous ? *Très-bien, très-bien*, dit le seigneur, *descends, descends, en voilà assez ; tu parles très-distinctement, mais je n'aime pas le sujet que tu as choisi.*

Combien de grands, loin de se faire un devoir de payer leurs dettes, se font même un faux honneur et une honteuse gloire de ne les payer pas ! On disoit à un gentilhomme qui devoit beaucoup : Vos dettes doivent bien vous inquiéter ? *Non*, répondit-il, *je laisse ce soin à mes créanciers.* Parler ainsi, c'est n'avoir ni probité ni honneur.

En vain vous verrai-je m'étaler de grands sentimens, vous piquer de générosité et d'honneur, si vous êtes la terreur de vos créanciers, qui n'approchent de vous qu'en tremblant ; le tyran de vos vassaux, que vous forcez à travailler pour vous presque sans salaire ; le bourreau de vos domestiques, que vous ne payez que d'injures ; je ne vous regarde qu'avec horreur. Je vous compare à ces mausolées magnifiques au dehors, mais qui ne renferment au dedans que des ossemens secs, que corruption et pourriture. Je regarde avec indignation tout cet éclat d'emprunt dont vous brillez et dont l'humanité gémit, tout ce faste qui vous environne et qui ne vous appartient pas ; et je préfère l'honnête simplicité de ce poète qui, allant à pied, mais du moins à ses dépens, disoit de vous et de vos pareils :

Je vois d'illustres cavaliers,
Avec laquais, carrosse et pages;
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers.

LINIÈRE.

Ils croient éblouir les yeux des autres, mais il ne font que les ouvrir et les éclairer davantage. Les sots les louent et les admirent; les personnes sages et tous ceux qui connoissent l'état de leurs affaires, dont le secret ne tarde pas à percer, les blâment et les méprisent. En voyant le grand train qu'ils vont, on seroit tenté de croire qu'ils se hâtent de mener leurs créanciers à l'hôpital, où en effet ceux-ci ont quelquefois la triste consolation d'aller les attendre; car c'est-là le terme honteux, mais ordinaire, d'un luxe aussi outré qu'injuste, qui ne se soutient quelque temps que sur les ruines de ceux qui ont eu le malheur de trop mettre en eux leurs espérances.

Le grand *Turenne* pensoit et agissoit bien différemment. Ayant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, il trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats et remonter la cavalerie; et il ne voulut jamais accepter les sommes considérables que ses amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands, de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Tous les ouvriers qui travailloient pour sa maison, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'il partît pour l'armée, et ils étoient payés régulièrement.

Le cardinal *de Retz* n'étoit pas moins délicat sur ce point de justice. Jamais grand seigneur n'a fait tant de dépenses, tant emprunté, ni si bien rendu. La dernière fois qu'il partit pour Rome, où des affaires pressantes l'appeloient, il fit assembler ses créanciers, et leur dit qu'il ne pouvoit leur donner qu'une telle somme dans un certain temps, et que M.... qui étoit présent, vouloit bien en être caution. Tous ses créanciers se récrièrent là-dessus, et lui dirent qu'ils ne venoient point pour lui demander de l'argent, qu'ils en avoient encore à son service. Une dame entr'autres lui offrit cinquante mille écus, qu'elle le prioit d'accepter pour le besoin de son voyage. Le cardinal, confus de la générosité de tant de gens, et touché de la confiance qu'ils avoient en lui, leur en témoigna sa reconnoissance. Il se tourna vers un marchand qui étoit là : *Il y a*, dit-il, *ce pauvre chapelier à qui je dois beaucoup ; je rougis de ne pouvoir le satisfaire comme je le voudrois et comme il le mérite.* Moi, monseigneur, répondit le chapelier ! il est vrai que je suis pauvre, mais je n'ai pas moins de cœur que les autres, ni moins d'attachement pour votre personne ; je ne vous demande rien, et voilà encore trois chapeaux rouges que je prie votre éminence d'emporter avec elle. Le cardinal fut attendri jusqu'aux larmes. Il mourut quelque temps après ; mais on exécuta si fidèlement ses intentions, qu'aucun de ses créanciers ne perdit rien.

VII.

Bon père, bon époux, bon maître sans foiblesse,
Honorez vos parens, sur-tout dans leur vieillesse.

Que cette importante maxime dit de choses, et quel vaste champ elle ouvre à l'instruction! Les devoirs d'un père, d'un époux, d'un maître et d'un fils sont immenses. Nous ne prétendons pas épuiser la matière; nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus essentiel. Mais afin de rendre cet ouvrage aussi utile qu'il peut et qu'il doit l'être, nous parlerons en même temps des devoirs que la sagesse prescrit aux personnes du sexe destinées à aider les hommes dans ces importantes fonctions, et à les partager avec eux. Il n'est pas moins nécessaire, pour l'intérêt des mœurs, et pour le bonheur de la société, d'avoir de bonnes mères, de bonnes épouses et de bonnes maîtresses, que des hommes qui aient ces précieuses et trop rares qualités.

Bon père. On l'a déjà dit souvent avant nous, mais nous devons ici le répéter : un père doit à ses enfans la nourriture, l'instruction et l'exemple; il leur doit encore l'établissement, lorsque le temps en est venu. S'il dissipe leur fortune, c'est un vol; s'il les scandalise,

c'est un parricide; s'il néglige leur éducation, c'est une conduite insensée qui causera son malheur et celui de sa famille. Souvent pour leur amasser plus de biens, on épargne sur leur éducation ; et le tort qu'on leur fait par-là, est beaucoup plus grand que tout le bien qu'on peut leur faire par les avantages de la fortune.

De tous les devoirs des parens le principal est l'éducation. Nous en avons parlé amplement au commencement de cet ouvrage. Ce qui regarde la nourriture et le bon exemple que les parens doivent encore à leurs enfans, y a aussi trouvé naturellement sa place. Nous nous bornerons donc à leur donner ici quelques conseils utiles pour l'établissement de leur famille, et pour le reste de leur conduite.

Persuadé que le choix d'un état est un des principaux devoirs paternels, puisque ce choix décide souvent du bonheur ou du malheur de toute la vie, un bon père ne négligera rien pour que ses enfans en fassent un dont ils n'aient jamais à se repentir. Pour n'avoir pas lui-même de reproches à se faire, il ne s'en rapportera pas à lui seul dans une affaire de cette importance; et de peur de se tromper, il prendra conseil de personnes sages, éclairées et vertueuses. Aidé de leurs lumières, et après avoir étudié les dispositions naturelles et les inclinations de ses enfans, il dirigera, il conseillera, mais il ne forcera pas, et ne sacrifiera jamais leur docilité respectueuse à l'avarice, à l'orgueil, à une aveugle prévention, comme font tant de mauvais pères. Au lieu de con-

sulter le goût, la vocation de leurs enfans, ils ne consultent que leurs propres idées, leurs inclinations, ou des convenances, des arrangemens de famille.

Une telle alliance fera-t-elle honneur, ou sera-t-elle avantageuse ? c'est tout ce qu'on examine. On compte les biens et les espérances de fortune ; on ne compte ni les vertus, ni les qualités du cœur. Pourvu que tout le reste convienne, on s'embarrasse peu que les humeurs ne conviennent point, que les caractères ne sympathisent pas. Mais quand on fait accepter à une fille un époux, pour qui elle a un éloignement ou même une aversion naturelle, s'engage-t-on à souffrir pour elle tous les désagrémens qu'elle aura peut-être à essuyer dans la suite, de la part d'un mari bizarre et chagrin, ou violent et emporté, qui la tiendra dans l'esclavage ? Puisque c'est elle qui doit supporter les peines de son état, n'est-ce pas une injustice manifeste de le lui faire embrasser malgré elle ; et si elle doit être liée, n'est-il pas juste qu'on lui laisse au moins le pouvoir de choisir elle-même sa chaîne ? Combien néanmoins pourroient répondre comme celle qui, interrogée par le prêtre si elle vouloit prendre un tel pour son époux, lui dit : *Homme de Dieu, vous êtes le premier qui me l'ayez demandé.*

Un jeune homme est d'une famille où certaine dignité est héréditaire ; son sort est décidé ; il faut que le fils succède au père. A-t-on de quoi acheter une telle charge pour l'aîné des

enfans, on la lui procure. Mais est-il capable d'en remplir les obligations ? a-t-il assez de science ou de mérite pour s'en bien acquitter ? il l'acquerra dans la suite, ou sa charge lui en tiendra lieu. Cependant celui à qui on n'auroit pas voulu confier la moins importante affaire d'une maison particulière, a quelquefois dans ses mains les affaires de toute une province et les intérêts publics. On en souffre, on en gémit, le bon droit est vendu, la justice est renversée, le public est mal servi, les particuliers se plaignent, les honnêtes gens sont indignés. C'est ce qui importe peu à un père, pourvu qu'il n'en ressente point le dommage, et que ce fils soit établi. Le zèle de bien des pères pour leurs enfans ne và pas à les rendre dignes des emplois, mais à les leur faire avoir, et à les voir pourvus avantageusement dans le monde ou dans l'église. Sans avoir égard aux dispositions naturelles, à l'intention de la Providence, assez clairement annoncée par un goût et un attrait particulier qu'elle donne pour un état plutôt que pour un autre, on se croit en droit de disposer de ses enfans, comme si l'on étoit absolument les maîtres, et l'on remplit la société de sujets déplacés, qui ne peuvent qu'être mal ou faire mal où ils sont, parce qu'il y sont sans goût ou sans talens.

La naissance, les avantages qu'on espère, les qualités propres à briller et à faire honneur, suffisent pour déterminer à faire rester un enfant dans le monde. Le plus jeune, celui qui est disgracié, mal fait, ou moins aimé du père

et de la mère, on le destine à l'église, à l'état religieux. Sa seule vocation est de n'avoir pas assez de bien pour figurer honorablement dans le monde, ou les qualités qu'il faudroit pour y plaire. On ne donne point d'enfans plus volontiers à Dieu, que ceux qu'on aime le moins, ou qui sont les plus méprisables. Une mère qui avoit une fille laide et contrefaite, vouloit la faire religieuse. Vous êtes trop difforme, lui disoit-elle, pour qu'on songe à vous établir dans le monde, il faut vous donner à Dieu. *Vous n'y songez pas, ma mère*, lui répondit la fille qui n'en avoit nulle envie : *ne savez-vous pas que Dieu regardoit avec horreur les sacrifices de Caïn, et voudriez-vous l'imiter !*

Souvent on dévoue une fille au cloître, parce que son établissement coûteroit, ou qu'on veut en procurer un plus avantageux à ses autres enfans ; et sans examiner si elle y est appelée, on suppose qu'elle l'est ou qu'elle doit l'être, puisqu'il n'y a point, dit-on, d'autre parti pour elle : le goût viendra avec l'habit ou avec le temps. Au milieu d'une cérémonie, brillante pour les spectateurs qui y assistent ; mais funèbre pour la personne qui en est le sujet, on la présente au Seigneur, et on lui en fait un sacrifice qui provoque sa vengeance. Parens cruels et vraiment barbares, vous vous inquiétez peu de rendre un de vos enfans infiniment malheureux dans cette vie, et quelquefois dans l'autre, pourvu que vous ayiez le bonheur d'en être déchargé.

Une fille qu'on aime, et pour l'établissement

de laquelle on a des vues, a-t-elle au contraire un goût décidé, une vraie vocation pour la retraite ; on s'y opposera absolument. Les parens les plus modérés ne prétendront pas vouloir tout-à-fait la détourner de cet état ; mais sous prétexte d'éprouver sa vocation, ils voudront qu'elle connoisse ce qu'elle veut quitter, et qu'elle voie le monde avant que d'y renoncer. Rien de plus spécieux et de plus raisonnable en apparence ; mais de la manière dont cela se fait ordinairement, n'est-ce pas plutôt une séduction dangereuse qu'une épreuve légitime ? On ne lui fait voir que ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui pourroit l'en dégoûter. On ne lui en fait voir que le brillant ; on la mène dans les parties de plaisirs, dans les compagnies, dans les spectacles, elle n'aperçoit par-tout qu'une figure séduisante et agréable, qui l'éblouit, et naturellement doit lui plaire. Faut-il s'étonner qu'elle se laisse prendre à l'attrait, et que sa vertu encore foible y succombe ? Ce seroit une espèce de prodige qu'elle pût échapper à tant de piéges, et l'on a la malignité d'en conclure qu'elle n'avoit pas une vraie vocation, puisqu'on est venu enfin à bout de la lui faire perdre, comme si des poisons préparés avec art ne pouvoient pas altérer et détruire la santé la plus robuste. Heureuse ou plutôt moins malheureuse encore, si après lui avoir fait changer sa véritable destinée, qui eût procuré son vrai bonheur, on ne la force pas, malgré ses répugnances, à prendre un époux que

l'ambition seule ou l'avarice lui aura choisi, et avec lequel elle ne pourra manquer de traîner des jours tristes et malheureux.

Marguerite Gordong, fille du marquis de Huntlez, prince allié de la maison royale d'Écosse, fut une de ces infortunées victimes. Elle avoit formé, dès sa plus tendre jeunesse, la résolution de garder sa virginité; mais elle trouva des obstacles insurmontables dans sa famille, et lorsqu'elle en parla pour la première fois à sa mère, elle en reçut un soufflet, avec la réponse la plus dure. Marguerite prit le parti de l'obéissance, et fut mariée au comte de Sorbes, d'une des meilleures maisons d'Ecosse, mais un des plus opiniâtres défenseurs du calvinisme. La différence de religion ne tarda pas à rendre Marguerite un objet d'horreur pour son mari. Les injures, les outrages, les mauvais traitemens exercèrent long-temps la patience et la douceur de la comtesse. Enfin l'aversion du comte étant montée à son comble, il la répudia pour prendre une autre femme. Elle étoit enceinte de son second fils, lorsqu'elle fut chassée.

Si vous avez de la religion et de la tendresse pour vos enfans, vous vous garderez bien de causer ainsi leur malheur, soit en leur faisant contracter dans le monde des engagemens que leur cœur déteste, soit en les forçant de faire à Dieu un sacrifice qu'il réprouve, pour avantager les autres de vos enfans qui vous plaisent davantage. Vous n'imiterez pas ces pères inhumains, qui pour élever un seul de leurs enfans

plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de lui immoler tous les autres. Ignorent-ils donc que si le Seigneur n'élève et ne soutient lui-même l'édifice d'une maison, les hommes y travailleront en vain? C'est lui qui est le premier Auteur de la prospérité des familles. Leur décadence et leur chute sont comme une malédiction qu'il semble avoir toujours attachée au crime des vocations forcées. Cet aîné, à la grandeur duquel on a sacrifié indignement des cadets infortunés, meurt épuisé de débauches, sans postérité, et son nom s'éteint avec lui.

Voulez-vous attirer sur votre famille les faveurs du ciel, et mériter l'estime des hommes, n'ayez jamais de si injustes et de si odieuses prédilections; ayez au contraire pour tous vos enfans un amour égal. S'il est permis de témoigner quelquefois plus de tendresse à celui qui est plus jeune, plus délicat, plus doux ou plus caressant, il ne l'est jamais de donner toutes ses affections et tout son bien à l'un au préjudice des autres, lorsqu'ils ne s'en sont pas rendus absolument indignes. Vous avantagerez bien plus celui que vous aimez, en lui procurant l'amitié de ses frères ou sœurs, qu'en lui donnant plus de bien. Un bon père ne doit-il pas l'être pour tous ses enfans?

Soyez bon père, mais ne le soyez pas trop; et sur-tout n'ayez jamais pour leurs vices et leur mauvaise conduite, une criminelle foiblesse, qui attireroit sur eux et sur vous les châtimens du ciel, comme elle les attira sur le grand-

prêtre Héli et sur ses deux fils. Tant qu'ils sont sous l'autorité paternelle, servez-vous de toute celle que Dieu vous a donnée, pour prévenir ou arrêter leurs désordres; et si les paroles ne suffisent pas, employez d'autres moyens plus sévères et plus efficaces.

Enfin, le dernier conseil qui nous reste à vous donner, est, comme le Sage vous le recommande, de ne vous mettre jamais sous la conduite de ceux que vous devez conduire vous-même. Retenez toujours l'autorité que vous avez en main, et la disposition libre de votre bien, de peur qu'au lieu du soulagement et du repos que vous espérez, vous ne tombiez dans le mépris, et que vous ne rendiez mauvais et ingrats ceux que vous pensez que votre libéralité rendra plus soigneux et plus reconnoissans. *Tant que vous vivez et que vous respirez*, ajoute le Sage, *que jamais aucune prière, aucune sollicitation ne vous fassent changer sur ce point; car il vaut mieux que ce soient vos enfans qui vous prient, que de vous voir réduit à attendre d'eux ce qui vous est nécessaire* (1).

Qu'ils dépendent toujours de votre bonté; mais ne dépendez jamais de leur justice. Les bienfaits précipités d'un père trop tendre lui ferment le cœur de ses enfans, et la fin de ses dons est ordinairement celle de leur reconnoissance et de leur amour. Quand ses mains sont vides, son visage leur devient odieux.

---

(1) *Filio et mulieri, fratri et amico non de potestatem super te in vitâ tuâ; et non dederis alii possessionem tuam, ne fortè pœniteat te.* Eccli. 33.

C'est ce qu'éprouva un riche marchand. Il avoit une fille unique, qu'il donna en mariage à un jeune homme de bonne famille, et il leur fit une donation de tous ses biens. Il reconnut bientôt la grande faute qu'il venoit de faire, en se dépouillant de tout ce qu'il avoit en faveur d'une fille et d'un gendre, qui n'avoient plus que du mépris pour sa personne, qui ne lui parloient qu'avec aigreur, et pour comble d'affliction, lui refusoient ce qui lui étoit le plus nécessaire. Dans cette triste conjoncture, l'infortuné vieillard imagina un moyen de remédier au mal qu'il s'étoit fait à lui-même par son imprudence. Il alla trouver un ami fidèle, lui exposa le sujet de ses peines, et lui dit qu'il pouvoit les faire cesser, s'il vouloit lui prêter pour deux jours seulement une somme considérable. L'ami la lui prêta avec plaisir. Le vieillard emporte l'argent, s'enferme dans sa chambre, et verse les écus sur la table; leurs tintemens fréquens et assez forts furent entendus par la fille et par le gendre. Ceux-ci se hâtant d'accourir au bruit, furent fort étonnés de voir une somme si considérable entre les mains du vieillard. J'avois prêté, leur dit-il, la somme que vous voyez, à un marchand qui m'avoit fait banqueroute depuis long-temps. Je croyois que cet homme étoit si peu capable de me payer, que j'avois entièrement oublié cette dette. Il est pourtant revenu des Indes, d'où il a apporté de grandes richesses: en faisant honneur à ses affaires, il m'a totalement acquitté la somme qu'il me devoit. Je

suis charmé, mes chers enfans, que cette occasion me procure l'avantage de vous témoigner l'amour que j'ai pour vous ; et afin de vous en convaincre, appelez un notaire : je veux faire mon testament, et vous faire héritiers l'un et l'autre de cette somme après ma mort.

A une proposition si avantageuse, la fille et le gendre ne manquèrent point de répondre de la manière du monde la plus obligeante, et avec les assurances les plus fortes de leur sincère reconnoissance. Ils firent ensuite venir le notaire. Le vieillard fait son testament, et y ordonne que sa fille et son gendre aient, par droit de succession, dès qu'il aura rendu l'ame, tout ce qui sera renfermé dans son coffre. Tout le monde retiré, il remplit de cailloux plusieurs petits sacs, les enferme dans le coffre, et va rendre à son ami l'argent qu'il lui avoit emprunté.

Cependant tout change à son égard dans la maison. La fille et le gendre en prennent un soin extraordinaire, lui fournissent avec abondance tout ce qu'il peut désirer, et le préviennent en tout, dans la crainte qu'il ne fasse un testament contraire, ou qu'il ne dissipe l'argent qu'ils croyoient renfermé dans le coffre. Ce changement de vie et ces nouvelles attentions retardèrent un peu la mort du vieillard ; mais elle arriva enfin, et on le fit enterrer avec grande pompe. Nous laissons à juger de la surprise, et en même temps de la fureur des deux époux qui, après avoir fait l'ouverture du coffre, ne trouvèrent que des cailloux et un papier qui

contenoit ces paroles : *Pierres pour lapider ceux qui donneront leur bien avant leur mort.*

Bon époux. Rien n'est plus commun que d'entendre les hommes se plaindre du petit nombre de bonnes épouses, et celles-ci du petit nombre de bons maris. Cette plainte est trop générale pour n'être pas fondée ; et il seroit peut-être assez difficile de décider auquel des deux sexes on doit le plus en attribuer la cause. Mais malgré le sort général, on voit néanmoins encore quelques heureux mariages, où l'on se prévient réciproquement sur tout ce qui peut et doit faire plaisir. Voulez-vous goûter et conserver le bonheur dans un état où il est si rare ? ayez toujours l'un pour l'autre la considération, les attentions et les égards que vous aviez avant le mariage ; redoublez-les même, s'il est possible : il est plus difficile d'entretenir l'amour que de le faire naître.

Femmes, qui êtes jalouses de vous assurer l'affection de votre époux, ne faites pas comme tant d'autres qui, après être mariées, s'attachent aussi peu à plaire à leur mari, qu'elles s'appliquoient auparavant à lui être agréables. Prenez les mêmes soins pour conserver son cœur, que vous avez pris pour le gagner. Vous cherchiez à lui plaire par une grande propreté, par une parure qui fût de son goût, et qui flattât ses yeux, continuez à faire de même. Habillez-vous selon votre état, mais plus pour votre mari que pour les autres. Si une femme ne prend soin

de sa parure que lorsqu'elle veut se montrer en public, si elle ne se fait voir à son époux que dans ces négligés outrés qui décèlent l'indifférence de plaire, rien ne pourra l'empêcher de croire que sa femme cherche plus à s'attirer l'attention et les regards des autres hommes que les siens. A la fin il la méprisera, et s'attachera peut-être à d'autres femmes, qui lui plairont davantage, parce qu'elles s'appliqueront plus à lui plaire.

Diane de Château-Morand épousa, dans le seizième siècle, un aîné de la maison d'Urfé. Elle avoit tous les avantages qui peuvent faire rechercher une fille, la richesse, la naissance, la beauté, et elle étoit jeune et sage. Cependant son mari, excédé des dégoûts qu'elle lui causoit par sa mal-propreté, préféra le célibat perpétuel à sa compagnie. Il chercha des prétextes, et en trouva pour faire dissoudre son mariage. Il embrassa l'état ecclésiastique. L'ingénieux auteur de l'*Astrée*, Honoré d'Urfé son frère, aimoit Diane depuis long-temps. Il obtint une dispense, et épousa sa belle-sœur. Mais vaincu à son tour par les mêmes répugnances, et n'ayant pu obtenir de sa femme qu'elle eût un peu plus de soin de sa personne, il prit aussi le parti de s'en séparer. Ainsi l'amour et l'intérêt, deux mobiles si puissans, n'ont pu l'emporter dans l'esprit des deux frères, sur des dégoûts qu'une légère attention auroit prévenus.

Quoiqu'on se marie avec des défauts (car, quelle est la personne qui n'en ait point ?) on doit tâcher d'avoir toujours l'un pour l'autre une grande attention à ne se les jamais reprocher,

et

et à ne se rien dire qui puisse déplaire. Ce seroit donner une très-mauvaise idée de soi, que de le faire en public. Une dame étant allé rendre visite, on lui proposa de jouer. Son mari qui l'accompagnoit, répondit *que sa femme ne savoit jouer qu'à la bête*. C'étoit faire le bel esprit mal à propos, et vouloir faire rire les autres à ses propres dépens. L'homme sensé parle rarement de sa femme, ne la raille jamais, la méprise encore moins. Le mépris que nous témoignons à nos proches, rejaillit sur nous-mêmes. Si nous voulons qu'on les estime, commençons par les estimer les premiers. D'ailleurs, le mépris n'est propre qu'à faire naître de l'indifférence, et bientôt après de la haine.

Justifiez-vous plutôt à vous-même votre choix, nourrissez votre amour, réveillez votre tendresse par cette persuasion, que toute autre femme que la vôtre peut avoir des défauts secrets, qui vous rendroient moins heureux que vous ne l'êtes. Soyez plus attentif à connoître vos fautes que celles de votre femme, et méritez par un redoublement de complaisance, qu'elle les oublie. Accoutumez-vous à penser que chacun a ses imperfections, et que nous devons nous passer bien des choses les uns aux autres, pour vivre en société. Par-là, vous vous épargnerez la peine que pourroient vous faire quelques défauts de votre compagne. Ne seroit-ce pas aussi trop exiger, que de vouloir qu'une femme fût parfaite ? ce seroit vouloir plus qu'on n'est soi-même ; les bonnes qualités doivent faire excuser et supporter celles qui ne le sont

pas. *Anne de Bretagne*, princesse impérieuse et hautaine, mais, à cela près, fort rangée dans ses mœurs, faisoit souffrir quelquefois Louis XII. Ce prince, qui étoit aussi bon époux que bon roi, disoit, en lui cédant : *Il faut bien payer la chasteté des femmes.*

Si vous avez le malheur d'avoir une méchante femme, qui vous afflige par sa mauvaise humeur ou par ses désordres, gardez-vous bien de vous en plaindre publiquement. C'est, dit l'auteur des *Conseils de la Sagesse*, un mal honteux qu'à peine faut-il découvrir aux médecins. Que la femme soit libertine, qu'elle soit fière et violente, le mari se fait tort dès qu'il en parle et qu'il l'accuse. Le déshonneur de la femme est la honte du mari. Il n'est pas moins de son intérêt de tenir le mal secret que de le guérir. Le point est d'y remédier efficacement, et d'empêcher pourtant que le malade ne crie ; il faut pour cela beaucoup de force et de prudence. Ne faites des remontrances que quand la réflexion est de retour, pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice. On est rarement en état d'entendre la voix de la raison dans la fougue des emportemens, et la femme encore moins que l'homme.

Si vous connoissez par une longue expérience, qu'il n'est pas en votre pouvoir de porter la vôtre au bien, prenez garde du moins qu'elle ne vous entraîne au mal. Séparez-vous plutôt d'avec elle, autant qu'il sera permis. Il vaut mieux la quitter, que de la suivre dans le précipice ; mais déliez les nœuds, et ne les

arrachez pas. Ce seroit mal s'échapper de ce tourment domestique, que de causer du scandale, et de faire bien du bruit en le fuyant.

Si votre femme est sage et vertueuse, respectez sa sagesse, et regardez-la comme un don du ciel. *La femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui surpasse toute grâce: tout le prix de l'or n'est rien en comparaison* (1). Honorez donc et ménagez sa vertu. Si par votre humeur fâcheuse et vos mauvaises façons vous la mettez souvent à de tristes épreuves, vous ne la posséderez pas longtemps : ou la mort vous la ravira bientôt ; ou, ce qui est le plus à craindre, sa bonté et son amour mourront avant elle, et vous ne vivrez que pour être puni.

Ne déployez tout votre pouvoir avec votre femme qu'à la dernière extrémité. Le despotisme est toujours odieux, et l'on ne fait jamais bien ce qu'on fait par contrainte. Conduisez-la, soyez-en le gouverneur et non le tyran : c'est une compagne, et non pas une esclave, que vous avez choisie. Qui pourroit lire sans indignation ce que fit M. *de Lauzun* à l'égard de mademoiselle de Montpensier ? Elle étoit fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Après avoir manqué d'épouser l'empereur, le roi d'Angleterre ; après avoir refusé le roi de Portugal et plusieurs princes de l'Europe, cette princesse, à l'âge de quarante-cinq ans,

---

(1) *Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata, etc.* Eccli. 26.

Ayez toujours sur elle l'autorité qui vous appartient; mais joignez-y tant d'amour et tant de bonté, qu'elle ait plus de plaisir à obéir que vous n'en aurez à commander. Que rien ne ressente la domination. Ce respect, cette soumission qu'elle vous doit, mais qu'elle seroit peut-être disposée à vous refuser si vous les exigiez, ne lui coûteront rien, parce qu'ils seront volontaires. Il lui semblera que c'est un présent qu'elle vous fait, et l'on est flatté de pouvoir donner.

N'employez des voies dures à l'égard de votre femme, que quand il n'y en a plus d'autres, et uniquement pour maintenir le bon ordre et la dépendance. Ne vous oubliez pourtant jamais jusqu'à la frapper : l'infamie seroit pour vous et non pour elle. Malheur à celles qui auroient besoin d'un pareil remède ! Il vaux mieux pour un mari que sa femme devienne incorrigible, que de se déshonorer par une telle correction. Un conseiller ayant reçu un soufflet de sa femme, lui dit : *J'aimerois mieux qu'on me coupât la main, que de vous l'avoir rendu.* Il lui fit plus sentir par-là l'indignité de son action, que s'il s'étoit vengé en la maltraitant.

Une femme sage et prudente n'y réduira jamais son mari. Elle saura, par sa complaisance et par sa douceur, tout obtenir de lui, et se rendre digne de son amour. La plupart des dissentions qui s'élèvent entre le mari et la femme, viennent de ce que celle-ci veut sortir de l'état de dépendance où la nature l'a mise. Aussi l'Apôtre ne recommande-t-il rien plus particulièrement aux femmes chrétiennes, que

de respecter leur époux comme leur chef, de lui être soumise en tout comme à Dieu même (1).

Telle étoit la mère de saint Augustin, la vertueuse *Monique*. Comme elle avoit reçu une excellente éducation, et qu'elle avoit été accoutumée dès son enfance à vivre dans la soumission qu'elle devoit à ses parens, elle n'eut pas de peine à se soumettre à celui qu'on lui fit épouser. Elle lui obéissoit, dit saint Augustin, comme à son seigneur et à son maître. Quelques infidélités qu'il pût lui faire, elle n'eut jamais avec lui la moindre querelle sur ce sujet. Elle n'oublioit rien néanmoins pour le ramener doucement, et pour le convertir, car il étoit encore païen; et elle eut le bonheur d'y réussir, mais par sa douceur et sa patience plus que par ses paroles : ce qui la rendoit non-seulement agréable et aimable à son mari, mais digne même de respect et d'admiration. Quoiqu'il l'aimât beaucoup, il avoit souvent à son égard des vivacités et des emportemens : mais elle s'étoit fait une loi de ne lui résister jamais dans ses promptitudes; et lorsqu'il s'étoit mis en colère mal à propos, elle attendoit qu'il fût revenu à lui, et elle lui rendoit compte alors de sa conduite. Quand d'autres femmes, dont les maris étoient encore moins violens que le sien, se plaignoient devant elle de leur malheureux sort et des excès de leurs époux, dont elles portoient quelquefois des marques sur leur visage : *Prenez-vous en plutôt à votre langue,*

(1) *Mulieres viris suis subditæ sint sicut Domino, quoniam vir caput est mulieris.* Ephes. 5.

leur disoit-elle en souriant; *car il n'appartient pas aux femmes de tenir tête à leurs maris : Soyez douces, regardez-les comme vos maîtres, et vous vivrez en paix avec eux.*

Puisque l'auteur de la nature, pour réparer les désordres du péché et pour établir la meilleure sorte de gouvernement dans les familles, a sagement voulu que l'homme en fût le chef, et que le sexe le plus léger, le plus foible et le plus fragile fût soumis à l'autre (1); il ne reste aux femmes qu'un moyen légitime de partager l'autorité avec leurs époux, de l'avoir même presque toute entière : c'est la soumission, la complaisance et la douceur. Une femme qui tâche de ne se plaire qu'à ce que son mari veut et commande, le met bientôt en état de n'oser et de ne pouvoir rien commander que ce qui plaît à cette femme. « La femme, dit M. *Rousseau*, doit régner dans la maison, comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'il veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur. »

C'est là, en effet, comme nous l'avons déjà dit, une des sources les plus ordinaires de ces divisions qui troublent si souvent l'harmonie des familles. C'est là ce qui a fait dans tous les

---

(1) *Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.* Gen. 3.

temps, et ce qui fera toujours tant de mauvais mariages. Une dame vertueuse fut priée par une autre dame, de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver toujours les bonnes grâces de son mari. *C'est*, répondit-elle, *en faisant tout ce qui lui plaît, et en souffrant patiemment tout ce qu'il fait, quoiqu'il ne me plaise pas.*

C'étoit aussi la louable pratique de la vertueuse impératrice *Éléonor*, mariée à l'empereur Léopold. On ne peut dire jusqu'où elle porta à son égard la vénération, la tendresse et la complaisance. Attentive aux moindres signes de sa volonté, elle étudioit et devinoit ses inclinations, pour les suivre ou les prévenir. Par la sérénité de son front et par la douceur secrète de ses paroles, elle dissipoit souvent les nuages d'un esprit tout occupé de la destinée de l'empire. Elle entroit avec joie dans tout ce qui pouvoit lui faire quelque plaisir, toujours prête à gêner ses propres inclinations pour adopter celles de son époux. Etoit-il attaqué de quelque indisposition, elle lui portoit elle-même à manger, et lui rendoit les services les plus bas, jalouse de se voir dérober des soins qu'elle croyoit réservés à la tendresse d'une épouse. À toutes ces marques intéressantes d'attention, Léopold répondoit par une cordialité réciproque : il avoit pour elle une estime infinie et une parfaite confiance. On peut dire qu'ils étoient l'un et l'autre un modèle achevé d'amitié conjugale : liés par une vénération mutuelle, partageant également la bonne et la mauvaise fortune, jamais peut-être on

ne vit d'époux plus unis et plus heureux.

Bienheureux, dit le Sage, est le mari d'une femme obéissante et paisible ! Si un homme pouvoit être immortel, il le seroit par la douceur de sa compagnie : au moins, il vivra deux fois plus qu'il n'eût fait (1). La complaisance d'une femme vertueuse entretient la joie dans le cœur et sur le visage de son mari. Sa bonne conduite et sa vigilance pour les affaires domestiques l'exemptent d'inquiétude et de peine ; et la passion ne peut lui faire espérer de voluptés comparables à celles que la vertu lui promet auprès de cette chaste épouse.

Si vous avez le bonheur d'avoir eu en partage une telle femme, estimez-vous le plus riche et le plus heureux des hommes ; et si vous voulez que la source de votre félicité ne tarisse jamais, ne cherchez votre repos et votre satisfaction qu'avec elle. Un fat rougit d'aimer sa femme ; et la femme mondaine qui veut faire l'aimable, n'ose aimer son mari : on paroît craindre de profiter du plus beau moyen d'allier ensemble les plaisirs et la sagesse. Les vertus conjugales faisoient l'admiration de nos pères et l'objet de leurs éloges : mais que nous sommes bien changés ! par un effet de la dépravation de nos mœurs, elles prêtent aujourd'hui au ridicule. Le roi d'Angleterre actuellement régnant, *Georges III*, s'est noblement affranchi d'un préjugé si méprisable, comme il le témoigna bien en une occasion. Il y a un usage

(1) *Mulieris bonæ beatus vir ! numerus enim annorum illius duplex.* Eccli. 26.

assez singulier dans une ville d'Angleterre. Quand un mari et une femme ont vécu pendant quelques années, sans avoir eu entr'eux le moindre différend, la ville de Dunmow leur fait présent d'un jambon. On mit dans les papiers publics de Londres, que le roi et la reine, dans un voyage qu'ils devoient faire, passeroient par cette ville, et que certainement on leur présenteroit le jambon. Un courtisan, du nombre de ces agréables qui traitent de mœurs bourgeoises l'amour conjugal, dit au roi, en parlant de cet article, que c'étoit une bêtise. *Bêtise tant qu'il vous plaira*, répondit ce prince, *je ne sais qui en est l'auteur ; mais depuis que je règne, on n'a encore rien dit de moi qui m'ait fait tant de plaisir.*

Louis dauphin, fils de Louis XV, avoit les mêmes sentimens. On avoit formé à Compiègne un camp, où se trouvoit le régiment Dauphin. Le prince, revêtu du même uniforme que celui de son régiment, se rendit à Compiègne avec la dauphine. Il passa dans tous les rangs, s'entretint avec le soldat, interrogea les uns, et répondit aux autres avec cette affabilité qui gagne les cœurs. Il présenta et nomma à la dauphine chacun de ses officiers. Il présenta également la dauphine à ses officiers : *Mes amis*, dit-il, *voilà ma femme.* Que ce mot est attendrissant et sublime ! qu'il exprime un sentiment bien vrai et bien touchant !

Comme ces princes, mettez votre gloire et faites consister votre bonheur à aimer celle que vous vous êtes choisie pour votre compagne

inséparable, qui doit faire avec vos enfans votre joie, vos délices et votre plus douce société. *Trois choses*, dit le Sage, *plaisent à mon esprit, et sont approuvées de Dieu et des hommes : l'union des frères, l'amour des proches, un mari et une femme qui s'accordent bien ensemble* (1).

Aimez donc votre femme, mais sans fadeur et sans foiblesse. Des attentions, de la complaisance, de la bonté, et sur-tout une certaine confiance qui vous engage, dans tous les cas où la prudence le permet, à ne rien faire sans le lui communiquer, la disposeront à vous donner également la sienne, et vous l'attacheront bien plus surement qu'un amour fade et ridicule.

Quoiqu'il y ait plus d'hommes qui aiment beaucoup leurs femmes, que de femmes leurs maris, parce qu'il est plus naturel d'aimer ceux qui dépendent de nous que ceux de qui nous dépendons (2); on a vu néanmoins souvent, de la part des femmes, des exemples héroïques d'amour conjugal, qui sont comme autant d'illustres monumens érigés à leur gloire. Nous nous ferons un plaisir d'en rapporter ici quelques-uns. Il ne fut peut-être jamais plus nécessaire de rallumer dans les cœurs ce feu sacré, qui comme celui de Vesta est destiné à brûler toujours, que dans ce siècle où une fausse philosophie s'efforce de l'éteindre, en l'abandonnant

---

(1) *Vir et mulier benè sibi consentientes.* Eccli. 29.

(2) C'est là aussi la raison secrète de la maxime connue : *l'amour descend plutôt qu'il ne remonte*, parce que les enfans dépendent.

au gré de la licence, et en renversant l'autel de la religion consacré à l'entretenir.

Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, ayant, dans une bataille contre les Infidèles, reçu une blessure au bras, la plaie dégénéra en fistule, et les médecins lui ordonnèrent la succion. Mais comme on croyoit que cette blessure étoit l'effet d'une flèche empoisonnée, ce prince ne voulut jamais permettre qu'on employât sur lui une manière de guérir qui pouvoit être funeste à celui qui la tenteroit. Cette noble façon de penser fit éclore un autre héroïsme, plus digne d'être admiré qu'imité. *Sibille*, épouse du prince, se déterminant à tromper la délicatesse de son mari, saisit, pour sucer la plaie, une nuit où il étoit profondément endormi; et continuant chaque nuit cette action généreuse, elle parvint à guérir la blessure; mais elle périt quelque temps après, par l'effet du poison qu'elle avoit tiré de la plaie de son époux.

Le trait suivant n'est pas moins honorable aux femmes. L'empereur Conrard III assiégeoit une petite ville de l'état du duc de *Wirtemberg*, qui y étoit enfermé. Ce duc soutint le siége long-temps, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. L'empereur, irrité de sa résistance, vouloit mettre tout à feu et à sang : cependant il fit grâce aux femmes; il leur permit de sortir, et d'emporter avec elles tout ce qu'elles avoient de plus précieux. L'épouse du duc profita aussitôt de cette permission, pour sauver les jours

de son mari; elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant, et l'empereur les vit sortir ainsi chargés, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si intéressant; et cédant à l'admiration qu'il lui causoit, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée.

Pourquoi de telles unions, qui font tant d'honneur, sont-elles si rares? et pourquoi y a-t-il si peu de mariages dont les contractans soient long-temps satisfaits? C'est qu'un contrat si important se fait presque toujours par contrainte et par l'autorité des pères et mères, ou par passion et avec légèreté de la part des jeunes gens, qui ne se donnent pas ensuite assez de soins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir. Il faut, et bien réfléchir avant, et bien se conduire après, afin de n'avoir rien à se reprocher. Souvent les deux époux rejettent l'un sur l'autre la cause de leur mauvaise union; mais on peut presque toujours, sans craindre de se tromper, la rejeter sur tous les deux.

Cependant la femme est en quelque sorte plus coupable que l'homme, parce qu'elle doit apporter dans le mariage plus de douceur et de complaisance, comme l'observe madame *de Maintenon*, dans les excellens avis qu'elle donne à ce sujet à la duchesse de Bourgogne. Cette princesse avouoit qu'ils lui avoient épargné bien des fautes et des chagrins; et Louis XIV les trouva si beaux, qu'après la mort de la duchesse de Bourgogne, il voulut les conserver pour sa famille. Nous avons déjà rapporté ce

qu'elle lui recommande à l'égard de la piété : voici ce qu'elle lui dit au sujet du mariage.

« N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre ; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la cour. La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers. Notre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

» Que M. le duc de Bourgogne soit votre meilleur ami et votre seul confident ; prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez vous et lui qu'un cœur et qu'une ame.

» N'espérez pas que votre union vous procure une paix parfaite ; les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur et avec patience ; il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

» Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances ; supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament, de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise, et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne, que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

» N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez ; les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes ; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

» Demandez à Dieu de n'être point jalouse ; n'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches ; le seul moyen est la patience et la douceur ; l'impatience aigrit et aliène les cœurs, la douceur les ramène.

» En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux ; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques. Ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils soient établis ; il n'y a qu'à souffrir et à obéir de bonne grâce.

» Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et sur-tout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine. Apprenez donc à vous contraindre et à souffrir, car vous en aurez besoin. »

Les femmes, dans le mariage, ayant pour l'ordinaire plus à souffrir que les hommes, nous croyons devoir ajouter encore ici pour elles quelques conseils que leur donne à ce sujet une dame de beaucoup d'esprit, aussi recommandable par son mérite personnel que par celui de son mari (1). Il est beau de voir des femmes donner elles-mêmes aux personnes de leur sexe des leçons dictées par la sagesse, et inspirées par le sentiment, qui les rend encore plus persuasives et plus intéressantes.

---

(1) Madame *Elie de Beaumont*, mariée au célèbre avocat de ce nom.

« Les esprits changent : quelquefois le meilleur caractère peut, par des événemens qu'on ne prévoit pas, s'altérer et devenir difficile ; l'amour ne dure pas toujours, il faut se préparer à tout. Je ne connois d'autres ressources à une femme estimable, que la patience et le courage. Si elle s'aperçoit que son époux lui retire sa confiance, qu'il la donne même à quelqu'autre, il faut qu'elle redouble alors de soins et d'attentions ; qu'elle ne prodigue pas des caresses qui pourroient devenir importunes ; qu'elle lui laisse entrevoir une douleur tendre ; mais sur-tout, dans quelque circonstance que ce puisse être, qu'elle n'en vienne jamais aux reproches ; quelque polis, quelque tendres qu'ils soient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se referment point.

» Si par un malheur le plus accablant pour une femme qui a des sentimens, son mari s'attachoit à quelque autre femme, elle ne doit employer avec lui que sa tendresse ; qu'elle tâche de regagner toute son affection, et qu'elle fasse son possible pour lui laisser croire qu'elle ignore son malheur. Il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler. Qu'une tristesse douce, sans plainte, sans aigreur, sied bien alors ? Un air de dédain ou de gaieté est très-déplacé dans ces conjonctures ; il marque un détachement trop grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse et tendre est affligée, et se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentimens si naturels, sont obligeans pour un mari ; qu'elle les lui laisse voir, c'est assez. Qu'il ne

lui échappe jamais, en présence de cet époux, rien d'aigre, rien d'ironique, ni sur son compte, ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse; c'est une vengeance qu'une femme ne doit jamais prendre, parce qu'elle retombe encore plus sur elle que sur son mari. Quelques femmes l'emploient comme un moyen de ramener leur époux par la jalousie; elles avoient déjà perdu son amour, elles perdent encore son estime, et alors il n'y a plus d'espoir.

» Est-il rien de plus cruel encore que le sort d'une personne vertueuse, unie à un homme jaloux? Qu'elle se retire du monde; qu'elle s'arme de douceur et de patience, et sur-tout qu'elle ne se plaigne pas. Cette situation est terrible, mais c'est l'unique parti à prendre. »

Les conseils qu'elle donne à sa fille, ne sont pas moins sages ni moins instructifs. « Quelque heureuse que soit une union, lui dit-elle, il n'est pas possible qu'il ne s'élève quelques petits nuages, parce qu'on ne peut sur tous les points être du même avis. Alors, quand la vertu n'est point blessée par les choses qu'un mari exige, quand elles ne sont point directement opposées à la raison, il faut céder, et sacrifier son opinion à la paix et à la soumission pour laquelle nous sommes nées. Il est horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtresses en se mariant. Elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, et d'en former le lien de leur union.

Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances ; mais nous l'avons, ce droit : il faut savoir en user. Quand une fois on possède la confiance de son mari, et qu'on la mérite, on est bien puissante.

» Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi ; réserver le pouvoir qu'on a sur lui, pour les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible ; tâcher, sans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les grâces de l'amour et de la douceur : voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre empire, dont il ne faut jamais se prévaloir ni au dedans ni au dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre ressort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux.

» Le mariage est un état de soins et de sacrifices ; et sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques, mais nous sommes appelées à des soins particuliers. La nature, en nous donnant plus de grâces, plus d'aménité, plus de délicatesse, nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions, les complaisances, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection et des

travaux plus importans des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre, et la force ne résiste point à la douceur. Obéissons, pour régner ; assujettissons-nous aux petites choses, pour jouir des grandes.

» Ne nous affligeons point si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions ; ils n'en sont pas susceptibles ; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importans les occupent. Le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde, elle est indécente à l'égard d'un mari ; mais je n'ai garde de blâmer un art innocent, qui n'a pour but que d'entretenir son amour : au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger.

» Du jour où tu vas te marier, ajoute en finissant cette dame estimable ; mon autorité cesse. Ne t'afflige point, ma fille ; ta mère ne sera plus que ton amie, mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point : c'est à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur et la vertu ne le défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance ; elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit un ton impérieux. Celui que tu as choisi, a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'estime et trop d'affection pour toi, pour prendre

jamais le ton de maître ; mais tu devras lui en tenir compte : c'est un motif de plus à ta reconnoissance. »

De la manière de vivre entre le mari et la femme, dépend le bonheur de leur vie. Quelle plus douce félicité que celle de deux époux dont l'union seroit tous les jours cimentée de plus en plus par une estime mutuelle, un amour égal, une fidélité inviolable, un accord et une harmonie parfaits ! Deux époux qui vivroient ainsi, seroient sans doute parfaitement heureux, si pourtant on peut l'être dans cet état. La diversité des humeurs, des caractères, des sentimens, sera toujours un obstacle à ce parfait bonheur qu'on s'y propose et qu'on y trouve rarement ; ce qui a fait dire à quelqu'un, qu'il pouvoit y avoir de bons mariages, mais qu'il n'y en avoit pas de délicieux ; et à l'auteur des *Conseils de la Sagesse*, que le mari de la femme la plus sage et la plus vertueuse d'une ville, n'étoit pas si heureux ni si sage que celui qui n'en avoit point.

Ce n'est pas qu'il ait voulu approuver et autoriser ces célébataires, qui ne veulent point s'engager, pour vivre plus librement dans le libertinage, ou qui, moins par amour pour la chasteté que par amour pour eux-mêmes et pour leur tranquillité, renoncent à un état dont ils redoutent les embarras et les peines. Il a seulement voulu faire entendre, conformément à la doctrine de l'apôtre, que ceux qui ont reçu du ciel la continence, et qui savent se passer du mariage, sont plus heureux que ceux qui

savent en jouir (1). Mais comme cette vocation ne sera jamais la plus générale, et que le grand nombre des hommes, au contraire, sont appelés à un état qui est destiné à la propagation du genre humain, le point important et capital pour la plupart, est donc de s'appliquer seulement à faire un bon choix.

Avant que de former des nœuds qui doivent être sacrés et inviolables, il faut y penser mûrement, et n'écouter ni l'amour qui est toujours aveugle, ni l'intérêt qui étouffe l'amour sous des chaînes d'or.

On n'a jamais vu tant de mauvais mariages, que depuis qu'on est devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur. Une société indissoluble n'a souvent pour tout lien que l'intérêt; mais l'ouvrage des passions ne sauroit être durable, et elles désunissent bientôt ce qu'elles ont si mal lié. De là tant de divorces scandaleux, et tant de grandes maisons qui périssent et s'éteignent par l'état qui étoit destiné à les soutenir et à les perpétuer.

Ne vous mariez pas pour avoir du bien; c'est épouser la dot et non la personne; c'est un trafic et non un mariage. Préférez toujours de vous allier avec de parfaitement honnêtes gens, chez qui la probité fut en tout temps héréditaire et sans tache. Quelqu'un demandoit à *Thémistocle*, à qui il donneroit plus volontiers sa fille, ou à un homme de probité, mais de peu de bien, ou à un homme qui n'auroit d'autre mérite que d'être riche : *J'aime mieux*, répondit-il, *un homme sans argent, que de l'argent sans homme.*

---

(1) *Beatior autem erit, si sic permanserit.* I. Cor. 7.

On ne doit pas néanmoins négliger tout-à-fait les avantages de la fortune. L'indigence et la misère sont la cause de bien des divisions et de bien des querelles domestiques. Ce qui a fait dire à un ancien poète (1) :

> Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté
> Vous épousez aussi mainte incommodité,
> La charge des enfans, la peine et l'infortune;
> Le mépris d'un chacun vous fait baisser les yeux;
> Le soin vous rend l'esprit chagrin et soucieux :
> Avec la pauvreté toute chose importune.

Ne vous mariez point par ambition. Laissez les déesses aux dieux, et choisissez une personne qui ne puisse ni enfler votre vanité ni la mortifier. *Ne prenez pas*, disoit un sage de l'antiquité (2), *une femme extrêmement belle, ni d'une naissance très-distinguée, ou fort riche; l'orgueil que lui inspireroient ces grands avantages, vous donneroit une maîtresse et non une compagne.* Il seroit dangereux d'ailleurs qu'elle n'aimât le luxe et la dépense, qui sont la ruine des familles. Une femme qui a beaucoup d'économie, est un grand trésor pour un mari, et vaut la plus riche dot. Qu'on ne m'en parle pas, dit *Montagne ;* selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique : c'est sa maîtresse qualité,

---

(1) *Desportes ;* il vivoit sous Henri III, qui lui fit de grands avantages. Les Muses, qui conduisent souvent à l'hôpital, l'enrichirent. L'amiral de Joyeuse lui donna pour un sonnet une abbaye de dix mille écus de rente.

(2) *Chilon*, un des sept Sages de la Grèce.

et qu'on doit chercher avant toute autre chose, comme le seul douaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons.

Prenez donc une femme qui aime l'ordre et l'arrangement, et qui soit ménagère, mais sans avarice; car une femme avare est ordinairement méchante et querelleuse. Avec une femme de ménage, la dot grossit tous les jours. Au contraire, avec une folle qui dédaigne le détail et ne se refuse rien, toutes les riches successions qu'on attend, sont mangées avec la dot avant qu'elles arrivent, et le vieux patrimoine est bientôt entamé.

Ne choisissez pas pour épouse celle qui aura été gâtée par ses parens. Une fille à qui on aura laissé faire toutes ses volontés, sera presque toujours une femme très-indocile, pleine de fantaisies et de caprices, qui feront le supplice et le malheur de son mari.

Gardez-vous bien aussi de contracter par une passion trop vive. Ce qui est trop vif ne dure pas; avant que l'année soit finie, la passion est usée, et il ne reste que des regrets; ce qui a fait dire avec raison :

> Un hymen qui succède à ces folles amours,
> Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
>
> CORN.

Il faut un peu d'amour en épousant, et beaucoup après avoir épousé. Ce n'est que pour les libertins et les hommes déraisonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour. Vous jurerez à la face du ciel et de la terre d'aimer toujours votre femme : c'est une promesse sérieuse à laquelle

laquelle il est trop tard de ne penser que lorsqu'on est sur le point d'en aller rendre compte à Dieu, vengeur du parjure.

Si vous voulez être plus assuré de la tenir, ne vous mariez pas trop précipitamment, et donnez-vous le temps de connoître la personne à laquelle vous voulez vous unir. Souvent deux époux inconnus l'un à l'autre, vont au pied des autels se jurer un amour aussi durable que la vie, sans savoir s'ils pourront même s'accorder de l'estime. Pour vous, ne vous attachez jamais qu'à une personne qui mérite toute la vôtre; et pour tous les biens du monde, n'épousez point celle que vous n'estimez pas. On ne sauroit aimer ce qu'on méprise. Mais quand l'amour est fondé sur l'estime, il est le charme de la vie.

La beauté est de tous les biens le plus dangereux et le plus fragile. C'est pourtant celui auquel on fait d'ordinaire le plus d'attention quand on se marie jeune, parce qu'on est jeune. Pensez plus sagement, et passez-vous de la beauté : vous n'en aurez que moins de matière à l'inquiétude. Dans le choix que vous ferez d'une femme, dit fort bien l'auteur *des Conseils de la sagesse*, ayez plus d'égard à ses mœurs et à sa vertu, qu'à sa beauté; et ne mettez pas le bonheur de votre vie à contempler et à posséder une figure formée sur le sable. Il n'y a rien de plus à craindre dans une femme, que ce qui plaît à la vue : beau visage, ame orgueilleuse. La beauté passe, la fierté demeure, elle restera malgré vous, et vous fera connoître, mais trop tard, qu'une

belle idole coûte bien de l'encens, bien des soins et bien des larmes. Il entrera chez vous quantité d'admirateurs ; et celle qui écoute les louanges de tant d'autres, n'est plus guère d'humeur à vous louer, ni même à prendre la peine de se rendre aimable, quand elle ne voit plus que vous.

Ajoutez qu'une grande beauté, beaucoup d'esprit et de jugement, se trouvent rarement ensemble : la plupart des jolies femmes perdent à se laisser connoître ce qu'elles gagnent à se laisser voir. Si la vôtre est moins belle, elle cherchera à vous dédommager d'ailleurs. Elle aura moins de caprices, plus de complaisances, plus d'attentions pour vous, plus de soins d'embellir son ame, et de la rendre agréable à vos yeux. L'amitié conjugale est bien plus solide et plus constante, quand elle est appuyée sur des qualités que ni les maladies ni les années ne peuvent détruire. La beauté s'use ou lasse à la fin, quand elle est stupide ou muette ; mais on ne se lasse jamais d'entendre dire de belles choses. On a dit de la connétable *Colonne*, qu'elle avoit tant d'esprit, qu'en l'entendant parler on oublioit qu'elle étoit laide.

Tâchez néanmoins, autant qu'il se pourra faire, qu'il n'y ait dans l'extérieur de la femme que vous choisirez, rien qui vous dégoûte. Un ancien philosophe disoit que *la belle faisoit mal à la tête, et la laide au cœur* (1). On ne

(1) *Bion*, surnommé *le Boristhénite* ; il avoit beaucoup d'esprit.

sauroit aimer long-temps la laideur, à moins que ce défaut ne soit racheté par de grandes qualités. Un cavalier qui avoit épousé une demoiselle fort laide, mais très-méritante, disoit *qu'il l'avoit prise au poids, et qu'il n'avoit pas acheté la façon.*

Une folle doit être parfaitement belle : car, sans cette espèce de compensation que lui fait assez souvent la nature, comment seroit-elle supportable ? Mais pour une femme de mérite, c'est assez qu'elle ait le nécessaire de la beauté, une grande propreté, un air noble : voilà tous les agrémens qu'on doit raisonnablement souhaiter dans une femme estimable. Attachez-vous au caractère et à l'éducation. Choisissez, par préférence à la figure, une femme qui ait des qualités solides, ornée de ces agrémens dont les charmes sont bien plus vrais que ceux de la beauté, et subsistent quand elle s'efface ; de l'esprit, sans paroître le savoir ; et plus de raison encore que d'esprit. Qu'il y ait dans son caractère un peu de sympathie avec le vôtre, une espèce d'assortiment qui produise la convenance des humeurs ; quand elles sont trop différentes, il est difficile qu'on vive long-temps d'accord, il en coûte trop pour se contraindre continuellement ; et nous avons vu bien de mauvais mariages, causés par cette opposition de caractère et d'humeur.

Il faut donc s'appliquer à se bien connoître l'un et l'autre avant de s'épouser, et c'est ce qui est rare. On cherche à se tromper mutuellement, on se compose, on ne se montre que

par le beau côté. On ne se connoît bien que lorsqu'il n'est plus temps de se connoître, et le bandeau de l'amonr ne tombe que lorsqu'il seroit le plus nécessaire. Mais puisque d'ordinaire on n'a sur ce point aucun reproche à se faire de part et d'autre, l'unique parti qu'on doit prendre est de se pardonner réciproquement, et de se faire une vertu de la nécessité.

S'attendre, aú reste, à trouver dans son épouse toutes les qualités et tous les avantages, c'est s'attendre à ce qu'on ne trouvera jamais que dans les romans, ou dans ces jolis couplets qu'on a faits *sur le choix d'une femme.*

Si d'épouser je faisois la folie,
Et si j'étois le maître de mon choix,
Connois, Hymen, celle qui sous tes lois,
Pourroit fixer le destin de ma vie.

Je la voudrois plus aimable que belle,
De la santé possédant les trésors,
Aux dons du cœur, aux agrémens du corps,
Joignant d'esprit quelque douce étincelle.

Je la voudrois de dix-huit ans parée :
Cet âge heureux si propre au sentiment,
Aux charmes purs de l'aimable enjoûment,
D'un sort flatteur présage la durée.

Je la voudrois simple dans sa parure,
Dans ses discours, ainsi que dans ses goûts :
Le vrai bonheur, les plaisirs les plus doux,
Doivent à l'art bien moins qu'à la nature.

Je la voudrois riche sans opulence ;
Trop de fortune inspire trop d'orgueil,
Et pauvreté seroit un autre écueil.
Faut, pour jouir, repos avec aisance.

Je la voudrois qui n'eût pas d'autre envie,
D'autre désir que celui de m'aimer.
Si cet objet, Hymen, peut se trouver,
De l'épouser je ferai la folie.

Si vous voulez que votre choix ne soit pas une folie, ne le faites jamais que de concert avec vos parens ; consultez des personnes prudentes, et sur-tout demandez au Seigneur qu'il daigne vous éclairer et vous montrer lui-même celle qu'il vous a destinée. Les femmes vertueuses et sages ne sont point si rares qu'on pense : la rareté et la difficulté sont de les bien connoître, et de les distinguer d'avec les autres. Quand vous êtes en l'âge d'en chercher une, ne vous fiez pas à votre prudence ; vous n'aurez jamais seul assez de lumières pour juger de celle qui vous est propre ; l'amour aveugle souvent, et égare les plus sages : mais vous pouvez avoir assez de piété et de sagesse pour la mériter, en priant Dieu qu'il vous la donne. *La femme vertueuse est un excellent partage : c'est celui de ceux qui craignent Dieu, et elle sera donnée à un homme pour ses bonnes actions. Qu'ils soient riches ou pauvres, ils auront le cœur content, et la joie sera en tout temps sur leur visage* (1).

Le mariage, lorsqu'il est fait avec pureté de cœur, préserve les jeunes gens d'une multitude d'écueils ; mais la raison et la religion doivent être encore plus consultées que l'inclination, pour un établissement qui doit durer toute la vie. Si vous ne vous sentez aucun goût pour

(1) *Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum, etc.* Eccl. 26.

le mariage, et si vous vous croyez même appelé à un état plus saint, qu'aucun motif d'intérêt ou de vanité ne vous fasse jamais contracter des engagemens, qui seroient infailliblement suivis pour vous de chagrins ou de remords. Peut-on être long-temps heureux, quand on est déplacé et qu'on n'est pas ce qu'on doit être? *M. de Pompone de Bellièvre* étant mort sans enfans, on proposa à l'abbé son frère, de quitter le petit collet et de se marier, afin de ne pas laisser éteindre sa famille. *J'aime mieux*, répondit-il, *qu'elle finisse par un honnête homme, que de la continuer par un sot que je pourrois mettre au monde.*

Bon maître. Regardez-vous comme le père de vos domestiques, et tenez-leur en lieu. Vous leur devez trois choses, dit le Sage, la nourriture, le travail et l'instruction (1) : la nourriture, parce que c'est leur droit; le travail, parce que c'est leur condition; l'instruction, parce que c'est votre charge. Si vous n'avez pas soin d'instruire et de reprendre vos domestiques, de les occuper, de les bien payer et de les bien nourrir, qu'il est à craindre que vous ne trouviez ou des impies, ou des impudiques, ou des voleurs, dans ceux qui vous servent!

Nourrissez-les donc sans profusion et sans épargne sordide, et payez les exactement. Que pourriez-vous exiger d'eux avec justice, s'ils

---

(1) *Panis, et disciplina, et opus servo.* Eccl. 33.

étoient mal nourris et mal payés ? D'ailleurs, ils sauroient bien se dédommager en vous pillant, ou ils ne manqueroient pas de vous quitter dès qu'ils le pourroient.

Faites en sorte qu'ils soient toujours occupés : l'oisiveté les rendroit paresseux et libertins. Quand on ne fait rien, on apprend à mal faire. Cette classe d'hommes qui abandonne les terres, qui fuit la milice pour l'oisiveté des antichambres où elle se corrompt tous les jours davantage, ne sait pas même obéir à ceux qui lui donnent du pain. Eh ! faut-il s'en étonner ? Un domestique paresseux et libertin peut-il ne pas être insolent ? *Le travail assidu*, dit l'Esprit-Saint, *rend un serviteur humble, et lui donne de l'inclination à son devoir. Procurez-lui toujours quelque occupation, et qu'il ne soit jamais à rien faire : car l'oisiveté enseigne beaucoup de malice* (1). Plus il aura de liberté, et plus il cherchera à en avoir ; moins il fera, et moins il voudra faire. Ne prenez donc personne pour vous servir, si vous n'avez de quoi l'occuper à tous les temps de la journée : une heure d'oisiveté jointe à une autre, sera bientôt assez longue pour donner au serviteur qui ne fait rien, la volonté de ne plus rien faire, et pour vous apprendre que le maître qui nourrit un paresseux, est bien près de nourrir un traître et un ennemi.

(1) *Servum inclinant operationes assiduæ.... Mitte illum in operationem, ne vacet : multam enim malitiam docuit otiositas.* Eccl. 33.

Ayez encore plus de soin que vos domestiques soient instruits à la religion, et qu'ils en remplissent exactement tous les devoirs : vous en êtes spécialement chargé, et vous en répondrez à Dieu. Cependant, qu'il y ait dans une maison des scandales et de honteux commerces entre les domestiques, qu'ils négligent presque entièrement le service de Dieu, si d'ailleurs ils font exactement le service de leurs maîtres, on ferme les yeux sur tout le reste. On s'inquiète peu que Dieu soit bien servi, pourvu qu'on le soit bien soi-même ; et l'on ne fait pas attention que des domestiques qui n'ont point de mœurs, ni la crainte de Dieu, sont capables de tous les crimes. *Je crains Dieu*, disoit une personne d'esprit, *et après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

Pour mieux veiller sur vos domestiques et pour votre propre intérêt, ayez-en le moins que vous pourrez. Plus on en a, plus on est mal servi. M. de Vendôme trouva un jour *Palaprat*, son secrétaire, qui battoit son domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs. *Comment, Monsieur, vous me blâmez*, dit Palaprat ! *Savez-vous bien que, quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente !*

Le grand nombre de domestiques est plus pour l'ostentation que pour le besoin. On nourrit des fainéans, qui vivent souvent dans le désordre ou dans la discorde, et causent quelquefois plus d'embarras et de peines qu'ils

ne rendent de services. On raconte que *Le Poussin*, célèbre peintre françois, étant à Rome, le prélat Massimi, qui fut depuis cardinal, alla le voir. La conversation ayant duré jusqu'à la nuit, Le Poussin, la lampe à la main, l'éclaira le long de l'escalier, et le conduisit ainsi jusqu'à son carrosse ; ce qui fit tant de peine au prélat, qu'il ne put s'empêcher de dire : Je vous plains beaucoup, monsieur Poussin, de n'avoir pas seulement un domestique. *Et moi*, répondit Le Poussin, *je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.*

Les bons domestiques d'ailleurs sont si rares, qu'on ne sauroit en avoir trop peu, et qu'on doit se contenter du nécessaire. Dans un grand nombre il peut se trouver plus facilement un mauvais sujet, et un seul suffit pour gâter tous les autres. Tâchez de les bien choisir, afin de n'être pas obligé d'en changer souvent. Il est difficile d'avoir bonne opinion de ces maisons où il se fait un flux et reflux continuel de domestiques, et où l'on reçoit aujourd'hui pour renvoyer demain. On donne une scène au monde, qui le remarque et qui en parle. On se donne à soi-même un air d'inconstance et de légèreté. Les changemens continuels décrient un service, où les bons domestiques se garderont toujours bien de s'engager ; il n'y entrera guère que de mauvais sujets, ou des serviteurs tout neufs qu'on formera pour les autres.

En général, avec de la douceur, de la

bonté, de la patience, on rend les hommes à peu près ce que l'on doit désirer qu'ils soient. Soyez bon maître, vous en serez mieux servi. Avec un maître sévère et sans bonté, on remplit ses devoirs, mais on les remplit sèchement, sans zèle et sans affection. Comme on n'y reste que par nécessité, et pour en sortir le plutôt qu'on pourra, on ne fait rigoureusement que ce qu'on doit; et le maître y perd toujours, parce qu'il est rare qu'on fasse assez ou qu'on fasse aussi bien. Un maître querelleur et difficile à servir, prescrivoit à son valet tout ce qu'il devoit faire pendant la journée : Tu ne feras, lui dit-il, précisément que cela; tu n'en omettras rien, sinon je t'étrillerai d'importance. Ce maître entreprit un voyage : il avoit un cheval vif qu'il vouloit gourmander comme son domestique, mais qui se jouant de lui, le jeta dans un fossé fort profond. Le maître appela son valet à son secours. *Monsieur*, lui dit le valet, *vous ne m'avez pas donné ce matin cet ordre-là ; ainsi tirez-vous d'affaire*. Après cela il le laisse, et s'enfuit à toute bride.

N'injuriez point et ne maltraitez jamais vos domestiques. *Ne soyez pas*, dit l'Ecclésiastique, *comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos serviteurs et en maltraitant ceux qui vous sont soumis* (1). Ne les menacez pas, comme font tant de

(1) *Noli esse sicut leo in domo tuâ, evertens domesticos tuos, et opprimens subjectos tibi.* Eccl. 4.

maîtres hautains, de les mettre à la porte. Rien ne les révolte davantage, et ne leur fait perdre plus surement l'affection qu'ils pouvoient avoir pour votre service. S'ils ne vous conviennent pas, ou dès que vous reconnoissez qu'ils sont incorrigibles, renvoyez-les sans hésiter, et croyez qu'il vaut mieux vous en défaire un mois plutôt, que d'avoir tout ce mois des impatiences.

Mais si vous jugez qu'ils soient susceptibles de correction et d'amendement, c'est charité de les ramener à leur devoir, et vous le devez. Reprenez-les par des avertissemens sérieux et fermes, mêlés pourtant de douceur et de bonté; punissez-les même, s'il le faut; mais faites-le sans emportement : les excès de votre colère ne les corrigeroient pas, et vous rendroient plus coupable qu'eux. On ne croit pas être justement condamné et puni, dit *Montagne*, par un juge agité d'ire et de furie.

Distinguez aussi l'ignorance et la fragilité, de la mauvaise volonté et de la paresse. Dans ce dernier cas, c'est foiblesse que de souffrir et de tolérer; dans l'autre, excusez facilemeut et pardonnez. Le calife *Mahadi* demandoit un jour à un de ses officiers dont il étoit mécontent, quand il cesseroit de faire des fautes. *Tant que Dieu vous conservera la vie pour notre bien*, lui répondit l'officier, *ce sera à nous de faire des fautes*, *et à vous de nous les pardonner*.

Il faut passer bien de petites choses aux domestiques qui sont soumis, affectionnés et

fidèles : car il y en a bien peu aujourd'hui de ce nombre, et dans les grandes maisons encore moins que dans les autres. *Si vous avez*, dit le Sage, *un serviteur attaché à son devoir, faites-en beaucoup de cas : qu'il vous soit aussi cher que votre vie, et traitez-le comme votre frère* (1). La sagesse éternelle, qui dispose de la servitude et de la liberté des hommes, l'a mis entre vos mains comme un présent de sa providence et de son amour. Vous pouvez vous décharger sur lui de toutes les inquiétudes et de tous les petits détails du ménage : prenez seulement une peine qui vous en épargnera bien d'autres, c'est de regarder et de savoir tout ce qui se passe. Voyez ce que font vos domestiques, non pour éclairer leur fidélité, mais pour empêcher qu'ils ne se négligent ou qu'ils n'oublient leur condition. Ils l'oublieroient bientôt et vous obligeroient à dépendre d'eux, si vous leur laissiez prendre trop d'ascendant sur vous ; et de bons serviteurs, vous en feriez de mauvais maîtres. Ayez soin qu'ils ne prennent pas la coutume de deviner vos volontés, mais qu'ils les demandent dans toutes les occasions.

Conservez avec soin votre autorité : vous ne sauriez perdre davantage que de la perdre. Quelque sagement que l'on commande chez vous, et avec quelque succès qu'on gouverne votre ménage, il vous est toujours bien hon-

---

(1) *Si est tibi servus fidelis, sit tibi quasi anima tua, quasi fratrem sic eum tracta.* Eccl. 33.

teux de n'être pas obéi dans votre maison ; et c'est bien mal connoître votre droit et vos vrais intérêts, que de récompenser les longs services d'un domestique, en le servant vous-même, et en le craignant à votre tour.

Mettez-lui, si vous le voulez, votre bien et vos affaires entre les mains, puisqu'il est sage et fidèle, mais souvenez-vous qu'il ne faut communiquer le pouvoir que comme le soleil communique sa lumière, en la donnant sans cesse, et en retenant celui qui la reçoit, dans une dépendance perpétuelle. Faites-vous rendre compte exactement. Un serviteur à qui l'on confie tout sans prendre aucune connoissance de ce qu'il fait, sera bientôt ou fripon ou maître du logis. Pour empêcher qu'il ne devienne le tyran de vos autres domestiques, permettez au dernier d'entr'eux de vous porter ses plaintes, et rendez justice à tous. Car n'êtes-vous pas en quelque sorte bien plus le roi de ceux que vous nourrissez et qui sont à vos gages, que le prince qu'ils ne voient jamais, et dont ils savent à peine qu'ils dépendent ?

Que votre gouvernement soit, comme tout bon gouvernement doit être, un heureux mélange de ménagement et de fermeté, de douceur et de force. La fermeté sans douçeur est dureté : elle aigrit, elle révolte, et porte à secouer un joug qu'elle rend intolérable ; la douceur sans fermeté est foiblesse : elle rend l'autorité méprisable, et lui ôte toute la force qu'elle devroit avoir. Ne vous laissez jamais imposer la loi par vos domestiques, quand

même ils se ligueroient tous ensemble ; il vaudroit mieux les voir sortir tous dans le même jour. L'autorité une fois perdue ne se recouvre point.

Parlez peu à vos serviteurs, disoit saint Louis à son fils, *et ne vous rendez pas trop familier avec eux, afin qu'ils vous craignent et qu'ils vous aiment comme leur maître.* Ce conseil étoit bien sage. L'excellent moyen de vous faire respecter dans votre maison et d'y être bien servi, est d'être sérieux envers vos domestiques et d'avoir avec eux peu de paroles. Ils n'auront de respect pour vous, qu'autant que vous aurez de réserve à leur égard. Sachez tout ce qu'ils font, mais qu'ils ne sachent point ce que vous pensez ni ce que vous ferez. Un maître qui voit tout dans sa maison et qui ne parle point, est, pour ainsi dire, respecté comme un Dieu : on tremble sans qu'il menace ; et la seule crainte qu'on a qu'il ne parle, contient tout le monde dans l'ordre et dans le devoir.

Tâchez de ne faire des réprimandes qu'à propos : moins elles sont fondées, plus elles font de peine ; et il n'est permis, sans juste sujet, de faire de la peine à personne. Il est humiliant d'avoir tort avec qui que ce soit ; il est honteux et dangereux de l'avoir avec ses domestiques. Grondez rarement : les réprimandes n'en seront que plus efficaces. On s'accoutume au bruit comme à tout le reste : vous altéreriez votre santé, et vous n'y gagneriez pas davantage. Vous dégoûteriez de votre

service de bons domestiques, et vous les mettriez quelquefois dans le cas de vous répondre des choses désagréables, comme fit un Auvergnat à son maître, homme capricieux et d'un petit génie, qui le grondoit souvent sans raison. Un jour, entre autres injures qu'il lui dit, l'ayant appelé *roi des sots : Que ne le suis-je, monsieur*, repartit l'Auvergnat ! *car au lieu que vous êtes mon maître, je serois le vôtre.*

Donnez vos ordres en peu de mots, en termes clairs, et d'un ton qui, n'étant ni fier ni mou, tienne néanmoins plus du premier. Mêlez-y un peu de civilité, pour adoucir à vos domestiques l'humiliation de leur état. Si vous étiez à leur place, comme la chose auroit pu être, comment voudriez-vous qu'on vous traitât ? Regardez-les comme des amis malheureux. Mais combien de maîtres ne les regardent au contraire que comme de vils esclaves, destinés à servir leurs caprices !

Le préjugé d'une mauvaise éducation, la fierté que l'abondance inspire, accoutument la plupart des grands et des riches à se considérer comme les despotes de ceux qui sont à leurs gages, et à les traiter à peine comme des hommes. Eh ! pourroit-on leur dire : Qui êtes-vous donc, maîtres superbes et cruels ? Qui sont ceux qui vous servent ? Rappelez pour un moment les choses à leur origine ; l'esclavage n'est que le fruit de la violence et de l'injustice, ou tout au plus de la misère, dont la cruauté profite. Nous naissons tous libres, et la servitude même volontaire ne

détruit point l'égalité que la nature met entre tous les hommes. Ce sont donc vos égaux qui vous servent. Quelle réserve cette pensée ne doit-elle pas vous inspirer à leur égard ! Ne vous dit-elle pas qu'un maître raisonnable doit se faire servir avec la modération d'un homme qui n'use de ses serviteurs que pour la nécessité, et parce qu'il ne sauroit lui seul tout faire ; qu'il ne doit exiger d'eux que ce qu'ils peuvent, ne les pas traiter avec hauteur, adoucir leur joug, avoir pour eux une affection sincère, et les regarder même comme ses frères ?

Ainsi pensoit le prince *de Conti*, qui, élu roi de Pologne, se montra supérieur aux événemens qui l'empêchèrent de porter cette couronne. Il avoit pour ses officiers et pour tous ses domestiques une bonté et une douceur bien rares dans les grands. Jamais on ne lui vit d'humeur contr'eux, jamais un de ces momens même de vivacité, que tant de maîtres se permettent et se justifient. Il paroissoit leur ami plutôt que leur maître ; il les regardoit comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses volontés et de ses passions. Aussi lui étoient-ils tous infiniment attachés, et leur affection prévenoit l'abus qu'ils auroient pu faire de sa bonté. Il avoit de bons serviteurs, parce qu'il étoit bon maître.

On se plaint souvent que les domestiques ne sont plus tels qu'ils étoient autrefois. La corruption générale des mœurs, le peu de

soin qu'on a de veiller sur celles de ses domestiques, y contribuent sans doute. Mais ne peut-on pas en attribuer aussi la cause aux maîtres, qui ne sont plus eux-mêmes ce qu'ils étoient? Il semble que ce soit aujourd'hui le bel air et le bon ton de se montrer difficile à servir; et ce sont sur-tout les nouveaux maîtres, les gens parvenus et de fraîche création, qui aiment à se le donner. Ils paroissent toujours mécontens. Jamais ceux qui les servent ne sont nommés par leurs noms : il ne sort de leur bouche que des termes de mépris et des injures, qui quelquefois leur conviendroient mieux qu'à ceux à qui ils les adressent.

Mais quel moyen, disent-ils, de se contenir! nous avons affaire à des valets insolens qui nous répliquent, qui nous résistent, qui se révoltent contre nos ordres, qui murmurent et ne font rien que de mauvaise grâce. Maîtres impérieux! vous figurez-vous donc qu'ils ne sentent point la dureté de votre commandement, et les hauteurs dédaigneuses avec lesquelles vous les traitez? Vous outrez leurs forces, vous ne plaignez point leurs peines? vous croyez avoir tant de droits sur eux, vous les voudriez si parfaits, vous vous rendez si difficiles, que vous n'êtes jamais contens. Font-ils quelques fautes : c'est assez pour vous agiter de mille mouvemens de colère, de dépit, de fureur; vous rebutez, vous frappez, vous chassez de votre présence des serviteurs qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous satisfaire, et qui vont au-devant de vos désirs.

Eh ! ne souffre-t-on pas déjà trop pour contenter votre mollesse, votre sensualité, vos besoins multipliés, imaginaires et quelquefois si dégoûtans, sans être obligé d'essuyer vos caprices, vos mauvaises humeurs, vos traitemens indignes ?

Si vos domestiques ont des défauts, faut-il vous en étonner, puisque vous, qui devez avoir reçu une bien meilleure éducation, en avez également ? Il n'est permis de vouloir des serviteurs parfaits, qu'au maître qui l'est lui-même : s'ils l'étoient, nous devrions les servir. N'est-ce pas souvent chez vous et à votre école qu'ils ont pris les vices que vous leur reprochez ? C'est votre exemple peut-être qui les a corrompus ou qui les autorise. Témoins oculaires, témoins assidus de tout ce que vous faites, de tout ce que vous dites, n'est-il pas naturel qu'ils s'accoutument bientôt à agir et à parler comme vous ?

Chez les Romains, il y avoit un mois où les esclaves avoient la liberté de tout dire à leurs maîtres. Quelles scènes, si cet usage étoit établi parmi nous ! Quels portraits les domestiques feroient a ceux qu'ils servent, de leur caractère et de leurs mœurs ! Mais s'ils n'ont plus aujourd'hui ce privilége, ils ne manquent guère d'en prendre un autre ; et le plus doux soulagement d'un domestique, qu'on vient de gronder ou de maltraiter, c'est d'étaler au premier qu'il rencontre, toutes les foiblesses et tous les défauts de ses maîtres.

Le grand *Cyrus*, fondateur de la monar-

chie des Perses, disoit qu'on n'étoit pas digne de commander aux autres, à moins qu'on ne fût meilleur que ceux à qui on donnoit la loi. Combien donc de maîtres et de maîtresses devroient être dégradés ! Ils se plaignent que leurs domestiques les méprisent, les décrient, et qu'ils n'ont point de plus dangereux ennemis que ceux qui sont dans leur maison. Mais ne peut-on pas leur dire : Par où ceux qui vous servent vous estimeroient-ils ? Vous ne leur cachez aucune de vos foiblesses ; vous les leur découvrez avec autant de facilité et d'assurance, que s'ils devoient les respecter. Vous êtes avec eux sans pudeur, sans réserve, sans retenue dans vos paroles et dans vos actions. Ils vous voient dans des momens et dans des états où vous devriez rougir de vous-mêmes. Vous vous montrez enfin tels que vous êtes, c'est-à-dire, souvent très-méprisables ; et vous vous plaignez d'être méprisés !

Les maîtres que l'infirmité réduit à exiger des services dégoûtans et pénibles, devroient gémir de leur état, et recevoir les services nécessaires avec une reconnoissance mêlée de confusion, du moins avec une bonté qui en adoucisse les désagrémens. Mais souvent ce sont ceux-là mêmes qui sont les plus difficiles et les plus fâcheux. Vous êtes indignes de vivre, si vos mauvaises humeurs font souffrir, encore plus que vos maladies, ceux qui emploient ce qu'ils ont de forces et de santé pour vous soulager et vous servir. Une dame étoit d'une telle mollesse, qu'elle ne pouvoit faire un seul pas sans être soutenue par un domestique.

Au milieu d'un escalier, elle s'avisa de quereller celui qui l'aidoit à descendre, et lui donna un soufflet. Le domestique la laissa et s'enfuit. Comme elle le rappeloit à son secours avec de grands cris : *Madame*, lui dit-il, *passez-vous de mon bras si vous pouvez ; pour moi, je puis me passer de vos soufflets.*

Il est étrange que nous ne sentions pas combien il est déraisonnable d'exiger durement les services les plus nécessaires. C'est demander l'aumône les armes à la main. *Louis XIV*, qui étoit grand en tout, étoit bien éloigné d'agir ainsi. Un de ses valets de chambre étoit allé lui chercher des souliers, et tardoit à revenir. Le duc de Montausier voulut le gronder. *Eh! laissez-le en paix*, dit le roi, *il est assez fâché de n'être pas arrivé plutôt.* Une autre fois, un portier du parc de Versailles, qui avoit été averti que le roi devoit passer par la porte qu'il gardoit, pour aller à la chasse, ne s'y trouva pas quand ce prince y arriva. Tous les courtisans s'empressèrent de le chercher. On le trouva enfin. Le pauvre homme qui courut tant qu'il put, arriva tout essoufflé : on l'accabloit d'injures et de reproches. *Eh! pourquoi*, dit le prince, *le grondez-vous? croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre!*

Tout occupé de vos affaires ou de vos plaisirs, vous vous imaginez que des domestiques font tout à leur aise, qu'ils trouvent sous la main tout ce qu'ils cherchent, et que tout doit leur réussir. Vous vous récriez sur ce que les choses sont mal faites ou qu'elles vous manquent,

sur ce que vos ordres ont été mal exécutés, sur ce que le succès ne répond pas à vos intentions; et vous supposez, sans délibérer, sans examiner, que ceux que vous aviez chargés de ces soins sont coupables. Les accidens les plus imprévus, les contre-temps les plus inévitables, les maux même dont la nature n'est pas exempte, ne sont que de foibles excuses auprès de vous.

Vous donnez peu, et vous demandez beaucoup. Un domestique, que vous croyez suffisamment payer de toutes ses peines, souvent par des gages assez modiques, doit être invulnérable, ne jamais sentir ses fatigues ni les injures de l'air ni des saisons, ne succomber jamais à l'excès du travail. Vous prétendez qu'il puisse encore travailler et marcher, quoiqu'il soit dans un abattement où vous vous croiriez vous-même assez mal pour appeler les médecins. Que ne sentez-vous que ceux qui vous servent sont hommes comme vous, et que l'homme n'est pas de fer et de bronze? Voulez-vous donc les réduire au rang des bêtes de charge? Encore à ce prix-là trouveroient-ils des ménagemens dans des maîtres raisonnables. *L'homme de bien*, dit Salomon, *épargne la vie de ses bêtes : il n'y a que les entrailles des méchans qui soient cruelles* (1).

Presque toujours la dureté vient d'un excès de mollesse : les personnes qui ont le plus de

---

(1) *Novit justus jumentorum suorum animas : viscera autem impiorum crudelia.* Prov. 12.

soin d'elles-mêmes sont précisément celles qui ont le moins de compassion des autres. Vous êtes hommes, et vous oubliez que c'est un homme qui vous sert, un homme sujet aux mêmes infirmités que vous, un homme forcé par la nature à manger, à boire, à dormir, à respirer quelquefois; et tous ces besoins pourtant deviennent souvent des sujets de reproches. On voudroit être servi par des anges, qui n'eussent besoin ni de nourriture ni de repos. C'est sur ce pied-là qu'on traite ceux dont on se croit maître de disposer souverainement, au prix de quelques gages : encore trouve-t-on mauvais qu'ils ne les prodiguent pas pour faire honneur à leurs maîtres. On veut qu'ils s'entretiennent proprement, qu'ils dépensent tout ce qu'ils gagnent, c'est-à-dire, qu'ils usent gratuitement leur jeunesse, et qu'ils se préparent à mourir de faim quand ils seront vieux. Et combien n'y a-t-il pas de maîtres qui les renvoient indignement, sous les plus légers prétextes, quand la maladie, la vieillesse ou quelque accident les rendent moins utiles !

C'est l'endroit criant de la dureté des maîtres : ils n'ont pas quelquefois pour des serviteurs fidèles la compassion, la charité, qu'ils devroient avoir même pour des inconnus. Un domestique affectionné craint de leur déplaire, en découvrant ce qu'il souffre : il s'épuise pour eux, il gagne, il augmente ses maux à leur service; et ils l'abandonnent dans son besoin. La guenon d'une marquise mordit une de ses femmes au bras, et la morsure fut si

considérable, qu'on pensa dans les premiers jours qu'elle seroit mortelle. La marquise gronda sa guenon d'une façon tout-à-fait sérieuse, et lui défendit bien de ne plus mordre si fort à l'avenir. La fille en fut quitte pour un bras. La marquise ne pouvant plus en tirer les services accoutumés, la renvoya. Le marquis lui représenta qu'il y avoit de l'inhumanité, de l'injustice même dans ce procédé; mais la marquise lui répondit : *Que voulez-vous que je fasse de cette fille ! elle n'a plus de bras.*

Un roi d'Espagne pensoit avec bien plus d'équité. Dom Diegue d'Arias, trésorier du roi *Enrique IV*, représentant un jour à ce prince l'excès de sa libéralité et de ses récompenses, lui dit qu'il étoit nécessaire de réformer le grand nombre de ses officiers et les gages de ceux qui ne faisoient point les fonctions de leurs charges, ou qui n'y étoient plus propres. Mais le roi lui répondit : si j'étois Arias, j'aurois aussi plus d'égard à l'argent qu'à la libéralité. Vous parlez en particulier, et moi j'agirai en roi. Le devoir d'un roi est de donner : je donne aux uns, parce qu'ils sont gens de bien, et aux autres, afin qu'ils ne soient pas méchans. Et quant à ces officiers, dont vous voulez que je garde les uns et que je renvoie les autres, je vous dirai que je retiens les premiers, parce que j'ai besoin d'eux, et les derniers, parce qu'ils ont besoin de moi.

Il n'y a peut-être pas, dans aucun pays du

monde, un plus bel usage que celui qui est en Espagne. Une partie des revenus de la plupart des seigneurs est destinée à payer les pensions des anciens domestiques de la maison. Ceux qui servent fidèlement et qui remplissent exactement leurs devoirs, sont sûrs d'avoir de quoi subsister le reste de leurs jours. Un ancien domestique survit-il à son maître : celui-ci en mourant le recommande a son successeur, qui croiroit indigne de lui de manquer aux intentions de celui qu'il remplace. Ce qui fait qu'on voit dans bien des maisons, un grand nombre d'anciens domestiques vieux, infirmes, qui ne font plus rien que de faire honneur à la bonté, à la générosité de leurs maîtres, et qui sont aussi bien traités que s'ils étoient encore utiles. Quel plus noble emploi de ses richesses peut-on faire aux yeux de l'humanité bienfaisante !

« Aimez vos domestiques, disoit madame *de Maintenon* à la duchesse de Bourgogne; portez-les à Dieu; faites-leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité ni leur avarice; et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes. »

Il y a beaucoup de maîtres qui ne font du bien à leurs domestiques, ou ne se proposent de leur en faire, qu'après la mort. C'est attendre à se faire aimer, qu'on ne soit plus en état de goûter le plus doux des plaisirs; c'est réserver le moyen le plus efficace de se faire servir avec zèle, pour un temps où l'on

l'on n'en aura plus besoin. Un homme riche étant attaqué d'une maladie dangereuse, fit à ses domestiques, dans son testament, des legs qui ne seroient payables qu'au cas qu'il revînt en santé. Ils le soignèrent si bien qu'il guérit parfaitement. Il leur paya les legs. Laisser à ses domestiques au cas qu'on vienne à mourir, n'est-ce pas vouloir qu'ils soient d'intelligence avec la mort ! Cependant, comme on n'est pas immortel, et qu'il est juste de reconnoître les peines que les maladies des maîtres occasionent à ceux qui les servent, il convient, quand on le peut, de leur assurer quelque chose, si l'on vient à mourir.

Prenez également soin d'eux dans leurs maladies, et ils vous serviront avec amour. Intéressez-vous toujours à ce qui les regarde, à leur établissement, à leur petite fortune, et ils vous seront affectionnés. Faites si bien qu'on soit content quand on entre chez vous, qu'on soit fidèle et heureux quand on y est, et qu'on ait de quoi vivre, s'il est possible, quand on en sort. Rien ne fait plus d'honneur à une maison et n'attache plus à un service, que des maîtres qui savent récompenser ceux qui les ont bien servis.

En un mot, avec vos domestiques, dont la sagesse et la fidélité vous sont connues (et vous ne devez jamais en avoir d'autres), vivez comme un maître qui connoît les devoirs de l'humanité, comme un chrétien qui sait que devant Dieu nous sommes tous égaux, malgré l'inégalité des conditions. Ne leur donnez que

de bons exemples, et portez-les au bien : il n'y en a pas de plus fidèles aux hommes que ceux qui le sont à Dieu. Veillez sur leurs mœurs, sans être ni leur tourment ni leur espion, et attachez-vous-les par votre douceur et par vos bienfaits. Y a-t-il rien de plus flatteur que de rendre heureux ceux dont on est environné ?

Quoiqu'il ne faille jamais avoir trop de foiblesse, parce qu'on devient méprisable ; en général, il vaut mieux avoir trop de bonté que trop de sévérité. Mais celui-là seul mérite le titre de *bon*, qui sait s'armer, quand il le faut, de sévérité contre le vice, sans jamais l'autoriser ; autrement la bonté n'est qu'une mollesse coupable. M. le duc *de Vendôme* portoit la bonté jusqu'à ce défaut. Un des valets de pied vint l'avertir qu'un de ses officiers le voloit. *Hé bien*, lui dit ce prince, *laisse-le faire, et vole moi comme lui.*

Le trait suivant du même prince nous paroît bien louable. Il étoit dans sa chambre, fort avant dans la nuit, en conversation avec Palaprat. Celui-ci lui représenta qu'il devoit se coucher, et il voulut appeler les gens du prince. *Non*, lui dit-il, *mais voyons s'ils ont préparé mon bonnet de nuit.* Il le trouva. *Il ne faut pas les éveiller*, continua-t-il, *je me mettrai bien au lit sans eux.*

Il tenoit ce caractère de bonté de *Henri IV*, duquel il descendoit. Théodore Agrippa, seigneur d'Aubigné et aïeul de madame de Maintenon, étoit couché à côté du lit de ce

prince, et le croyoit endormi, lorsqu'il dit à La Force avec qui il étoit couché: *Notre maître est le plus vilain et le plus ingrat qui soit sur la terre.* L'autre, accablé de sommeil, lui demanda: *Que dis-tu, d'Aubigné!* Le roi qui ne dormoit pas et qui avoit tout entendu, cria tout haut: *La Force! n'entends-tu pas ce que dit d'Aubigné, que je suis le plus vilain et le plus ingrat qu'il y ait sur la terre!* Il n'en parla jamais depuis ni à l'un ni à l'autre. Il auroit dû punir, et l'auroit fait sans doute, s'il n'avoit été bien sûr que cette plainte imprudente n'empêchoit pas que cet officier ne lui fût véritablement attaché, comme il l'étoit en effet. Un bon maître dissimule quelquefois, et pardonne des paroles indiscrètes, qui peuvent échapper à des domestiques affectionnés, mais plus souvent en particulier que devant des témoins ou des étrangers. Un maître qui souffre qu'on lui manque publiquement de respect, n'est guère plus excusable que le domestique qui ose le faire. On juge presque toujours également mal de l'un et de l'autre.



Honorez vos parens, sur-tout dans leur vieillesse.

Eh! qui honoreroit-on? qui aimeroit-on, si l'on manquoit à ce premier cri de la nature? Quoique son divin Auteur ait gravé ce devoir au fond de notre ame, en nous éclairant des lumières de la raison, il a voulu nous en faire encore un commandement exprès; et l'on a

remarqué que c'est le seul à l'observation duquel il ait attaché une récompense dès cette vie même.

Rien aussi n'est plus particulièrement recommandé dans l'Écriture-Sainte, et sur-tout dans l'un de ses plus beaux livres de morale, *l'Ecclésiastique*, qui est rempli de préceptes admirables, et des plus sages conseils. « Écoutez, enfans, dit cet auteur sacré, les avis de votre père, et suivez-les, afin que vous soyiez sauvés : car Dieu a rendu le père vénérable aux enfans, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore sa mère, est comme un homme qui amasse un trésor ; celui qui honore son père, recevra lui-même de la joie de ses enfans, et il sera exaucé au jour de sa prière. Celui qui craint le Seigneur, honore son père et sa mère, et il servira comme ses maîtres les auteurs de ses jours (1). »

Nous devons à nos parens le respect, l'amour, l'obéissance et les services. A quelque dignité même qu'on soit élevé, on doit toujours avoir du respect pour ceux de qui on a reçu la vie ; et il faut leur en donner des marques extérieures, en les saluant avec honneur, en leur parlant avec soumission, en les visitant avec amitié, en les prévenant par de certaines atten-

---

(1) *Qui timet Dominum, honorat parentes, et quasi dominis serviet his qui se genuerunt.* Eccl. 3.

Jesus, fils de Sirach, docteur juif et auteur de l'*Ecclésiastique*, étoit de Jérusalem ; il vivoit environ 160 ans avant J. C., sous le règne d'Antiochus Épiphane, dont les persécutions l'obligèrent de se retirer en Egypte, où l'on croit qu'il composa son ouvrage, rempli d'excellentes maximes morales, civiles et politiques.

tions, qui les flatteront d'autant plus qu'elles seront des hommages libres et publics. *Laurent Celse* ayant été nommé doge de Venise, et voyant que son père, qui étoit du nombre des sénateurs, ne pourroit se dispenser de venir comme les autres, selon la coutume, se mettre à genoux devant lui, mit sur sa toque ducale une croix d'or, afin que son père pût rapporter à la croix l'honneur qui étoit d'usage. C'est depuis ce temps-là que les doges portent une croix sur leur toque ou bonnet.

Ce seroit manquer au respect qu'on doit à ses parens, que de les mépriser même intérieurement. Que sera-ce donc si l'on est assez malheureux pour en venir jusqu'à leur dire des paroles dures, injurieuses, outrageantes; jusqu'à se moquer d'eux, les reprendre avec orgueil, découvrir leurs fautes, ou se railler de leurs défauts? N'est-ce pas se charger soi-même de honte, puisque le fils tire gloire de l'honneur du père, et qu'un père sans honneur est le déshonneur du fils (1)?

Menacer ses parens, lever la main sur eux, ou les frapper même légèrement, est un crime des plus exécrables, une espèce d'impiété et de sacrilége, que Dieu punit toujours, et souvent même de la manière la plus terrible et la plus éclatante. On sait quelle fut la fin tragique et malheureuse du rebelle *Absalon*, dont la mémoire sera éternellement un objet d'exé-

(1) *Gloria hominis ex honore patris sui, et dedecus filii pater sine honore.* Eccl. 3.

cration et d'horreur. Mais comme les traits moins connus frappent encore davantage, en voici un qu'on auroit peine à croire, s'il n'étoit attesté par un des plus grands docteurs de l'Église. Il en prend à témoin toute la ville d'Hippone, dont aucun des habitans ne pouvoit encore l'avoir oublié lorsqu'il le leur rappeloit : puisqu'il n'y a, leur disoit-il, personne d'entre vous qui ne l'ait, ou vu, ou appris.

Dix enfans assez distingués par leur naissance, sept garçons et trois filles, vivoient à Césarée en Cappadoce, avec leur mère qui étoit veuve. Un jour, l'aîné des frères s'échappa jusqu'à la charger de grosses injures; il eut même la hardiesse de la frapper. Tous les autres enfans, qui étoient présens, souffrirent que leur frère traitât ainsi leur mère, au lieu de le reprendre et de l'arrêter. Cette femme, outrée de l'injure et du mauvais cœur de ses enfans, alla dès le grand matin aux fonts baptismaux. Là, prosternée contre terre, elle pria Dieu que ses enfans fussent un exemple de terreur à toute la terre, et qu'ils la parcourussent errans et vagabonds, éloignés de leur patrie. Aussitôt cette mère fut exaucée, et tous ses enfans furent punis de Dieu par un tremblement horrible de tous leurs membres. Honteux et confus de paroître dans cet état effroyable aux yeux de leurs compatriotes, ils se répandirent en différens pays. Deux de ces enfans, dit saint Augustin, sont venus à Hippone où nous étions. Apprenez, ô enfans! ajoute ce saint docteur, à rendre à vos pères

et mères l'honneur et le respect qui leur sont dus ; car il est écrit que la bénédiction du père affermit la maison des enfans, et que la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondemens (1).

Attendez-vous à être traité comme vous aurez fait à vos parens. Si vous leur avez rendu le respect et l'honneur que vous leur deviez, vous recevrez à votre tour les mêmes hommages, avec l'estime et l'admiration des autres hommes. Mais si vous les avez méprisés, outragés ; vous ne recevrez de vos enfans que des mépris et des outrages. Un père, traîné indignement hors de sa maison par ses propres enfans, s'écria sur le seuil de la porte : *Arrêtez, malheureux enfans ! je n'ai traîné mon père que jusqu'ici.*

Ces punitions temporelles ne sont qu'une foible image de celles que l'Auteur et le Vengeur de l'autorité paternelle réserve en l'autre vie à ceux qui la foulent aux pieds ou la méprisent, et qui étouffent dans leur cœur tous sentimens d'amour pour les personnes qui doivent leur être les plus chères.

Mais si le Ciel punit les enfans ingrats et dénaturés, il récompense aussi presque toujours d'une manière proportionnée ceux qui font éclater à l'égard de leurs proches la noblesse de leurs sentimens. Le père d'un jeune Chinois avoit été condamné à avoir la tête

---

(1) *Benedictio patris firmat domos filiorum : maledictio autem matris eradicat fundamenta.* Eccli. 3.

tranchée, pour plusieurs crimes énormes qu'il avoit commis pendant sa magistrature. Son fils alla se jeter aux pieds du gouverneur, et le conjura d'accepter l'offre qu'il faisoit de mourir à la place de son père. Le mandarin questionna beaucoup le jeune homme, pour savoir si c'étoit de son propre mouvement qu'il parloit de la sorte. Quand il se fut assuré de la sincérité de ses sentimens, il en écrivit à l'empereur, qui envoya la grâce du père et un titre d'honneur pour le fils. Mais celui-ci refusa constamment cette distinction, disant que le titre dont il seroit décoré rappelleroit sans cesse au public le souvenir de la faute de son père. L'empereur admirant une si noble façon de penser, voulut avoir ce jeune homme à sa cour : il en prit un soin particulier ; et dans la suite, son mérite personnel l'éleva à la dignité de ministre d'état.

On venoit de racheter quelques esclaves chrétiens à Alger. Au moment où ils alloient partir, un corsaire arriva dans le port avec une prise Suédoise. Parmi le nombre des prisonniers, il se trouva le père d'un des captifs rachetés. Ils se reconnurent, et volèrent dans les bras l'un de l'autre, les yeux baignés de larmes. Le jeune homme touché du malheur de son père, qui étoit déjà vieux, et dont l'esclavage ne pouvoit qu'abréger les jours, pria les Algériens de lui permettre de prendre la place de son père. *Je suis plus robuste*, ajouta-t-il, *et plus propre aux travaux qu'on exige des esclaves*. On y consentit. Mais le

dey ayant appris cette belle action, ne voulut pas que ce fils généreux restât dans les fers. Il ordonna qu'on lui rendît la liberté, et qu'on le renvoyât avec son père.

Tel est le véritable amour : c'est par des effets, encore plus que par des paroles, qu'il se fait connoître. Si vous aimez sincèrement ceux de qui vous tenez la vie, vous leur en donnerez des marques dans toutes les occasions. Au visage gracieux, aux paroles tendres, vous joindrez l'empressement à les servir, à les obliger en tout ce qui dépendra de vous. Vous aurez pour toutes leurs volontés la soumission la plus respectueuse. Le seul cas où vous pourriez, où vous devriez même leur désobéir, ce seroit s'ils vous commandoient quelque chose contre les lois du premier de tous les pères. L'Écriture qui nous ordonne d'obéir à nos parens, nous avertit aussi que nous nous perdrions nous-mêmes, si nous les aimions plus que Dieu.

Mais en tout ce qui n'est pas certainement opposé à la volonté divine, on doit à ses parens l'obéissance la plus entière ; et le moindre signe de leurs désirs doit tenir lieu d'ordre. *Alphonse*, fils aîné de Ferdinand, roi de Castille et de Léon, donna un rare exemple de cette parfaite soumission. Ferdinand, avant de mourir, le pria de souffrir que Jean son puîné eût le royaume de Castille pour son partage. *Mon père*, répondit Alphonse, *la gloire de vous obéir me sera toujours plus chère que mon droit d'aînesse. Si vous jugez*

que mon frère remplisse mieux votre place que moi, je consens que vous lui donniez tous vos royaumes : je suivrai vos ordres comme ceux de Dieu même. Ces paroles attendrirent si fort le cœur de Ferdinand, qu'il mourut en versant des larmes de tendresse sur ce bon fils.

Êtes-vous moins aimé de vos parens que les autres : ne vous laissez point aller pour cela aux murmures et aux emportemens ; ne perdez ni le respect ni la soumission que vous leur devez toujours. Tôt ou tard votre patience et votre vertu vous regagneront leur cœur. *Jean Moschus*, auteur du septième siècle, rapporte d'un homme qui avoit plusieurs fils, qu'il ne pouvoit souffrir l'aîné, parce qu'il aimoit la retraite et la solitude. Il se mettoit sans cesse en colère contre lui, et lui reprochoit souvent qu'il ne faisoit pas comme ses autres frères. L'enfant ne répondoit rien, et souffroit tout avec une patience qui le faisoit aimer et admirer de tout le monde. A la fin, le père touché de sa sagesse, lui rendit justice ; et près de mourir, il le laissa maître de partager toute sa succession avec ses autres frères, comme il le jugeroit à propos. Ce qu'il fit, selon toutes les règles de l'égalité et de la justice.

Saint *Ambroise*, dans la belle explication qu'il donne du commandement que Dieu nous a fait, et que nous a renouvelé *Jesus-Christ*, d'honorer notre père et notre mère, veut que nous les honorions par notre soumission, pre-

nant garde à ne les point offenser, même par quelque marque qui paroisse sur notre visage. Ce n'est pas assez, ajoute-t-il, de les honorer par votre respect et par votre obéissance, il faut aussi les honorer en les assistant. Nourrissez votre père, nourrissez votre mère si elle est dans le besoin. Quand vous l'aurez nourrie, vous ne lui aurez pas encore rendu tout ce qu'elle a souffert et tout ce qu'elle a fait pour vous. Vous lui devez ce que vous avez, puisque vous lui devez ce que vous êtes.

Le roi de Suède, *Gustave III*, traversant un village à cheval, aperçut une jeune paysanne qui puisoit de l'eau à la fontaine. Gustave s'approche d'elle, et lui demande à boire. Elle lui en présente avec les grâces touchantes et naïves qu'elle tenoit de la seule nature. Belle enfant, lui dit le prince, si vous vouliez me suivre à Stockholm, je pourrois vous y procurer un sort agréable. *Quand bien même*, lui répondit la paysanne, *j'aurois autant de désir de faire fortune que de confiance en vos promesses, il ne me seroit pas possible d'accepter votre proposition. Ma mère, qui est pauvre et malade, n'a que moi pour la soulager; et rien au monde ne pourroit m'empêcher de remplir ce devoir.* Où est votre mère? *Dans cette chétive cabane.* Le roi y entre, et voit sur un grabat que couvroit un peu de paille, une femme accablée d'infirmités. Ému de ce spectacle, le prince lui dit: Ah! pauvre mère, que je vous plains! *Hélas! monsieur*, répondit la malade, *je serois bien*

plus à plaindre sans cette fille tendre et généreuse, qui, par son travail et par ses soins, cherche à prolonger mes jours. Que Dieu la bénisse et la récompense, ajouta-t-elle, en répandant des larmes! Gustave ne fut peut-être jamais plus sensible au plaisir d'être élevé au rang suprême, que dans ce moment, où son cœur attendri passoit successivement de l'admiration à la pitié. Continuez, dit-il, en remettant une bourse à la jeune villageoise, d'avoir soin de votre mère; je vous procurerai bientôt de quoi le faire encore mieux: adieu, aimable fille, je suis votre roi. De retour à Stockholm, ce monarque assura à la mère une pension viagère, reversible à la jeune paysanne.

« Mon fils, disoit *Tobie*, ayez soin de votre mère tous les jours de sa vie : car vous devez vous souvenir combien elle a souffert, et à quels dangers elle a été exposée pour vous, lorsqu'elle vous portoit dans son sein. »

Dans la fameuse éruption du mont Vésuve, qui occasiona la mort de Pline le Naturaliste, son neveu *Pline le jeune*, étoit avec sa famille à Miscène, ville peu éloignée de ce volcan. Tous les habitans cherchoient leur salut dans la fuite. Pline seul, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environnoit, ne songea qu'à sauver les jours de sa mère. Elle le conjura de fuir sans elle d'un lieu où sa perte étoit assurée; elle lui représenta que son grand âge et ses infirmités ne lui permettoient pas de le suivre, et que le moindre retardement

les exposoit à périr tous deux. Ses prières furent inutiles ; et Pline le jeune préféra de mourir avec sa mère, plutôt que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il l'entraîna malgré elle. Déjà la cendre tomboit sur eux : les vapeurs et la fumée dont l'air étoit obscurci, faisoit du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, ils n'avoient pour guider leurs pas tremblans que la lueur du feu qui les menaçoit, et des flammes qui les entouroient. Mais rien ne put ébranler la constance de Pline, ni l'obliger de pourvoir plus promptement à sa sureté en abandonnant sa mère. Il la consola, il la soutint, il la porta dans ses bras : sa tendresse le rendit capable des plus grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable : il conserva à Pline une mère, plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenoit d'elle, et à la mère un fils digne de son amour.

C'est sur-tout dans la vieillesse, que les parens ont plus besoin du secours de leurs enfans, et c'est alors que ceux-ci doivent redoubler de zèle et d'affection.

« Mon fils, dit le *Sage*, prenez soin de votre père dans sa vieillesse, et ne l'attristez pas durant sa vie. Si sa raison s'affoiblit, supportez-le, et ne le méprisez point. Car la charité que vous aurez eue pour votre père, ne sera pas mise en oubli ; et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts de votre mère : il vous établira dans la justice ; il se souviendra de vous au jour de

l'affliction; et vos péchés seront anéantis comme la glace qui se fond en un jour serein. Que celui qui abandonne son père, s'acquiert un mauvais renom! et combien est maudit de Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mère (1)! »

Le véritable amour est ingénieux, et trouve des ressources dans lui-même ou dans les autres. Un vieillard Anglois, presque centenaire, et tailleur de son métier, avoit douze fils, tous soldats, qui n'avoient que leur solde pour vivre. Ils obtinrent un congé, dont ils profitèrent pour venir voir leur père. Ils le trouvèrent sans pain. *Point de pain!* s'écria l'un d'eux, *et avoir donné douze défenseurs à la patrie! il faut que notre bon père soit assisté*. Mais comment? N'y a-t-il pas un lombard ici, dit le plus jeune, après un moment de réflexion? Un lombard, dit un autre! qu'en attendre? Il n'est bon qu'à ruiner totalement le malheureux qui y porte sa dernière ressource: mais d'ailleurs, à quoi nous serviroit-il? Avons-nous quelque chose à y porter; car on ne prête rien sans suretés. Nous n'avons rien, reprit le jeune homme! vous allez voir: notre père a été tailleur; il a exercé long-temps ce métier; il meurt de faim, cela prouve sa probité. Nous sommes tous au service depuis quelques années, personne ne peut nous reprocher la moindre chose contre l'honneur: mettons cet honneur

(1)..... *Quàm malæ famæ est, qui derelinquit patrem! et est maledictus à Deo, qui exasperat matrem!* Eccl. 3.

en gage ; on nous confiera bien cinquante livre sur ce dépôt ? Cette idée fut approuvée unanimement ; les frères écrivirent et signèrent ce billet : *Douze Anglois, fils d'un tailleur réduit à la plus grande pauvreté à l'âge de près de cent ans, servent tous douze le roi et la patrie avec zèle ; ils demandent à la direction du lombard la somme de cinquante livres, afin de soulager leur infortuné père. Pour sureté de cette somme, ils engagent leur honneur, et promettent le remboursement dans le terme d'une année.* Ils portèrent ce billet à la direction du lombard. On leur donna les cinquante livres, et on déchira le billet : on promit de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie. Ce trait n'a pas plutôt été rendu public, que quantité de personnes sont venues chez le tailleur pour le voir, et personne n'y est venu les mains vides. Le vieillard, ajoutoit le journal d'où nous avons tiré ce fait arrivé à Londres, en 1775, est actuellement à son aise ; il est même en état de laisser après lui un petit fonds, qui servira à récompenser la piété filiale de ses douze fils.

Comme notre méthode est d'instruire par des exemples autant que par des préceptes, nous allons rapporter encore quelques beaux traits de cette piété filiale, que nous voudrions pouvoir inspirer à tous les enfans. C'est à la vue des grands modèles que l'ame s'affecte ; c'est au récit des belles actions qu'elle s'émeut, s'attendrit et s'enflamme.

Et en effet, qui pourroit lire sans attendrissement la sensibilité touchante de ce jeune gentilhomme, dont parle l'auteur du *Dictionnaire d'Education !* Placé à l'École Royale-Militaire, il se contentoit pendant plusieurs jours de manger de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion. Le jeune enfant continuoit toujours, sans dévoiler son secret. M. Pâris du Verney, instruit par le gouverneur de cette persévérance, le fit venir; et après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'école, voyant que cet enfant ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, il fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. *Hélas ! monsieur*, dit alors l'enfant, *vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais : la voici. Dans la maison de mon père, je mangeois du pain noir et en petite quantité : nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe ; le pain y est bon, blanc, et à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, et je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père et de ma mère.* M. Pâris du Verney et le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. Pâris du Verney, si monsieur

votre père a servi, n'a-t-il point de pension? *Non*, répondit l'enfant; *pendant un an il en a sollicité une : le défaut d'argent l'a contraint d'en abandonner la poursuite; et pour ne point faire de dettes à Versailles, il a mieux aimé languir*. Hé bien, dit M. Pâris du Verney, si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset : recevez pour vos menus plaisirs les trois louis que je vous présente de la part du roi; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. *Monsieur*, reprit l'enfant, *comment pourrez-vous lui envoyer cet argent?* Ne vous inquiétez pas, reprit M. Pâris du Verney, nous en trouverons les moyens. *Ah! monsieur*, répliqua-t-il, *puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner : ici j'ai tout en abondance, ils me deviendroient inutiles, et ils feroient grand bien à mon père pour ses autres enfans.*

L'histoire du Japon nous a aussi conservé un beau trait du soin qu'on doit avoir de ses parens, lorsqu'ils sont dans le besoin. Quoique l'héroïsme y soit porté trop loin, et qu'on ne doive pas imiter en tout cet exemple, il servira toujours à confondre ceux qui n'en font pas assez. Ce sont des idolâtres qui vont leur donner des leçons.

Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, et ne subsistoit que de leur travail, qui suffisoit à peine pour elle et pour eux. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissoient, en proie aux besoins, leur fit concevoir la plus étrange résolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit à la justice l'auteur d'un certain vol, toucheroit une somme considérable. Les trois frères conviennent entr'eux, qu'un des trois passera pour ce voleur, et que les deux autres le mèneront au juge. Ils tirent au sort, qui tombe sur le plus jeune. Il se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge. Il répond que c'est lui qui a fait le vol. On le fait conduire en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère. Ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison; et croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat qui les avoit aperçus, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens de suivre les deux délateurs : il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission, et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en étoit approché, et les avoit entendus raconter à leur mère ce qu'ils venoient d'exécuter pour elle; que la pauvre femme à ce récit avoit jeté des cris lamentables, et qu'elle avoit ordonné à ses

enfans de reporter l'argent qu'on leur avoit donné, disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat pouvant à peine croire ce qu'on lui raconte, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice : mais le jeune homme persiste à se déclarer coupable. *Ah! c'en est trop*, lui dit le magistrat en se jetant à son cou : *enfant vertueux, votre conduite m'étonne.* Il va aussitôt faire son rapport à l'empereur, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, donna au plus jeune une pension considérable, et une moindre à chacun des deux autres.

Joignons à l'exemple des païens celui des animaux, pour achever de confondre les enfans dénaturés. Le fait que nous allons rapporter, est attesté par un témoin oculaire. C'est un officier Allemand, observateur aussi exact que judicieux, qui écrit à un de ses amis ce qui vient de se passer sous ses yeux (1).

« J'étois ce matin dans mon lit, dit-il, occupé à lire. J'ai été interrompu tout-à-coup par un bruit semblable à celui que font des rats qui grimpent contre une cloison. J'ai observé attentivement. J'ai vu paroître un rat sur le bord d'un trou : il a regardé de tous côtés, et ensuite s'est retiré. Un moment après il a reparu : il conduisoit par l'oreille un rat plus gros que

(1) *M. Purdew*, dans le journal Encycl. de 1757.

lui, et qui paroissoit vieux; l'ayant laissé sur le bord du trou, un autre jeune rat s'est joint à lui. Ils ont tous deux parcouru la chambre, ramassant des miettes de biscuits, qui au souper de la veille étoient tombées de la table : ils les ont portées à celui qui étoit sur le bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'a étonné : j'ai observé avec encore plus de soin. J'ai jugé que le rat auquel les deux autres portoient à manger, étoit aveugle, parce qu'il ne trouvoit qu'en tâtonnant le biscuit qu'on lui présentoit. Je n'ai point douté que les deux jeunes ne fussent ses enfans, et les pourvoyeurs assidus d'un père aveugle. J'admirois en moi-même la sagesse de la nature, qui a mis dans tous les animaux une intime tendresse, une reconnoissance, je dirois presque une vertu, proportionnée à leurs facultés. Tandis que je faisois ces réflexions, et que je craignois qu'on n'interrompît ces petits animaux, notre chirurgien-major a ouvert la porte de ma chambre. Les deux jeunes rats ont fait un cri, comme pour avertir l'aveugle; et malgré leur frayeur, ils n'ont pas voulu se sauver que le vieux ne fût en sureté. Ils sont rentrés dans le trou après lui, en servant, pour ainsi dire, d'arrière-garde. » Si ce fait est vrai, et s'il est exact dans toutes ses circonstances, comme on ne peut guère en douter, quelle leçon pour l'homme !

Les enfans assez dénaturés pour oublier ce qu'ils doivent à leurs parens, sont des monstres d'ingratitude : mais souvent les pères et les mères ne peuvent l'imputer qu'à eux-mêmes.

Si les enfans étoient mieux élevés, s'ils avoient reçu une éducation plus sage et plus chrétienne, ils seroient plus respectueux et plus tendres.

Mais la faute des pères et des mères n'excuse pas celle des enfans, et l'on ne sauroit entendre sans horreur la manière indigne, dont *Mithridate* fut traité par son fils Pharnace. On sait que ce roi, si fameux par les guerres qu'il soutint avec gloire contre les Romains, ternit ses grandes qualités par ses cruautés, et par son ambition, qui le porta à faire mourir ses neveux, fils du roi de Cappadoce, pour s'emparer de ce royaume. Les pères trouvent ordinairement, dans leur famille même, des imitateurs trop fidèles des mauvais exemples qu'ils leur ont donnés. Mithridate fut à son tour dépouillé des états qui lui restoient, par son fils Pharnace, qui avoit fait révolter l'armée en sa faveur. Il demanda qu'il lui fût permis d'aller dans un pays éloigné finir ses jours. Pharnace, sans daigner le regarder, eut la barbarie de dire : *Qu'il périsse.* Mithridate, pénétré de douleur, lui répondit : *Puisses-tu un jour ouïr de la bouche de tes enfans ce que la tienne vient de prononcer contre moi !* Il passa ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fit prendre du poison, en donna à ses filles, et se perça lui-même de son épée. Pharnace ne jouit pas long-temps de son crime. César marcha contre lui, et le vainquit avec tant de rapidité, qu'il écrivit au Sénat : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Il y a des personnes qui, étant parvenues, rougissent de ceux qui leur ont donné la naissance. Sourds à la voie du sang et de la nature, ils les dédaignent et les méconnoissent. Que ne rougissent-ils aussi d'être nés ! L'orgueil a fasciné leurs yeux et corrompu leur cœur. Ils ne voient point que la véritable grandeur n'est pas d'être né grand ou riche, mais de s'élever par la générosité de ses sentimens au-dessus des grandeurs et des richesses. *N'oubliez pas*, dit le Sage, *votre père et votre mère, parce que vous êtes au milieu des grands, de peur que Dieu ne vous oublie devant ces grands mêmes, et que devenant insensé par la trop grande familiarité que vous aurez avec eux, vous ne tombiez dans l'infamie* (1). Au contraire le respect et l'honneur que vous leur rendrez alors, rejaillira sur vous. Un brave officier, nommé *Duras*, du régiment d'Aubusson, étoit fils d'un paysan. Son père étant venu le voir, il le présenta en habit de son état et en sabots à son colonel. Louis XIV, instruit de la manière dont il avoit reconnu, reçu et honoré son père, tandis qu'on le croyoit issu de la maison de Duras, le fit venir à la cour, et lui dit en lui tendant la main : *Duras, je suis bien aise de connoître le plus honnête homme de mon royaume : je vous accorde mille écus de pension ; mariez-vous, j'aurai soin*

---

(1) *Memento patris et matris tuæ, in medio magnatorum.* Eccl. 23.

de vos enfans : vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent.

Si l'on doit honorer et assister ses parens durant leur vie, il ne faut pas non plus les oublier lorsqu'ils ont cessé de vivre : c'est alors peut-être qu'ils ont le plus besoin de vous. Faites-leur des obsèques selon votre rang et votre état, pour honorer leur mémoire ; mais ne vous en tenez pas là : les magnifiques funérailles sont pour les vivans, les prières seules soulagent les morts.

On ne doit pas seulement honorer son père et sa mère, il faut honorer aussi tous ses autres parens, à proportion des liens du sang qui unissent avec eux. Mais combien plus doit-on respecter et honorer le souverain, qui est le père de tous ses sujets ? *Craignez Dieu, honorez le roi*, disoit le chef des apôtres aux premiers fidèles (1).

Tous les souverains étant sur la terre la plus noble image de la Divinité, l'honneur et la religion veulent qu'on n'en parle jamais, fussent-ils même ennemis, qu'avec respect, et qu'on impose silence à ses inférieurs qui oseroient en parler avec mépris. Le prince *Eugène*, occupé en 1709 au siége de Lille, fut curieux d'avoir l'histoire de Louis XIV, par médailles. L'abbé Langlet la lui fit venir. La parcourant légèrement, il demanda jusqu'où elle alloit. L'abbé lui répondit : *Jusqu'à l'élévation de Philipphe V sur le trône d'Es-*

(1) *Deum timete, Regem honorificate.* I. Petr. 2.

pagne. Jusque-là tout est beau, dit le prince Eugène. Là-dessus un général Palatin, qui se trouvoit présent, se permit des discours un peu libres sur le compte du monarque. Le prince lui ferma la bouche : *Apprenez, Monsieur*, lui dit-il, *à respecter le roi très-chrétien par-tout où je suis.*

Le Sage veut non-seulement que nous rendions extérieurement au roi le respect et l'honneur qui lui sont dus, en ne nous permettant jamais de parler mal de sa personne ; mais aussi que nous nous abstenions de juger facilement de sa conduite, et de la condamner même dans notre pensée (1). *De quoi vous mêlez-vous*, disoit-on à un philosophe ! *de censurer les lois que les magistrats font pour le bon ordre, vous qui ne pouvez l'établir dans votre maison, ni mettre la paix entre votre servante et votre femme.* Tel, en effet, qui ne sait gouverner ni régler sa famille, se mêle de critiquer le gouvernement de l'état. Combien de gens blâment téméràirement ce qu'ils loueroient, s'ils connoissoient les motifs secrets qui font agir ceux qui sont à leur tête ! Combien d'ignorans et de présomptueux veulent prononcer et décider sur ce qu'ils ne savent point et ne peuvent savoir !

Mais quand dans la conduite de ceux qui nous gouvernent, nous apercevrions quelques traits répréhensibles, sont-ils moins nos maîtres ! sont-ils moins en droit de

(1) *In cogitatione tuâ Regi ne detrahas.* Eccl. 10.

commander,

commander, et leur devons-nous moins l'obéissance, parce qu'ils ne sont ni infaillibles ni impeccables? *Que toute ame*, dit l'Apôtre des nations, *soit soumise aux puissances, parce qu'elles viennent de Dieu.* C'est lui qui établit les rois, qui les choisit pour ses lieutenans, qui leur soumet les autres hommes, qui grave sur leur front l'empreinte de la souveraine majesté; et c'est contre lui qu'on s'élève quand on leur résiste (1). Cette sage maxime étoit si profondément imprimée dans l'esprit des premiers chrétiens, que durant trois cents ans que l'Eglise a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions et de guerres civiles, parmi tant de conjuration contre la personne des empereurs, jamais il ne s'est trouvé un seul chrétien qui prît parti contre son légitime Souverain. Tertullien, dans son Apologie, défie les plus grands ennemis du christianisme d'en nommer un seul : tant, dit M. Bossuet, la doctrine chrétienne inspiroit de vénération pour la puissance publique! et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu : *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu!* Cette belle distinction porta dans les

---

(1) *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit; non enim potestas nisi à Deo. Quæ autem sunt, à Deo ordinata sunt. Itaque qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit.* Rom. 13.

esprits une lumière si claire, que jamais les chrétiens ne cessèrent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité.

Si l'on doit honorer et respecter non-seulement les princes de la terre, mais aussi leurs officiers et tous ceux qui les représentent, à plus forte raison doit-on honorer les ministres du Roi des rois, et respecter leur caractère, qui est si auguste, dit saint Chrysostôme, qu'il est au-dessus de la pourpre et de la dignité royale; parce qu'il donne un pouvoir que les rois et même les anges n'ont pas. Médiateurs entre Dieu et les hommes, destinés à remettre les péchés, à offrir le sacrifice de la Loi nouvelle, à annoncer la parole divine à toutes les créatures, aux puissances mêmes du monde, ils sont les lieutenans de Dieu, les envoyés du ciel, et nos pères dans la foi. Le grand saint *Athanase*, dans la vie qu'il a écrite de saint *Antoine*, rapporte que ce patriarche des cénobites, qui n'avoit pas même la tonsure, vouloit que le moindre clerc lui fût préféré en toutes choses. Il s'humilioit et baissoit la tête devant les évêques et les prêtres, pour leur demander leur bénédiction.

Sulpice Sévère, disciple de saint *Martin*, rapporte aussi que plusieurs évêques, qui étoient à Trèves à la cour de l'empereur Maxime, cherchant à faire leur cour à ce prince, avilissoient leur caractère par beaucoup de bassesses et de flatteries; au lieu que saint Martin conserva toujours une autorité

apostolique; et moins il parut courtisan, plus Maxime conçut d'estime et de vénération pour lui. Cet empereur l'ayant un jour invité à sa table, le prêtre qui accompagnoit saint Martin fut mis à une place honorable, et le saint évêque fut placé à côté de Maxime. Au milieu du repas, l'échanson présenta d'abord, selon la coutume, la coupe à l'empereur. Ce prince, plein de respect pour le saint évêque, voulut qu'on la lui donnât, espérant la recevoir ensuite de sa main. Mais saint Martin ayant bu, présenta la coupe à son prêtre, comme à celui qu'il estimoit le plus digne après lui, ne croyant pas devoir préférer l'empereur même à un homme honoré du sacerdoce de Jésus-Christ. Maxime et toute la cour admirèrent ces sentimens, et on le loua d'avoir fait à la table de l'empereur même, ce qu'aucun autre évêque n'auroit osé faire à la table des moindres magistrats.

L'impératrice de son côté témoigna encore plus de respect à saint Martin. Car ayant aussi voulu lui donner à manger, elle prépara elle-même tout ce qui devait lui être servi. Elle lui plaça son siége, dressa sa table, y mit son couvert, lui donna à laver, et lui présenta les viandes qu'elle avoit fait cuire elle-même : tant étoit grande la vénération qu'on avoit alors pour les ministres du Seigneur !

Manquer de respect aux prêtres, c'est en manquer à Dieu; violer leur sacré caractère en les insultant, ou en les faisant servir de jouets à ses railleries, à ses badinages indécens;

c'est s'exposer à porter la peine de l'impie et du sacrilége, quand même ils auroient la foible et indigne complaisance de le souffrir, d'en rire et d'en badiner eux-mêmes. S'ils oublient ce qu'ils doivent à la dignité de leur état, les autres doivent s'en souvenir.

Le mépris qu'on fait des oints du Seigneur, retombe sur le Seigneur même. C'est s'en prendre à Dieu, c'est mériter et s'attirer sa juste indignation, ainsi qu'il arriva à ces enfans impies, contre lesquels, dit l'Écriture, il envoya deux ours qui en dévorèrent quarante-deux, parce qu'ils avoient osé se moquer du prophète.

Mépriser les prêtres, les religieux ou les pasteurs, est ordinairement une marque qu'on n'aime ni Dieu, ni la religion, ni son devoir. En vain, pour se disculper, alléguera-t-on que leur conduite n'est pas toujours aussi irréprochable qu'elle devroit l'être. Leurs fautes ne peuvent excuser ou justifier nos satires non plus que notre conduite, ni rendre la religion méprisable, puisqu'elle condamne encore plus sévèrement les désordres de ses ministres que des autres, et qu'elle n'approuve jamais ce qu'elle est quelquefois contrainte de tolérer.

Vouloir qu'ils soient impeccables et sans défauts, c'est vouloir qu'ils ne soient pas hommes. Mais si quelques-uns s'écartent de leur devoir, combien d'autres qui vivent en saints, en pasteurs désintéressés et pleins de zèle! N'y a-t-il pas de l'injustice et de la

malignité à fermer les yeux sur ceux-ci, pour ne les ouvrir que sur ceux qui déshonorent leur caractère par des scandales ? Le monde fait de leurs déréglemens ou de leur ignorance le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de ses dérisions et de ses censures. Mais n'est-ce pas souvent l'ouvrage de son orgueil et de son intérêt, qu'il trouve si digne de risée ? C'est lui-même qui a donné à l'Église ces indignes ministres. Quel usage veut-on que fassent de ses biens ceux qui n'ont d'autre vocation que le désir de les posséder, et peut-être l'achat sacrilége qu'on en a fait pour eux !

Si l'on a des ecclésiastiques scandaleux, de mauvais pasteurs, c'est qu'on veut les avoir tels, ou qu'on n'en mérite pas d'autres. Dieu les donne ainsi que les méchans princes, dans sa colère, et pour punir les peuples. Il faut les supporter comme des années de stérilité et de disette, et en attendre une meilleure, qui répare le malheur et en dédommage.

Enfin, les personnes qui par leur âge sont censées avoir, et ont en effet d'ordinaire plus de raison, d'expérience et de sagesse que les jeunes gens, méritent aussi leur considération et leur respect. N'imitez donc jamais cette impudente jeunesse, qui, croyant tout connoître sans avoir encore rien vu, et tout savoir sans avoir rien appris, prend un air suffisant et vain, un ton tranchant et décisif en présence des vieillards mêmes, ou se plaît à les tourner en ridicule, à les mépriser, à les traiter de sots et de radoteurs.

Indépendamment du mérite personnel, ayez toujours pour une tête chenue et des cheveux blancs tous les égards qui leur sont dus, et que vous désirerez qu'on ait pour vous, si vous parvenez à cet âge. Ceux-mêmes qui agissent autrement ne pourront s'empêcher de vous en louer. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle, et n'en trouvoit point. Des jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint : mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de la ville de Lacédémone, qui étoient au spectacle, s'en aperçurent ; et se levant aussitot, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de toute l'assemblée, et applaudie d'un battement de mains universel. Ce qui fit dire au vieillard, d'un ton de douleur : *Les Athéniens savent ce qui est bien, mais les Lacédémoniens le pratiquent.*



VIII.

Du bien qu'on vous a fait soyez reconnoissant.

La reconnoissance est un devoir non-seulement à l'égard de nos parens, qui sont nos premiers et nos plus grands bienfaiteurs après Dieu, mais aussi à l'égard de tous ceux qui nous ont fait du bien. On se couvre d'ignominie quand on y manque. Il n'y a point de loi pour punir l'ingratitude. Les Anciens la mettoient au nombre de ces crimes horribles, dont il falloit laisser la vengeance aux Dieux; ils croyoient que les remords qui la suivent, et la honte qui l'accompagne, en étoient dès cette vie même la juste punition. Un philosophe, que son écolier vouloit rendre ridicule, en lui disant qu'il ressembloit à un vilain animal, qu'il lui nomma, repartit à cet insolent : *Je ne sais pas si je ressemble à l'animal que vous me nommez ; mais je sais bien, et tout le monde en conviendra, que vous ressemblez à un ingrat, qui est le plus méprisable et le plus haïssable de tous les animaux.*

Cependant, l'ingratitude est un vice aussi commun qu'il est déshonorant. Combien ne voit-on pas même de ces serpens odieux qui, après avoir reçu les secours et les services les plus signalés, cherchent à percer le sein qui les a réchauffés! Monstres d'horreur, dignes

de toutes les vengeances du Ciel et de toute l'exécration de la terre ! Aussi leur crime, quand il est connu, ne manque-t-il pas de les leur attirer. L'empereur *Michel Calaphate* ayant été adopté et placé sur le trône par l'impératrice Zoé, exila cette princesse quatre mois après. Le peuple, irrité d'une si noire ingratitude, se souleva contre lui : on lui creva les yeux, et on le renferma dans un monastère.

Le malheur, dit l'Écriture, *ne sortira jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien* (1). Il est rapporté dans l'*Histoire générale des Voyages*, qu'un roi de Mandoa, ville de l'Indostan, étant tombé dans une rivière, il en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'étoit jeté à la nage et l'avoit saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui, fut de demander le nom de celui qui l'avoit retiré de l'eau. On lui apprit aussitôt l'obligation qu'il avoit à l'esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à un si grand service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince ; et sur le champ il le fit mourir. Une autre fois ce même prince étant assis, dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau près d'une de ses femmes, il se laissa encore tomber dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver, mais elle le laissa périr. Comme on lui en faisoit des

---

(1) *Qui reddit mala pro bonis, non recedet malum de domo ejus.* Prov. 17.

reproches : *Je me suis souvenue*, dit-elle, *de l'histoire du malheureux esclave.*

L'ingratitude fut un jour ingénieusement punie par un juge. Un homme perdit une bourse, dans laquelle il y avoit cent ducats. Elle fut retrouvée par un pauvre, qui prit un de ces ducats pour s'acheter un bonnet dont il avoit besoin. Celui qui avoit perdu la bourse, ayant appris que ce pauvre l'avoit, vint le trouver, et le pria de la lui rendre. Ce que l'autre fit aussitôt, en lui avouant qu'il en avoit tiré un ducat. L'homme se fâcha, et dit en colère : Tu m'as volé mon argent, je ne prendrai pas la bourse que tout n'y soit. Il le fit citer devant le juge, qui, après avoir entendu les deux parties, prit la bourse et dit à l'homme : *Vous avez perdu votre bourse où il y avoit cent ducats?* Oui, répondit-il. *Celle-ci n'est donc pas la vôtre*, ajouta le juge, *puisqu'il n'y en a que quatre-vingt-dix-neuf.* Et en même temps il la donna au pauvre qui l'avoit trouvée.

Dans la plupart des hommes, la reconnoissance n'est souvent qu'extérieure ou passagère. Le sentiment vif que nous avons du bien, lorsque nous le recevons, fait toujours naître dans notre cœur une sorte de reconnoissance : mais elle s'efface peu à peu avec le souvenir du bienfait. Un ancien philosophe, interrogé quelle étoit la chose qui vieillissoit le plutôt dans l'homme, répondit que *c'étoit le bienfait reçu.*

La réflexion de madame *Deshoulières* sur l'ingratitude, est aussi vraie qu'humiliante.

Que chacun parle bien de la reconnoissance !
Et que peu de gens en font voir !
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter à l'excès les soins, la complaisance :
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune :
On trouve honteux de devoir
Le secours, que dans l'infortune
On n'avoit pas trouvé honteux de recevoir.

Sixte-Quint ne pensoit pas ainsi. La première fois qu'il vint à Rome, il étoit si pauvre, dit *M. de Thou*, qu'il fut obligé de demander l'aumône. Ayant amassé quelque argent, il délibéra s'il l'emploîroit à apaiser la faim qu'il commençoit à sentir, ou s'il en achèteroit une paire de souliers dont il avoit un extrême besoin. Dans cette consultation intérieure, son visage exprimoit les divers mouvemens de son ame. Un marchand voyant son embarras, lui en demanda la raison. Il la lui avoua ingénuement; mais il le fit en même temps d'une manière si agréable, que charmé de son esprit, le marchand l'emmena chez lui, le fit bien dîner, et par ce moyen décida sa contestation. Sixte-Quint devenu pape, n'oublia pas ce marchand, et récompensa en prince le service qu'il en avoit reçu.

Les animaux mêmes nous donnent souvent l'exemple de la plus sincère et de la plus touchante reconnoissance. En voici un beau trait, rapporté par l'auteur de l'Histoire des Croisades. *Geofroi de la Tour*, gentilhomme Limousin, distingué par sa valeur et par son intrépidité, allant en parti, ouït l'effroyable

rugissement d'un lion, qui sembloit se plaindre de quelque grand mal. L'intrépide Geofroi, par un mouvement de sa générosité naturelle, s'enfonce aussitôt dans le bois, malgré la résistance de ses compagnons qui vouloient l'arrêter. Il court vers l'endroit où il continuoit d'entendre le rugissement, et voit qu'un horrible serpent, d'une prodigieuse grandeur, ayant entortillé les jambes, et le corps d'un lion, l'avoit mis hors d'état de se défendre, et lui dardoit à grands coups redoublés sa langue, pour le tuer de son venin. Il fut touché du danger du lion; et sans songer qu'en le délivrant il lui laissoit la liberté de se jeter sur lui, il donne de son épée si à propos sur le serpent, qu'il le tue, et sans blesser le lion, il coupe les liens dont il étoit embarrassé. Alors ce pauvre animal se voyant libre, et reconnoissant l'auteur de sa délivrance, vint lui en rendre grâces de la manière la plus expressive et la plus soumise qu'il put, en le flattant et en lui léchant les pieds. Depuis ce temps-là il s'attacha toujours à lui, comme à son généreux défenseur à qui il devoit la vie; il ne voulut plus jamais l'abandonner, et le suivit par-tout comme un chien fidèle, sans offenser personne, que les ennemis sur lesquels il lui faisoit signe de se jeter. Car ce lion alloit toujours avec lui au combat et à la chasse, et il ne manquoit pas de le pourvoir abondamment de gibier. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que le maître du vaisseau sur lequel Geofroi retourna en France après la Croisade, n'ayant

jamais voulu souffrir, non plus que tous ceux de l'équipage, que le lion y entrât, cette pauvre bête désespérée de se voir séparée de son bienfaiteur, se jeta dans la mer, nageant toujours après le vaisseau, jusqu'à ce que les forces lui manquant, elle se noya.

Ne rougissez jamais d'être reconnoissant et de le paroître ; soyez-le publiquement, quand il convient ou qu'il le faut. C'est souvent une ingratitude de remercier sans témoin.

Il y en a d'autres qui cherchent à s'acquitter promptement, pour avoir le droit de n'y plus penser : leur reconnoissance même devient une ingratitude. C'est une espèce de dette qu'ils ont contractée, et dont le souvenir les importune : ils se hâtent de la payer le plutôt qu'il leur est possible.

Comme le cœur ingrat a ses raisons pour oublier les bienfaits, le cœur intéressé a aussi les siennes pour paroître s'en souvenir, et pour affecter du moins une reconnoissance qu'il n'a pas. La reconnoissance est une vertu fort estimée, et l'on regarde les ingrats avec horreur. Celui qui est vain, ou qui a quelque soin de sa réputation, n'a donc garde de manquer à paroître reconnoissant. Cela sert aussi admirablement aux vues de l'intérêt, parce qu'on attire par-là de nouveaux bienfaits. Il y a, dit-on, du plaisir à faire du bien à cette personne, elle en est reconnoissante. Cette vertu n'est donc souvent qu'un retour délicat sur nous-mêmes : c'est en quelque sorte le sublime de l'intérêt. *Louis XI*, roi

de France, avoit reçu en présent dix mille écus d'or. Il dit à ses courtisans, qui étoient autour de lui : Je ne veux pas que cela entre dans mes coffres ; ceux qui m'ont servi n'ont qu'à parler. Tous parlèrent, tous le firent de leur mieux, et ne manquèrent pas d'exagérer leurs services. Le chancelier qui, sans être plus désintéressé que les autres, étoit seulement plus fin, dit d'un air modeste : *Qu'il étoit plus occupé de sa reconnoissance que de ses désirs, et bien moins en peine d'obtenir de nouveaux bienfaits que de se rendre digne, s'il étoit possible, de ceux dont sa majesté l'avoit comblé.* Cette réponse plut au roi, qui lui donna les dix mille écus.

Semblable à ces débiteurs qui payent, non parce qu'il est juste de s'acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui leur prêtent, la plupart des hommes ne sont reconnoissans que pour avoir de nouvelles raisons de l'être. Aussi ne trouve-t-on guère d'ingrats, tant qu'on est en état de faire du bien : la fausse reconnoissance, ainsi que la fausse amitié, ne se fait connoître que lorsqu'on n'a plus rien à donner. Pour vous, pensez plus noblement : soyez reconnoissant, parce que vous devez l'être. Quoique la plupart des bienfaits soient si intéressés qu'ils ne mériteroient peut-être aucune gratitude, ne cherchez pas à en approfondir les motifs : n'envisagez que le bienfait en lui-même, et le plaisir qu'on vous a fait. Cette façon de voir les choses est plus flatteuse, et plus digne d'une belle

ame. Quand même des bienfaiteurs auroient eu la mal-adresse de gâter, par la bassesse de leurs vues, leurs présens et leurs services, celui qui a vraiment de la probité et de l'honneur, ne laissera pas de publier hautement les obligations qu'il leur a, et de chercher avec d'autant plus d'empressement les occasions de s'acquitter envers eux, qu'il est plus désagréable de leur devoir.

Si le désir de vous obliger paroît avoir été le principal motif qui ait porté à vous faire du bien, ne vous bornez pas à une simple reconnoissance. Imitez, si vous le pouvez, ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu. Faites pour vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoissant. S'ils viennent à se trouver dans le besoin, profitez des momens, signalez votre zèle, et multipliez les marques de votre reconnaissance.

Le cardinal *Wolsey*, ministre et favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrace de son maître, se vit tout d'un coup, comme il arrive d'ordinaire, méprisé des grands et haï du peuple. Fitz Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talens et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus, il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz Williams, qui reçut son maître avec les marques les plus distinguées de respect et de

reconnoissance. Le roi instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme qui avoit encouru sa disgrace, fit venir Williams. Il lui demanda d'un air et d'un ton irrité, par quels motifs il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? Sire, répondit Williams, je suis pénétré pour votre majesté de la soumission la plus respectueuse. Je ne suis ni mauvais citoyen, ni sujet infidèle. Ce n'est ni le ministre disgracié, ni le criminel d'état que j'ai reçu chez moi, c'est mon ancien et respectable maître, mon protecteur, celui qui m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune et la tranquillité dont je jouis. Et je l'aurois abandonné dans son malheur, ce maître généreux, ce magnifique bienfaiteur! Ah! sire, j'eusse été le plus ingrat des hommes. Surpris et plein d'admiration, le roi conçut dès cet instant la plus haute estime pour le généreux Williams. Il le fit chevalier sur le champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé.

Pour le cardinal Wolsey, le roi ordonna qu'il fût amené dans la tour de Londres. Il mourut en chemin, à l'âge de soixante ans. Il dit, un peu avant sa mort, ces belles paroles : *Hélas! si j'avois servi le Roi du Ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonneroit point, et ne me traiteroit pas dans ma vieillesse comme mon prince le fait aujourd'hui.*

Quelque honteuse que soit l'ingratitude, elle semble être un vice attaché à la condition et à la fortune des grands, parce qu'ils croient que tout leur est dû. La reconnoissance se trouve encore plus rarement dans ces cœurs vils, dont le principal mobile est l'intérêt. Mais dans les ames nobles et généreuses, elle fait éclater les sentimens les plus sublimes, et produit les actions les plus héroïques. Le chevalier *de Forbin*, célèbre capitaine de mer sous le règne de Louis XIV, et qui nous a laissé des mémoires très-curieux, rapporte que Louis XIV ayant chargé Duquêne de bombarder la ville d'Alger, ces corsaires, désespérés de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte ennemie qui les foudroyoit, prirent, pour s'en venger, l'horrible résolution d'attacher à la bouche de leurs canons des esclaves François, dont les membres étoient portés sur les vaisseaux des assiégeans. Un capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courses, et très-bien traité par les François tout le temps qu'il avoit été prisonnier, reconnut parmi ceux qui alloient subir le sort affreux que la rage avoit inventé, un officier dont il avoit éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse pour obtenir la conservation de son bienfaiteur. Tout fut inutile. On alloit mettre le feu au canon où l'officier Français étoit attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonnier, lui dit : *Tire, puisque*

je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. Le dey qui était présent à cette scène touchante, en fut si frappé, qu'il accorda la grace de l'officier.



Montrez-vous généreux, humain et bienfaisant.

Qui doute que le premier devoir de l'homme en société ne soit d'avoir de la générosité, de l'humanité, de la bienfaisance ? Ces trois vertus sont sœurs, et nous portent également à faire du bien à nos semblables. Mais il est à propos de les considérer ici chacune en particulier, et de réveiller par des exemples frappans cette sensibilité pour les autres hommes, que la nature a mise en nous. La vue ou le récit des actions vertueuses conduit à la vertu par le chemin le plus court : elles enflamment le courage, et excitent à les imiter. Puissent les beaux traits que nous mêlerons à nos réflexions, produire cet heureux effet, et engager ceux qui les liront à en être les imitateurs ! Le plaisir qu'ils goûteront à bien faire, augmentera et fortifiera en eux le désir de faire encore mieux. La douce satisfaction que Dieu a attachée à la pratique de la vertu, et qui en est déjà, dès cette vie même, la récompense, sans rien diminuer de celle qui est réservée dans l'autre, en rendra l'exercice plus agréable et plus facile. Aussi l'homme

bienfaisant est-il ordinairement gai, parce que les sentimens de générosité et de bienveillance échauffent l'ame, et la remplissent d'une joie pure, qui est bien au-dessus de l'ivresse des passions.

Généreux. La générosité élève en quelque sorte l'homme au-dessus de lui-même ; puisqu'elle lui fait préférer les intérêts des autres à son propre avantage. *Danès*, évêque de Lavaur en Languedoc, fut député à Paris par le clergé de sa province. On voulut lui assigner pour les frais de ce voyage mille livres, somme assez considérable en ce temps-là. Il les refusa. *Le revenu de mon évêché*, dit-il, *me suffit. La moindre chose que je puisse faire pour mon église et pour les églises voisines, c'est d'entreprendre quelques voyages pour leur rendre service. Elles souffrent assez par les malheurs des temps et par la vexation des hérétiques.*

Rien n'égaloit la générosité de *Sixte-Quint*, lorsqu'il s'agissoit de soulager la misère du peuple : mais s'élevant au-dessus du faste, et sacrifiant l'appareil de la grandeur personnelle aux intérêts des malheureux, il étoit si ménager pour sa personne, qu'il portait des chemises usées, et l'on étoit souvent obligé d'y mettre des pièces. Camille lui ayant un jour représenté qu'il étoit honteux à un souverain pontife de porter de méchant linge, il lui répondit en riant : *Notre élévation, ma sœur, ne doit pas nous faire oublier le lieu d'où nous*

sommes sortis : les pièces et les lambeaux sont les premières armes de notre maison.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos. Celle qui a pour objet de soulager ceux qui sont dans le besoin, est sans doute la plus louable, quoiqu'elle ne soit pas toujours la plus éclatante. Sous le règne de Henri III, roi de France, un juif très-riche étant mort sans laisser d'héritiers, ce prince fit présent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à *Geofroi Camus de Pontcarré*. Ce généreux citoyen les distribua aussitôt à trois négocians associés, qu'un incendie venoit de ruiner.

Ce qu'on nomme libéralité, n'est souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons. Une personne vraiment généreuse ne l'est point par ostentation, mais par grandeur d'ame. Le cardinal d'*Est* avoit un jour invité le cardinal de Médicis à souper chez lui. Après le repas, ils se mirent à jouer. Il s'agissoit, à la fin, d'une somme de dix mille écus. Le cardinal d'Est eut les cartes favorables, mais il les jeta comme s'il avoit eu mauvais jeu. La partie finie, un gentilhomme de sa suite lui représenta que le cardinal de Médicis avoit perdu. *Je le savois bien*, répondit-il; *mais je ne l'avois pas invité chez moi pour lui gagner son argent.*

Aimez à donner, c'est la marque d'un bon cœur et d'une ame noble. *Un grand cœur*, disoit un roi de Perse, *reçoit de petits présens d'une main, et en fait de grands de l'autre.*

M. *de Turenne* aimoit à donner. Cette vertu, qui n'est pas celle de la vieillesse, étoit en lui si naturelle, que dans les dernières années de sa vie il répandoit l'argent avec plus de facilité qu'il n'avoit jamais fait. Un jour quelqu'un de ses amis s'entretenant avec lui sur les richesses, M. de Turenne lui dit : Je n'ai jamais pu comprendre le plaisir qu'on peut avoir à garder des coffres pleins d'or et d'argent. Pour moi, si à la fin de l'année il me restoit des sommes considérables, je croirois que cela me feroit mal au cœur, comme si sortant d'un festin, on me servait encore un grand repas.

On doit aimer à donner, mais il faut le faire avec prudence et consulter ses moyens. Une personne qu'il faudrait renfermer de bonne heure, c'est celle qui a le cœur d'un roi et la fortune d'un particulier. Il est beau d'être généreux, mais il n'est pas permis d'être prodigue : on ne doit employer à la générosité que ce dont on peut raisonnablement se passer. Quand on a tout donné, il ne reste que la honte d'avoir manqué de sagesse, et d'avoir souvent fait bien des ingrats. C'est ce que fit sentir un jour un ami fidèle à un homme de condition et très-riche, qui avoit le défaut d'ouvrir sa bourse indifféremment à tous ceux qui prenoient auprès de lui le nom d'amis. On peut juger que son argent comptant s'évanouit bientôt. Pour le désabuser et prévenir la ruine qui le menaçoit, son ami supposa qu'il avoit un besoin extrême de deux cents pistoles. Le gentilhomme généreux offrit aussitôt ses ser-

vices pour lui procurer cette somme. Il fit sa ronde chez tous ses amis de cour, à qui il avoit ouvert sa bourse. Après avoir couru toute une matinée, il ne rapporta que quatre pistoles. Il travailla le soir sur nouveaux frais, mais sa course fut encore plus ingrate. En vain il s'épuisa tout le lendemain, il n'eut pour toute récolte de ces deux journées que neuf ou dix pistoles. Ses amis aussi glacés que fertiles en défaites, le réduisirent à la honte de ne pouvoir tenir parole. Il vint l'annoncer à l'ami pour lequel il s'étoit employé, et lui exprima obligeamment sa douleur. Mais cet ami lui dit : *Bannissez votre inquiétude; je ne suis point en défaut d'argent, et je n'en ai aucun besoin. J'ai eu recours à cette feinte, pour vous dessiller les yeux et vous convaincre par votre propre expérience, que vous ne devez pas donner si facilement votre argent à tout le monde.*

Ce défaut n'étoit pas celui de *Chapelain*, fameux auteur du poëme de la *Pucelle*. Du Perrier, gentilhomme provençal, connu par ses excellentes poésies latines, se trouvant un jour dans le besoin, s'adressa à Chapelain. Celui-ci crut lui faire une grande libéralité, en lui donnant un écu. Après avoir fait cet effort de générosité, il dit : *Nous devons secourir nos amis dans leurs nécessités ; mais nous ne devons pas contribuer à leur luxe.*

L'avare qui craint un écueil, se jette contre un autre : il ne donne rien, de peur de s'appauvrir ou d'être payé d'ingratitude, et il

ne faut pas s'en étonner : comment pourroit être bon pour les autres celui qui ne l'est pas pour lui-même (1) ? S'il lui arrive quelquefois d'être forcé par les circonstances à être libéral, que de regrets ne lui coûte pas sa fausse générosité ! combien de fois ne se la reproche-t-il pas en secret ! Souvent même son avarice ne peut se déguiser ; elle se décèle par quelque traits de mesquinerie, qui lui échappent, et qui lui ôtent tout le mérite de sa libéralité. Sa réputation même dépose contre lui. L'abbé Renier, secrétaire de l'Académie française, y faisoit un jour dans son chapeau la collecte d'une pistole, qu'on avoit invité chaque membre à fournir pour quelque dépense commune. Cet abbé ne s'étant pas aperçu que le président *Roses*, qui passoit pour être fort avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois. Celui-ci, comme on s'y attend bien, assura qu'il avoit donné. Je le crois, dit l'abbé Renier, mais je ne l'ai point vu. *Et moi*, ajouta M. de Fontenelle, qui étoit à côté, *je l'ai vu, mais je ne le crois pas.*

Ne vous donnez jamais une réputation si ridicule : vingt traits de libéralité n'efface-roient pas la tache d'un seul trait d'avarice. Soyez généreux dans toutes les occasions où il convient de l'être. Mais souvenez-vous que ce ne doit jamais être au préjudice de qui que ce soit. La générosité cesse d'être vertu,

(1) *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit?* Eccl. 14.

dès qu'elle n'a pas la justice pour compagne. La réponse que fit un jour le *roi de Prusse* actuellement régnant, est digne de tous les éloges. Lorsqu'il n'était encore que prince-royal, il avoit comblé de présens une actrice célèbre. Etant devenu roi, il la récompensa beaucoup moins. Cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit : *Autrefois je donnois mon argent, aujourd'hui je donne celui de mes sujets.*

La générosité, ainsi que toutes les autres vertus, a ses règles, que nous devons observer avec soin. Celles que donne Cicéron, dans son beau Traité *des Offices*, ou des Devoirs, sont pleines de sagesse.

Rien n'est plus conforme à la nature de l'homme, nous dit-il, qu'une inclination bienfaisante et libérale ; mais elle demande beaucoup de précautions. Elle ne doit être nuisible ni à ceux auxquels nous voulons faire du bien, parce que ce seroit plutôt leur faire du mal ; ni aux autres, parce qu'elle seroit injuste, et qu'il n'y a point de vraie générosité sans justice.

Elle doit aussi être proportionnée à nos moyens. Ceux qui veulent être plus généreux que leur bien ne le permet, ou sont cruels à eux-mêmes, en s'ôtant ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, ou se rendent coupables d'injustice à l'égard de leur famille, en faisant passer à des étrangers ce qu'il seroit plus équitable de donner ou de laisser à leurs proches.

Enfin, continue le judicieux moraliste que nous abrégeons, notre générosité doit être réglée sur le mérite. Ainsi, dans ses bienfaits il faut préférer les gens de bien, et en exclure les méchans; car ceux-ci en sont indignes. Pour entretenir parfaitement la société qui unit les hommes, on doit aussi donner la préférence à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens, et sur-tout à ses bienfaiteurs: car il n'y a point de devoir plus indispensable que la reconnoissance. Mais soit qu'il s'agisse de prévenir quelqu'un ou de rendre un bienfait, nous devons, si tout est égal d'ailleurs, préférer celui dont le besoin est le plus grand.

Donnez volontiers, et recevez difficilement, si vous pouvez vous en passer: il vaut mieux engager les autres à la reconnoissance, que de leur en devoir. Il y a des gens qui donnent peu, et qui attendent beaucoup. Si votre reconnoissance ne répond pas à l'idée qu'ils ont conçue des obligations que vous leur avez, ils s'en plaignent hautement, parlent à tout le monde de votre ingratitude, vous en font souvent des reproches à vous-même, et font quelquefois acheter bien cher ce qu'ils ont donné. Ne recevez que le moins que vous pourrez de ces sortes de personnes, et jamais de celles qui n'offrent que par cérémonie ou par politesse. Un gentilhomme Napolitain faisoit voir une belle montre à un gentilhomme François. Celui-ci la trouve admirable. Aussitôt le Napolitain, en homme poli, la lui offre par

par honnêteté. Le François l'accepte. L'autre qui ne s'y attendoit pas, lui dit : *Ah ! que faites-vous, Monsieur ! vous allez bannir du monde la politesse.*

Humain. L'humanité nous porte à regarder tous les hommes comme nos frères, et à leur faire le plus de bien que nous pouvons, quand ils ont besoin de nous. Cette aimable vertu est fondée sur la nature, qui nous incline à nous intéresser en faveur de nos semblables. Il suffit qu'une personne paroisse émue et affligée, pour nous émouvoir et nous attendrir en sa faveur. Les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en sachions la cause ; et les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à son secours, par un mouvement naturel qui précède toute délibération.

Un cœur humain est en quelque sorte plus touché du mal d'autrui que du sien propre. Après la bataille de Dettingen, un mousquetaire François dangereusement blessé, avoit été porté près de la tente du duc *de Cumberland*, fils du roi d'Angleterre. On manquoit de chirurgiens dans ce moment, parce qu'ils étoient fort occupés ailleurs ; et l'on alloit panser le prince, à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit-il, *par soulager cet officier François, il est plus blessé que moi : il manqueroit de secours, et je n'en manquerai pas.* Cette belle action

ne fit pas moins d'honneur à ce jeune prince, que la victoire qu'il venoit de remporter.

Cette sensibilité, cette pitié que nous éprouvons à la vue des malheureux, n'est pas une honteuse foiblesse, comme l'a prétendu la farouche école du Portique (1). C'est au contraire un sentiment qui fait honneur à l'humanité : il est l'apanage des cœurs bien faits, et une des plus fortes preuves que le monde est gouverné par une Sagesse souveraine, qui sait conduire tout à ses fins. Ayant destiné les hommes à vivre dans une société où il y auroit nécessairement des affligés et des misérables, le Créateur, toujours attentif aux besoins de ses enfans, a imprimé dans nous le sentiment de la pitié, qui nous fait éprouver une vive douleur à la vue du malheur d'autrui, et qui nous engage à le soulager pour nous soulager nous-mêmes. En voici un bel exemple.

Peu de temps après la bataille de Fontenoy, gagnée par les François en 1745, le ministère anglois résolut d'envoyer à l'armée des alliés un renfort considérable de troupes, tirées de celles qui étoient restées en Angleterre. Il y eut un corps de celle-ci, qui eut ordre de se rendre dans le parc de Saint James, pour que

---

(1) Les stoïciens regardoient la pitié comme une foiblesse ; mais il faut avouer que cette doctrine elle-même fait pitié, et que c'étoient sur ce point de pauvres philosophes, quoiqu'ils fussent d'ailleurs les plus sensés, ou si l'on veut, les moins déraisonnables des anciens philosophes.

les officiers fissent le choix des meilleurs sujets qui le composoient. Parmi les spectateurs, il se trouva une jeune personne de seize ans, qui, vêtue en paysanne, intéressoit tout le monde par l'air triste et inquiet qu'on remarquoit en elle. C'étoit la femme d'un des soldats dont on alloit décider le sort. Il étoit le fils d'un riche fermier. Son père avoit fait tout son possible pour obtenir son dégagement : mais comme il étoit bien fait, fort et vigoureux, son capitaine avoit refusé toutes les offres qu'on lui avoit faites. Aussitôt qu'il fut nommé pour être un de ceux qui devoient passer la mer, la jeune femme fondit en larmes, se trouva mal, et dès qu'elle fut revenue, elle alla se jeter aux genoux du capitaine de son mari. Tout le monde pleuroit : le capitaine seul étoit ferme. Hé bien, dit la malheureuse femme, je le suivrai, je partagerai avec lui tous les périls auxquels il sera exposé. En disant cela, elle embrassoit son mari, et couvroit son visage de ses larmes. Tout à coup un jeune homme se présente à l'officier : *Monsieur*, lui dit-il, *ces jeunes gens s'aiment, ils sont heureux, la femme est enceinte : moi je n'ai ni femme, ni père, ni enfans, recevez-moi en la place de cet infortuné jeune homme. Je suis fort et vigoureux, et en état de supporter comme lui les fatigues de la guerre.* Avez-vous du goût pour le service, lui demanda l'officier ? *Aucun*, répondit le jeune homme ; *et la plus grande récompense ne pourroit même pas me déterminer à prendre le parti*

des armes. Je n'ai d'autre motif que de rendre service à ce malheureux soldat. L'officier étonné et attendri lui accorda sa demande, fit son engagement, et écrivit le congé du soldat, qui à son tour refusa de le recevoir. Il ne fallut pas moins, pour le déterminer à ce qu'on exigeoit de lui, que l'assurance positive que lui donna l'officier qu'il n'étoit plus soldat, et l'ordre qu'il lui intima de quitter à l'heure même son habit et ses armes, et de les remettre à celui qui avoit pris sa place.

Alphonse-le-Grand, roi d'Aragon, donna aussi un exemple, bien admirable dans un prince, de la sensibilité compatissante qu'excite la vue des malheureux. Une galère chargée de soldats et de matelots alloit périr. Il commanda qu'on les secourût. Mais voyant que le péril empêchoit qu'on n'exécutât ses ordres, il se mit lui-même dans une chaloupe pour voler à leur secours. Il dit à ceux qui lui représentoient le danger auquel il s'exposoit : *J'aime mieux être le compagnon que le spectateur de leur mort.*

On demande quelquefois si c'est un bonheur d'être né sensible : il vaudroit autant demander si c'en est un d'être né homme. La sensibilité naturelle, il est vrai, si elle se porte vers des objets déréglés, si elle se change en amour propre ou en fol amour, peut devenir pour les autres et pour nous-mêmes un grand mal et la source du malheur ; mais elle peut aussi devenir un grand bien et contribuer à notre bonheur, si nous la rendons l'organe

de l'amitié, de la reconnoissance, de la bienveillance, de l'humanité ; et c'est à quoi il faut particulièrement s'appliquer dans l'éducation, en élevant l'enfant de manière qu'il s'occupe plus des autres que de lui-même. Si au contraire on paroît trop s'occuper de lui, si on l'accoutume à s'occuper plus de lui-même que des autres, il sera dur ; il rapportera tout à lui ; et les premières victimes de sa dureté et de son égoïsme, ce seront ceux-mêmes qui l'auront si mal élevé.

Attachez-vous donc à développer de bonne heure, à diriger vers l'amour des autres hommes, ce caractère de tendresse et de sentiment que nous avons reçu de la nature, et à le perfectionner dans votre élève par des leçons proportionnées à son âge, et par un exercice fréquent qui lui en fasse contracter une heureuse habitude. Car, *tout s'acquiert par l'exercice*, disoit un ancien philosophe, *et il ne faut pas même en excepter la vertu.*

Pour nourrir, pour augmenter en lui cette précieuse sensibilité, qui s'intéresse vivement au sort de ceux qui souffrent, allez ensemble dans les tristes refuges des misères humaines, mêler vos larmes à celles des malheureux, et les consoler. Il n'y a pas long-temps qu'en Suède, à l'assemblée des états de ce royaume, un sénateur dit à celui qui étoit chargé de l'éducation de l'héritier de la couronne : *Conduisez le prince dans la cabane de l'indigence laborieuse, faites-lui voir de près les malheureux ; et apprenez-lui que ce n'est pas*

pour servir aux caprices d'une douzaine de souverains., que les peuples de l'Europe sont faits.

De tous les êtres doués de raison, le plus méprisable et le plus inutile est celui qui est insensible. L'insensibilité détruisant l'homme, en fait un être sauvage et isolé, qui a rompu la plupart des liens qui l'attachoient au reste de l'univers, pour le borner à lui seul. A la place de l'amour bienfaisant et équitable de nous-mêmes et des autres hommes, qui nous porte à ne vouloir être heureux qu'en contribuant au bonheur commun, il n'a plus qu'un amour propre, injuste et exclusif, qui se faisant le centre de tout ce qui l'environne, et s'arrogeant des droits et des priviléges, cherche son bonheur aux dépens des autres. Mais sans cesse traversé dans ses désirs par mille obstacles qui naîtront à chaque instant, ou que des concurrens lui susciteront, il deviendra d'autant plus malheureux, qu'il sentira davantage ses chagrins et son infortune; et il les sentira d'autant plus, qu'il aura été plus sensible aux malheurs d'autrui. C'est une vérité dont les grands se chargent souvent de nous instruire. Quelque vent contraire s'élève-t-il dans la région des tempêtes, où les place leur élévation : alors nous voyons couler avec abondance les larmes de ces demi-dieux, qui semblent avoir des yeux d'airain quand ils regardent les malheurs de ceux que la fortune a faits leurs inférieurs, et la nature leurs égaux, et qui dans leur fausse grandeur se font gloire de tout, excepté d'être homme.

Quelque élevé que soit un grand au-dessus des autres, il doit toujours se souvenir que l'Auteur de notre existence nous a tous rendus semblables dans tout ce qui est essentiel à notre nature. C'est un principe établi par la philosophie et par la religion. Nous sommes tous hommes, et les grands peut-être encore plus que les autres, comme le fit un jour entendre ingénieusement *Charles XII*, roi de Suède, à l'occasion que nous allons dire.

Un domestique de l'ambassadeur de France attendoit de la part de son maître, un ministre de la cour de Suède. Un homme vêtu comme un simple soldat, lui demanda ce qu'il attendoit. Le domestique ne daigna pas satisfaire la curiosité de cet inconnu. Un moment après, des seigneurs de la cour abordèrent avec respect la personne simplement vêtue, et la traitèrent de *votre majesté*. C'étoit effectivement le roi. Le domestique, au désespoir et se croyant perdu, se jette à ses pieds, et lui demande pardon d'avoir pris, disoit-il, sa majesté pour un homme. *Vous ne vous êtes pas mépris*, lui répondit le prince, *rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi.*

Si tous les hommes sont égaux par leur nature, s'ils sont faits les uns pour les autres, ils doivent donc tous se traiter avec bonté, et se prêter mutuellement les secours dont ils sont capables. Ceux qui sont les plus puissans, les plus riches, les plus accrédités, doivent être disposés à employer leur puissance, leurs richesses, leur crédit en faveur de tous ceux

qui en ont besoin ; car l'humanité embrasse tous les hommes. Un des sujets du duc *de Wirtemberg* le remerciant de l'avoir protégé contre ses ennemis : *Mon enfant*, lui dit le prince, *j'aurois dû le faire à l'égard d'un Turc ? comment y aurois-je manqué à l'égard d'un de mes sujets !*

Ce n'est pas que dans des circonstances égales, on ne doive témoigner plus de bienveillance à ceux qui sont plus étroitement unis avec nous par les liens du sang, de l'alliance, de l'amitié, de la patrie, de la religion ; car la loi de la charité, loin de renverser l'ordre, l'établit au contraire, et le perfectionne. Mais quand il n'y a point de concurrence, ou qu'on peut également donner des secours à tous, personne ne doit être exclus. Dans la nécessité, tous les hommes sont frères ; l'humanité renverse tous les murs de division, détruit tous les prétextes, et ne fait plus aucune distinction d'amis ou d'ennemis. Le *duc d'Orléans*, qui fut depuis régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, voulut, après la bataille de Steinkerque que les François gagnèrent sur les Alliés, qu'ont mît dans les chariots des vainqueurs les blessés François et ceux des vaincus. *Après le combat*, dit-il, *il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille.*

Celui qui a l'ame sensible, souffre du malheur des autres, et n'y contribue que malgré lui : il fait du bien avec joie, et du mal à regret. On sait le beau mot de *Néron*, qui commença si bien et finit si mal. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne con-

damnée à mort ; *je voudrois*, dit-il, *ne pas savoir écrire.* La réponse de l'empereur *Charles-Quint* n'annonce pas moins de bonté et de clémence. Quelqu'un vint l'avertir qu'un criminel d'état étoit caché auprès d'une ville où il passoit. *Il auroit mieux valu*, répondit ce prince, *lui aller dire où je suis, que de me dire le lieu où il est.*

Mais si l'on trouve dans les grands de ces ames biens nées qui rehausse la gloire de leur rang par les plus nobles sentimens d'humanité, on n'en trouve aussi que trop parmi eux, qu'une orgueilleuse éducation, une flatterie basse et rampante rendent inhumains. Élevés au-dessus des autres hommes par leur orgueil encore plus que par leur condition, ils les regardent comme de vils animaux destinés à leur service ou à leurs plaisirs. N'a-t-on pas vu, sous la minorité de Louis XIV, un marquis couvrir de charbons ardens tous les carreaux d'une salle de son château, y faire entrer deux capucins les pieds nus, et goûter le cruel plaisir de voir sauter et d'entendre hurler ces malheureux, qu'il repoussoit lorsqu'ils se présentoient pour sortir ? N'a-t-on pas vu un prince s'amuser barbarement à tuer à coups de fusil des couvreurs sur un toit, d'où il se plaisoit à les voir tomber ? Combien de tyrans et de monstres couronnés se sont rendus affreusement célèbres par leurs cruautés, dont on ne lit qu'avec horreur le récit dans l'histoire qu'ils souillent !

Tel fut en particulier *Mahomet II*, qui ternit

l'éclat de ses victoires par ses cruautés inouies. On pourra juger des autres par celle-ci. Il avoit cultivé lui-même une planche de melons, que le soleil sembloit avoir distingués, en les mûrissant long-temps avant les autres. Le sultan les fit remarquer au jardinier, en les lui recommandant. Celui-ci y avoit l'œil chaque jour : ce qui n'empêcha pas un page qui aimoit passionnément ce fruit, d'en cueillir quatre et de les manger avec avidité. Le jardinier s'étant aperçu du larcin, conjectura que personne ne pouvoit l'avoir fait que les pages, qui avoient seuls l'entrée du jardin. Il court aussitôt en instruire le sultan, et lui dit qu'il n'y avoit pas long-temps que ce vol avoit été fait. Mahomet fut surpris et irrité de cette audace. Il manda sur le champ tous les pages, et ordonna au coupable de se nommer. Personne ne se déclarant, il commanda d'ouvrir successivement le ventre à tous ces pages, jusqu'à ce qu'on eût découvert le criminel. On trouva les melons à demi digérés dans le ventre du quatorzième.

Je pourrois rapporter encore beaucoup d'autres traits semblables de cruauté et de barbarie ; mais mon cœur frémit au souvenir de ces excès horribles, si honteux pour l'homme qu'ils mettent au-dessous de la bête ; et ma main refuseroit de les transcrire. Je crains d'en avoir déjà trop dit. Revenons à l'humanité qui nous rappelle, et finissons, pour la consoler, par quelques-uns de ces beaux traits qu'elle inspire

aux cœurs doux et humains qu'elle-même a formés.

Jules-César se trouvant un jour surpris en voyage par le mauvais temps, fut forcé de se mettre à couvert dans la maison d'un paysan étroitement logé. Il apprit qu'il y avoit quelqu'un de malade dans la chambre qu'on lui préparoit et qui étoit la seule qui fût dans la maison. Il ne voulut point la prendre. *S'il faut*, dit-il, *céder les lieux les plus honorables aux grands seigneurs, il faut céder aussi les plus commodes aux malades.* Il passa la nuit dans une caverne qui étoit proche.

M. *de Turenne* sut mériter le glorieux titre de *Père des Soldats*, par des traits fréquens d'humanité. Nous n'en rapporterons qu'un. L'armée française faisoit une pénible retraite, pendant laquelle M. de Turenne étoit jour et nuit en action pour mettre les troupes à couvert des insultes des Impériaux. Dans le cours de cette marche, il aperçoit un soldat qui, n'ayant plus la force de se soutenir, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour y attendre la mort. Le général aussitôt descend de cheval, aide le soldat à se relever, lui donne sa monture, et l'accompagne lui-même à pied jusqu'à ce qu'il eût pu joindre les chariots où il le fit placer. Cette bienveillance, qui donnoit un éclat à ses vertus militaires, lui avoit mérité l'amour de toute son armée.

Un volume d'actions semblables à celle que nous allons rapporter, seroit un livre d'or. Ce trait que *Boursault* raconte dans ses *Lettres*,

quoique souvent cité, mérite toujours de l'être. En 1662, il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, M. *de Sallo*, conseiller au parlement, et premier auteur du plus ancien de tous les journaux, celui des *Savans*, venoit de se promener, suivi seulement d'un petit laquais. Un homme l'aborde au coin d'une rue, lui présente un pistolet, et lui demande la bourse, mais en tremblant lui-même plus que celui à qui il la demandoit. *Vous vous adressez mal*, lui dit M. de Sallo, *je ne vous ferai guère riche, je n'ai que trois pistoles que je vous donne fort volontiers*. Il les prit, et s'en alla, sans lui rien demander davantage. Quand il fut parti, M. de Sallo donna ordre à son laquais de suivre adroitement cet homme-là, d'observer le mieux qu'il lui seroit possible où il se retireroit, et de venir lui en rendre compte. Le laquais suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain. A dix ou douze maisons plus loin, il entra dans une allée et monta à un quatrième étage. En arrivant chez lui, il jette son pain au milieu de la chambre, et dit à sa femme et à ses enfans : Mangez, voilà un pain qui me coûte cher, rassasiez-vous-en ; un de ces jours je serai pendu, et vous en serez cause. Sa femme qui pleuroit, l'ayant apaisé le mieux qu'elle put, ramasse le pain, et en donna à quatre petits enfans qui mouroient de faim. Le laquais qui avoit pris ses précautions pour

n'être pas aperçu, ayant su tout ce qu'il vouloit savoir, retourna vers son maître, après avoir bien remarqué la maison et la rue. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Sallo alla où son laquais le conduisit, et s'informa qui étoit celui qui logeoit au quatrième étage. On lui répondit que c'étoit un cordonnier, bon homme et bien serviable, mais chargé de famille, et si pauvre qu'on ne pouvait l'être davantage. Il monte chez l'homme qu'il cherchoit, et heurte à la porte. Dès qu'on lui eut ouvert, il fut frappé du spectacle qui se présenta; une femme couverte de haillons qui tomboient en lambeaux, quatre petits enfans ensevelis dans la paille qui leur servoit de lit et d'habit, un homme dont l'air pâle et l'habillement déchiré annonçoient le triste état. Le chef de cette misérable famille reconnut celui qu'il avoit volé la veille. Il se jette à ses pieds, lui demande pardon, et le conjure de ne pas le perdre; il lui avoue que le travail lui ayant manqué, il avoit tout vendu, lit, habits, linge, pour nourrir sa femme et ses enfans, et qu'il avoit fait la veille son premier vol, afin de ne pas périr de faim. *Ne faites point de bruit*, lui dit M. de Sallo, *je ne viens pas ici pour vous perdre. Je sais que vous êtes cordonnier: tenez, voilà trente pistoles que je vous donne; achetez des cuirs, travaillez à gagner la vie à vos enfans; je ne vous abandonnerai pas, tant que j'apprendrai que vous travaillez en honnête homme.*

Que cette action est belle, généreuse,

attendrissante ! On devroit décerner des statues à de tels héros de l'humanité, qui les méritent mieux sans doute que ces héros guerriers, dont la gloire n'est fondée que sur des ruines, et ne s'accroît que par la perte ou par le malheur des hommes. Quelle gloire que celle qui consiste à faire couler des larmes, à répandre le sang, à se jeter en furieux sur plusieurs milliers de ses semblables, pour les forcer à reculer de quelques toises, ou pour gagner quelques parcelles de ce petit globe, qui, tout entier, ne vaut pas la perte d'un seul homme. Quelque insensé louera peut-être de telles victoires; mais les cendres encore fumantes des villes, la désolation des campagnes, la mort ou les calamités d'un million d'innocens, seront des monumens lugubres des maux qu'ils ont faits aux hommes. Il n'y a en quelque sorte que la nécessité de se défendre contre d'injustes agresseurs, qui puisse excuser aux yeux de l'humanité les tristes fureurs de la guerre. *Louis XV* parcourait avec le dauphin son fils, après la bataille de Fontenoy, cette plaine couverte du sang et des dépouilles de plus de vingt mille guerriers. Il fut ému à l'affligeant aspect de tant d'hommes sacrifiés aux dissentions des souverains. Tout l'honneur de la victoire disparut à ses yeux; il n'en vit que les effets et le malheur : *O mon fils*, dit-il en gémissant, *vous voyez ce que coûtent les querelles des rois !*

Ce jeune prince, si digne du trône auquel il étoit destiné, et qu'il auroit honoré par ses

vertus, montra aussi lui-même dans la suite combien il avoit le cœur humain et sensible. Ayant eu le malheur de blesser à la chasse M. de Chambors son écuyer, qui mourut peu après, il en fut au désespoir. Il écrivit à la veuve, qui étoit près d'accoucher, la lettre la plus touchante, pour l'assurer de toute sa protection. *Ma seule consolation*, ajoutoit-il, *après l'horrible malheur dont je n'ose me retracer l'idée, est de contribuer, s'il est possible, à la vôtre, et d'adoucir*, autant qu'il dépend de moi, *la douleur que je ressens comme vous*. Il voulut tenir lui-même, sur les fonts de baptême, avec madame la dauphine, le fils de M. de Chambors; et comme on lui représentoit que cela n'étoit pas d'usage : *Il n'est pas d'usage non plus*, répondit-il, *qu'un officier du dauphin périsse par la main de son maître.*

Bienfaisant. La bienfaisance est un doux penchant, une vertu céleste, qui nous porte à obliger nos semblables, à leur rendre service, à leur faire du bien. Rien n'approche plus un mortel de la Divinité, que d'être bienfaisant; il est la plus fidelle image de Dieu, qui ne cesse de répandre ses bienfaits sur les hommes. *Les plus beaux présens que le Ciel ait faits à l'homme*, disoit Pythagore, *sont de dire la vérité, et de faire du bien aux autres; car ces deux choses sont les œuvres de Dieu.*

Les Scythes, poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois et des rochers qu'ils

habitoient, dirent à ce conquérant, qui vouloit passer pour le fils de Jupiter-Ammon : *Tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes.* Et en effet, à considérer avec des yeux sages ce prince, à qui une aveugle admiration n'a pas eu honte de donner le nom de *Grand*, on le voit mettre son plaisir et sa gloire à embraser les villes, à ravager les provinces, à renverser les trônes, à faire des nations le jouet de ses armes, et des peuples qui ne lui avoient fait aucun mal, les victimes de son ambition. Il traîne des milliers d'hommes après lui, pour en détruire d'autres. Quel fléau pour le genre humain ! Quelques brillantes qualités qu'on reconnoisse en lui, il n'est pas moins vrai que sa gloire ne consiste que dans des calamités réelles ; qu'il ne s'est rendu célèbre qu'en faisant une infinité de malheureux, et que toute sa puissance n'atteste que les maux qu'il a causés à l'univers. La terre s'est tue en sa présence, parce qu'il a passé comme un torrent pour la ravager, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la fertilité et l'abondance. On sait la réponse que fit un pirate à ce prince, qui, l'ayant pris, lui demanda quel droit il avoit d'infester les mers. *Le même*, lui dit celui-ci avec une libre fierté, *que vous avez de piller l'univers ; mais parce que je le fais avec un petit navire, on m'appelle brigand, et vous qui le faites avec une grande flotte, on vous nomme conquérant.*

Bien différent du vainqueur de l'Asie, et

infiniment plus digne du titre de Fils de Dieu, l'auguste Fondateur de la religion chrétienne ne s'est signalé sur la terre que par ses bienfaits (1). Sincère et généreux ami des hommes, il les a aimés autant qu'on peut s'aimer soi-même : il a fait plus, il s'est sacrifié pour leur faire du bien. Toujours attendri à la vue de ceux qui souffroient, son attendrissement ne se bornoit jamais à une compassion stérile ; il ne voyoit des malheureux, des affligés, des malades, que pour les soulager, les consoler, les guérir. Quand il n'auroit été qu'un pur homme, il eût mérité l'admiration et l'amour de l'univers.

La doctrine qu'il est venu annoncer, et qui est consignée dans l'Evangile, ce livre divin, *qu'on ne sauroit lire sans devenir meilleur* (2), est une nouvelle preuve de la bonté de son cœur. Sa morale est si pure, si bienfaisante, si propre à faire le bonheur de la société,

---

(1) *Pertransiit benefaciendo.* Act. 10.

(2) Ce glorieux témoignage, le plus beau qu'on puisse donner à un livre, lui a été rendu par *J. J. Rousseau*, qui a fait encore le plus magnifique éloge de nos livres saints dans son *Emile*, où la force de la vérité lui fait dire : « Je vous avoue que la majesté des Ecritures m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! »

qu'il n'y a que la haine ou la prévention la plus aveugle qui puisse le nier ou en douter. « Chose admirable, dit le célèbre auteur de l'*Esprit des Lois !* la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Oui, nous osons le dire : les maximes de l'Evangile, fidèlement suivies, réuniroient tous les hommes par les devoirs les plus aimables et les plus doux, et feroient de toutes les nations un peuple de frères et d'amis. Le premier instituteur des cénobites, l'illustre abbé *Pacôme*, était né en Egypte de parens idolâtres. Enlevé fort jeune à sa famille, pour servir dans l'armée du grand Constantin, il fut fait prisonnier de guerre à l'âge de vingt ans, et conduit dans une ville où il y avoit des chrétiens. Ils s'empressèrent à lui donner, comme à tous ses autres compagnons de captivité, tous les secours dont ils avoient besoin. Charmé de leur charité officieuse, il aima une religion qui inspiroit une si tendre humanité pour des étrangers, et il l'embrassa. Si vous voulez qu'on dise du bien de vous, faites-en. Les bienfaits sont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes. S'ils ont quelquefois la foiblesse d'accorder leur admiration et leurs éloges à ces fameux dévastateurs de la terre, qui n'élèvent l'idole de leur grandeur que sur des ruines et des débris, ils aiment, ils chérissent, même après leur mort, ceux qui ont mieux aimé être les délices que la terreur du monde.

Le souvenir des *Louis XII* et des *Henri IV*, sera toujours cher à la France ; celui des *René* et des *Léopold* à la Lorraine. Celle-ci oubliera-t-elle aussi jamais ce roi philosophe, si digne de remplacer ses anciens maîtres, et qui méritoit de régner sur tous les peuples ? Plus content de gouverner un petit état qui l'adoroit, que d'être le maître du monde, il se plaisoit à répandre ses trésors sur ses heureux sujets, et à signaler tous les jours de son règne par des bienfaits, qui lui ont mérité le glorieux titre de *Stanislas le Bienfaisant*, nom infiniment préférable à celui de *Grand*, d'*Auguste* ou de *Victorieux*. Semblable à cet empereur qui fut surnommé *l'Amour et les Délices du genre humain*, il eût regardé comme perdus les jours qu'il aurait passés sans faire du bien. Il pouvoit se rendre le même témoignage que le premier de ses deux prédécesseurs dont nous venons de parler. On lisoit un jour à *René II* la vie de Titus, et l'on étoit à cet endroit où ce prince ayant passé un jour sans avoir accordé quelque grâce, dit le soir à ses courtisans : *Mes amis, j'ai perdu cette journée.* René interrompit celui qui lisoit, en disant avec cette naïveté qui part du cœur : *A Dieu grâces, n'en ai aucune perdue.*

L'ingénieux auteur du livre des *Maximes*(1) dit qu'il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire

---

(1) La Rochefoucault.

trop de bien. Ne prenons jamais cette maxime comme règle de conduite, que pour éviter l'excès et pour tâcher de bien placer nos bienfaits ; car ce n'est pas assez d'aimer à rendre service, ni de prêter volontiers une main secourable à ceux qui sont dans le besoin, il faut que l'inclination bienfaisante soit éclairée par la prudence, et sur-tout, comme nous l'avons déjà dit en parlant de la générosité, dirigée sur les qualités des personnes qui en doivent être l'objet. Un ancien poète a dit très-bien :

Les bienfaits mal placés ne sont pas des biénfaits (1).

Si vous faites du bien, dit aussi le Sage, *sachez à qui vous le faites ; et ce que vous ferez de bien plaira beaucoup. Faites du bien au juste, et vous en recevrez une grande récompense, sinon de lui, au moins du Seigneur* (2).

Voulons-nous donc que nos bienfaits soient approuvés de Dieu et des hommes, et nous soient infiniment utiles à nous-mêmes, attachons-nous à les verser sur les plus honnêtes gens, sur les personnes à qui ils sont le plus nécessaires, sur ces infortunés que les maladies, une nombreuse famille, des accidens imprévus ont réduits dans le plus triste état, et qui, malgré leur travail et leur bonne conduite, éprouvent les rigueurs de l'affreuse pauvreté.

---

(1) *Benefacta malè locata, malefacta arbitror.* Ennius.

(2) .....*Benefac justo, et invenies retributionem magnam: et si non ab ipso, certè à Domino.* Eccl. 12.

Moins ils sont dignes de leur sort, plus ils sont dignes de notre compassion. Hâtons-nous de leur donner du secours; épargnons-leur la peine de nous le demander : souvent la honte les retient; et tandis que la faim est prête à les dévorer, ils n'osent encore élever la voix pour nous faire l'humiliant aveu de leur misère. Voilà ceux qu'il faut chercher, qu'il faut tâcher de découvrir. Quel heureux moment pour vous, que celui où vous pourrez essuyer leurs larmes et répandre la joie dans leur cœur ! Quelle bénédiction, quelles actions de grâces, quelle vive reconnoissance de la part de ceux qu'on a ainsi secourus, consolés ! Est-il sur la terre un plaisir plus délicieux, plus digne de l'homme, que de gagner les cœurs des autres hommes, et d'en recevoir les doux témoignages ?

Un ministre, dit le poète *Sadi* (1), étoit bienfaisant. Un jour il déplut au prince, et il fut mis en prison; mais le peuple sollicita sa délivrance : les gardes lui rendoient sa prison agréable : les courtisans même parloient au roi de ses vertus, et le roi lui pardonna. Vendez, ajoute Sadi, le jardin de votre père, pour en acheter un seul cœur. Brûlez les meubles de votre maison, si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis, faites-leur des présens : ne menacez pas le chien qui aboie, jetez-lui un morceau de pain.

(1) Célèbre poète Persan, qui écrivoit dans le treizième siècle.

C'est ce que fit l'empereur *Charles IV*. Il sut qu'un de ses officiers, séduit par l'argent des ennemis, méditoit de l'assassiner ou de l'empoisonner. Il le fit venir, et lui dit : *J'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le moyen de marier votre fille, qui est déjà grande. Tenez, voilà mille ducats pour sa dot.* On peut juger de la surprise de ce traître, qui renonça aussitôt à son dessein criminel.

Le cardinal *Mazarin* agit de même. Ayant été instruit que l'abbé Quillet étoit l'auteur d'un poème latin où il étoit assez maltraité (1), il lui fit dire qu'il avoit à lui parler. Quillet, qui se croyoit bien caché, ne balança pas à se présenter. Le cardinal lui fit d'abord des complimens sur la beauté de son poème qu'il avoit lu : il se plaignit ensuite avec douceur de ce qu'il l'avoit si cruellement déchiré. Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a long-temps que je vous estime ; si je ne vous ai pas encore fait du bien, c'est que des importuns m'obsèdent et m'arrachent les grâces. Le poète confus se jette à ses genoux. Le ministre le relève ; et demande à l'évêque de Fréjus, qui avoit la feuille des bénéfices, s'il n'y avoit pas quelque abbaye vacante. Le prélat répondit qu'il y en avoit une de quatre mille livres. *Je vous la donne, Quillet*, lui dit le cardinal ; *apprenez à ménager davantage vos amis.* L'abbé se hâta de désavouer la première

(1) Dans sa *Callipædia*, ou belle Education des Enfans, poème fort estimé.

édition de son poème, de la corriger, et de substituer l'éloge à la satire. Il supplia même le ministre d'en accepter la dédicace, ce qui lui fut accordé.

Les hommes se prennent par les bienfaits, qui gagnent les ennemis et attachent les amis. C'est sur-tout à l'égard de ceux-ci qu'on doit être bienfaisant. Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien : un amour stérile n'est pas un véritable amour. *Faites du bien*, dit le Sage, *à votre ami avant votre mort* (1). Faites-lui du bien tandis que vous vivez : le temps des vraies libéralités est la vie. N'attendez donc pas à faire part à votre ami du bien dont vous êtes maître, que vous soyez sur le point de ne l'être plus. L'amitié ne fait pas seulement des héritiers, mais aussi des compagnons ; elle rend commun ce qu'elle possède. Le duc *de Longueville* laissa la chasse libre sur ses terres à tous les gentilshommes ses voisins, disant *qu'il aimoit infiniment mieux avoir des amis que des lièvres.*

Croyez de même qu'il vous est beaucoup plus glorieux d'être aimé que d'être riche, plus avantageux d'avoir de bons amis que de l'or. Si vous avez dans vos coffres de l'argent, dont vous puissiez vous passer, qu'il soit au service de vos amis, quand ils en ont besoin. Déployez tout votre bon cœur à leur égard, en leur offrant plus même qu'ils ne vous demandent. Témoignez plus d'empressement

(1) *Antè mortem benefac amico tuo.* Eccl. 14.

et de plaisir à leur donner, qu'ils n'en ont à recevoir.

Voiture, si connu dans le dernier siècle par l'enjouement de son esprit, qui le faisoit rechercher des personnes du premier rang, et par ses *lettres* qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir, ayant un jour perdu au jeu sur sa parole, chez le prince de Condé, quatorze cents pistoles, il écrivit à l'abbé *Costar*, son fidèle ami, pour lui demander deux cents pistoles qui lui manquoient, et lui offrit son billet. Costar lui répondit : « J'ai une extrême joie d'être en état de vous rendre le petit service que vous désirez de moi. Jamais je n'eusse pensé qu'on eût tant de plaisir pour deux cents pistoles. Après l'avoir éprouvé, je vous donne ma parole que j'aurai toute ma vie un petit fonds tout prêt aux occasions où vous en aurez affaire. Je vous avertis de plus qu'un de mes amis a toujours mille louis, dont je puis disposer comme s'ils étoient dans votre cassette. Je ne voudrois pourtant pas vous exposer par-là à quelque perte considérable. Un de mes amis me disoit hier que feu son bien avoit été le meilleur ami qu'il eût au monde. Je vous conseille de garder le vôtre. Ordonnez-moi néanmoins hardiment tout ce qui vous plaira; vous ne sauriez prendre tant de plaisir à me commander, que j'en aurai à vous obéir; mais quelque soumis que je sois, je me révolterai, si vous voulez m'obliger à prendre une promesse de vous. Je suis surpris que vous en usiez ainsi avec moi, après ce que je vous vis faire l'autre jour pour M. Balzac. »

Le

Le trait dont parle Costar à la fin de cette lettre, qui est un chef-d'œuvre d'amitié, est aussi très-beau, et prouve que Voiture étoit lui-même généreux et bienfaisant à l'égard de ses amis. Balzac lui ayant envoyé demander quatre cents écus à emprunter, Voiture prêta galamment la somme ; et prenant le billet de Balzac, il mit au bas : *Je soussigné confesse devoir à M. Balzac la somme de huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents.* Il donna ensuite le billet au domestique qui l'avoit apporté, afin qu'il le remît à son maître. Ce billet fait plus d'honneur à Voiture que la plus ingénieuse de ses lettres.

Tout le monde ne peut pas imiter de si beaux exemples, qui sont l'héroïsme de l'amitié : bien des personnes ne sont pas assez riches pour cela, et beaucoup de pères de famille ne pourroient le faire sans indiscrétion. Il faut toujours, comme nous l'avons déjà dit, régler sa bienfaisance sur son état et sur ses moyens. Mais, autant qu'on le peut raisonnablement, il ne faut se refuser à aucune des occasions qui se présentent de rendre service à ses amis. On perd auprès de bien des gens tout le mérite des bienfaits passés, lorsqu'on n'en veut plus faire. Celui qui pouvant obliger toujours ne le fait pas, donne lieu de croire qu'il n'a obligé que par intérêt, ou qu'il n'aime plus. L'amitié, comme le feu, s'éteint quand on ne l'entretient pas.

L'histoire Grecque nous offre un trait éga-

lement instructif et touchant. *Périclès* avoit eu pour maître un philosophe nommé Anaxagore. Comme ce maître étoit fort pauvre, Périclès lui donnoit chaque mois une petite somme d'argent pour vivre. Après quelques années, Périclès se trouva à la tête de l'état, et ses grandes occupations lui firent oublier son ancien ami. Anaxagore fut si touché de cet oubli, qu'il résolut de se laisser mourir de faim. Il se coucha contre terre, et s'enveloppa la tête de son manteau. Périclès, instruit de sa résolution, se transporta chez lui et le conjura de se conserver pour lui, qui avoit un si grand besoin de ses conseils. Anaxagore levant la tête, lui dit avec douceur : *Quand on a besoin de la lumière d'une lampe, il faut avoir soin d'y mettre de l'huile.*

Dès que vous savez que vos amis sont dans la nécessité, n'attendez pas qu'ils s'adressent à vous : épargnez-leur la honte de vous avouer leur état, et la peine de demander. Cherchez même, si vous le pouvez, quelque moyen honnête, pour ménager leur sensible délicatesse, comme fit *Despréaux* à l'égard de Patru son ami. Ce célèbre avocat, qui avoit eu moins soin de sa fortune que de sa gloire, se voyoit réduit sur la fin de ses jours à une si extrême indigence, qu'il étoit sur le point, pour satisfaire un créancier qui le pressoit, de vendre à un prix assez modique ses livres, le seul bien qui lui restât. Despréaux l'apprit, et alla aussitôt lui en offrir près d'un tiers de plus. Mais ayant compté l'argent, il mit

dans le marché une condition qui surprit agréablement son ami : ce fut qu'il garderoit ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne seroit qu'en survivance à Despréaux.

La véritable amitié ne se borne pas toujours à faire du bien à son ami pendant sa vie, elle étend quelquefois ses bienfaits au delà même du tombeau. Les larmes ne nous acquittent point envers les amis que nous perdons. Nous sommes redevables à leur nom, à leur gloire et à leur famille. Ils doivent vivre dans notre mémoire par le souvenir, dans notre bouche par les éloges, dans notre cœur par les sentimens de bienveillance envers leurs enfans, s'ils en laissent dans le besoin. Un magistrat perdit un ami, qui en mourant laissa des dettes, et deux enfans en bas âge sans biens. Ce magistrat retrancha aussitôt son train, son équipage, et alla se loger dans un faubourg, d'où tous les jours il venoit au palais à pied. Soupçonné d'avarice par les uns, accusé de mauvaise conduite par les autres, il fut en butte à toutes les calomnies. Au bout de deux ans, il reparut dans le monde. Il avait épargné une somme de vingt mille francs : il en employa une partie à payer les dettes de son ami, et plaça le reste au profit de ses enfans. Cette action d'amitié et de bienfaisance est sublime.

I X.

Donnez de bonne grâce : une belle manière
Ajoute un nouveau prix au présent qu'on
veut faire.

C'EST donner deux fois que de donner vîte; mais c'est faire un présent plus de cent fois, que de le faire de bonne grâce. M. de Maupertuis, qui accompagnoit le roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz, et conduit à Vienne. Le grand duc de Toscane, qui fut depuis empereur sous le nom de *François I*, voulut voir un homme qui avoit une si grande réputation. Il le traita avec estime, et lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les houssards lui avoient enlevés. Maupertuis, après s'être fait long-temps presser, avoua qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Graham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le grand duc, qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au mathématicien François : *C'est une plaisanterie que les houssards ont voulu faire, ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends.* Il n'étoit guère possible de faire un présent d'une manière plus ingénieuse et plus obligeante.

C'est sottise de donner de mauvaise grâce. Le plus difficile est de donner; que coûte-t-il

la lui refusa dès la première audience. Le gentilhomme remercia sa majesté avec une grande effusion de cœur. Le roi croyant qu'il ne l'avoit pas compris, lui demanda s'il n'avoit pas entendu qu'il lui avoit refusé sa demande. *Oui sire*, répondit le gentilhomme, *et c'est pour cela même que je remercie votre majesté. En me refusant sur le champ, elle me dispense de rester plus long-temps à la cour, pour y solliciter inutilement ce que je ne devois pas obtenir.* Le prince sourit à cette réponse inattendue, et lui accorda ce qu'il demandoit.

Il est aussi louable de refuser avec raison, que de donner à propos. Si vous ne pouvez pas accorder ce que l'on désire, qu'on voie qu'il vous en coûte pour refuser, diminuez la honte du refus par des paroles gracieuses, et adoucissez ce qu'il a de désagréable, par la peine qu'il paroît vous faire à vous-même. *Les belles paroles*, disent les Italiens, *valent beaucoup, et coûtent peu* (1). Un magistrat attendoit que *Léopold*, duc de Lorraine, sortît de son appartement, pour lui demander un emploi, dont il ne savoit pas qu'on avoit déjà disposé en faveur d'un autre. Le duc, pour lui épargner le désagrément d'un refus, lui dit : *Soyez content, monsieur : votre ami vient d'obtenir la charge que vous venez me demander pour lui.*

Un homme de condition demandant grâce

---

(1) *Honor di bocca assai vale*, poco costa.

à *Henri IV*, pour son neveu qui avoit assassiné une personne, ce prince lui dit avec honnêteté : *Je suis fâché, monsieur, que je ne puisse pas vous accorder ce que vous me demàndez : il vous sied bien de faire l'oncle et à moi de faire le roi. J'excuse votre demande, excusez mon refus.*

Ces manières de refuser équivalent presqu'à un bienfait. Un refus obligeant gagne plus le cœur, qu'une grâce même, accordée à force de prières. Celui qui demande et qui n'obtient pas, est doublement humilié : il y a de la cruauté à y joindre des paroles méprisantes, des railleries amères ou de mauvaises façons ; c'est vouloir se faire des ennemis et s'exposer à entendre quelquefois des vérités désagréables. Après la mort du pensionnaire *Barnevelt*, ses enfans firent une conspiration contre le prince d'Orange, pour venger leur père qu'il avoit fait mourir injustement. L'aîné fut pris et convaincu. Madame Barnevelt demande audience à ce prince, et le prie de lui accorder la grâce de son fils. Il la lui refusa d'une manière assez insultante, en lui disant qu'il étoit surpris de la voir demander grâce pour son fils, elle qui ne l'avoit point demandée pour son mari. Cette dame, piquée de ce reproche, lui répondit avec beaucoup de noblesse et de fierté : *Je n'ai pas demandé la grâce de mon époux, parce qu'il étoit innocent ; mais je demande celle de mon fils, parce qu'il est coupable.* Et elle se retira.

d'y ajouter un sourire? En faisant du bien, ne faites point de reproches; et quand vous obligez, que votre visage et vos paroles obligent encore plus. La tristesse de celui qui donne, offense celui qui reçoit, et ôte tout le prix du bienfait. Quelqu'un se plaignoit que le cardinal *Mazarin* donnoit de mauvaise grâce : *On a tort de se plaindre*, dit le comte de Bussi; *on est plus obligé à ce ministre qu'aux autres, car en donnant il décharge de la reconnoissance.*

Les manières dures et impolies de certaines personnes gâtent tout le bien qu'elles font. *Mon fils*, dit le Sage, *ne mêlez point les reproches aux bienfaits, et ne joignez jamais à votre présent des paroles tristes et affligeantes. La douceur des paroles vaut mieux que le présent même* (1). M. Thompson, auteur du beau Poème *des Saisons*, était pressé par un créancier. M. *Quin* l'ayant appris, vint le trouver, et lui dit qu'il étoit son débiteur de cent livres sterlings (2), parce qu'il avoit résolu de faire des legs à ses amis et à ceux qui lui avoient fait plaisir. *J'ai lu*, ajouta-t-il, *avec un plaisir inexprimable votre excellent poème, et j'ai cru qu'il valoit mieux vous payer de mon vivant, et lorsque vous en avez besoin, que d'attendre à le faire après ma mort.*

---

(1) .... *Verbum melius quàm datum*. Eccl. 18.

(2) La livre *sterling* fait 20 s. en Angleterre, ou 21 liv. 15 s. de France; le *schelling*, qui est le sou d'Angleterre, valant 21 sous 3 liards de France.

Cette manière de faire du bien, est un second bienfait. *Louis XIV* en usoit de même : il ajoutoit presque toujours quelque chose de gracieux aux grâces qu'il accordoit. Quand il donna l'évêché de Nîmes au célèbre abbé Fléchier, il lui dit : *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre prêcher, si je vous faisois évêque.* Dès que la riche abbaye de St.-Germain-des-Prés fut vacante, il y nomma le cardinal d'Estrées, et lui dit : *A peine ai-je appris la mort du cardinal de Furstemberg, que je n'ai pas voulu vous laisser le temps de demander son abbaye ni même de la souhaiter.*

Si votre rang vous met dans le cas de répandre des grâces, tâchez de le faire aussi gracieusement. Lorsque vous pouvez donner dans le moment même, ne permettez pas qu'on vous sollicite. Ce n'est pas être libéral que de céder à l'importunité, c'est acheter son repos. On ne donne qu'à demi, lorsqu'on ne donne pas dès le jour qu'on peut donner. Il semble par ce délai qu'on cherche du temps, pour trouver les moyens de ne rien accorder, c'est témoigner au moins qu'on n'oblige pas avec plaisir.

Il vaudroit mieux en quelque sorte refuser nettement et tout d'abord, que de faire trop attendre. C'est une espèce de bienfait, que de refuser sur le champ. Un gentilhomme étoit venu à la cour de Jean II, roi de Portugal, pour demander une grâce. Le prince

Ceux qui sont dans le cas d'accorder beaucoup, se trouvent aussi dans la nécessité de refuser souvent. Mais une parole honnête et polie est une grâce, dont ils ne doivent pas être si avares, puisqu'ils sont toujours les maîtres de l'accorder. *Louis XIV* y manquoit rarement; et si ses refus avoient eu quelque chose de désagréable, il savoit mieux que personne les réparer, comme il fit à l'égard de madame de Maintenon. On sait que cette dame, dont le mérite étoit égal à la beauté, se trouvant pauvre et sans ressource, fut mariée au poète *Scaron*, si célèbre dans le dernier siècle, par son esprit aussi grotesque que sa figure. Après la mort de ce poète, dont le principal bien étoit une pension de deux mille livres qu'il tiroit de la cour, elle employa tous ses amis et toutes ses protections pour obtenir que la pension lui fût continuée; mais ce fut inutilement. Le roi fut même si rebuté du grand nombre de placets qu'on lui présenta à ce sujet, qu'il dit : *Entendrai-je toujours parler de la veuve Scaron !* Quelque temps après, elle plut à Madame de Montespan, par un compliment flatteur qu'elle lui fit, lorsque sur le point de partir pour le Portugal, elle lui dit qu'elle n'avoit pas voulu quitter la France sans en avoir vu la merveille. Madame de Montespan l'engagea à rester, et ayant appris d'elle le triste état de ses affaires, elle lui demanda un nouveau placet, qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet : *Quoi*, s'écria le roi, *en-*

core la veuve Scaron! Sire, lui dit Madame de Montespan, il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler : il est étonnant que votre majesté n'ait pas encore écouté une femme, dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres. La pension fut accordée. Madame Scaron alla remercier sa bienfaitrice, qui fut si charmée des grâces de sa conversation, qu'elle la présenta au roi. Ce monarque, qui à beaucoup d'esprit joignoit beaucoup de politesse, et qui, comme on l'a déjà vu, savoit tourner un compliment gracieux, lui dit : *Madame, je vous ai fait attendre long-temps, mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.*

Fin du premier Volume.



TABLE

DES MAXIMES

Contenues dans le premier Volume.

